
B 1,270,179


ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR



J.P. Gram

1923, June

LE

MONT OLYMPE

ET

L'ACARNANIE

Paris · Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie.

LE

MONT OLYMPE

ET

L'ACARNANIE

EXPLORATION DE CES DEUX RÉGIONS,

AVEC L'ÉTUDE DE LEURS ANTIQUITÉS, DE LEURS POPULATIONS ANCIENNES ET MODERNES, DE LEUR GÉOGRAPHIE ET DE LEUR HISTOIRE,

OUVRAGE ACCOMPAGNÉ DE PLANCHES

PAR L. HEUZEY

Ancien membre de l'École française d'Athènes.

PUBLIÉ SOUS LES AUSPICES

DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET DU MINISTÈRE D'ÉTAT

PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET C[ie]

IMPRIMEURS DE L'INSTITUT, RUE JACOB, 56.

1860

LE

MONT OLYMPE

(DE THESSALIE).

VUE GÉNÉRALE DE L'OLYMPE.

Lorsque je découvris pour la première fois l'Olympe, c'était de la mer, en entrant dans le golfe de Thessalonique. De ce point on l'embrasse tout entier d'un regard. Je le voyais devant moi s'élever à plus de neuf mille pieds et se développer le long du rivage sur une ligne d'environ quinze lieues. Comme ce n'est pas un entassement confus où les yeux ne se retrouvent pas, mais une montagne simple dans sa masse, bien ordonnée dans ses parties, isolée de tous les côtés, il me suffisait de cette première vue pour en comprendre la

structure et les divisions. Déjà je pouvais chercher ma route sur ces pentes lointaines, dans ces gorges inconnues, où nous ne devions pénétrer que quelques jours plus tard.

L'Olympe se relie sans doute au système du Pélion et de l'Ossa, et fait suite à ces deux montagnes; mais une fente sombre et des lignes brusquement abaissées marquent l'endroit où le Pénée, se frayant un passage, l'en sépare profondément. Là commence l'Olympe, ou, pour mieux dire, la chaîne de l'Olympe; car il se décompose lui-même en trois régions différentes, qui se succèdent du sud-est au nord-ouest.

D'abord règne une sorte de plateau montueux, escarpé, fort élevé déjà au-dessus de la mer, mais qui paraît bas en comparaison des hautes cimes qui l'avoisinent: c'est ce qu'on peut appeler le bas Olympe. Puis la masse principale et comme le corps de la montagne s'élance d'un seul coup jusqu'à ses derniers sommets, et, se soulevant ainsi tout d'une pièce, forme de toutes parts des pentes immenses, rapides, continues : c'est l'Olympe proprement dit, la haute cime où les Grecs faisaient habiter leurs dieux. Pour la décrire, il suffit de rassembler les traits épars dans les poëtes de l'antiquité et surtout dans Homère. Ils disent « le long Olympe, l'Olympe aux têtes nom-« breuses, aux roches profondes, aux pics ardus, l'O-« lympe aux plis innombrables, l'Olympe ombragé, « l'Olympe neigeux, l'éclatant Olympe [1] ». En effet,

[1] Ἠὼς μέν ῥα θεὰ προσεβήσατο μακρὸν Ὄλυμπον.
(*Il.*, II, 48.)

la cîme de l'Olympe est une crête allongée; à ses deux extrémités sont groupées de grandes roches, qui la surmontent comme autant de têtes, et dont la plus ardue se dresse vers le nord-est. Dans les chansons de la Grèce moderne, l'Olympe se glorifie encore de ses « soixante-deux sommets ». Ses flancs sont enveloppés de bois. Les torrents, qui descendent tout droit sur ses pentes escarpées, y creusent de nombreux sillons semblables aux plis d'un vêtement. A l'époque où je visitais la contrée (c'était pourtant en automne), il n'était pas encore couvert de ses neiges. Mais, plus d'une fois, par une limpide journée, couronné de légers nuages qui s'arrêtaient dans ses plis, et dressant au milieu d'un air pur ses sommets vivement éclairés, il m'a fait rêver à cet Olympe idéal et tout divin que décrit Homère : « Jamais il n'est ni « battu par les vents, ni touché par la neige; un air « pur l'environne, une blanche clarté l'enveloppe, et

Οὐλύμπου δὲ βαθυσκοπέλου πρηῶνας ἐρύμνους.
(Orph., *Argonaut.*)
Ἀκροτάτῃ κορυφῇ πολυδειράδος Οὐλύμποιο.
(*Il.*, VIII, 4.)
Scilicet atque Ossæ frondosum involvere Olympum.
(Virg., *Georg.*)
Κρατὸς ἀπ' Οὐλύμποιο πολυπτύχου.......
(*Il.*, XX, 5.)
Ἄφθιτοι ἠγερέθοντο ποτὶ πτύχας Οὐλύμποιο.
(*Hymn. ad Merc.*, 326.)
Ἀθανάτων οἳ Ὄλυμπον ἀγάννιφον ἀμφινέμονται.
(*Il.*, XVIII, 186.)
Ἡ δ' ἴρηξ ὣς ἆλτο κατ' Οὐλύμπου νιφόεντος.
(*Id.*, *id.*, 615.)
Εἰς ἅλα ἆλτο βαθεῖαν ἀπ' αἰγλήεντος Ὀλύμπου.
(*Il.*, I, 532.)

« les dieux y goûtent un bonheur qui dure autant que « leurs jours éternels [1]. »

La chaîne de l'Olympe ne se maintient pas jusqu'à la fin au niveau de ses hautes cimes : elle redescend, et l'on voit bientôt, au delà d'une gorge assez profonde, recommencer des plateaux montueux, des crêtes moins élevées. Ce sont les monts Piériens de l'antiquité, de tout temps plus ou moins confondus avec l'Olympe, dont ils sont le dernier prolongement. Ils s'étendent jusqu'à l'Haliacmon et finissent au bord de la grande plaine de Macédoine.

L'Olympe, tel que j'ai cherché à le décrire, c'est-à-dire une longue et haute muraille presque partout infranchissable, sépare la Macédoine de la Thessalie, et forme la première ligne de défense de la Péninsule Hellénique. Tout le versant qui regarde la mer, avec le rivage étroit qui le borde, est l'ancienne Piérie, province macédonienne; tandis que les vallées et les pentes occidentales appartiennent à la Perrhébie, province thessalienne. Pour faire communiquer l'un de ces cantons avec l'autre, et par eux la Macédoine avec la Grèce, l'Olympe n'a que trois passages, trois gorges resserrées et difficiles. C'est, au sud, le défilé de Tempé ouvert par le Pénée; puis, vers le milieu de la chaîne, le haut défilé de Pétra, qui passe entre la grande masse de l'Olympe et les monts Piériens. Le troisième passage est plus détourné; pour y arriver, il faut s'engager dans les montagnes du centre de la Macédoine, traverser l'Haliacmon loin de son embou-

[1] *Odyss.*, IV, 43.

chure, et l'on trouve enfin derrière les monts Piériens, au point où ils se rattachent à d'autres montagnes courant vers l'ouest, le pas du Sarandaporos. Je ne parle point du bas Olympe, qui n'est véritablement pas un passage, bien qu'une armée romaine y ait passé.

Cette position forte et avancée au premier seuil de la Grèce explique bien le rôle que l'Olympe a joué dans l'histoire, et comment il y apparaît de temps en temps avec éclat pour rentrer ensuite dans l'obscurité. Jamais son nom n'a été plus grand qu'au temps des invasions primitives, alors que toutes les tribus qui devaient plus tard former le peuple grec se pressaient dans ses défilés et campaient sur ses pentes. Là fut le théâtre de leurs premières luttes, de leurs plus antiques établissements, et leur première étape dans le long voyage qui les amenait des régions de la mer Caspienne. Aussi leur imagination conserva-t-elle de ces lieux un ineffaçable souvenir. Plus tard, lorsque ces populations se sont écoulées vers le midi, emportant avec elles la civilisation, l'Olympe n'est plus, pendant quelques siècles, qu'une limite lointaine entre des pays demi-barbares : la porte de la Grèce est alors aux Thermopyles. Mais, durant cette longue période, il ne cesse pas d'être habité par des peuplades de mœurs primitives, qui vivent obscurément dans ses vallées, débris égarés de tant de tribus différentes : d'un côté sont les Piériens, reste de ces Thraces qui ont contribué à civiliser la Grèce; de l'autre, les Perrhèbes, fils des fameux Pélasges de la

Thessalie. C'est une ressemblance avec le Caucase, qui, placé aux frontières de l'Europe, sur le grand chemin des invasions, conserve loin de nous de si curieux débris des races les plus antiques et les plus diverses.

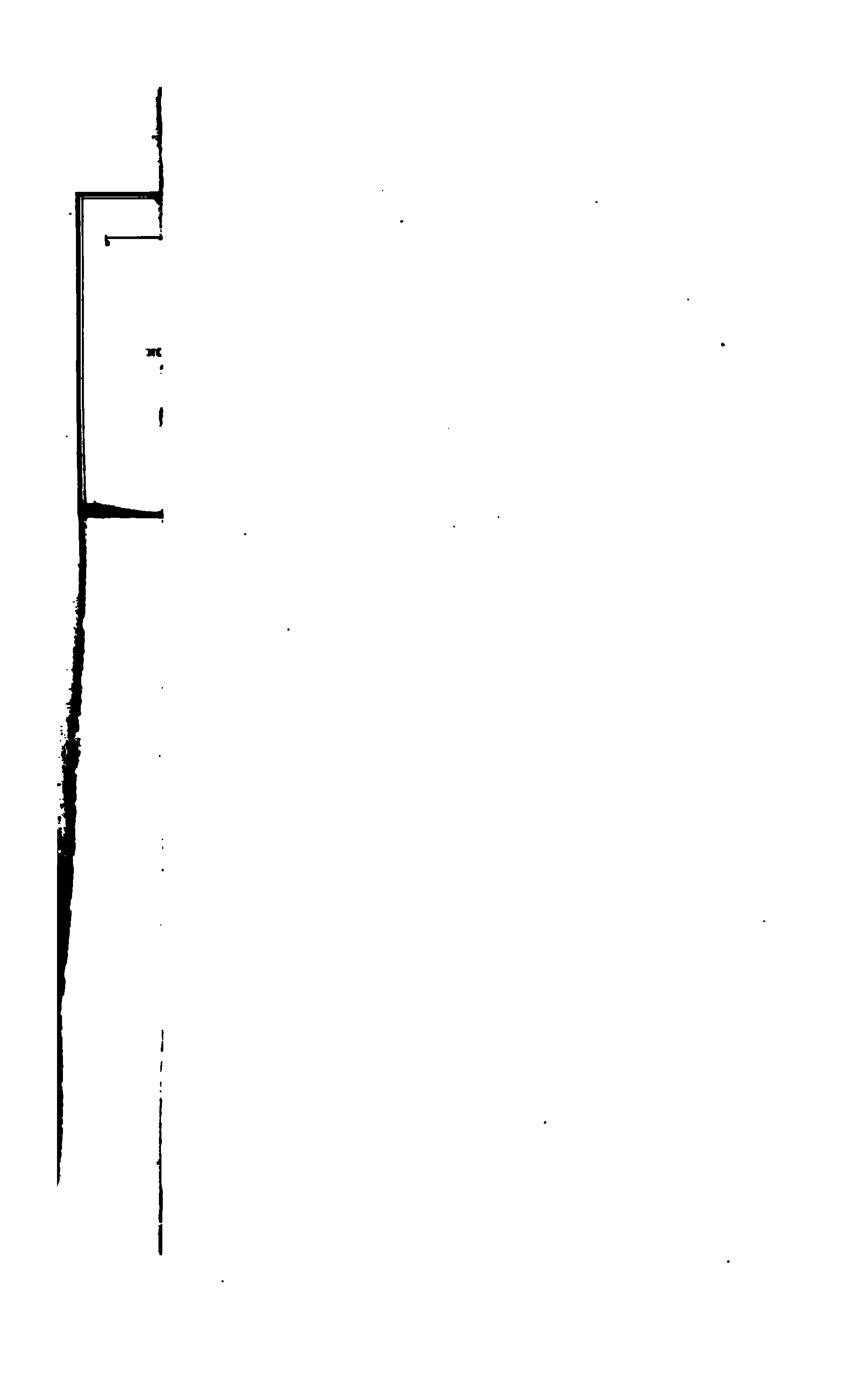
L'Olympe reparaît naturellement à l'époque de la puissance des Macédoniens, et devient le principal théâtre de leurs guerres contre les Grecs, et surtout contre Rome. Sous l'empire romain, on l'oublie de nouveau; il sépare inutilement des contrées également pacifiées et soumises, et il faut descendre jusqu'au moyen âge, au temps où de nouvelles invasions inondent les provinces grecques, pour retrouver dans les historiens les noms de ses forteresses et de ses passages. Enfin, après la conquête turque, il est célébré comme le dernier asile des populations vaincues et la patrie des Klephtes : dans l'Olympe, disent les chansons populaires, « autant de Klephtes que de « buissons [1] ».

Je vais maintenant décrire en détail toute cette contrée montagneuse, telle qu'elle est aujourd'hui, avec les vestiges qu'elle a pu conserver de son ancienne histoire. Partant de la vallée de Tempé, où M. Mézières [2] s'est arrêté, je parcourrai d'abord tout le versant occidental, qui est une partie de l'ancienne Perrhébie; puis, revenant un peu en arrière, et suivant

[1] Παντοῦ κλαδὶ καὶ κλέφτης.

[2] Mémoire sur le Pélion et l'Ossa, par A. Mézières, membre de l'École française d'Athènes (dans les Archives des Missions scientifiques et littéraires).

la route des armées romaines pour étudier plus facilement leur marche, je traverserai le bas Olympe; enfin, descendu dans la Piérie, je remonterai le long du versant oriental, et je retrouverai sur mon chemin l'occasion toute naturelle de visiter les hautes régions de la montagne et de décrire les défilés qui repassent de la Piérie dans la Perrhébie. Cet ordre n'est pas toujours celui de mon voyage, qu'il eût peut-être été plus naturel de suivre fidèlement; mais, dans les montagnes, la route est si incertaine, si pleine de détours, on passe si brusquement d'une région à une autre toute différente, pour revenir ensuite sur ses pas, que la description eût perdu toute suite et toute clarté.





CHAPITRE PREMIER.

RÉGION A L'OUEST DE L'OLYMPE.

---

1. Déréli : ruines de *Gonnos*.

La route de Tempé est tout entière creusée dans l'Ossa. Du côté de l'Olympe, le Pénée coule si près des rochers qu'il ne laisse pas même la place d'un sentier ; c'est à peine si les platanes de cette rive trouvent un étroit rebord pour fixer leurs racines. Mais, en face du village turc de Baba, les pentes de la montagne commencent à s'écarter ; on peut en cet endroit prendre le bac, qui vous met sur l'autre rive, et l'on entre dans une petite plaine triangulaire, adossée d'un côté au bas Olympe, fermée de l'autre par

un de ses contreforts. Ces montagnes, surtout un grand pic qui les domine, et qui s'appelle Kokkino-pétra (la Roche Rouge), sont abruptes et nues : mais le coin de plaine qu'elles encadrent dans leurs lignes sévères, et qu'elles abritent contre le vent du nord [1], n'en paraît que plus riant et plus fertile.

D'abord, le long du fleuve, s'étend un bois de chênes-verts, derrière lequel on aperçoit les minarets de Balamoutlu [2], petit village turc. Plus loin la campagne est en pleine culture : c'est le territoire de *Déréli* [3], grande bourgade habitée aussi par des Turcs. On ne voit plus que des terres en labour, des plantations de coton, des vignes, des oliviers ; le voyageur qui arrive par le défilé de Tempé trouve déjà dans ce canton resserré le climat, les productions et comme un avant-goût de la Thessalie. Le village aussi réjouit les yeux par un air d'abondance et de douce fertilité. Il compte plus de deux cents maisons, toutes en bon état et blanchies à la chaux, presque autant de jardins entourés de murs, ce qui n'empêche pas les figuiers, les grenadiers, dont ils sont pleins, de se pencher partout au-dehors. Les mosquées et le bazar sont ombragés de beaux platanes. Des eaux vives, qui courent de divers côtés, entretiennent du gazon jusque dans

1 Nec metuens imi Boreas habitator Olympi.
(Lucain, *Phars.*)

2 Ce village est indiqué sur quelques cartes sous le nom de Minaretli, sans doute par suite d'un malentendu, car ce nom n'est pas connu dans le pays.

3 Du mot turc *déré*, qui veut dire vallée.

les rues du village et tout aux environs : on dirait qu'il est bâti sur une pelouse.

Ces Turcs nous reçurent avec beaucoup d'hospitalité. Déréli est administré, comme tous les villages musulmans et chrétiens, par un chef ou kodja-bachi, qui perçoit et répartit les impôts [1]. Les habitants sont tous agriculteurs ; ils paraissent actifs et laborieux. C'est un plaisir de les voir à leur charrue, conservant jusque dans ces travaux la gravité qui est naturelle aux paysans turcs. Toujours propres dans leurs habits, avec des turbans blancs et des fustanelles blanches, ils labourent le pistolet à la ceinture, en vrais conquérants de la terre qu'ils cultivent. Comme les Turcs de Baba, de Balamoutlu et de toute la contrée, ce sont des Koniarides ; ils descendent d'une colonie venue autrefois de Konieh, à l'appel des premiers envahisseurs de la Thessalie.

La position de Déréli, sur un terrain tout à fait plat, n'invite pas à y chercher l'emplacement d'une ville antique. J'y remarquai çà et là dans les carrefours, autour des puits, de nombreux fragments de marbre, et même quelques stèles brisées, qui ne portaient malheureusement ni lettres ni figures. Tous ces débris sont apportés d'ailleurs. En effet, à deux kilomètres environ au sud-est, sur la route qui mène à Balamoutlu, on retrouve toute l'enceinte d'une ancienne ville, dont les ruines ont déjà été indiquées par

[1] Ces impôts sont la dîme sur les fruits de la terre, et une sorte de taxe sur le revenu.

Pouqueville, et vues, mais en passant, par le colonel Leake.

A l'endroit même où finissent les dernières pentes du bas Olympe, s'élèvent trois petites collines, qui forment ensemble un cirque naturel ouvert au midi. Les deux premières, qui sont coniques et de même hauteur, se dressent à six cents pas l'une de l'autre : la troisième, plus basse et plus allongée, s'arrondit un peu en arrière et les réunit. Elles sont couronnées par un mur en ruines flanqué de nombreuses tours carrées; l'ensemble est appelé par les Turcs *Kaleh-Tépé* (la Colline du Fort). Ce mur s'élève presque partout au-dessus du sol; il atteint même en beaucoup d'endroits jusqu'à trois et cinq mètres. Sa largeur est de deux mètres. Il se compose, selon les règles de l'architecture militaire chez les Grecs, d'une maçonnerie de remplissage avec un double revêtement. Seulement les pierres des deux revêtements sont beaucoup plus petites qu'à l'ordinaire, et surtout très-étroites : (c'est une espèce de schiste dur, qu'on a extrait des montagnes voisines et qui ne pouvait sans doute se tailler en gros blocs). Leurs joints, presque toujours verticaux, quelquefois obliques, sont ajustés avec précision, et l'on n'y voit aucune trace de ciment. Enfin ces pierres, si bien assemblées, ne sont pas disposées par lignes d'assises, et le travail est, comme on dit, irrégulier. Faut-il en conclure que la construction est négligée et qu'on a devant les yeux des fortifications faites à la hâte? Non, assurément. Les Grecs paraissent avoir aimé particulièrement cette façon irrégulière de bâtir; ils

l'ont fréquemment employée dans leurs murailles et dans leurs acropoles, longtemps après qu'ils savaient faire des constructions plus symétriques. Était-ce une tradition de l'ancien art hellénique? Peut-être trouvaient-ils quelque grâce, ou bien une solidité plus grande, dans cet agencement plus compliqué.

Ce mur est donc un ouvrage grec, malgré la petite dimension des pierres, qui pourrait le faire prendre au premier abord pour un travail d'une époque plus moderne. Un fait singulier, c'est que, vers le nord-ouest de l'enceinte, dans un endroit où les collines s'abaissent un peu et rendent la place plus accessible, je trouvai une partie de muraille faite de grands blocs, avec une grosse tour carrée de même construction. Le tout est rasé à un mètre du sol. Aux deux angles saillants de la tour, les blocs ont été taillés et ravalés de manière à présenter une arête vive. Je fus surpris de trouver une large ouverture pratiquée dans le front de cette tour : la présence des arêtes vives aux retours d'angle de l'embrasure prouvait que ce n'était pas une trouée faite par le temps. C'était évidemment une porte flanquée de deux massifs saillants qui la protégeaient, et paraissant ainsi percée dans le milieu d'une tour. (Front des tours de l'enceinte, $5^{m},82$, saillie, $3^{m},63$; ces tours présentent aussi à l'intérieur une légère saillie de $0^{m},50$. Grosse tour du nord-ouest : front, $7^{m},70$, saillie, $4^{m},30$, largeur de la porte, $2^{m},90$.) Peut-être toute cette partie de l'enceinte, construite en grandes pierres, est-elle d'une époque plus ancienne; mais je croirais plutôt qu'on a voulu

défendre par une construction plus forte un point moins bien défendu par la nature, et tout ensemble accompagner par un ouvrage plus majestueux l'une des entrées, peut-être l'entrée principale de la ville. Je n'ai pas retrouvé d'autre porte dans toute l'enceinte : il est vrai que du côté du midi le mur est tout à fait ruiné; il n'en reste plus que les fondations, qui paraissent de place en place. C'était un mur droit : il fermait l'intervalle de six cents pas entre les deux collines, le côté le plus faible de la place. En avant, du même côté, je remarquai plusieurs lignes de terrassements, qui sont probablement les traces d'ouvrages destinés à renforcer encore cette muraille.

La ville, renfermée dans cette enceinte, était petite : elle n'a guère plus d'un kilomètre dans sa plus grande largeur. Il est facile, en face de ses ruines, de se la représenter et de la reconstruire. Les deux collines pointues formaient comme deux acropoles : sur celle de l'ouest, les fondations d'un petit édifice carré sont les restes d'un fort ou d'un petit temple; quelque autre monument devait exister en regard sur l'autre colline. Les maisons s'élevaient sur les pentes, remplissant les gradins de ce cirque naturel : on suit partout les fondations des murs qui soutenaient les terres et formaient des terrasses superposées. Je n'ai jamais vu ville disposée avec plus de symétrie, et plus réellement bâtie en amphithéâtre.

Malgré toutes mes recherches, je ne rencontrai dans l'enceinte aucun fragment d'architecture ni de sculpture, mais seulement une grande quantité de débris

de tuiles et de poteries. Il paraît qu'on y a trouvé pourtant des monnaies et un petit Hercule en bronze doré, que le colonel Leake vit à Ambélakia. Un paysan me montra en dehors des murs, vers le nord de la place, deux fragments de stèles funéraires de style grec, avec le couronnement creusé en coquille : l'une des inscriptions seule était lisible, et, d'après la forme des lettres, pouvait remonter au temps des derniers rois de Macédoine ; elle portait deux noms grecs : « Nicarchos, fils de Dêmarchos[1] ». Près de là les eaux ont découvert quelques tombeaux antiques : ils n'ont rien de remarquable, et sont faits tout simplement de six plaques de pierres mal jointes et mal dégrossies, avec deux autres pour le couvercle. Enfin un Turc me proposa de me faire voir de l'autre côté des collines, sur une petite butte isolée, « un berceau « d'enfant taillé dans le rocher ». Je reconnus un sarcophage creusé en plein roc : le couvercle en forme de toit gisait brisé à quelques pas.

Le colonel Leake dit qu'on trouve aux environs de Déréli « les vestiges d'une cité hellénique, mêlés à « d'autres débris d'un âge plus récent[2] ». Mais il n'a vu ces ruines que de loin, en gravissant les pentes de l'Ossa. Pour moi, j'y ai en vain cherché quelques traces de l'époque romaine ou byzantine : je n'y ai rien trouvé qui ne fût grec. C'est du reste une raison de plus pour adopter l'opinion du savant voyageur an-

[1] Voir à la fin du volume le texte des inscriptions.
[2] *Northern Greece*, vol. III.

glais, qui place en cet endroit *Gonnos* ou *Gonni* [1], ville antique de la Perrhébie, dont les rois de Macédoine firent plus tard un des remparts de leur empire. Polybe et Tite-Live s'accordent à nous représenter cette ville comme située à vingt milles de Larisse, dans une position forte, à l'entrée même des gorges de Tempé : « C'est un passage toujours fermé aux en- « nemis de la Macédoine, toujours ouvert aux Macé- « doniens pour descendre en Thessalie [2]. » Le rôle qu'elle joue dans l'histoire s'explique à merveille par ses ruines. Petite, ramassée, enveloppée dans ses collines et dans ses murailles, ce n'est pourtant pas un simple poste, comme les autres forts de Tempé, mais une vraie place de guerre, qui peut tenir une bonne garnison. Le lendemain de Cynoscéphales, le roi Philippe y vient, à une journée du champ de bataille, rassembler tranquillement les débris de son armée [3]. Plus tard, la vue de quelques cohortes romaines campées sur les hauteurs voisines suffit pour écarter les généraux d'Antiochus, qui s'avançaient vers Tempé [4]. La ville n'appartenait plus alors aux Macédoniens ; la politique romaine l'avait remise, sous prétexte d'autonomie, aux mains moins dangereuses des

[1] Les Perrhèbes disaient ἡ Γόννος, Γόννοι : les autres formes sont Γόνος, Γόνοι, et même Γονοῦσσα, l'adjectif Γούνιος. (Steph. Byz., in voc. et Tzetz. ad Lycoph.). On ne peut s'empêcher de remarquer l'affinité de ces mots avec γονὸς, γουνὸς, qui signifie *sol fertile* ou *monticule*.

[2] T.-L., XLII, 67 ; *id.*, XXXVI, 10 ; *id.*, XLII, 54. Polyb., XXVIII, 10.

[3] Polyb., XXVIII, 10. T.-L., XXX, 10.

[4] T.-L., XXXVI, 10.

Perrhèbes. La première chose que fait Persée en rallumant la guerre, c'est de s'en ressaisir. Il y met de l'infanterie et de la cavalerie, l'entoure d'un triple fossé et d'une palissade [1] (les lignes de terrassements dont j'ai parlé sont peut-être les restes de ces ouvrages). On voit alors Persée, au fort de la lutte, se retirer et laisser sans crainte une armée romaine et un consul romain dans la Thessalie; une garnison dans Gonnos suffit à la sécurité du roi et à la garde de la Macédoine. Le consul Licinius juge du premier coup d'œil la place inexpugnable, et ne tente même pas l'assaut [2]. Il faudra que les Romains passent par-dessus l'Olympe pour tourner cette formidable position.

Si nous remontons à des temps plus anciens, nous voyons que Gonnos était une des principales villes du petit peuple des Perrhèbes [3]. Quelques traditions en attribuaient même la fondation à Gouneus, qui conduisait les Perrhèbes au siége de Troie [4]. Mais Homère, qui parle de Gouneus, ne nomme pas Gonnos. Le nom de cette ville paraît pour la première fois dans Hérodote, à propos de l'invasion de Xerxès [5]; il disparaît de l'histoire après la conquête romaine.

[1] T.-L., XLII, 54.
[2] T.-L., XLII, 67.
[3] Lycoph. Conf. Strab., 440.
[4] Steph. Byz. Conf. *Il.*, II, 749.
[5] Il y a quelque obscurité dans Hérodote : il semble faire passer à Gonnos la route qui débouchait de la haute Perrhébie dans la Thessalie : Ἐσϐολὴν ἐς Θεσσαλοὺς κατὰ τὴν ἀνὼ Μακεδονίην διὰ Περραιϐῶν κατὰ Γόνον πόλιν (VII, 173); παρὰ Γόνον πόλιν (*id.*, 128). J'ai cherché s'il y avait un passage commode dans les montagnes de Kokkinopétra, au nord de Déréli; elles sont impraticables. La route directe

Tite-Live cite plusieurs fois à côté de Gonnos le fort de *Gonnocondylon*, qui était voisin, mais plus avancé dans le défilé [1]. Le roi Philippe, qui l'occupait, l'avait appelé Olympias, et les Perrhèbes le réclamaient comme une de leurs anciennes places. Il était situé sans doute sur les escarpements du bas Olympe, qui dominent Balamoutlu : on ne m'indiqua de ce côté aucunes ruines. On trouve bien dans les environs de Déréli une éminence qui garde le nom de Paléo-Kastro ; mais c'est d'un tout autre côté, dans les montagnes de Kokkinopétra. Là s'élevait aussi une forteresse ; à quelle époque ? il n'est pas possible de le déterminer, puisqu'il ne reste que ce vague souvenir. Celle-ci commandait un sentier, qui se dirige vers le fond de la plaine, et gagne par une montée rapide les plateaux du bas Olympe et le village de Nézéro. C'est par ce chemin que les Grecs de la montagne descendent toutes les semaines au marché de Déréli.

---

2. Tzaritzéna, Alassona : position d'*Oloossone*.

Des ruines de Gonnos et du village de Déréli, une assez bonne route conduit en deux heures à l'endroit où s'ouvre la Thessalie. C'est aussi la seule par laquelle on puisse tourner les montagnes abruptes, inhabitées

qui descend en Thessalie a donc toujours été deux lieues plus à l'ouest, au Pas de Mélouna. Mais, comme les Grecs occupaient Tempé, Xerxès devait se détourner sur Gonnos : c'est ce qui explique l'expression peu rigoureuse de l'historien.

[1] T.-L., XLIV, 7. Conf. XXXIX, 35.

et presque impraticables, qui se groupent autour de Kokkinopétra. Alors, après avoir franchi ce qu'on appelle le pas de Mélouna, on se trouve dans une autre petite plaine bornée à l'ouest par les pentes du bas Olympe, et entourée de tous les autres côtés par des hauteurs, qui s'en détachent. Le cercle est si bien formé qu'un voyageur géologue, M. Boué, croit y reconnaître le bassin d'un ancien lac. Au nord-est, sur le penchant des montagnes, sont situés deux grands villages, ou plutôt deux petites villes toutes voisines l'une de l'autre, mais différentes d'aspect. L'une est grecque et se nomme *Tzaritzéna*. L'autre est turque; on le voit aux coupoles de ses mosquées et à ses minarets; mais elle porte un nom plus vieux que les Turcs : c'est *Alassona*, une ville homérique, celle que le poëte appelle la blanche *Oloossone*[1]. Au-dessus du village, sur une colline crayeuse[2], un grand monastère entouré de murailles rappelle encore de loin et remplace peut-être l'antique acropole.

Tzaritzéna a le titre de bourg libre, κεφαλοχώρι; c'est une de ces petites Communes grecques qui doivent à leur position au milieu des montagnes, à l'énergie de leurs habitants, quelquefois à l'insouciance administrative de l'ancien Divan, plus ou moins de liberté selon les temps, et le droit de se gouverner elles-mêmes.

[1] .... Πόλιν τ' Ὀλοοσσόνα λευκήν.
(*Il.*, II, 739.)

Lycophron dit, au génitif pluriel, Ὀλοσσόνων. La forme commune et prosaïque devait être Ὀλοσσών.

[2] Λευκὴ προσαγορευθεῖσα ἀπὸ τοῦ λευκάργιλος εἶναι (Strab., 440).

Les habitants de Tzaritzéna nomment donc leurs magistrats; ils sont maîtres de leurs maisons, cultivent pour leur propre compte, et possèdent les terres qu'ils cultivent. Ces terres sont de grands vignobles, de belles plantations de mûriers, des champs de maïs. On se demande comment les Turcs, qui sont si voisins, ont laissé aux mains des Grecs ce riche territoire. Ali-Pacha le convoita, mais il ne put s'en saisir; il le fit ravager à plusieurs reprises par ses Albanais, et toujours il échoua devant une résistance énergique.

C'est avant cette lutte acharnée, disent les habitants, qu'il fallait voir leur ville enrichie par ses nombreux métiers à tisser le coton et la soie, et comptant plus de deux mille maisons. La liberté était si grande alors qu'à chaque carnaval on ne manquait pas de promener par les rues une image grotesque du Sultan, souvent même en présence du pacha de Larisse, qui venait se divertir à ces réjouissances. Un Tzaritzéniote était reçu à Constantinople avec toutes sortes d'égards. Mais, après les coups redoublés portés par Ali-Pacha et par son fils Véli-Pacha, la petite ville de Tzaritzéna n'a jamais pu se relever; plusieurs maladies contagieuses sont encore venues décimer ou disperser ses familles, qui sont réduites aujourd'hui à deux cents. Pourtant ses maisons hautes, son monastère d'H[os] Athanasios qui s'élève à quelque distance au milieu des vignes, son palais épiscopal, où réside l'évêque d'Alassona, lui donnent encore l'aspect de la prospérité. Deux ponts en pierre jetés sur le lit d'un torrent, des fontaines, des places ombragées, deux

écoles, une école primaire et mutuelle, l'autre où l'on enseigne quelque peu de grec littéral, attestent la richesse et l'intelligence de son ancienne population.

On ne rencontre dans cette ville aucun débris de monuments antiques ni byzantins. Son nom n'est même pas grec, mais slave ; et, bien que les habitants soient grecs, ne parlent et ne comprennent que le grec, tout porte à croire qu'elle a été fondée pendant le moyen âge par une colonie de Bulgares. Un petit monastère bulgare, nommé Valetziko, s'élève encore à deux lieues vers l'est, au milieu des montagnes; il n'est plus habité que par un vieux moine grec, mais la tradition du pays n'a pas oublié son origine. On raconte qu'un roi puissant, qui régnait alors à Servia, vint à Tzaritzéna avec son enfant, qui était malade. Là il eut une vision, et son fils fut guéri; c'est alors qu'il fonda Valetziko, dont le nom veut dire l'Enfant. Cette tradition s'accorde bien avec le nom même de Tzaritzéna [1], qui veut dire en slave Village Royal.

Les Bulgares ont certainement occupé cette contrée, où plus tard la race grecque, plus vivace, a repris le dessus. Une des rivières voisines, le Vourgaris [2], en a tiré son nom. En 996, nous les voyons, sous leur roi Samuel, qui justement occupait Servia, se répandre dans toute la Thessalie, y fonder partout des établissements, entre autres à Larissa [3] : l'empereur Basile II, qui refoula plus tard cette invasion, ne détruisit pas

[1] *Tzar*, roi : *tzaritzéna* ou *tzaritzani*, royal.
[2] Βούλγαρος, et communément Βούργαρος, Bulgare.
[3] Georges Cédrénus, p. 695.

sans doute toutes leurs colonies. Du reste, Tzaritzéna a pu être fondée à toute autre époque par quelque parti de ces barbares; car, pendant une partie de l'histoire byzantine, il y eut comme une longue invasion, une immigration journalière des Bulgares dans l'empire. C'était un fait si commun que les historiens byzantins ne notent pas ces migrations; on en voit pourtant un curieux exemple en 813 : « Cette année, dit un chro« niqueur, des Bulgares, sortis de leurs cantonnements, « entrèrent en masse dans l'empire; l'empereur les « accueillit et les établit dans différentes places [1]. »

La petite ville d'Alassona est un chef-lieu turc de quelque importance, avec une garnison de milice albanaise. Ces Albanais ont surtout à faire aux Klephtes de l'Olympe; ils sont leurs ennemis naturels : les chansons nous montrent le Klephte, qui voit du sommet de la montagne les Albanais s'armer contre lui dans Alassona. Sans occuper une position forte, Alassona est commodément placée pour surveiller le pays; elle se trouve au croisement de tous les chemins qui le traversent, et sur la grande route qui descend des passages du nord. Les Turcs y ont plus de deux cents maisons et trois mosquées. C'est aussi un siége épiscopal dépendant du métropolitain de Larisse. Mais la population chrétienne a presque disparu, et l'évêque est allé s'établir à Tzaritzéna. Vingt-cinq familles grecques, tout au plus, habitent encore quelques maisons dans un quartier ruiné. Autrefois la garde d'Alassona

[1] G. Cédrén., p. 486.

et de tout le pays était confiée aux armatoles grecs. C'était le gouvernement turc qui soudoyait les capitaines les plus renommés de l'Olympe avec leurs bandes, et qui s'en servait souvent avec habileté contre les Turcs eux-mêmes. Le district d'Alassona comprenait tout l'Elymbos, c'est-à-dire tous les villages libres de la montagne ; il était sous la protection spéciale de la sœur du Sultan, et ne payait qu'un karadj insignifiant.

Vers l'occident de la ville, coule une rivière qui débouche dans la plaine par une pente étroite, et, recevant sur sa route le torrent de Tzaritzéna, va plus loin se réunir avec le Vourgaris. On la nomme simplement rivière d'Alassona. C'est un des bras de l'ancien Europos ou Titarésios, qui arrosait la Perrhébie [1]. Homère appelle le Titarésios un fleuve aimable, bien qu'il le fasse venir du Styx et des terribles demeures. Je ne lui trouvai, dans cette partie de son cours, rien de bien gracieux ni de bien infernal. Il circule modestement sur un lit de cailloux, entre deux escarpements de terre blanche ; son eau ne me parut ni plus glacée qu'une autre, ni grasse et huileuse, comme le dit Strabon [2]. Seulement il dépose, comme beaucoup de ruisseaux, une matière brune sur les pierres et sur les herbes ; et les habitants prétendent, peut-être sans raison, qu'il exhale des vapeurs malsaines.

Un pont de pierre d'une seule arche, jeté d'une rive à l'autre, relie à la ville la colline où s'élève le grand monastère de la Panaghia, un monastère de premier

[1] *Il.*, II, 748. Strab., 441.
[2] Strab., 441.

rang, soumis à la seule autorité des patriarches de Constantinople. Il possède aux environs dix-sept métairies, μετόχια. Il est habité par une dizaine de moines. La tradition en attribue la fondation à l'empereur Andronic, probablement Andronic le Vieux : certaines parties remontent évidemment à cette époque, surtout l'église. C'est une construction carrée, surmontée d'une coupole ; l'intérieur est divisé en trois nefs par de lourds massifs de maçonnerie. On y montre une peinture miraculeuse célèbre dans ces parages. Un berger de Karya, dans l'Olympe, vit une nuit, au milieu de la montagne, une place toute illuminée ; n'osant approcher, il jette une pierre, et son bras aussitôt devient raide. On se rendit le lendemain à l'endroit qu'indiquait le berger, et l'on trouva une vieille image de la Panaghia, peinte sur bois ; la pierre l'avait frappée et s'était incrustée au milieu de la planche. L'image fut portée, telle qu'elle était, au monastère d'Alassona et placée solennellement dans l'église ; c'est alors seulement que le pauvre perclus retrouva l'usage de son bras. C'est une croyance générale dans l'Église d'Orient, que la Panaghia, parmi ses images, en a qui lui plaisent particulièrement : elles ne peuvent périr ; si quelque hasard les fait disparaître, on les retrouve toujours, et souvent, après un long temps, elles se manifestent d'elles-mêmes par un prodige [1]. Chez un peuple où la peinture est restée une partie de la religion, il ne faut pas s'étonner qu'elle ait ses légendes et ses miracles.

[1] On appelle alors la Panaghia, Φανερωμένη.

La colline du monastère, séparée à pic des hauteurs voisines, isolée d'un côté par la pente même où coule la rivière, de l'autre par un ravin profond, est aussi le seul emplacement qui convienne à l'ancienne Olossone. Cette cité des temps héroïques n'est guère connue que parce qu'elle remplit de son nom harmonieux la fin d'un vers d'Homère. Le poëte la place parmi les villes des Lapithes, sous le sceptre de Polypétès, descendant d'Ixion et de Pirithoüs; mais Strabon nous apprend qu'elle appartenait primitivement aux Perrhèbes[1]. Les Pélasges furent les premiers à cultiver ce petit bassin fait d'un calcaire fertile. Ensuite ils furent chassés des plaines par les Lapithes[2], qui semblent avoir été l'avant-garde des tribus éoliennes. Depuis ces temps reculés et même tout à fait fabuleux, Olossone n'a plus d'histoire. Pourtant elle existe toujours, et son nom, en s'altérant un peu, se perpétue jusqu'à nous. Je l'ai retrouvé dans une inscription latine du temps de Trajan[3]. Une citadelle de Lossonos est comptée parmi les forts que Justinien bâtit en Thessalie[4]. Enfin, vers la fin du moyen âge, les écrivains byzantins nous avertissent que ce nom homérique se reconnaît encore de leur temps dans celui d'Élassone[5]. On voit, en effet, sous Andronic le Jeune, Élassone citée parmi les principales forte-

[1] Strab., 440.
[2] Strab., 440.
[3] Voy. plus loin l'inscription n° 19.
[4] Procop., *Ædif.*, 4.
[5] Eustathius. Conf. schol. ad Lycoph.

resses des despotes de Thessalie [1]. Les fondements d'une épaisse muraille en blocage grossier, mêlé de quelques pierres plus grandes et mieux taillées, subsistent encore aux environs du monastère. Ce sònt les restes de cette forteresse byzantine construite par Justinien, sans doute sur les ruines de l'ancienhe acropole.

Je rencontrai dans la ville et dans le monastère huit inscriptions, presque toutes déjà publiées [2], et plusieurs autres fragments antiques de moindre intérêt. Dans une église du quartier grec, qu'on appelle la Panaghia d'en bas, l'autel est supporté par un petit pilier à quatre faces; j'y lus deux actes d'affranchissement, qui datent de l'empire romain, mais d'une époque différente : on remarque déjà dans le second des lettres onciales [3]. Ces actes sont rédigés dans la forme la plus ordinaire; ils donnent le nom des esclaves affranchis, et attestent que la ville a perçu son droit de vingt-deux deniers et demi. La ville n'est pas nommée; seulement nous voyons que son principal magistrat avait le titre de στρατηγός ou de préteur. Cette inscription est déjà connue, mais je crois pouvoir en donner une copie plus complète. Quelques colonnes de vert-antique et un débris de pavage en mosaïque, que je vis dans cette église, sont sans doute les restes de l'église épiscopale d'Élassone, bâtie jadis sur le même emplacement, avec tout le luxe de l'or-

[1] Cantacuz., II, 28.
[2] Voir ces inscriptions dans le *Voyage archéologique* de M. Lebas.
[3] Inscr. nº 2.

nementation byzantine. Dans les murailles du monastère se trouvent encastrées des inscriptions funéraires d'époques diverses, toutes avec des noms grecs, un fragment de décret accordant le droit de cité à un Romain nommé Lucius Acutius. Un autre fragment assez curieux n'a pas été publié, c'était un décret qui accordait des remercîments à ce Lucius[1]; mais on l'avait effacé plus tard pour inscrire à la place un acte d'affranchissement, et cet acte même avait été remplacé par un acte semblable en lettres plus modernes. La pierre conserve encore les traces des trois inscriptions qu'elle a portées successivement. Je recueillis, en déchiffrant tous ces marbres, le nom de deux mois inconnus, et peut-être particuliers à la Perrhébie, ce sont les mois ἄφριος et λεσχανόριος.

Du reste il ne faut pas se hâter de conclure que tous ces débris proviennent d'Olossone. Les chrétiens ont apporté souvent de bien loin ces pierres qu'ils trouvaient toutes taillées, pour en orner leurs églises. J'acquis la certitude que presque toutes celles-ci avaient été prises ailleurs; et les moines me rapportèrent que les inscriptions du monastère avaient été tirées de différents villages où ils ont leurs métairies, principalement de Vouvala. Deux tombeaux, d'une construction très-simple, découverts par un éboulement sur la rive gauche du Titarésios, sont des restes qui prouvent plus certainement l'existence d'une ville antique. D'ailleurs la ruine la plus ancienne et la plus

[1] Inscr. nº 3.

authentique, c'est encore le nom d'Élassone ou d'Alassona ; sans lui on ne saurait où placer l'Oloossone d'Homère.

---

3. La Tripolide. — *a. Pythion.*

Quand on a gravi les hauteurs qui dominent Alassona, on commence à voir sur la droite les grandes pentes et les sommets du haut Olympe. Ce versant n'est pas boisé comme celui qui regarde la mer : on n'y découvre pas un seul arbre ; mais l'Olympe avec ses cimes à perte de vue, avec ses flancs immenses, n'a pas besoin du luxe de la végétation pour paraître majestueux.

Le pays qui s'étend au pied de la montagne est une plaine entremêlée et comme semée de collines, cultivée par endroits et peuplée d'une dizaine de villages. Elle est fermée au nord par les revers des monts Piériens, à l'ouest par la chaîne de l'Amarbis, les monts Cambuniens de l'antiquité. Le Vourgaris, qui est le bras principal de l'ancien Titarésios, l'arrose, et les deux défilés de Pétra et du Sarandaporos viennent y déboucher de deux côtés différents. Les villages de cette plaine sont, du côté de l'Olympe, Ormanli ou Chadovo, Barakadhès, Bazarli, trois bourgades de Turcs koniarides, les deux dernières abandonnées (elles ont été brûlées en 1854 par les bandes venues de Grèce, et les habitants ont émigré à Ormanli); plus loin Dhémiradhès, village grec avec un petit monastère d'H^os^ Antonios ; puis, derrière un rang de

coteaux, Sélos, Douklista, sur l'autre rive du Vourgaris, Vouvala, Vourba, Bessaritza, Gligovo, autant de hameaux habités par des laboureurs grecs.

Cette plaine, située au fond de la Perrhébie, s'appelait autrefois la Tripolide. Nous n'avons guère à alléguer, pour le prouver, qu'une phrase de Tite-Live; mais elle est précise et ne laisse pas de doute : « Persée, dit-il, après avoir franchi les monts Cambuniens par une gorge étroite, descendit dans la Tripolide : on appelle ainsi le territoire de trois petites villes, Azorus, Doliché, Pythium [1]. » Ces trois places, sans avoir jamais fait grand bruit dans l'histoire, avaient leur importance. Elles étaient pour les passages du nord ce que Gonnos était pour Tempé. Pour s'assurer qu'elles défendraient de ce côté les portes de la Thessalie, les Larisséens, amis de Rome, leur avaient demandé des otages. Mais Persée se hâta de les attaquer, et elles ne tinrent pas devant lui [2]. C'était un district à part, bien distinct du reste de la Perrhébie [3]; et l'on peut supposer avec quelque raison qu'elles formaient entre elles une petite ligue, dont le centre devait être à Pythion, au temple d'Apollon [4].

[1] XLII, 58. — Je ne discute pas un passage de Strabon (327), évidemment altéré, où il semble confondre cette Tripolide avec une autre Tripolide de Pélagonie. — Étienne de Byzance les distingue : « Τρίπολις... ἐστὶ καὶ ἑτέρα Μακεδονίας καὶ ἄλλη Περραιβίας. »

[2] T.-L., XLII, 53.

[3] T.-L., XLII, 67.

[4] On a retrouvé une monnaie de bronze de Pythion, avec la tête de Minerve et un cheval (deux emblèmes thessaliens), et l'inscription Πυθιάτων.

A *Pythion*, on voyait en effet un temple d'Apollon de quelque célébrité. Le nom seul nous l'apprendrait, si nous ne le savions d'ailleurs. Ce sont les Doriens, suivant O. Müller, à l'époque où ils avaient leurs cantonnements au pied de l'Olympe, qui instituèrent en ces lieux le culte de leur grande divinité. L'emplacement de la ville est marqué avec précision par les auteurs anciens. Elle commandait du côté de la Thessalie l'entrée du défilé de Pétra, qu'on appelait aussi défilé de Pythion [1]. Nous savons encore qu'elle était située juste au-dessous du plus haut sommet de l'Olympe [2]. C'est, à ne pas s'y tromper, la position du village moderne de *Sélos*. Ses maisons blanches, mêlées de quelques arbres, entourées de petits jardins et de vignobles, se voient au bord de la plaine, à l'endroit même où viennent tomber les pentes de la montagne. A quelque distance vers le nord-ouest, au milieu de collines arides, descend la route qui vient de Pétra. Enfin, en arrivant de loin, on voit au-dessus même du village, à une hauteur prodigieuse, se dresser le plus élevé des sommets de l'Olympe.

Le colonel Leake ne fit que traverser rapidement la plaine : il apprit qu'on trouvait à Sélos quelques antiquités, et il y place, sur la vague ressemblance du nom, la ville homérique d'Héloné. Par malheur, ce nom de Sélos me paraît beaucoup plus moderne : *sélo,*

[1] Plut., *P. Emil.*, 15. Conf. T.-L., XLIV, 32. Tite-Live dit aussi *Pythoum*.

[2] Ὀλύμπου κορυφῆς, ἐπὶ Πυθίου Ἀπόλλωνος
Ἱερόν. . . . .
(Xénagoras, ap. Plut., P. Emil.)

dans la langue des Bulgares, veut dire simplement *village*; et c'est encore une trace du séjour de ces peuples dans les petites plaines du versant occidental de l'Olympe. Héloné n'a jamais fait partie de la Tripolide. Son nom, qui fut changé plus tard en celui de Limoné, prouve assez qu'elle était placée dans un endroit marécageux : le sol de Sélos est sec, un peu élevé et pierreux. Le colonel Leake, dont le coup d'œil est presque toujours si sûr en fait de topographie, me paraît ici trop préoccupé d'une idée; c'est de placer la ville de Pythion dans le défilé même. Il suffisait qu'elle en défendît l'accès. D'ailleurs, il n'y a pas d'emplacement convenable pour une ville, sur les collines rocailleuses et tout à fait sans eau, au milieu desquelles s'engage d'abord la route de Pétra.

Sélos est un *tchiflik :* je ne trouve pas en français de mot correspondant; *ferme, métairie,* sont inexacts. On appelle ainsi en Turquie un village dont les terres, les maisons, sont devenues la propriété d'un ou de plusieurs Turcs, et dont les habitants donnent en redevance à leurs maîtres une partie de leurs récoltes. Sélos était autrefois un grand village, un village libre. Les vieillards se rappellent y avoir vu encore quatre-vingts maisons; et ce n'était qu'un reste d'une splendeur plus ancienne. Cinq églises, isolées maintenant et dispersées sur un large espace, deux ponts en pierre jetés sur un torrent qui passe dans le voisinage, prouvent la vérité de leurs récits. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un hameau : de loin il plaît aux yeux et les trompe par sa gentillesse; mais je n'y trouvai que quinze

maisons d'un aspect misérable. Les paysans exprimaient ce dépérissement par une expression énergique : « Εἶναι τουρκισμένο τὸ χωρίο. » La position parut encore si favorable de nos jours pour surveiller les passages de l'Olympe et surtout celui de Pétra, qu'Ali-Pacha fit bâtir à l'entrée du village une petite forteresse, ou plutôt une maison fortifiée, qui tenait en échec les Klephtes de la montagne. Depuis, les Klephtes l'ont brûlée ; on en voit encore les quatre murs.

Les églises de Sélos sont pleines de fragments antiques. Dans celle de la Panaghia, je trouvai sous le porche quelques grands blocs carrés et six tronçons de colonnes doriques en marbre blanc, de la meilleure époque. Les uns ont de diamètre $0^{m},63$, et leurs cannelures, $0^{m},10\ 1/2$; les autres, $0^{m},81$, avec des cannelures de $0^{m},11$. N'y a-t-il pas quelque raison de croire que ce sont les débris du temple d'Apollon ?

Deux stèles sont engagées dans les murailles voisines. Mais le fragment le plus curieux est une grande inscription de quarante-deux lignes, sur une plaque de marbre blanc[1]. On en a fait une marche d'escalier, et l'un des bords s'est trouvé un peu effacé. Les lettres, fines, tracées avec soin, sont encore d'une bonne époque ; elles peuvent remonter au temps des successeurs d'Alexandre. Cette inscription contient, comme les précédentes, des actes d'affranchissement ; mais ce n'est plus la formule commune et banale

[1] Inscr. nº 4.

dictée sans doute sous l'empire par quelque loi romaine : « Un tel ... a payé à la ville les vingt-deux deniers et demi... » Nous voyons ici une cité libre, qui s'administre elle-même, qui a ses usages, ses magistrats particuliers. C'est d'abord le *tamias* qui rend ses comptes au peuple. Au bas de chacun des actes on a inscrit les noms de quatre citoyens, qui sont comme les témoins et les garants de l'affranchissement. Ils ont un titre que je n'ai vu nulle part, c'est celui de ξενοδόκοι. Ce titre singulier veut dire : « Ceux qui admettent les étrangers. » Voici comment je l'expliquerais. On se rappelle qu'à Athènes les affranchis étaient mis par les lois sur le même pied que les métèques ou étrangers domiciliés. Pourquoi une loi semblable n'aurait-elle pas existé dans la ville qui nous occupe ? Un esclave qu'on avait affranchi était, en effet, selon les idées des anciens, un nouveau venu, un étranger qui s'établissait dans le pays : les *xénodoques* pouvaient donc être chargés à la fois des étrangers et des affranchis. Sur les quatre, trois sont appelés *xénodoques privés;* et le premier est le seul qui ait une fonction publique : il est désigné sous le nom thessalien de *tagos*. Les ταγοί sont les magistrats qui gouvernent la ville, les archontes du pays [1] : la loi voulait que l'un d'eux présidât toujours à ce que nous appellerions aujourd'hui l'enregistrement des affranchis. Ils partagent ici l'autorité avec le *stratége,* qui est le chef du pouvoir. Cette inscription nous fait en-

[1] Conf. inscription de Cyréties, dans le *Voyage archéologique* : Κυρετιέων τοῖς ταγοῖς καὶ τῷ δήμῳ.

trer dans les détails de l'administration d'une petite ville de Perrhébie.

La découverte de ces listes publiques d'affranchis ne fit que confirmer en moi l'idée que j'étais dans le voisinage de Pythion et du temple d'Apollon. Je me rappelai que les anciens plaçaient toujours ces inscriptions auprès de leurs principaux sanctuaires, et que les abords du temple d'Apollon Pythien à Delphes étaient pleins de pareils monuments. Deux mois, dont je trouvai les noms dans ces actes, se rapportent au culte du même dieu : ce sont les mois ἀπολώνιος et λεσχανόριος; car *Leschanorios* était un des surnoms d'Apollon présidant aux réunions et aux conversations des hommes [1].

De grandes pierres taillées, des tambours de colonnes doriques, qui, par leurs dimensions et par la nature du marbre, proviennent évidemment du même monument que celles de la Panaghia, se retrouvent dans l'église d'H^ii-Anargyri. Je vis encore, dans les églises et dans les murs des maisons, un fragment d'autel ou de piédestal avec le nom d'Auguste, une offrande à Aphrodite, une autre à Esculape, plusieurs stèles funéraires, dont l'une terminée en coquille, avec une inscription de la meilleure époque : « Philippos, fils de Dêmarchos. » Les autres portent les noms d'Agathon, d'Ennodia Patroïa, de Nicandridès, fils d'Harmodios [2].

Sélos est dominé à l'est par une colline escarpée

[1] Suidas in Λεσχηνόριος.
[2] Inscr. n° 5-10.

qui s'appuie contre le flanc même de l'Olympe, et que les habitants appellent Paléo-Kastro. On me montra, comme j'y montais, une caverne assez spacieuse dans laquelle sont construites plusieurs chapelles grecques. Ce sanctuaire naturel, dont la religion chrétienne a pris aujourd'hui possession, était peut-être consacré autrefois au dieu de Pythion. J'espérais trouver sur le sommet de la colline quelques ruines de l'ancienne acropole. La hauteur se termine par un petit plateau entouré partout de pierres écroulées ; on voit aussi sur le sol quelques traces d'une construction intérieure, d'une sorte de donjon : toutes ces pierres sont petites et mal taillées. Il n'y a là, au premier abord, rien qui rappelle l'antiquité. Mais, comme je me suis convaincu, en parcourant la Perrhébie, que les fortifications antiques y étaient en général d'une construction assez négligée [1], et, le plus souvent, ne laissaient pas de traces plus apparentes, je ne doute pas qu'il y ait eu en ce lieu une forteresse servant à défendre la ville.

C'est sur la petite colline d'H^ii-Apostoli, située de l'autre côté du village, au milieu des vignes, que je trouvai enfin l'emplacement même de Pythion. Il n'y reste aucun débris d'édifices ou de murailles, tout au plus quelques lignes de fondations en grandes pierres régulières, qui sortent à peine du sol. Mais au sud-est la colline est taillée en pente douce et disposée en terrasses. Tout cet espace est couvert

[1] Cette observation avait déjà été faite par M. Mézières dans le Pélion, et peut s'étendre à presque toute la Thessalie.

de tuiles et de débris de fine poterie; on y trouve des médailles grecques et romaines, et le rocher est creusé en quelques endroits pour recevoir les fondements des maisons. Sur le sommet, près des ruines de l'église des Saints-Apôtres, je trouvai à terre deux plaques de marbre, qui avaient servi de bases à des statues. Tout autour, sur le tailloir, on avait gravé à la hâte, et en très-mauvaises lettres, des actes d'affranchissement. C'est un fait curieux pour l'histoire que la profusion de ces inscriptions : elle atteste le grand mouvement d'affranchissement des esclaves, par lequel la société antique épuisée cherchait à se renouveler. Sous l'empire surtout, les affranchissements étaient devenus la grande affaire dans la vie des petites villes, au fond des provinces. Les pierres manquaient pour recueillir les actes précieux qui assuraient les droits des nouvelles familles : on les écrivait sur le socle des statues; on effaçait d'anciens décrets; nous verrons bientôt qu'on ne respectait même pas les pierres des tombeaux. L'église des Saints-Apôtres ne renferme pas d'autres antiquités. Est-ce à cette place que se trouvait le temple d'Apollon? Tout le fait supposer. Il aurait ainsi, avec ses colonnes doriques, dominé la ville qui s'élevait par étages, exposée au midi et au couchant.

Les débris provenant de Pythion ont été dispersés assez loin aux environs. J'en retrouvai à la distance d'une lieue, vers le village de Dhémirhadès, dans les murs d'une vieille église qui dépendait autrefois de Sélos. Ce sont toujours des fragments de stèles, des

plaques de marbre. Une longue inscription en petits caractères, mais si bien engagée dans la maçonnerie que j'en pus lire seulement quelques lettres, me parut contenir encore des listes d'affranchis. A terre, on voit un socle de statue : c'était la statue d'une femme nommée Aristobulé ; sa famille lui avait élevé ce monument [1]. La vieille église, consacrée à la Panaghia, est elle-même une ruine intéressante. Elle est construite d'après la plus ancienne et la meilleure tradition de l'art byzantin. Contrairement à un usage plus moderne, le mur est percé de sept hautes portes cintrées. Plus tard les Byzantins, dans leurs constructions religieuses, suppriment autant que possible les fenêtres et les portes, afin de laisser plus de place aux peintures murales, qui leur plaisent par-dessus tout ; l'architecture, si l'on peut appeler ainsi un art bien humble et bien ignorant, est devenue l'esclave de la peinture. Un autre signe d'antiquité, c'est que le clocher est séparé du corps de l'église : cette disposition se retrouve dans les plus vieilles basiliques de l'Italie ; je me souviens de l'avoir remarquée aussi en France [2], dans une de ces églises que nous appelons romanes ou byzantines.

---

3. *b. Azoros.*

Le colonel Leake place à *Douklista* l'ancienne Doliché. Douklista se trouve à trois quarts de lieue de

[1] Inscr. nº 16.
[2] A Toull-Sainte-Croix, village situé sur les confins du Berry et de l'Auvergne.

Sélos, au pied d'une colline pointue qui ressemble à un grand tumulus. C'est encore un pauvre hameau qui était jadis un grand village; une douzaine de maisons sont dispersées avec beaucoup de décombres au milieu des champs et des pâtis. Comme à Sélos, il n'y a pas une seule église qui ne renferme des fragments antiques et des inscriptions. Dans celle d'H^os Sôtir, que l'on reconnaît pour une assez vieille église à la coupole qui la surmonte, je trouvai encore deux tambours de colonnes doriques du même marbre que celles de Sélos : l'une avait de diamètre 0^m,72, l'autre, 0^m,82. On y voit aussi différentes pierres taillées, une stèle grecque, l'épitaphe d'un médecin de Nicée en Bithynie [1].

Les autres fragments que je rencontrai à Douklista, sont tous des actes d'affranchissement [2]; les lettres sont d'une époque assez basse, les noms quelquefois romains, et la formule est celle qui fut communément adoptée sous l'empire. Pourtant toutes les vieilles coutumes locales n'ont pas encore disparu sous le niveau de l'administration romaine. La Perrhébie a gardé son ancien calendrier ; on lit encore le nom des mois ἀπολώνιος, λεσχανόριος, qui ne se sont trouvés jusqu'ici que chez les Perrhèbes. Il faut y joindre le mois φυλλικὸς, consacré également à Apollon, qu'on adorait à Phyllos, ville de Thessalie, sous le nom de Phyllios [3]. Les Perrhèbes, Pélasges d'origine, s'étaient,

[1] Inscr. n° 12.
[2] Inscr. n° 11, 13, 14.
[3] Strab., 435.

dès les temps les plus reculés, mêlés aux tribus de race éolienne [1]; on ne s'étonne pas de trouver chez eux, comme chez les Eoliens de la Béotie, un mois ὁμολῷος [2]. *Homoloïos* était un surnom de Jupiter [3], et ce culte commun est un curieux témoignage qui atteste les anciens rapports des deux races.

Tous ces débris épars dans les églises, ne suffisent pas pour démontrer qu'il y eût à Douklista une ville antique, surtout quand on est encore si près de Sélos et des ruines de Pythion. Quelques traces d'anciens murs sur la colline pointue d'Hos Hilias, qui domine le village, prouvent tout au plus que cette hauteur fut, à une époque incertaine, occupée par un fort ou par un château. Je croirais volontiers que presque tous ces fragments antiques, surtout les actes d'affranchissement, viennent du temple de Pythion. Comme c'était le temple le plus célèbre de la contrée, son enceinte devait contenir en grand nombre de pareilles inscriptions, non-seulement celles de la ville, mais encore celles des villes voisines. Ce fut plus tard pour les habitants du pays comme une carrière où ils trouvaient des pierres toutes taillées; on en vint chercher de Douklista, peut-être même d'Alassona, et de plus loin encore.

Je placerais plutôt une des trois villes de la Tripolide à des ruines qu'on rencontre, en s'avançant à l'ouest, à la distance d'une lieue. C'est un petit pla-

[1] Strab., 440. Étienne de Byzance en fait même des Éoliens (Steph. Byz., in *Gonni*).
[2] Corp. Inscr. I, 733.
[3] Suid. in voc.

teau que les habitants appellent Kastri ; il a évidemment porté une ville fortifiée. La partie supérieure est égalisée de main d'homme, les pentes forment talus. Au pied coule le Vourgaris, dont le faible courant s'est creusé dans les terres argileuses un lit large et profond. Il ne reste autour du plateau que des murailles écroulées en pierres brutes de petite dimension ; le sol est rouge de débris de briques et de poteries. On y a trouvé des médailles et même des inscriptions. On conserve à Vlakho-Livadhi un marbre déterré sur la hauteur de Kastri ; il porte les noms grecs de Phila, de Démophilos, d'Autoboulos et d'Oniscos [1]. Les sculptures sont traitées avec quelque soin, mais sans art : c'est d'abord une tête de Méduse, et, au-dessous, deux cavaliers chassant des bêtes fauves et dardant le javelot. Ce sujet n'est jamais sculpté que sur les tombeaux d'une époque assez basse ; mais ce serait, je crois, une erreur de le considérer comme un sujet byzantin. Il représente le mort, le héros, se livrant dans l'autre monde au plus noble et au plus héroïque des plaisirs ; c'est un sujet encore antique et tout païen.

Mais quelle ville faut-il placer à Kastri? Est-ce Doliché ou Azoros? Il n'y a d'autre raison de se décider que l'ordre suivi par Tite-Live dans son énumération ; à défaut d'autres renseignements, il faut tenir compte de ce faible indice [2]. La première qu'il nomme est *Azoros ;* les ruines de Kastri sont aussi les premières qu'on rencontre en descendant la vallée du Sa-

[1] Inscr. n° 17.
[2] T.-L., XLII, 53.

randaporos. L'histoire ne nous apprend presque rien sur Azoros, si ce n'est que Polysperchon y fut assiégé par l'armée de Cassandre [1]. Cette ville honorait sans doute comme son fondateur un héros connu dans les antiques traditions éoliennes, Azoros, le pilote du navire Argo [2].

---

3. *c. Doliché.*

C'est plus bas, dans la même vallée, près du hameau de *Vouvala*, qu'on trouve les ruines de la troisième ville de la Tripolide. Le colonel Leake, à qui on les avait indiquées lors de son passage, y place Azoros; mais, si Tite-Live n'a pas fait son énumération au hasard, ce sont les ruines de *Doliché*. Ces restes d'une ville obscure ont par eux-mêmes de l'intérêt, s'ils n'ont pas l'intérêt de l'histoire. Le Paléo-Kastro de Vouvala est une colline isolée, coupée à pic en certains endroits, ombragée de quelques bouquets de chênes verts. La rivière l'entoure de l'un de ses replis; c'est comme un fossé naturel qui la protége de presque tous les côtés. Sur les pentes s'échelonnent les débris d'une triple enceinte.

De la première enceinte et de la plus extérieure, il ne reste que les fondations; mais il en reste assez pour qu'on y reconnaisse distinctement le travail de deux époques différentes : sur la pente orientale, une construction faite de moellons et de ciment, n'ayant

[1] Diod., XIX, 52.
[2] Hésych. in voc.

au lieu de tours que des contreforts peu saillants ; sur la pente opposée, un appareil hellénique flanqué de tours carrées. La seconde enceinte règne seulement à l'orient, du côté où la colline, plus accessible, n'a pas la rivière pour défense naturelle ; c'est une belle ruine grecque de la meilleure époque. Le mur et les tours, qui sont de marbre blanc, comme à Rhamnonte, s'élèvent presque partout jusqu'à dix et douze pieds (front des tours 6^m, saillie $5^m,40$). Ces grandes pierres de marbre ne sont pas dégrossies à l'extérieur ; mais elles sont assemblées avec soin, et la construction est parfaite, sans offrir pourtant aux yeux une complète régularité. La cime allongée de la colline était entourée d'une troisième ligne de fortifications : c'était l'acropole ou plutôt la forteresse intérieure ; car la ville tout entière, bâtie sur des pentes raides et environnée de deux enceintes, n'était, à vrai dire, qu'une acropole. C'est là qu'on devrait surtout retrouver des constructions helléniques ; mais je n'y rencontrai que les ruines d'un mur en pierres brutes de petite dimension. Ce mur ne paraît pas avoir eu de tours ; je remarquai seulement à l'intérieur une série de petites chambres carrées, qui étaient probablement des casemates.

Du côté du nord, où les rochers sont taillés à pic, les trois enceintes viennent s'appuyer sur un mur épais fait de pierres énormes, qui borde le précipice. Il s'élève encore à six et huit pieds sur une longueur de plus de cent mètres, et il est flanqué d'une tour carrée de même construction (front de la tour



$5^m,50$, saillie $5^m,20$). Cette partie appartient sans doute aux plus antiques fortifications de la ville. La grosseur des pierres fait penser aux ouvrages cyclopéens; mais elles sont taillées à angle droit, et leur arrangement presque régulier atteste une époque moins reculée. Cette construction paraît toutefois appartenir au temps où l'architecture militaire ne visait qu'à faire des murailles massives et inébranlables aux coups du bélier. Le mur en marbre blanc date au contraire de cette période, où, l'art s'étant introduit partout, on avait appris à joindre l'élégance à la solidité; les villes s'entouraient alors de tours et d'enceintes fortifiées autant pour se parer que pour se défendre. En même temps, des ruines beaucoup plus récentes nous montrent que Doliché, citée une seule fois dans l'histoire, resta pourtant, au moins jusqu'à la fin de l'empire romain, un des remparts de la province.

Quant aux édifices qui pouvaient orner cette ville, on n'en retrouve pas de traces. Une vieille église ruinée, la seule qui se voie sur la colline, contient un fragment de colonne en marbre non cannelée. Plus bas, dans la plaine, j'ai cru reconnaître un petit tumulus. Le hameau de Vouvala est une métairie de la Panaghia d'Alassona, et l'on a vu que les moines avaient fait apporter à leur monastère plusieurs inscriptions provenant du Paléo-Kastro. D'autres fragments ont été laissés dans l'église du village ou dans les bâtiments de la ferme. J'y trouvai un couronnement de stèle grecque en forme de conque, un bas-relief funéraire d'une exécution un peu lourde représentant une

femme enveloppée d'une longue draperie, une plaque de marbre sur laquelle était sculptée un serpent. Un tombeau avec inscription et bas-reliefs porte les noms de Paramona, d'Eutychidès et de Lycarion leur fils [1]. Les lettres sont de basse époque et les sculptures à l'avenant. Lycarion est d'abord représenté à cheval en costume de héros, puis en toge entouré de sa famille ; au-dessus on a figuré un bœuf. On voit qu'il y a dans ces débris, comme dans les ruines des murailles, les traces de deux époques différentes.

Les habitants appellent encore Paléo-Kastro une colline située au-dessus de Gligovo, village voisin de Vouvala, mais plus rapproché des monts Amarbis. C'est le dernier anneau d'une chaîne de villes fortes et de citadelles, qui commençait au Paléo-Kastro de Sélos, et fermait dans toute sa largeur cette petite plaine de la Tripolide, où débouchaient deux passages importants. Malheureusement l'histoire ne nous fournit pas assez de renseignements pour que nous puissions nommer toutes ces places.

---

4. Vlacho-Livadhi : les Valaques de l'Olympe.

Je ne m'engagerai pas tout de suite dans les passages de Pétra et du Sarandaporos, et je retrouverai plus tard l'occasion de les décrire. Mais, avant de quitter le versant occidental de l'Olympe, je dois parler d'une ville et de plusieurs villages, qui se trouvent dans la montagne, au-dessus de l'ancienne Tripolide. Il n'y a là

[1] Inscr. n° 19.

rien à faire pour l'archéologie ; jamais les anciens n'auraient été s'établir sur ces escarpements, loin des routes fréquentées et des terres cultivables. Ce sont des établissements fondés depuis quelques centaines d'années par une colonie de Valaques. Les Valaques, avec leur goût pour les lieux élevés et pour l'air vif des montagnes, trouvèrent l'endroit à leur convenance et s'y arrêtèrent.

Vlakho-Livadhi est une petite ville de quatre cents maisons; il y a cinquante ans elle en comptait le double. La montagne où elle est située, et qui s'étend entre les deux défilés, s'appelle Chapka [1]; c'est le revers des monts Piériens. Les Livadhiotes nous parurent affables et hospitaliers; ils s'empressèrent de nous faire les honneurs de leur ville. Ils ont une école grecque fréquentée par cent cinquante enfants. Ils sont fiers surtout de leurs cloches et de leurs cinq églises. Ces églises sont grandes et décorées d'assez belles peintures dans le goût byzantin. Je fus étonné d'y trouver de beaux ouvrages de boiserie, un évangile magnifique, dont la couverture était ornée de miniatures sur porcelaine; les habitants ne me cachèrent pas que ces riches présents leur venaient de la Russie. Livadhi est la résidence d'un évêque, qui porte aussi le titre d'évêque de Pétra. L'administration de la ville est entre les mains de deux magistrats, appelés, comme partout en Turquie, kodja-bachi; il paraît qu'elle ne souffre pas de ce partage.

[1] D'un mot slave qui veut dire *chapeau*.

Les autres villages qui composent la petite colonie valaque sont Néokhori, Phtéri, Milia et Kokkinoplo; ce dernier est le plus important; il compte deux cents maisons. Il est aussi le plus éloigné de Livadhi; on l'aperçoit suspendu au flanc même de l'Olympe, presque au-dessus de Sélos. De là partent plusieurs sentiers qui traversent la montagne, et dont l'un conduit en cinq heures à ses plus hauts sommets.

C'est une curieuse population que ces Valaques, descendants de tribus errantes. Ils ont bâti des maisons, formé des villages et même une ville; mais ils sont restés pasteurs au fond de l'âme. C'est à peine s'ils cultivent quelques champs et quelques vignobles au bord de la plaine; ils vivent surtout du produit de leurs troupeaux. Ils se sont établis à portée des meilleurs pâturages; le mont Chapka, dont les pentes sont arides et escarpées, a sur ses plateaux des pâtis excellents; de là même est venu le nom de Vlakho-Livadhi, qui veut dire le Pré-aux-Valaques. Ceux qui ne font pas paître les troupeaux s'occupent à travailler la laine. L'industrie n'est ici que le développement naturel des habitudes et des besoins de la vie pastorale. Leurs femmes surtout sont devenues habiles à fabriquer la grosse étoffe qu'on appelle *skouti*. Chaque maison a ses métiers, son petit atelier où l'on tisse la laine en famille. Les plus entreprenants ou les plus riches exportent et font le commerce.

Cependant, il ne faut pas s'y tromper, le travail et le gain n'ont pu rendre ces Valaques tout à fait sédentaires, et détruire en eux l'esprit inconstant des no-

mades. J'appris à Livadhi un fait singulier : en 1854, à l'approche des bandes venues de Grèce, la ville, n'étant ni grecque ni turque et ne sachant trop quel sort l'attendait, prit le parti d'émigrer tout entière : on chargea les mulets, et l'on alla camper pendant plusieurs jours dans le voisinage des sommets de l'Olympe. La population, même en temps ordinaire, est toujours plus ou moins flottante ; les approches de la mauvaise saison, un peu de gêne ou d'ennui font partir les plus pauvres. J'ai rencontré bien souvent dans les chemins de l'Olympe de ces familles en voyage ; jamais ils n'ont l'air plus gai et plus heureux que lorsqu'ils ont plié bagage et pris en main leur bâton de route. Ils s'établissent dans quelque autre village, mais il est rare qu'ils y achètent ou qu'ils y bâtissent une maison ; ils louent un logement et s'en vont quand il leur plaît. Le Grec méprise le Valaque ; il le traite de vagabond, d'homme qui n'a ni feu ni lieu. L'idée du foyer domestique, l'amour du sol et de la maison sont gravés profondément dans l'esprit des paysans grecs. Le Valaque se défend ; il prétend qu'il est plus libre, qu'il va où bon lui semble, et qu'il y trouve en même temps son agrément et son profit.

Du reste ces Valaques, malgré leur humeur changeante, paraissent au fond plus judicieux que les Grecs. Ils ont tout autant d'astuce, avec moins de vivacité. Ils sont en général grands de corps, un peu lourds. Leurs costumes n'ont rien d'élégant ; ils se couvrent des étoffes qu'ils fabriquent, et leur vie dans la montagne demande avant tout des habits épais et tombants.

Les femmes portent une coiffure haute tout à fait désagréable. La langue qu'ils parlent est à peu près la même que celle de la Valachie, avec un mélange de mots grecs, surtout pour les choses de la vie un peu civilisée. Ils disent en roumain du pain, un mouton ; en grec une table, une fenêtre. Ils savent bien qu'ils ne parlent pas le pur dialecte de leur race ; c'est pour cela qu'on les appelle Κουτζόβλαχοι, c'est-à-dire Valaques boiteux.

Ils n'ont conservé aucune tradition sur l'époque où ils s'établirent dans ces parages. Ils disent seulement qu'ils vinrent des montagnes, que Livadhi fut leur premier établissement, et que les autres villages n'ont été fondés que beaucoup plus tard. Toutes leurs églises, refaites et repeintes au commencement du dix-huitième siècle, ne fournissent aucun renseignement. On me montra dans l'une d'elles une vieille image de saint-Dimitri, peinte sur bois, qui portait la date de 1119 ; elle avait été apportée, disait-on, d'un village maintenant détruit, qui existait dans la montagne avant l'arrivée des Valaques. Il est probable que cette petite colonie n'est que le débris d'une colonie plus considérable, qui, vers la fin du moyen âge, occupa toutes les montagnes de la Thessalie. Dès l'an 969 un chroniqueur nous parle de Valaques voyageurs [1] qui parcourent le pays entre le Pinde et l'Olympe. Au douzième siècle, la Thessalie ne s'appelle plus autrement que Grande Valachie [2] ; ce nom lui reste jusqu'à

[1] Βλάχοι ὁδίται (Georg. Cédren.).

[2] ..... τὰ Θετταλίας κατέχων μετέωρα, ἃ νῦν μεγάλη Βλαχία κικλέσκε-

l'arrivée des Turcs, et Cantacuzène, dans un acte officiel, obligé de renoncer à la loi qu'il s'est faite ailleurs de tout embrouiller par l'emploi des noms anciens, l'appelle encore principauté de Valachie [1].

ται (Nicet. Acomin., 341). — Dès 1119, dans le traité de commerce entre Venise et l'empereur Alexis, on lit : « Provincia Vlachiæ. » — Conf. Georg. Acrop., 38.

[1] Κεφαληττίκιον Βλαχίας (Cantacuz., III, 53).

CHAPITRE II.

PLATEAUX DU BAS OLYMPE.

1. Vallée de Sparmo.

C'est entre Azoros et Doliché que le consul Q. Marcius Philippus et son armée campèrent pour la dernière fois avant d'entrer dans l'Olympe [1]. Voulant le traverser par la même route, je partis des environs de Douklista, et, me dirigeant au sud-est, je pris le chemin qui mène aux villages du bas Olympe. Le consul romain avait devant lui deux passages, celui de Pythion et celui des monts Cambuniens, le défilé actuel du Sarandaporos. Mais c'est une faute pour une

[1] T. L., XLIV, 2.

grande armée de s'engager dans une gorge étroite où peu d'hommes lui font obstacle : elle y perd tout son avantage. Aussi préféra-t-il, malgré d'extrêmes difficultés, escalader les pentes et franchir les plateaux du bas Olympe, où il pouvait toujours, à un moment donné, déployer devant l'ennemi des forces suffisantes. La route file d'abord pendant plusieurs lieues sous les grandes pentes de la montagne, coupant à leur naissance plusieurs étroites vallées, s'élevant peu à peu, péniblement, par montées et descentes. Quelques chevaux du pays, se suivant par un sentier pierreux, avancent encore sans obstacle. Mais il faut se figurer dans ces chemins une armée de trente-sept mille hommes, traînant à sa suite sa cavalerie, ses éléphants, son bagage et des vivres pour un mois.

Le plateau où l'on arrive enfin présente encore plus de difficultés. Il n'est pas seulement inégal et montueux, il est traversé et comme barricadé dans toute sa largeur par des chaînes secondaires. Ce sont autant de lignes de retranchements naturels, qui le divisent en trois régions tout à fait distinctes, où il faut pénétrer tour à tour. D'abord on se trouve comme emprisonné dans la petite plaine de *Sparmo*. Elle est située au tournant des grandes pentes de l'Olympe, et fermée en avant par une longue ligne de collines abruptes. Sur le côté se dresse comme un mur le flanc méridional du haut Olympe : on est au pied de cette muraille immense. Une végétation magnifique en couvre les premières pentes ; les chênes, les chênes-verts font peu à peu place aux sapins ; au-dessus

il n'y a plus que la montagne nue. C'est à cette limite, au milieu des derniers sapins, que se cache le grand monastère d'H^a-Triadha. Quant à la plaine de Sparmo, figurez-vous un coin de terre d'une extrême fertilité, qui se couvre de blé et de vignes au milieu même de ces montagnes. Les moines y ont une métairie entourée de jardins, qu'on appelle Sparmo (les Semailles). Au milieu de la vallée, une longue rangée de platanes ombrage le cours d'un torrent qui descend de l'Olympe; c'est un des bras du Titarèse, qu'on voit s'enfoncer à l'ouest, du côté d'Alassona.

Comme tous les grands monastères, celui de Sparmo ne dépend que du Patriarche. Il est habité par dix moines, qui, avec leurs gens, font une soixantaine de personnes. Les bâtiments forment un grand carré; on ne voit au dehors que quatre murs droits percés d'une seule porte et de quelques lucarnes hautes. Ces précautions sont nécessaires dans les montagnes. Il est vrai que le couvent a la réputation de ne pas fermer toujours sa porte aux klephtes; mais avec de pareils amis il faut être sur ses gardes. L'église n'a rien de remarquable que d'assez vieilles peintures qui datent de 1640. J'en avais vu du même style à Sélos, à Livadhi. L'ordonnance en est simple et d'un grand effet : j'aime surtout ces deux longues rangées de saints alignés gravement de chaque côté de la nef et se détachant sur un fond noir.

Il y a eu dans tout ce pays de l'Olympe, pendant le dix-septième siècle et jusqu'au milieu du dix-huitième, une renaissance assez remarquable de la

peinture byzantine ; et cette renaissance ne peut s'expliquer que par un réveil de la race grecque. C'était l'époque où tous les villages de l'Olympe étaient florissants ; ils avaient su conquérir, moitié par souplesse, moitié par énergie, une liberté que les Turcs respectaient. Le goût de l'étude ressuscitait de lui-même, et sans le secours d'aucun enseignement étranger, dans les humbles écoles de ces bourgs et de ces villages. En même temps de riches particuliers faisaient reconstruire et repeindre partout les églises [1]. Les fresques de Livadhi, de Sélos, de la Sainte-Trinité de Sparmo me parurent même plus largement traitées et mieux entendues que la célèbre décoration du couvent de Phanéroméni, près d'Athènes. On est loin de peindre aussi bien, aujourd'hui que l'art byzantin, maladroit imitateur d'estampes venues d'Europe, a perdu la naïveté qui faisait tout son prix.

Parmi les richesses du monastère d'H^a-Triadha, il ne faut pas oublier ses nombreux troupeaux. Il possède en tout deux mille chèvres : on doit y ajouter des bandes de bœufs et de vaches demi-sauvages qui paissent sur les pentes de l'Olympe, suivant leurs bergers, mais ne se laissant ni traire, ni même approcher ; on les abat à coups de fusil.

Les deux villages de Boliana et de Skamnia sont situés sur la rangée de montagnes qui ferme au sud-est la vallée de Sparmo et la sépare des autres cantons

[1] Témoin les inscriptions : Ἀνεκαινίσθη καὶ ἀνιστορίσθη ὁ θεῖος καὶ περίσεπτος ναὸς οὗτος διὰ συνδρομῆς κόπου καὶ ἐξόδων τοῦ ἐντιμοτάτου ἄρχοντος κ. τ. λ.

du bas Olympe. Le premier s'élève en face du monastère, le second plus loin vers l'est, à l'endroit où les montagnes se rattachent à la masse centrale de l'Olympe. On arrive à ces villages par de rudes sentiers. Boliana est pourtant un tchiflik assez prospère, entouré de champs de blé et de pâtis : c'est Véli-Pacha qui, d'un bourg libre, en fit un village tributaire, et qui y construisit pour ses Albanais une de ces maisons hautes qu'on appelle en Turquie *konaki*. Boliana compte quatre-vingt-dix maisons : j'y trouvai même une école, que les habitants entretiennent à leurs frais. Au-dessus du village la montagne forme un sommet assez élevé nommé Gouléna. Skamnia est un village libre de cinquante maisons ; son école fermée et quelques habitations ruinées annoncent qu'il est en décadence. Non loin de là se dresse encore un sommet pointu que les habitants appellent Detnata ; c'est, disent-ils, un Paléo-Kastro. On y voit, en effet, quelques ruines, ou plutôt des pierres éparses qui ne disent pas la date de la construction à laquelle elles appartenaient. J'y placerais volontiers cette tour d'*Eudiéron*[1], dont s'empara l'avant-garde de l'armée romaine, après avoir mis plus de deux jours pour faire un peu plus de cinq lieues. Il y a bien dans les environs d'autres hauteurs appelées Paléo-Kastro. Ce nom est resté à une petite éminence située à l'entrée de la vallée de Sparmo et au-dessous de Boliana. Il faut noter surtout un haut promontoire couvert de bois, qui

[1] T.-L., XLIV, 3.

se détache du flanc de l'Olympe à l'ouest du monastère d'H^a-Triadha ; l'endroit se nomme la Panaghia, à cause des ruines d'une vieille église, et l'on y trouve les traces évidentes d'un aqueduc creusé dans le rocher. Sur toutes ces hauteurs s'élevaient évidemment des forteresses qui défendaient l'accès du plateau ; mais les historiens ne nous ont transmis qu'un seul nom. Je me décide à placer Eudiéron sur la colline de Detnata à cause des distances, et parce que cette hauteur commande à la fois le fond de la vallée de Sparmo et la plaine de Karya, qui est la seconde région du bas Olympe.

---

2. Plaine de Karya.

Je descendis dans cette plaine par un sentier difficile qui contourne le mont Detnata. Karya[1], comme Boliana, comptait autrefois parmi les villages indépendants de l'Olympe : il était un de ceux qui avaient fourni le plus de ces capitaines, qui, suivant l'occasion, se faisaient armatoles dans les villes du pied de la montagne, ou klephtes sur ses sommets. C'est aussi depuis Ali-Pacha qu'il est devenu la propriété des Turcs. Il se compose de soixante-dix maisons ; son école est aujourd'hui fermée. Je trouvai dans ses habitants une population de robustes montagnards, mais qui me parurent adonnés aux travaux des champs. La plaine à laquelle le village donne son nom occupe dans toute

[1] Ἡ καρύα (le noyer).

sa largeur le plateau du bas Olympe, du versant occidental au versant oriental. C'est un terrain tout à fait uni, qui s'allonge comme un ruban entre deux chaînes parallèles. En arrière, s'étendent les montagnes de Boliana et de Skamnia, dominées par les cimes de l'Olympe (de Karya un sentier tracé par les pâtres conduit en cinq heures sur ces sommets). En avant, c'est une autre chaîne qui barre le plateau en ligne droite : elle commence au-dessus d'Alassona, où elle forme une pointe d'un aspect bizarre ; ce pic, qui attire les yeux, se voit de toute la Perrhébie ; les habitants l'appellent Koukouli-tis-Davjas (la Crête de Davja), du nom d'un hameau. La chaîne se continue à travers le bas Olympe en formant successivement plusieurs autres sommets. Il faut remarquer les nombreuses pointes qui couronnent ce plateau : de là vient sans doute le nom d'Octolophos (les Huit Sommets), que les anciens lui ont donné [1]. Dans la plaine serpentent deux rivières, qui, partant de sources voisines, ont une direction contraire et s'écoulent par les deux versants opposés. L'une est encore un bras du Titarèse : elle se réunit plus loin au torrent de Sparmo ; et, descendant le long de la montagne de Davja, elle va former la rivière qui entre dans la plaine d'Olossone. L'autre coule à l'est, et descend en Piérie par un étroit ravin. La campagne qu'elles arrosent est fertile et en partie cultivée : la terre est noire, humide, et la charrue y enfonce profondément.

[1] « Interim consuli sententia stetit eo saltu ducere, ubi propter Octolophum..... » (T.-L., XLIV, 3.)



Au delà des rivières on ne laboure plus, et toute cette partie est abandonnée aux troupeaux. Ce sont des pâturages qu'on appelle dans le pays *Konospoli*, nom singulier, qui semble antique et qu'il est difficile d'expliquer. Le colonel Leake, qui recueillit à Alassona des renseignements assez exacts sur la configuration de ces plateaux, place des ruines à Konospoli [1]. Malheureusement on n'y rencontre pas un vieux mur, pas une pierre, pas un tertre ; c'est une grande prairie bien unie et couverte uniformément d'une herbe fine. Je trouvai, il est vrai, sur une colline voisine une inscription assez importante, mais qui est loin de prouver l'existence d'une ville dans ces parages [2]. Au pied des montagnes qui bornent au midi la plaine de Karya, à l'endroit où elles forment un sommet nommé Goudaman, s'avance une petite colline que les habitants appellent Simo. On y voyait encore debout, il y a quelques années, une plaque de marbre plantée dans le sol ; elle est maintenant couchée à terre : c'était la borne qui séparait dans l'Olympe le territoire d'Olossone de celui de Dium. Sous le quatrième consulat de Trajan [3], les deux villes firent entre elles un arrangement pour leurs limites, et cette borne fut posée par ordre de l'empereur et en son nom ; l'inscription est latine et écrite en grands caractères. En fixant la limite exacte des districts de Dium et d'Olossone, elle

[1] Le colonel Leake écrit Konispoli, ce qui voudrait dire la Ville-en-poussière ; les habitants prononcent Konospoli.

[2] Inscr. nº 20.

[3] En l'an 101 ap. J.-C.

nous donne aussi les limites de la Piérie et de la Perrhébie, et, par là, celles de la Thessalie et de la Macédoine. Il ne faut pas s'étonner de ne trouver aucune autre ruine aux environs. C'est au milieu des terrains vagues et inhabités qu'on a besoin surtout de poser des bornes ; on sait toujours à qui appartient une ville ou une forteresse. Des bergers nous apprirent que la prairie de Konospoli était encore partagée vers cet endroit ; les troupeaux des villages de la plaine ne peuvent venir paître au delà. Rien n'est souvent plus durable, plus éternel que les droits obscurs et les anciennes coutumes des villes et des villages. Le décret de Trajan, après dix-sept cents ans, a encore force de loi dans ces montagnes.

---

3. Des Perrhèbes et des anciennes villes de la Perrhébie.

Cette inscription, qui date de l'époque impériale, mais qui ne fait certainement que régler d'anciennes prétentions, nous prouve que la Perrhébie s'étendait jusque sur les plateaux du bas Olympe. Remontons à une époque plus reculée : dans les petites plaines cachées au milieu de la montagne, nous trouvons établis les Perrhèbes indépendants, la partie la plus pure, la plus originale, le plus vivace de ce peuple pélasgique. Le reste de la Perrhébie avait été envahi par les Lapithes; les habitants s'étaient mêlés et confondus avec des populations de race éolienne[1] ; « mais, nous

[1] Strab., 440.

« dit Strabon, quelques tribus se retirèrent dans la « région occidentale de l'Olympe et s'y maintinrent « sur les confins mêmes de la Macédoine [1]. » C'est dans la haute vallée de Sparmo, dans la plaine de Karya, dans ces cantons montagneux, mais fertiles, qu'il faut placer les établissements de ces tribus indépendantes. C'est là que les Perrhèbes se défendirent contre les Lapithes et plus tard contre les Thessaliens, et qu'ils conservèrent longtemps sans doute les antiques coutumes et la religion des Pélasges. Homère nous les peint comme un peuple guerrier [2], en même temps qu'adonné au travail de la terre, et « cultivant les champs de l'aimable Titarèse [3] ». En effet, sur ces hauts plateaux, d'un accès difficile, où leur liberté était à l'abri, ils trouvaient, comme les modernes habitants de l'Olympe, des terres fertiles et des champs à labourer. C'était une race de montagnards robustes, industrieux, énergiques. Plus tard, la Perrhébie frappe encore sur ses monnaies un homme nu terrassant un taureau, ou un soldat deux javelines à la main [4].

Homère cite deux de leurs villes, Cyphos et surtout Dodone; il dit qu'ils avaient « posé leurs maisons autour de la froide Dodone [5] ». On s'est étonné à ce

[1] Strab., 442.

[2] .... Μενεπτόλεμοί τε Περαιβοί.
(*Il.*, II, 749.)

[3] Οἵ τ' ἀμφ' ἱμερτὸν Τιτάρησιον ἔργ' ἐνέμοντο.
(*Id.*, 751.)

[4] V. Mionnet.

[5] Οἳ περὶ Δωδώνην δυσχείμερον οἰκί' ἔθεντο.
(*Id.*, 750.)

nom ; plusieurs savants ont cru à une confusion avec le fameux oracle d'Épire : de là diverses opinions que mon sujet ne me permet pas d'exposer ici. Mais il me paraît tout naturel de trouver chez les Perrhèbes une ville de Dodone. Ils étaient Pélasges : « Ma domination s'étend jusque sur la terre lointaine des Perrhèbes, » dit Pélasgus dans Eschyle [1]. Comme tous les Pélasges, ils avaient certainement en grand honneur l'antique religion de Jupiter. Ce culte primitif n'était pas seulement répandu en Épire, il le fut anciennement dans toute la Thessalie, où les monnaies représentent quelquefois le Jupiter couronné de chêne, celui qu'on appelle Dodonéen [2]. Les Pélasges de la Thessalie n'avaient-ils pas à Scotussa leur oracle et leur chêne sacré ? Nous connaissons aussi leurs fêtes solennelles de Jupiter, qu'ils surnommaient Pélor [3]. Les Perrhèbes, leurs voisins, qui étaient sans doute une de leurs tribus, pouvaient avoir également un oracle de l'antique dieu des Pélasges, un sanctuaire vénéré qui s'appelait Dodone, comme le sanctuaire plus célèbre de l'Épire. C'est autour de cette ville sainte que vient se grouper le dernier reste de la nation attaquée par les Lapithes. On se rappelle qu'Ixion, le roi de ces Lapithes, est représenté dans les légendes comme un héros impie, ennemi juré de Jupiter. Pourquoi n'y aurait-il pas eu deux Dodone, comme on voit plusieurs La-

[1] Eschyl., *Suppl.* 256. Conf. Simonides ap. Strabon, 441 ; Hiéronym., *id.*, 443.
[2] V. Mionnet.
[3] Athénée, XIV, 639.

risse, plusieurs Argos, plusieurs Orchomène? Strabon, qui n'avance rien à la légère, n'hésite pas à placer une Dodone dans ces montagnes de la Perrhébie; seulement la gloire de la grande Dodone a fait que celle-ci est restée obscure et presque oubliée. Pourtant le souvenir ne s'en perd point tout à fait: quelques écrivains, Apollodore, Philoxénos, commentateur d'Homère, viennent confirmer le témoignage positif de Strabon [1]. Ils nous apprennent que cette ville s'appelait aussi Bodoné; mais c'est une forme éolienne du même nom, et nous savons que les Perrhèbes parlaient l'antique dialecte éolien [2].

Strabon dit formellement que c'est « dans les cantons montagneux qui touchent à l'Olympe, et dans « cette partie de la montagne qui avoisine Tempé [3] » qu'il faut placer « Dodone, aussi bien que Cyphos et « les champs du Titarèse. » Il me semble que ces expressions désignent clairement la région que j'ai appelée le bas Olympe. Pourtant on n'a pas pris à la lettre ce texte précis, et les partisans de la Dodone des Perrhèbes indiquent vaguement sa position sur les plateaux intermédiaires entre l'Olympe et le Pinde [4]. Pourquoi hésiter à la placer dans l'Olympe même? La montagne tout entière n'était-elle pas consacrée à Jupiter? C'est, au contraire, un fait curieux et instructif que de trouver un antique sanctuaire de Do-

[1] Ap. Steph. Byz., in Βωδώνη.
[2] Steph. Byz., in *Gonni.*
[3] Strab., 441.
[4] V. la carte de Grèce d'O. Müller.

donc fondé dans cette montagne, et des tribus pélasgiques établies dès les temps les plus reculés sur ses pentes et sur ses plateaux. Comment, et par qui la religion de Jupiter a-t-elle été établie dans l'Olympe? Doit-il seulement à la hauteur de ses cimes, qui touchent le ciel, et à l'imagination des poëtes d'être devenu la demeure du maître des dieux et la montagne sainte du paganisme grec? Non : ce sont évidemment ces tribus de Pélasges qui y ont apporté d'abord le culte de leur grande divinité ; puis, avec l'invasion de tribus et de races nouvelles, d'autres dieux vinrent s'asseoir autour du dieu antique, qui resta leur roi. Sans doute il serait hasardeux de vouloir déterminer exactement la position d'une ville dont les anciens eux-mêmes se souviennent à peine, et qui n'était peut-être qu'une réunion de quelques chaumières bâties autour d'un chêne sacré. Toutefois c'est dans l'Olympe, au milieu des Perrhèbes indépendants, qu'il faut la placer. Je me la représente volontiers comme située dans un lieu élevé, quelque part au milieu des grands bois qui entourent le monastère d'H^a-Triadha.

Cyphos n'était pas une ville des Perrhèbes ; elle appartenait aux Énianes, tribu de race différente, qui s'était établie parmi les Perrhèbes indépendants. Gouneus, qui conduisait les deux peuples à Troie, semble être plus particulièrement le chef de ces Énianes[1] ; on en fait le descendant du héros Cyphos et en même temps le fondateur de la ville de Gonnos. Ces traditions, si toutefois elles ont la moindre valeur, sem-

[1] Hom., *Il.*, II, 748. Eurip., *Iph. Aul.*, 278. Lycophron, v. 888.

blent établir une relation entre l'ancienne ville de Cyphos et Gonnos, qui lui succéda peut-être[1]. Je placerais les Énianes et leur acropole Cyphos, bâtie sur une montagne du même nom[2], dans cette partie du bas Olympe qui avoisine Déréli, vers les montagnes de Kokkinopétra.

Quant au Titarèse, on a vu qu'il était formé par plusieurs courants, dont le principal est le Vourgaris. Sorti des cantons montagneux de l'Olympe, il descend arroser la fertile plaine de Doméniko. Là, circulant parmi des campagnes cultivées, bordé d'arbres et de prés en fleurs, il mérite enfin d'être appelé un fleuve « aimable ». Il naissait, comme Strabon nous l'apprend, dans le mont Titarios, « montagne adhérente à l'Olympe[3] », c'est-à-dire dans le mont Chapka, au fond de la gorge du Sarandaporos où le Vourgaris prend sa source. J'ai déjà dit que d'antiques traditions donnaient au Titarèse une origine infernale. « C'est, dit Homère, un écoulement de l'eau du Styx, du fleuve au terrible serment[4]. » Et Pline lui donne même le nom d'Orcus[5]. En effet le long et tortueux ravin du Sarandaporos est un de ces lieux où la nature éveille d'elle-même, dans l'imagination de populations naïves, l'idée des demeures souterraines et des dieux de la mort. Le Vourgaris y serpente à l'étroit,

[1] Steph. Byz., in *Gonni*. — [2] Strab., 442.

[3] Συμφύους τῷ Ὀλύμπῳ (Strab., 441).

[4] Ὅρκου γὰρ δεινοῦ Στυγὸς ὕδατός ἐστιν ἀποῤῥώξ.
(*Il.*, II, 753. Conf. Lucan. *Phars.* VI, 375.)

[5] Pline fait peut-être un contre-sens sur le vers d'Homère (*Hist. nat.*, IV, 15).

loin du soleil, entre des roches à pic, et sous la sombre verdure qui pend à leurs flancs. Rejeté sans cesse d'un bord à l'autre par la double muraille de rochers, il coupe à chaque instant le sentier qui s'enfonce dans cette gorge sauvage ; d'où le nom de Sarandaporos, qui veut dire les Quarante Gués. Ces nombreux et brusques détours rappellent ceux du Styx arcadien dans la gorge de Nonacris, qui ont fait imaginer aux poëtes les neuf replis des fleuves infernaux.

Il y avait donc dans le voisinage de la Dodone des Perrhèbes, comme en Threspotie près de la Dodone d'Épire, comme chez les Pélasges arcadiens, une région des Enfers, un sanctuaire de la Mort en relation avec celui de Zeus. Certaines légendes célèbres semblent même se rapporter directement à cet Enfer de la Perrhébie : celle du piérien Orphée allant redemander Eurydice, celle du lapithe Pirithoüs s'attaquant au Zeus souterrain, comme son père Ixion au Zeus céleste. Si nous connaissions avec plus de détails les premières traditions éoliennes, nous y retrouverions sans doute des traces curieuses de l'antique influence des sanctuaires de la Perrhébie. Parmi les Minyens de Jason nous voyons figurer un personnage dont la légende mieux connue nous aurait certainement fourni sur ce sujet des renseignements précieux. C'est Mopsos, qu'Hésiode appelle le Titarésien [1], Mopsos, fils d'Am-

[1] Μόψον τ' Ἀμπυχίδην Τιταρήσιον.....
(Hésiod., *Scut.* Conf. Apollon. Rhod., *Argonaut.*, I, 65.)
Lycophron dit Μόψον Τιταιρώνειον. Conf. Steph. Byz. : Τιταρὼν πόλις Θεσσαλίας, ἣν Τίταρον Λυκόφρων φησί.



pyx et d'Arégonis. Il vient de la ville de Titaros ou Titarone; il est né sous l'ombrage du chêne prophétique et dodonéen [1]. Il nous est représenté à la fois comme un guerrier et comme un prêtre inspiré. C'est lui qui, à l'heure du départ, « debout sur la poupe et « tenant en main une coupe d'or, invoque Jupiter « armé de la foudre, père des immortels [2] ».

Toutes ces traditions des Perrhèbes nous expliqueraient comment ce petit peuple, qui est à peu près sans histoire, conserve pourtant jusqu'à la fin un nom illustre parmi les Grecs. La meilleure preuve de son ancienne importance, de ses rapports avec les tribus grecques et du rôle qu'il avait joué dans les temps mythologiques, c'est qu'il était membre de l'Amphictyonie de Delphes [3]. Dans les temps historiques, c'est à peine si les Perrhèbes apparaissent à de rares intervalles. Nous les savons d'abord engagés dans une longue lutte contre les Thessaliens; chacune de leurs incursions dans la plaine est un signal de révolte pour tous les peuples antiques, Pélasges, Éoliens, asservis sous le nom de Pénestes [4]. Les Perrhèbes unis aux Maliens, aux Magnètes, aux Énianes, aux Dolopes, à toutes ces tribus chassées comme eux de la plaine,

[1] Καὶ Μόψον Τιταρῆθεν, ὃν Ἄμπυκι νυμφευθεῖσα
Χαονίην ὑπὸ φηγὸν Ἀρηγονὶς ἐξελόχευσεν.

(Orph., *Argon.*, 129.)

L'auteur confond lui-même les deux Dodone; car la Dodone chaonienne n'a rien à faire près de Titarone et sur les bords du Titarèse.

[2] Pind., *Pyth.*, IV, 120.

[3] Eschine, éd. de Bekk., p. 116. Diod., XVI, 29.

[4] Aristot., *Polit.*, II, 6, 2.

qui entouraient la Thessalie d'un cercle d'ennemis, reçoivent les Perses comme des libérateurs, se rangent dans leur armée et leur ouvrent les chemins de l'Olympe [1]. La Perrhébie devient pourtant à la fin tributaire des Thessaliens de Larisse [2]; elle passe ensuite aux mains de Philippe et des Macédoniens, jusqu'au moment où Rome lui rend un instant le simulacre de sa vieille indépendance.

Les Perrhèbes, comme habitant les passages de l'Olympe, étaient les guides naturels de toutes les expéditions qui le traversaient. Nul ne connaît mieux qu'eux tous les sentiers de la montagne. Nous les voyons conduire l'armée de Brasidas, après celle de Xerxès; Tite-Live nomme deux guides de l'armée romaine dans la campagne de Macédoine, Schénos et Ménophilos [3], ce sont deux Perrhèbes.

---

4. Nézéro : lac *Ascuris*.

De la haute plaine de Karya on peut descendre directement sur le rivage de la Piérie ; on n'a qu'à s'engager dans le ravin qui s'ouvre à l'est, et par lequel se déversent les eaux de ce côté de la plaine. A l'entrée s'élève le monastère de Kanalia. Le site est tout à fait sauvage ; des bois épais de pins, de sapins, de hêtres, entremêlés partout de houx vigoureux, annon-

[1] Hérodot., VII, 132.
[2] Strab., 440. Voir aussi la conquête de la Perrhébie par Jason de Phérès (Diod., XV, 57).
[3] T.-L., XLIV, 35.

cent qu'on est maintenant sur le versant qui regarde la mer. Le monastèré n'est plus habité que par cinq moines; jadis il en comptait une vingtaine; ces moines font remonter sa fondation à huit cents ans; ils nomment même les deux fondateurs, Damianos et Ioakhim. Du reste ils ne racontent rien de son histoire, si ce n'est un fait tout récent : en 1843, quarante Albanais surprirent le monastère pendant l'office, enfermèrent les gens dans l'église, mirent tout au pillage et emportèrent 70,000 piastres[1].

Les habitants de la montagne descendent ordinairement par le ravin de Kanalia; c'est ce qu'ils appellent une route, et même une bonne route, parce qu'ils y passent avec des mulets et des chevaux; mais où leurs chevaux ne passent-ils pas? Cette gorge resserrée est tout ce qu'il y a de moins praticable pour une armée; aussi les Romains continuèrent-ils à traverser obliquement le plateau, du nord-ouest au sud-est. Tite-Live nous indique clairement leur marche, en nous apprenant qu'ils longèrent le lac *Ascuris*[2]. Il n'y a qu'un seul lac dans ces montagnes, celui de Nézéro, dont le bassin forme la troisième région du bas Olympe.

De Karya je pris un assez bon chemin, qui gravit au milieu des sapins la petite chaîne intermédiaire; en deux heures j'arrivais au village de *Nézéro*. Des collines disposées en cercle entourent comme un rebord une nappe liquide de médiocre étendue : on dirait une vaste coupe à moitié remplie d'eau. Ce bassin, bien

[1] 14,000 francs.
[2] T.-L., XLIV, 2.

fermé de tous les côtés, se trouve élevé au-dessus de toutes les régions environnantes, et même au-dessus de la plaine de Karya; aussi se décharge-t-il sans cesse par des infiltrations souterraines, et de là naissent et s'alimentent tous les ruisseaux et tous les torrents qui coulent de ces plateaux. Ses eaux bordées de joncs ont cette couleur sombre qui est particulière aux étangs de montagne. Le paysage qui l'environne serait triste, si le bourg de Nézéro avec ses cent vingt maisons, entremêlées de jardins et entourées de champs cultivés, et deux peupliers immenses, qui s'élèvent en cet endroit près du rivage, n'égayaient un coin du tableau.

Le véritable nom de l'étang et du village est Ézéro, c'est un mot bulgare qui signifie justement *lac*; les habitants, qui sont tous Grecs, disent maintenant Nézéro, pour quelque raison d'euphonie. Cette bourgade date du Bas-Empire; c'était alors une petite ville de quelque importance et même un évêché dépendant du métropolitain de Larisse; nous trouvons son siége épiscopal [1] cité depuis le commencement du dixième siècle jusqu'au treizième. En 1116, dans le traité de commerce entre Venise et l'empereur Alexis, Ézéros est nommé avec le titre de *chartularatum* [2]; c'est peut-être aussi la même place qu'un chroniqueur appelait Limné de Perrhébie [3].

[1] Manuel Charitopulos, dans Leunclav. Conf. la Notice de Léon le Philosophe.

[2] Pact. Venetii, éd. Tapel.

[3] L. Chalcocondyle, p. 324. Conf. Λίμναι (Procop., *Ædif.*, IV).

Dans l'antiquité, d'après le récit même de Tite-Live, il n'y avait pas là de place forte; c'est un peu plus loin et dans un endroit plus difficile que l'ennemi attendait les Romains. Il est vrai que Tite-Live dit que le château de Lapathonte, qui gardait cette route, était situé *super Ascuridem paludem* [1]; mais il faut traduire « au delà du lac Ascuris » et non « sur le lac Ascuris ». En effet, lorsque l'avant-garde envoie dire au consul qu'elle est arrivée en vue de l'ennemi, le consul avec le gros de l'armée se trouve déjà sur les bords du lac Ascuris [2]. Je vis pourtant dans une église une inscription; on l'a sans doute apportée d'ailleurs: c'est une petite stèle grecque du meilleur temps, avec le nom de Polycratès, fils d'Héraclios. Plus tard on est venu graver par dessus un décret d'affranchissement : dans cet acte je retrouvai mentionnés les ταγοί et le stratége, bien que les caractères fussent d'une époque assez basse.

Nézéro est un village libre; il paraît même que c'était, il n'y a pas longtemps, un des chefs-lieux des Klephtes de l'Olympe. Cependant, autant qu'on en peut juger au passage, les habitants me parurent paisibles et hospitaliers, tout occupés à faire produire du blé et de l'orge à quelques terres excellentes que le lac laisse sur ses bords. Ils ont même conçu un grand projet, celui de se débarrasser tout à fait de leur lac et d'en faire une plaine labourable. Ils ont commencé une percée dans la montagne pour le faire écouler tout en-

[1] T.-L., XLIV, 2.
[2] *Id.*, 3.

tier; mais les ouvriers ont mal pris leur direction, et le travail en est resté là. Le colonel Leake avait déjà entendu parler de cette entreprise, qui, bien qu'inachevée, fait le plus grand honneur à l'intelligence et à l'activité de cette petite population. Nézéro est le point central du bas Olympe. De ce centre des sentiers rayonnent dans tous les sens; on descend vers Tzaritzéna en longeant le versant méridional des montagnes de Davja, et vers Alassona par le versant opposé. J'ai déjà décrit les chemins qui mènent à Déréli et à Karya; je parlerai plus tard de ceux de Skotina et de Rapsani.

Le village est dominé par deux hautes collines, une à l'ouest et l'autre à l'est; celle de l'est, qu'on appelle Métamorphosis (la Transfiguration), ou encore Katé-ti-Vrysi, du nom d'une source, est le sommet le plus élevé du bas Olympe. Les cartes marines anglaises lui donnent 4874 pieds au-dessus du niveau de la mer, qui font 1481 mètres. Nous voyons dans Tite-Live que l'armée romaine, arrivée sur les bords du lac Ascuris, s'empara d'une haute colline située dans le voisinage, et qu'elle établit son camp sur les pentes de cette colline[1]. Il désigne probablement ce sommet de la Transfiguration; une petite plate-forme, nommée Livadhi, peut très-bien avoir servi pour asseoir le camp. C'est de là que les Romains découvrirent pour la première fois la Macédoine, comme les soldats d'Annibal et plus tard ceux de Bonaparte découvrirent l'Italie du haut

[1] Tite-Live compte une étape de 7 milles (2 lieues et demie) d'Eudiéron jusqu'à cette colline. (T.-L., XLIV, 3.)

des Alpes. « De cette haute cime, dit l'historien, on « apercevait tout le pays depuis Phila jusqu'à Dium, et « toute la côte de la mer ; cette vue enflamma les sol- « dats ; ils avaient devant les yeux le terme de leurs « fatigues, le territoire et toutes les troupes de « l'ennemi. » De la colline de la Transfiguration on voit, en effet, sous ses pieds tout le rivage de la mer ; dans le lointain on découvre le vaste tour du golfe de Salonique, au fond duquel la ville se dessine avec ses murailles, puis les longues pointes de la Chalcidique, et, par un beau temps, le mont Athos. Il y a d'autres hauteurs voisines d'où la vue s'étend aussi loin ; mais aucune ne domine d'assez près sur le rivage pour laisser en même temps apercevoir la côte de Piérie.

---

5. Rapsani, Krania : position de la forteresse de *Lapathonte*.

Je sortis du cercle de collines qui forment le bassin de Nézéro, par le sud-est, en prenant le chemin qui mène à Rapsani. Aussitôt commence la descente ; car on est arrivé à l'extrémité des plateaux du bas Olympe. On aperçoit, de l'autre côté de la vallée de Tempé, qu'on domine sans en voir le fond, les pentes et le sommet pointu de l'Ossa. Après quelque temps, la route rencontre et traverse la petite plaine de Tchaïr, un pâtis resserré par des collines et des bois ; de cette plaine un sentier, qui se dirige à l'est, conduit au village de Krania. J'inclinai un peu au sud et je continuai a descendre par un chemin rapide, mais

presque toujours assez facile, qui tourne le long des pentes escarpées.

Rapsani est à trois heures de Nézéro ; on n'aperçoit ses toits couverts en tuiles qu'en arrivant au-dessus du village. Il occupe sur le flanc de la montagne comme une longue terrasse, en avant de laquelle s'étendent en longue bordure les vignes, les jardins, les grandes plantations de mûriers. La principale industrie du pays est la production et le travail de la soie. Rapsani est une riche bourgade et même une petite ville grecque d'environ quatre cents maisons ; elle est gouvernée par deux kodja-bachi. Brûlée il y a dix ans par le klephte Dhimo, pour avoir refusé de lui payer rançon, on l'a rebâtie presque tout à neuf. On voit que les klephtes, qui reparaissent encore de temps en temps dans l'Olympe, ont aujourd'hui perdu tout caractère politique ; ce sont les villages grecs qui souffrent de leurs déprédations, bien plus que les villages turcs, toujours en armes et défendus par les milices albanaises. Ce que j'ai appris de leurs faits d'armes les plus récents rappelle les atrocités qu'on rapporte des Chauffeurs de pieds. Rapsani était autrefois une des capitales du district d'Élymbos ; on y voyait une école fondée par un évêque de Platamona, qui était un des centres d'éducation de la Thessalie, et n'était pas moins florissante que celles de Zagora dans le Pélion ou d'Ambélakia dans l'Ossa. Les deux écoles qui y sont aujourd'hui n'ont rien qui les distingue de celles que j'ai rencontrées dans les autres bourgades. En fait d'antiquités, on me montra dans le mur

d'une maison un petit bas-relief d'un joli travail, mais fort mutilé, qui représentait Bacchus caressant sa panthère et quelques bacchantes dansant autour du dieu.

Krania[1] est à une heure de Rapsani, vers le nord, au delà de plusieurs ravins. C'était aussi jadis un grand et riche village. Je n'y trouvai plus qu'une soixantaine de maisons sur quatre cents qui étaient debout autrefois; tout le reste est en ruines. Encore la moitié du village est-elle prise à loyer par des Valaques, qui viennent et s'en vont. Krania a été presque détruit par les Turcs pendant la guerre de l'indépendance : c'était peut-être l'endroit qui avait fourni le plus de capitaines aux klephtes et aux armatoles de l'Olympe[2]. En général les habitants de toute cette contrée se rappellent avec amertume le temps de la révolution grecque, qui ne fut pour eux qu'une époque de ruine et de malheur. On attendait beaucoup de l'Olympe et de ses capitaines, dont le renom était grand dans la Grèce. Les Olympiotes devaient former un foyer de guerre au cœur même de la Turquie, entraver le passage des troupes ottomanes et les arrêter sur le seuil des provinces insurgées; en même temps ils donnaient la main aux révoltés de la Chalcidique et de l'Athos. Mais les populations de l'Olympe étaient déjà bien affaiblies depuis leur lutte contre Ali-Pacha. On accuse aussi l'hésitation de leurs chefs, qui trouvaient le métier d'armatole au service des

[1] Ἡ κρανία (le Cornouiller).

[2] Le fameux Niko-Tzaras était de Krania. Voy. les *Chants populaires* de Fauriel, vol. I, p. 180.

Turcs plus profitable que celui de klephte et d'insurgé. Enfin la révolte de l'Olympe fut tardive, isolée ; la Grèce ne la secourut pas à temps. Toute la vengeance des Turcs retomba sur ces villages, où naguère la race grecque renaissait d'elle-même à la civilisation et à la liberté. Ce fut surtout le terrible Bouloubound (Aboulabou), pacha de Salonique, qui, en 1822, ravagea, brûla tout le pays et le réduisit à l'état de ruine où il est maintenant.

De Krania et de Rapsani on domine l'embouchure du Pénée et toute la région qu'il arrose, une fois sorti de Tempé. De Rapsani surtout, la montagne s'abaisse assez doucement vers le fleuve et vers la mer. C'est évidemment par là que le consul romain comptait opérer sa descente. Sur cette pente, où il ne rencontrait ni forêts, ni rochers, il pouvait s'avancer peu à peu, en bon ordre, déployant ses lignes de bataille. Mais la route était défendue. Une colline au-dessus de Rapsani, nommée par les habitants H^os^ Hilias, portait sans doute la forteresse de *Lapathonte*[1], mentionnée par Tite-Live. C'est le seul point de tous les environs que les habitants appellent Paléo-Kastro ; il y reste quelques vestiges, qui ne permettent pas malheureusement d'établir ce fait avec certitude. Plus haut, dans la montagne, un corps d'armée de douze mille hommes, sous les ordres d'Hippias, fermait les passages. Les Macédoniens étaient campés en vue du camp romain, à un mille de distance[2], sans doute sur quelque autre

[1] T.-L., XLIV, 2.
[2] *Id.*, 3.

sommet, comme le mont Sipoto, vers la petite plaine de Tchaïr. Un combat acharné se donna sur les hauteurs ; on se battit deux jours et les Romains ne purent passer. Singulier champ de bataille que les cimes de ces montagnes ! J'aurais voulu déterminer avec exactitude le théâtre même de l'action ; mais, au milieu de tant d'accidents de terrain, on voit plus d'une éminence où asseoir un camp, plus d'une crête longue et étroite comme celle où se rencontrèrent les deux armées [1].

---

6. Pentes orientales du bas Olympe : descente de l'armée romaine par la forêt Callipeucé.

Les Romains se trouvaient arrêtés dans leur marche. La position était critique au milieu de ces montagnes; mais l'esprit de confiance, qui était la force de leurs armées, leur fit oser l'impossible plutôt que de battre en retraite. Des hautes régions où l'on avait établi le camp, on résolut de descendre en Macédoine par les précipices. Je n'ai jamais rien vu de plus sauvage et de plus magnifique que les pentes du bas Olympe sur lesquelles ils s'engagèrent : c'est une forêt immense enveloppant de son ombre toute une région d'escarpements et de ravins. Dans des gorges boisées jusqu'au fond passent avec bruit des eaux claires et rapides. La vigueur et la variété de la végétation sont

[1] « Jugum montis, in angustum dorsum cuneatum, vix ternis armatorum ordinibus in fronte patuit... » Voyez toute la description du combat, T.-L., XLIV, 4.

incroyables : les arbres de la plaine, qu'on est étonné de rencontrer si haut, les chênes-verts et surtout d'énormes platanes, montent le long des torrents jusqu'au milieu des châtaigniers et presque jusqu'aux sapins. On conçoit qu'en traversant ces impénétrables solitudes, toute une armée ait trompé l'ennemi qui la croyait retournée en arrière. J'employai deux jours à parcourir les pentes dans toute leur étendue, du midi au nord. Sans doute je n'espérais pas retrouver la route exacte des Romains; j'étais sûr au moins de couper en quelque endroit la ligne qu'ils avaient suivie.

Cinq malheureux hameaux grecs de quinze à vingt maisons, débris de villages florissants, sont perdus dans ces bois. La forêt s'écarte à peine pour faire place aux toits de chaume, et se referme aussitôt. Tout languit sous l'ombre : dans d'étroits jardins, quelques courges rampent au hasard au milieu d'une végétation humide ; rarement un pâle feston de vigne chargé de raisins verts se suspend aux murs des cabanes. Les châtaignes et le pain de maïs font la principale nourriture des habitants, qui cultivent pour le compte d'autrui des terres éparses au pied de la montagne; il leur faut souvent plusieurs heures pour descendre à leurs champs. De ces hameaux, les plus voisins de Krania sont Égané, Avarnitza et Pourlia, qui se suivent dans cet ordre sur le flanc de la montagne, et sont distants l'un de l'autre d'une lieue ou une lieue et demie. A Égané, dans l'église, je trouvai un tronçon de colonne dorique de très-petit diamètre. Le village est joliment situé sur une sorte de plate-forme

avancée, au milieu d'un grand bois d'arbousiers ; les deux autres sont déjà dans la région des châtaigniers. Avarnitza est un ancien *képhalokhori*, qui est tombé de ruine en ruine au dernier état de misère. L'année dernière le village a encore été saccagé, et les habitants sabrés par une bande de cent Albanais. A Pourlia, qui est situé au-dessus d'Avarnitza, on rencontre un sentier qui vient de Nézéro et des plateaux supérieurs ; la distance, au dire des paysans, est de quatre heures. Il faut noter avec soin ces sentiers, parce qu'ils indiquent au moins une suite de pentes plus commodes et plus facilement praticables.

Cependant je ne crois pas que les Romains soient descendus par les pentes entre Nézéro et Pourlia ; ils se rejetèrent tout à fait au nord-est, le plus loin possible de l'ennemi, que l'arrière-garde, restée le premier jour sur les sommets, tenait à distance [1]. C'est plutôt vers les villages de Skotina et de Pandéléïmoné, qu'ils opérèrent cette pénible et périlleuse descente. Pandéléïmoné [2] est suspendu dans les châtaigniers au-dessus de la forteresse turque de Platamona, l'ancien Héracléion de Piérie, qu'on aperçoit sur le bord de la mer. Tite-Live nous apprend que l'armée descendit sur le rivage au delà de cette ville d'Héracléion : on doit en conclure que les Romains passèrent aussi dans la montagne au delà de Pandéléïmoné, c'est-à-dire dans le voisinage de Skotina. Ce village est situé deux

[1] Voir toute la description, T.-L., XLIV, 4, 5.
[2] C'est le nom d'un saint : Ἅγιος Παντελεείμων.

lieues plus loin que le dernier; il est aussi plus haut sur les pentes. C'est encore un village libre; mais il ne compte pas plus de cinquante maisons; il a été ruiné comme les autres, lors de la guerre de l'indépendance; ses églises sont ornées de peintures dont quelques-unes portent la date de 1659. De Nézéro à Skotina on compte deux heures; un sentier descend en cet endroit de Nézéro. Il vient passer justement vers les hauteurs de Katé-ti-Vrysi où nous avons placé le camp des Romains; puis il traverse la région des pins et des sapins, qui couvre toutes les pentes au-dessus de Skotina. Ces arbres descendent même le long des gorges, et viennent former plus bas que le village de gigantesques bouquets d'une noire verdure: c'est évidemment la forêt Callipeucé [1] dont parle Tite-Live.

De Skotina au pied de la montagne le sentier traverse des bois non moins épais. Je cherchais à me figurer, au milieu de ces bois, une large trouée ouverte à la hache [2], et tout le désordre de cette armée qui déroulait, nous dit Tite-Live, plutôt qu'elle ne descendait [3]. La cavalerie, les bagages, les bêtes de somme, qui étaient le grand embarras, marchaient en avant avec les éléphants, qu'on faisait glisser à grand'peine sur des plans inclinés; les légions venaient ensuite. De Skotina nous mîmes au moins quatre heures pour arriver au pied des dernières pentes. Là, sur le bord de

[1] T.-L., XLIV, 5.

[2] *Id.*, *ib.*, 4.

[3] « Minimum pedibus itineris confectum. Plerumque provolventes se simul cum armis aliisque oneribus, cum omni genere venationis processerunt. » (*Id.*, *ib.*)

la plaine, s'élèvent quelques mamelons plantés d'oliviers, avec les ruines d'un petit monastère de la Panaghia. Ce sont les collines où le consul romain, après avoir employé trois jours à cette descente, fit enfin établir son camp [1]; l'infanterie occupait ces collines ; la cavalerie campait en avant, au bord de la plaine.

Tel est le fameux passage de l'Olympe, si bien décrit par Tite-Live, sans doute d'après Polybe, qui suivit l'armée romaine dans cette expédition comme député des Achéens. C'était une entreprise audacieuse, mais qu'il fallait tenter à tout prix. Depuis deux ans on faisait en Thessalie une guerre inutile, dans laquelle Persée ne s'engageait qu'autant qu'il le voulait, ménageant ses forces, apparaissant et se retirant à son gré. Le consul Philippus arrive de Rome avec un plan tout nouveau; il était sans doute sous le coup de l'opinion publique, qui voulait qu'on en finît. Dix jours après son arrivée il entrait dans l'Olympe; après neuf autres jours il était en Macédoine. On peut dire qu'il fit plus que Paul-Émile pour le succès de cette guerre : il rendit possible la victoire de Pydna. Persée n'opposa même pas de résistance ; ce coup d'audace était bien fait pour étourdir, pour paralyser un prince plus fougueux que déterminé, qui doutait de ses propres forces et de sa fortune, et dont le défaut capital était le manque de sang-froid dans les grandes circonstances [2].

[1] T.-L., XLIV, 5.
[2] *Id.*, *ib.*

CHAPITRE. III.

RÉGION A L'EST DE L'OLYMPE.

---

1. Pyrghéto : emplacement de *Phila*.

Je reprends maintenant toute la côte de Piérie, à partir du Pénée, qui forme sa limite au sud. On passe ce fleuve dans un mauvais bac ; un beau pont de plusieurs arches, dont parle le colonel Leake, est depuis longtemps crevé par le milieu et n'a jamais été réparé. Le premier village qu'on rencontre en sortant des gorges de Tempé, est le village de *Pyrghéto*, composé d'une centaine de maisons. On l'aperçoit sur la gauche, dans une partie un peu élevée de la plaine, au-dessous de Rapsani et de Krania. Toute la campagne qui l'entoure, exposée au levant, arrosée par plusieurs

cours d'eau qui descendent des montagnes et vont au Pénée, est d'une fertilité merveilleuse et soigneusement entretenue. Le coton y croît partout à côté du blé, de l'orge et du maïs. Les jardins sont pleins de légumes et d'arbres fruitiers; plus loin trois mille pieds de jeunes oliviers couvrent un vaste terrain. Quelques bois s'entremêlent agréablement aux cultures, et des bouquets de chênes-verts couronnent çà et là les éminences. Dans le lit des torrents je reconnus avec plaisir un arbrisseau de la Grèce, l'agnus-castus.

On pense bien que ces terres excellentes ne sont pas aux mains des rayas. Ils les labourent, mais ils n'en sont pas les maîtres, et ils ne mettent dans leurs greniers qu'une partie de la récolte. Pyrghéto est un tchiflik ; c'est une ancienne propriété d'Ali-Pacha. Comme tous les villages que l'avide pacha de Janina s'était appropriés dans ces parages, comme Boliana et Karya, que nous avons vus dans l'Olympe, il appartient maintenant à Reschid-Pacha. Ces biens immenses, devenus après la ruine d'Ali, propriétés du Sultan, ont été cédés, il y a quinze ans, à leur nouveau maître. Pyrghéto est même le chef-lieu des possessions de ce riche seigneur et la résidence de son intendant. Voici la condition des cultivateurs grecs dans ces tchiflik. On fait dix parts de la récolte : le gouvernement commence par en prélever une, à titre de dîme; trois autres reviennent au maître; il en reste six au paysan. Seulement, les frais de la culture sont à la charge de ce dernier; c'est à lui d'avoir en état ses bœufs et ses instruments de labour. Du

reste, il existe des tchiflik de plusieurs sortes : j'en ai vu d'autres où tout est par moitié, les charges comme les bénéfices. De toute manière, ces conditions ne sont pas dures; elles ont été conservées dans la Grèce libre, et ce sont à peu près les mêmes que l'on fait aux fermiers dans certaines parties de la France. Le malheur est qu'ici il faut compter avec l'arbitraire; en Turquie, les mœurs ont toujours été plus oppressives que les lois.

Pyrghéto doit son nom à une tour turque qu'on y voyait autrefois à la place où s'élève aujourd'hui la maison haute de l'intendant. En effet, c'est un point à défendre à cause du voisinage de Tempé, et qui ne doit pas avoir été négligé par les anciens. Étienne de Byzance parle d'une ville de *Phila*, située, comme Pyrghéto, à la sortie du défilé et « tout près du fleuve »[1]; c'était le roi de Macédoine Démétrius II, qui l'avait fondée et appelée ainsi du nom de sa mère. Tite-Live nous montre l'importance de Phila. Persée, la première année de la guerre, se retirant de Thessalie, laisse dans cette place quelques troupes sous le commandement de Timothée [2]. Ce n'était pas pour la garde du défilé, que Gonnos suffisait à défendre; mais la position était excellente pour observer et tenir en échec des voisins dangereux, les Magnètes. Ces montagnards habitaient justement l'autre rive du Pénée jusqu'à la mer; ils pouvaient, en livrant aux Romains leurs

[1] Steph. Byz. in voc.
[2] T.-L., XLII, 67.

forteresses et les sentiers de l'Ossa, compromettre la sûreté de la Macédoine. Plus tard, le consul Philippus, descendu en Piérie et n'osant pas se risquer trop avant en pays ennemi à cause du manque de vivres, se retire à Phila; son lieutenant Lucrétius s'en était facilement rendu maître, en même temps que des forts de Tempé [1]. L'armée romaine, sans quitter la Macédoine, campait ainsi le plus près possible de la Thessalie d'où lui arrivaient ses convois. A Phila même, on trouva du blé en abondance; ce qui s'explique par la fertilité de cette petite plaine, et peut-être aussi parce que Persée, pour les besoins de la guerre, possédait, sur la limite des deux provinces, des magasins bien approvisionnés. Suivant Appien, il y avait lui-même établi ses quartiers d'hiver l'année précédente [2]. On a quelques monnaies de Phila; mais il est difficile d'expliquer par quelle faveur particulière une petite ville toute macédonienne frappait monnaie à son nom [3]; ces médailles portent la massue ou la tête d'Apollon, qui se voient si souvent sur les coins des rois de Macédoine.

Persuadé que j'étais dans le voisinage de cette ancienne ville, je me mis en quête d'antiquités. D'abord on me conduisit dans l'église du village, église qui s'honore d'un singulier fondateur; c'est Ali-Pacha qui l'a fait construire en 1799. J'y trouvai une grande

[1] T.-L., XLIV, 7. Conf. *id.*, 9.

[2] App., *Macedon.*, XVI.

[3] 1° Victoire marchant. ℞. φιλα. Massue perpendiculaire.— 2° Tête jeune. ℞. φι. Diota.

inscription byzantine. Les caractères, hauts de 5 centimètres, sont gravés profondément et avec un grand soin, sur une plaque de marbre noir longue de 2^{m} sur 0^{m},64 de largeur. L'inscription en elle-même n'a rien d'important [1] ; c'est une épitaphe. On y loue en deux distiques, écrits dans le dialecte épique, la foi inébranlable et la charité du mort ; son nom n'est même pas cité, mais ce ne pouvait être qu'un personnage considérable. Il faut remarquer aussi qu'une pierre aussi grande et aussi lourde n'a sans doute pas été apportée de bien loin, et qu'elle a dû être trouvée dans les environs. En effet, une demi-lieue à l'est du village s'étend un terrain inégal, à demi cultivé, à demi couvert de bois, et coupé par deux torrents qui se rendent au Pénée. Cinq vieilles églises sont éparses çà et là sous ces bois, le long des torrents. L'endroit s'appelle Bourouvari, nom qui désigne un lieu habité jadis par une population nombreuse, aujourd'hui disparue : tel est le sens de l'albanais *bourou vari*, mot à mot *hommes détruits*. Dans tout cet espace je ne rencontrai, il est vrai, aucune trace de murailles, aucun soubassement d'édifice. J'y remarquai quelques éminences, dont aucune n'est une de ces collines bien isolées qui semblent faites pour recevoir une acropole. Mais les églises contiennent presque toutes des plaques de marbre taillées et divers fragments antiques et byzantins. Un bas-relief, grossièrement sculpté, représente une femme assise,

[1] Inscr. n° 26.

tenant une fleur ; à côté, un enfant ou un génie, vêtu d'une longue robe, a en main la ciste mystique ; sur les bords de la plaque de marbre sont écrits deux noms ; je ne pus lire que celui de Mnasta. Un autre bas-relief, qui est aussi de basse époque, est orné d'un sujet funéraire bien connu, le cavalier chassant ; l'inscription, disposée des deux côtés d'une figure sculptée en creux qui représente une sorte de colonne ou d'hermès, porte les noms de Syra et de son mari Symphoros. De tous ces fragments, celui qui remonte le plus haut est une belle inscription latine en grandes lettres, avec les noms de trois femmes appartenant aux familles plébéiennes des Bébius et des Pomponius [1]. Je trouvai encore dans ces églises une petite base de colonne et quelques pierres avec des ornements byzantins.

Je n'hésite pas à mettre en cet endroit la ville de Phila. Mais il me paraît certain aussi que plus tard une population byzantine occupa le même terrain. Ne pourrait-on pas y placer *Lycostomion*, une petite ville dont parlent les historiens du Bas-Empire et dont Mélétius cite encore les ruines au dix-septième siècle? C'était un évêché : ses évêques portaient le titre d'évêques de Tempé, évêques des Défilés Thessaliens, Θεσσαλικῶν Σαλτῶν [2]. Lycostomion, c'est-à-dire la Gueule du Loup, est justement le nom qu'on donnait alors au passage de Tempé. Le colonel Leake, sur l'avis des gens du pays, place cette ville de l'autre

[1] Inscr. n° 21, 22, 23.
[2] Martin Crusius, *Turco-Græcia*.

côté du défilé, au même endroit que Gonnos. Malheureusement, parmi les ruines de Kaleh-Tépé il n'y a pas une pierre qui soit byzantine, pas une chapelle, même ruinée, qui rappelle, comme toujours, l'emplacement d'églises plus anciennes. Ici, au contraire, nous avons des fragments byzantins, une grande inscription qu'on peut rapporter au tombeau d'un évêque, et surtout cinq églises qui subsistent encore dans un lieu désert et isolé. Si Tzetzès et Cantacuzène mettent Lycostomion en Thessalie, c'est que toute cette côte à l'est de l'Olympe était comprise dans la Thessalie d'alors, qui confinait à la Bottiée [1]. D'ailleurs, situé au-delà de Tempé, dans les environs de Déréli, Lycostomion aurait dépendu du métropolitain de Larisse; Nézéro, qui est moins avancé, en dépend déjà. Au contraire, nous savons que c'était un évêché du diocèse de Thessalonique; et même plus tard nous le voyons réuni à l'évêché de Platamona, ville du rivage, voisine de Pyrghéto. Quand la Macédoine se défendait contre les Romains unis aux Grecs, Gonnos était la vraie position pour fermer Tempé. Mais, au moyen-âge, on avait surtout à craindre les barbares venant du nord: c'était l'autre entrée du défilé qu'il fallait défendre; c'était là qu'une place forte était nécessaire [2].

Près de l'embouchure du Pénée, au milieu d'un petit

[1] Tzetz. ad Lycoph., 892. Cantacuz., II, 28. IV, 19 : « Ἐκ τῶν Θετταλίας πολιχνίων τὸ Λυκοστόμιον λεγόμενον καὶ τὸ Καστρίον..... Θετταλίας ὁμόρου τῇ Βοττιαίᾳ..... »

[2] J'ai trouvé une bulle d'or où il est question des salines de Lycostomion : cette ville était donc évidemment située vers la mer.



delta formé en cet endroit par le fleuve, se trouve Nektérem, un autre tchiflik, appartenant toujours au même maître. Nous eûmes toutes les peines du monde à le trouver, perdu qu'il est au milieu de grandes prairies entrecoupées de hauts bois de saules. La colonie, fondée de fraîche date, est peu nombreuse, mais déjà florissante. Les habitants, réunis en ce lieu des villages environnants, ont déjà converti en un vaste champ de maïs une partie des prairies qui les entourent; le sol est une terre d'alluvion d'une étonnante fertilité. Là on m'indiqua une ruine connue dans le pays sous le nom de Kastri; c'est une grande tour ronde faite de moellons et de ciment. Les murailles s'élèvent encore à une dizaine de pieds. Elle est située deux lieues plus au nord, entre Nektérem et Platamona, à quelque distance de la mer. Tels sont du moins les renseignements que je recueillis, car il me fut impossible de l'approcher : environnée de marais, elle n'est accessible que pendant les grandes chaleurs, et les bois épais qui couvrent les alentours empêchent de la voir, même de loin. Du reste, à la description qu'on m'en fit, je compris que c'était une forteresse de l'époque byzantine, destinée évidemment à défendre les bouches du Pénée et le rivage, qui est une grève de sable partout abordable. Bien que le nom de Kastri soit commun à beaucoup de ruines, je ne puis m'empêcher de remarquer que Cantacuzène cite deux fois, à côté de Lycostomion, une petite ville forte du nom de *Castrion*[1].

[1] Voir plus haut.

2. Platamona : restes d'*Héracléion*.

Tout ce rivage de la Piérie n'est, pour ainsi dire, qu'une longue forêt sur le bord de la mer. De Pyrghéto à Platamona, pendant environ deux lieues, règne une plage basse couverte d'un épais fourré d'arbres et d'arbrisseaux. Elle est traversée de place en place par quelque torrent dont la mer ensable l'embouchure, et qui se répand en marécages au milieu même des bois. Je trouvai pourtant certaines parties découvertes et cultivées : ce sont les terres que labourent les paysans d'Égané, d'Arvanitza et des autres hameaux de la montagne, toujours pour le compte de Reschid-Pacha. Ils ont là des cabanes qu'ils viennent habiter au temps du labourage et de la récolte.

En suivant la côte, on voit bientôt se dresser la forteresse turque de *Platamona*, sur une colline escarpée dont la mer bat le pied. D'autres hauteurs qui s'élèvent par degrés rattachent cette colline à l'Olympe et barrent tout à fait le rivage. Un torrent rapide, qui coule en avant de la place, au fond d'un ravin, complète le retranchement naturel. C'était sur cet emplacement que s'élevait dans l'antiquité la ville d'*Héracléion* [1]. Nul doute à cet égard : « Elle est située, » dit Tite-Live, « à environ cinq milles de Phila, entre Dium « et Tempé, sur un rocher qui domine le cours d'un « torrent [2]. » Cinq milles romains font cinq kilomètres

[1] Ἡρακλεῖον, Heracleum, quelquefois Heraclea, ΠΑΤΡΙCΔΘΗΡΑΚΛΘΙΑ. (Inscript. de Kitros.)
[2] T.-L., XLIV, 12.



et demi, et j'ai compté moins de deux lieues de Pyrghéto à Platamona. Pline nous donne le nom du torrent : on l'appelait Apilas, c'est-à-dire le Menaçant, sans doute parce qu'il devient dangereux dès qu'il est grossi par les pluies [1]. De Phila, le consul Philippus envoie Popillius et deux mille soldats pour assiéger cette place ; toute la flotte romaine les suit et se range le long de la côte, qui est, comme je l'ai dit, partout abordable, quoique sans ports [2]. Il faut lire dans les historiens par quel stratagème les Romains s'emparèrent de la muraille. Maître d'Héracléion, le consul y vient camper une partie de l'hiver. Rien, dans tous ces faits, qui ne s'accorde parfaitement avec la position de Platamona. On trouve encore le nom d'Héracléion dans Scylax ; suivant ce géographe, c'est la première ville qu'on rencontre sur la côte de la Macédoine ; en effet Phila n'était pas encore fondée. Son nom vient évidemment d'un temple d'Hercule : la famille royale de Macédoine, qui se disait dorienne, avait voué un culte particulier à ce héros, si souvent représenté sur les monnaies macédoniennes.

La petite ville de Platamona date du Bas-Empire. Son nom est un mot grec qui veut dire un rocher à fleur d'eau, mais souvent aussi une plage basse et marécageuse, une grève de niveau avec la mer, πλαταμών [3]. Sans doute on commença par appeler ainsi toute cette partie de la côte, et la ville en garda le

[1] *Hist. nat.*, IV, 12.
[2] 169. Voyez toute la description du siége, T.-L., XLIV, 9.
[3] Voy. *Thesaurus*, éd. Didot.

nom. Vers la fin du onzième siècle, dans le traité de commerce conclu avec Venise, nous entendons parler pour la première fois du district de Platamona[1]; au commencement du treizième, c'est un des fiefs que se partagent les chevaliers francs[2]. Sous Cantacuzène, Platamone est citée parmi les places qui se rendent à lui[3]; mais bientôt elle est forcée de retourner au parti de son ennemi Apocauchos; ville maritime, elle est plus exposée qu'aucune autre aux incursions de la flotte que commande ce chef révolté. Cette ville est aussi, dès le moyen âge un évêché suffragant du métropolitain de Salonique; elle est citée comme telle dans une lettre d'Innocent III, datée de 1212. Mélétius, au dix-septième siècle, en parle encore comme d'un siége épiscopal; mais plus tard on ne trouve plus qu'un évêque, portant le double titre d'évêque de Platamona et de Lycostomion, qui réside au village d'Ambelakia dans l'Ossa.

Héracléion dans l'antiquité, Platamone au moyen âge, pouvaient être d'assez fortes positions militaires; il n'en est plus ainsi de nos jours. Dominée par les collines voisines, la forteresse serait démolie en peu d'instants[4].

[1] 1119. « Epischiepsis Platamonos. » (Pact. Venetic., éd. Tafel.) — Cette ville est appelée Ablatmouna, dans la géographie de l'Arabe Edrisi.

[2] 1204. « Pertinentia Platomaleas sive Platomonos. » Et ailleurs : « ..... cum iis (chartularatis et despotiis) quæ ad Gyrocomium et Platomonas pertinent. » (Traité de partage.)

[3] 1343. « Πλαταμών... πόλις προθαλασσία. » (Cantacuz., III, 57, 63. — Conf. Georg. Acrop., 38. Ephræm.)

[4] Voyez ce qu'en dit déjà F. Beaujour, *Voyage militaire* fait en 1724.

Le Sultan y a quelques canons et une faible garnison de troupes régulières. Vingt maisons sont habitées par des laboureurs turcs qui cultivent la campagne aux environs ; Pouqueville en comptait encore cent cinquante, et, de son temps, cette petite ville était le siége d'un Vayvode et le chef-lieu de dix villages. Les fortifications sont byzantines, avec des réparations plus modernes : ce sont des murailles crénelées, formant un carré ; au centre se dresse une haute tour octogone aux murs épais. Nous voyons, dans Cantacuzène [1], Apocauchos se servir de Platamone comme de prison d'État; ce donjon semble fait pour un pareil usage. Voici des traces encore plus significatives de l'époque byzantine : on me montra, dans l'enceinte de cette forteresse turque, les ruines de six églises grecques ; en dehors, s'élèvent encore les quatre murs d'un grand édifice qui pourrait bien avoir été le palais épiscopal.

On n'est pas sans rencontrer à Platamona quelques restes de l'ancienne ville d'Héracléion ; ce palais même avait jadis été décoré avec des débris antiques. J'y trouvai, couchées par terre, quelques-unes de ces grandes colonnes monolithes en marbre de couleur, dont le goût se répandit sous l'empire et qu'on surmontait de riches chapiteaux corinthiens. La plus belle de ces colonnes est de marbre noir, les autres, de marbre veiné. Deux chapiteaux doriques en marbre blanc appartiennent à d'autres colonnes ; ils sont encore de

[1] Cantac., III, 63.

bon style, bien que d'une exécution un peu négligée (largeur et longueur de l'abaque, $0^m,43$, saillie de l'échinus sur la colonne, $0^m,10$; au-dessous sont les trois annelets et le commencement des cannelures). Une vingtaine de grandes plaques du même marbre, disposées tout autour de l'édifice, ne peuvent provenir que des architraves d'un temple. Le réservoir de la fontaine voisine est fait avec un sarcophage antique; près de la même fontaine je remarquai les débris d'une de ces immenses urnes de marbre, que les anciens plaçaient sur un piédestal pour l'ornement des lieux publics; les flancs de celle-ci étaient décorés de cannelures. Un tambour de colonne dorique en marbre blanc se voit encore près de la porte de la forteresse (diamètre $0^m,90$, arc des cannelures $0^m,15$), et dans la muraille au-dessus, on a encastré un fragment de stèle, représentant une femme assise. Dans l'intérieur je ne trouvai qu'une base de statue avec le nom de Ménandre en caractères de très-bonne époque [1]; était-ce la statue du grand poëte comique? J'examinai si les murailles de Platamona ne reposaient pas, comme il arrive souvent, sur des fondations antiques: j'aperçus bien quelques pierres helléniques prises sans doute aux ruines d'Héracléion; mais elles étaient isolées, et l'on ne pouvait en tirer aucune indication sur la manière dont étaient construites les fortifications de la ville grecque. C'est au bas de la colline et au bord même du torrent, que je trouvai sur une longueur de

[1] Inscr. n° 24.



quelques mètres une ligne de blocs non taillés, restes d'une ancienne muraille. Les murailles d'Héracléion ne couvraient donc pas seulement le sommet de la colline comme celles de Platamona; mais elles l'enveloppaient tout entière.

---

3. Leftokarya : emplacement de *Libèthres*. — Des Piériens et des anciens sanctuaires de la Piérie.

Une lieue plus loin que Platamona, on traverse un assez large cours d'eau, appelé Ziliana. A partir de cet endroit, la côte cesse d'être pour quelque temps une grève plate et à demi submergée; le sol s'élève brusquement, et le pied de l'Olympe se prolonge par une pente rocheuse jusqu'au bord même de la mer. C'est à la naissance de cette pente, à l'endroit où elle se rattache à la montagne, que se trouve *Leftokarya* [1], bourgade grecque de cinquante maisons, située à quelque distance de la rive gauche de la Ziliana.

De ce point l'aspect de l'Olympe est étonnant et magnifique. On voit s'ouvrir au même endroit quatre gorges étroites, qui s'engagent profondément dans le flanc boisé de la montagne; par ces brèches débouchent quatre torrents dont la réunion forme la Ziliana. Les deux premiers ravins passent dans la montagne au nord de Skotina; ils sont séparés par une grande roche coupée à pic, qui se dresse entre eux comme un

[1] Ἡ λεπτοκαρύα (le noisetier).

pan de muraille, et qu'on appelle Karavidha. Le troisième de ces ravins nous est déjà connu, c'est la gorge du monastère de Kanalia, par laquelle se déchargent les eaux de la plaine de Karya ; le quatrième descend d'un autre petit plateau, appelé Bektech : à partir de ce dernier torrent finit le bas Olympe, et la montagne commence à se dresser de toute sa hauteur.

Les habitants appellent proprement *Kanalia* ces quatre ravins creusés dans la montagne, par lesquels les eaux s'écoulent comme par autant de canaux. Il y a ici une analogie frappante avec un nom célèbre dans l'antique géographie du pays, celui de *Libèthra* (τὰ λείϐηθρα, les Canaux, les Ravins). C'est déjà un fait à remarquer que cette exacte concordance dans les noms : voyons les textes. Tite-Live, voulant désigner l'endroit précis où descendit l'armée du consul Philippus, dit que ce fut entre Héracléion et Libèthres [1]. Il faut noter que, dans leur descente sur les pentes du bas Olympe, les Romains durent toujours se tenir en deçà des gorges de Kanalia, qui étaient un obstacle infranchissable. D'un autre côté, Strabon place Libèthres dans le voisinage de Dium [2]. De ces deux témoignages il résulte clairement que le lieu appelé Libèthres était situé quelque part entre Héracléion et Dium: les ravins de Kanalia sont justement dans cette position, un peu plus près, il est vrai, de la première

[1] T.-L., XLIV, 15.
[2] Strab., 330.

de ces villes que de la dernière. Le colonel Leake veut rapprocher davantage Libèthres de Dium ; mais je n'en vois pas la nécessité : c'est prendre trop à la lettre une indication de Strabon qui n'a rien de bien précis. L'inscription de Konospoli, qui fixe les limites du district de Dium, est là pour prouver qu'il s'étendait assez loin de ce côté et qu'il comprenait certainement toute la région de Kanalia.

Libèthres [1] était, comme on sait, un des lieux sacrés de la Piérie et le grand sanctuaire des Muses piériennes. De Libèthres leur culte se répandit dans la Grèce ; les Piériens eux-mêmes le transportèrent dans les montagnes de la Béotie, où l'on retrouvait un mont Libéthrios, un antre et une source des Muses Libéthrides [2]. Ici, dans les forêts mêmes de la Piérie, ces habitantes de l'Olympe, ces filles de Zeus [3], ne sont pas seulement des divinités classiques, se partageant le protectorat idéal de la poésie et des arts : ce sont d'antiques déesses attachées au pays, qui hantaient ces ravins et ces montagnes ; les anciens habitants croyaient sentir leur secrète influence, lorsqu'en pénétrant dans ces grands bois, ils étaient saisis, en face de la nature, de je ne sais quelle naïve admiration mêlée d'horreur, qui fut le premier éveil du génie poétique. Ici nous trouvons les Muses chez elles et dans leur patrie ; les gorges sauvages de Kanalia,

[1] Λείϐηθρα ou Λίϐηθρα, Λείϐηθρον, quelquefois Λειϐήθρια.
[2] Strab., 410, 471.
[3] Μοῦσαι Ὀλυμπιάδες, κοῦραι Διὸς αἰγιόχοιο.
(Hésiod., *Théog.*, 25.)

les eaux qui les traversent, les forêts qui s'enfoncent dans leurs profondeurs, voilà les lieux vraiment dignes d'elles, que les plus vieilles légendes leur avaient donnés pour demeure. Je reconnais dans le rocher de Karavidha, couronné de bois, cette haute roche de Libèthres dont parlent les poëtes [1]; les quatre courants, par leur réunion, formaient sans doute la fontaine sacrée [2].

Quant à la ville même de Libèthres [3], je la placerais quelque part au pied de l'Olympe, dans le voisinage de ces lieux consacrés et près des rives de la Ziliana. Pausanias nous apprend, en effet, qu'un torrent passait dans le voisinage; on l'appelait Sys (le Sanglier) [4], à cause de la violence soudaine de ses irruptions. A Libèthres, nous sommes aussi dans le pays d'Orphée; un antique simulacre en bois de cyprès, qui le représentait, s'y voyait encore du temps d'Alexandre [5]; là fut aussi primitivement son tombeau. C'était dans ces lieux, disait-on, qu'il avait institué le culte mystique de Dionysos; c'était là qu'il « convoquait la foule « des Macédoniens et des Thraces, les rassemblant « dans un vaste édifice disposé tout exprès pour la « célébration des mystères [6]. » Voilà des détails, sans

[1] Ὥς ποτε Πιερίην Λειβήθρων τ' ἄκρα κάρηνα...
(Orph., *Argon.*)
Λειβηθρίην σκοπὴν (Lycoph., 273); ubi Tzetz. : Λειβηθρίην σκοπὴν, τὴν ἐξοχὴν τοῦ Λειβήθρου, ὄρους Μακεδονίας.

[2] « Magnesia?... cujus fons Libethra. » (Plin., *Hist. nat.*, IV, 9.)

[3] Tzetz. ad Lycoph., 409. Paus., *Béot.*, XXX.

[4] Paus., *id.*

[5] Plut., *Alex.*, 14. Conf. Arrien, *Anab.*, 11.

[6] Conon., 45.

doute entachés d'anachronisme, qui rappellent un peu trop les fêtes et le temple d'Éleusis ; mais ils ne nous en montrent pas moins le culte de Bacchus établi dès les premiers âges à Libèthres et dans la Piérie. « Heu« reuse Piérie, chantent les Bacchantes d'Euripide, « terre révérée du dieu qui crie : Évohé [1] ! » Son culte y fleurit à côté de celui des Muses, dans les mêmes lieux et presque dans les mêmes sanctuaires. Nul doute que, dans les croyances des Piériens, ces deux religions ne fussent unies entre elles par des liens intimes. Combien de fois, sur les monuments antiques, sur les vases et sur les sarcophages, les Muses sont-elles représentées parmi les Ménades et mêlées au cortége bacchique ! On les appelait même les nourrices de Bacchus [2].

En dehors de ces traditions toutes mythologiques, l'histoire ne nous apprend rien sur Libèthres. Pausanias nous raconte, il est vrai, comment cette ville fut détruite par un des torrents de l'Olympe ; mais c'est encore un récit tout légendaire, qui ne fixe pas l'époque de l'événement qu'il rapporte. Aussi, lorsqu'au temps de Persée ou d'Alexandre, nous trouvons par hasard dans les historiens le nom de Libèthres, nous ne pouvons savoir s'il s'agit de la ville antique ou seulement de quelques temples relevés plus tard sur

1 Μάκαρ ὦ Πιερία
σέβεταί σ' Εὔιος.
(Eurip., *Bacch.*, 565.)

2 Λέγονται δὲ καὶ Μοῦσαι Διονύσου τροφοί, Νύμφαι τινὲς οὖσαι καὶ αὐταί (Eustath., *ad Odyss.*, XVI).

une terre consacrée. Un oracle de Bacchus, venu de Thrace, avait menacé Libèthres de ruine, si le soleil voyait les os d'Orphée. En effet, des bergers ayant renversé la stèle de son tombeau, la vengeance ne se fit pas attendre. « La nuit qui suivit, la pluie se mit à « tomber avec violence; le Sys se gonfle tout à coup, « jette bas les murailles de la ville, emporte les mai- « sons et les temples, noie tous les habitants et jus- « qu'aux animaux [1]. »

Du reste, ce que raconte Pausanias d'une ville emportée par un torrent n'a rien que de vraisemblable. Quand on traverse à gué les faibles cours d'eau qui coulent de l'Olympe, on ne se figure pas qu'ils aient cette violence ; il suffit d'un orage pour les rendre terribles. Aussitôt, l'eau commence à se précipiter partout avec impétuosité le long des pentes rapides de la montagne. Pour peu que le vent, soufflant de l'est, empêche cette masse liquide de s'écouler librement à la mer, l'étroit rivage est inondé et dévasté en un instant. Nous fûmes surpris, mon compagnon, M. Delacoulonche, et moi, par un de ces orages vraiment olympiens, qui nous tint deux jours assiégés dans le hameau de Malathria. Le tonnerre et la pluie commencèrent vers le soir; dès le milieu de la nuit tout était envahi par les eaux. Ce fut une nuit de désastres ; plusieurs hommes disparurent; un troupeau de trois cents chèvres fut emporté d'un seul coup. Des courants s'étaient formés de tous côtés, au ha-

[1] Paus., *Béot.*, 30.

sard, noyant les champs de maïs, ravageant et bouleversant les bois; un torrent avait fait sauter ses moulins solidement bâtis sur des digues de pierre... Il paraît que la Ziliana n'est pas moins redoutable; et comme ses rives sont inégales, elle se répand avec fureur sur sa rive droite qui est la plus basse. Ce serait une raison pour placer Libèthres de ce côté, plutôt qu'à Leftokarya, qui est sur le bord le plus élevé, et hors de tout danger. D'ailleurs, je ne trouvai, ni à Leftokarya ni sur la rive opposée, aucunes traces d'une ville antique; on comprend que tout ait disparu sur un rivage balayé ainsi chaque automne par les torrents.

On a des indications encore moins précises sur le bourg de *Pimpléa* [1], un autre lieu consacré aux Muses, que Strabon place aussi dans le canton de Dium [2]. Ce bourg de Pimpléa est toujours cité à côté de Libèthres [3]; leurs noms sont rapprochés et semblent même quelquefois confondus dans les légendes. Orphée, les Muses, sont aussi bien de Pimpléa que de Libèthres [4]. Les poëtes parlent d'une roche Pimpléide [5], d'une source de Pimpléa, qui ne sont peut-être, sous

[1] Πίμπλεια, quelquefois Πίμπλα.
[2] Strab., 330.
[3] Strab., 471.
[4] Strab., 330. Hesych. in voc.
[5] Tzetz. ad Lycoph., 273.

.... Ὅν ποτε Μοῦσα
Καλλιόπη Θρήϊκι φατίζεται εὐνηθεῖσα
Οἰάγρῳ, σκοπίης Πιμπληΐδος ἄγχι τέκεσθαι.
(Apollon. Rhod., I, 24.)

un nom différent, que la roche et la source de Libèthres. En effet, un vers de Lycophron place le rocher de Libèthres au-dessus même de Pimpléa [1]. Ces quelques renseignements donnent naturellement à penser que c'était un village dépendant de Libèthres et situé dans les environs. Mais ni les témoignages des anciens, ni l'état des lieux, ne permettent de déterminer son emplacement.

Enfin la table de Peutinger marque à moitié chemin entre Dium et Tempé, c'est-à-dire vers le point où j'ai placé Libèthres, un endroit appelé *Sabazion* [2]. On ne s'étonnera pas de rencontrer ce nom en Piérie, puisque Sabazios était un dieu dont le culte, originaire de Phrygie, s'était mêlé au culte de Bacchus, d'abord chez les Thraces et chez les Piériens [3]. Dans le recueil des hymnes orphiques, qui ont une valeur, au moins comme imitation, nous avons un chant en l'honneur de Sabazios. Je suppose qu'il y avait quelque chapelle consacrée à ce dieu et dépendante des sanctuaires de Libèthres, avec un village qui en avait pris son nom. Ce village était une des stations de la voie romaine qui passait sans doute, comme la route moderne, assez près de la mer.

Tels sont, à défaut de ruines, les détails que j'ai pu rassembler sur Libèthres et ses environs, et sur

[1] Λειβηθρίην θ' ὕπερθε Πιμπλείας σκοπήν.

(Lycoph., 409.)

[2] Sabation.

[3] Σαβάζιον δὲ τὸν Διόνυσον οἱ Θρᾷκες καλοῦσι καὶ σαβοὺς τοὺς ἱεροὺς αὐτῶν (Schol. ad Aristoph., *Vesp.*, 9). Conf. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, III, p. 976.

tout ce territoire consacré par les traditions piériennes. Il reste à dire quelques mots du peuple même qui a fondé ces sanctuaires. Quels hommes étaient ces Piè-res ou Piériens que nous voyons établis dès les premiers âges sur le versant oriental de l'Olympe et dont quelques colonies, s'avançant jusqu'au milieu de la Grèce, se fixent à Daulis, à Ascra, à Eleusis? Ils sont à peine connus dans les temps historiques. Chassés du pied de l'Olympe, après une lutte obscure contre les rois de Macédoine, ils émigrent de bonne heure sur la côte de Thrace, aux environs du mont Pangée. On les y retrouve plus tard cantonnés autour des forteresses de Pergamos et de Phagré[1].

Mais si l'histoire les oublie, les antiques récits sont pleins d'eux et de leur nom. Tout le monde sait que la Grèce les reconnaissait elle-même pour ses instituteurs; elle avouait leur devoir en partie son éducation morale et religieuse, et faisait remonter jusqu'à eux la première inspiration de sa poésie. La légende nous les peint comme un de ces petits peuples qui semblent destinés en effet à enseigner les autres; c'est une tribu d'un caractère enthousiaste et poétique, avec un génie particulier pour la religion, un goût naturel pour les mœurs austères et disciplinées; ajoutez un certain feu qui se communique, et comme un esprit de prédication qui les excite à répandre leurs pratiques et leurs croyances. Nous avons vu quelles divinités ils adoraient, les Muses et le Bacchus des

[1] Thuc., II, 99. Hérod., VII, 112.

mystères. Du reste, si l'on étudie l'influence que ces Piériens ont eue sur la Grèce, ils semblent avoir moins cherché à introduire des dieux nouveaux et une religion nouvelle, qu'à agir sur les religions établies et à les transformer par des interprétations théologiques. L'autorité sur laquelle ils s'appuient dans cette œuvre de réforme, c'est justement l'inspiration, le délire qui vient des Muses ou de Bacchus, et par lequel le prêtre et le poëte s'élèvent au-dessus de l'intelligence ordinaire. Le culte de l'enthousiasme est le trait saillant de leur caractère.

Maintenant, si nous recherchons à quelle race pouvait appartenir cette tribu si noblement douée, tous les témoignages de l'antiquité s'accordent pour nous déclarer que les Piériens étaient des Thraces. Certes, il y a là de quoi s'étonner; on ne voit pas ce qu'il pouvait y avoir de commun entre ces premiers auteurs de la civilisation et un peuple brutal, vivant de guerre et de brigandage, qui, tant qu'il a duré, s'est obstiné dans la barbarie. Comment comparer, par exemple, les divins Eumolpides, aux mains desquels est remise « la clef d'or des mystères [1] », et ces Thraces grossiers, amis de la proie et du carnage, qui venaient faire à Athènes le métier de mercenaires? Aussi la critique moderne n'a-t-elle accepté qu'avec défiance cette opinion des anciens. On s'est demandé comment les aèdes piériens pouvaient avoir eu une véritable influence sur le premier essor de la poésie grecque, s'ils n'étaient

[1] Soph., *Œd. Col.*, 1051.



eux-mêmes Grecs et ne parlaient le grec ; on a remarqué que les noms des villes de la Piérie étaient grecs par leurs racines ; et, sur ces indications, on a pensé que les Piériens ne pouvaient être qu'une tribu de race hellénique.

Cependant il faut croire que les anciens, les Grecs surtout, qui ne devaient pas tenir à faire dériver leur civilisation d'un peuple barbare, ne voyaient là rien d'impossible ni d'invraisemblable. Leur témoignage est unanime sur ce point ; il n'y a pas une voix qui réclame ou qui s'étonne. Je ne citerai ici que Strabon[1] : « Les Piériens, dit-il, peuple thrace, habitaient la Piérie « et les environs de l'Olympe. » Il ajoute autre part : « La Piérie, l'Olympe, Pimpla, Libèthres, étaient au« trefois des montagnes et des villes thraces ; ce sont « des Thraces descendus en Béotie qui ont consacré « aux Muses l'Hélicon et l'antre des nymphes Libé« thriades. Les maîtres de l'ancienne musique, Or« phée, Musée, Tomyris, sont tous regardés comme « des Thraces ; Eumolpe aussi, qui devait son nom à « la douceur de ses chants[2]. » Le raisonneur Strabon, toujours prêt à discuter les anciennes traditions, ne cherche même pas à donner ici une explication. Je ne parle pas des poëtes et des mythographes, qui appliquent sans hésiter aux habitants de la Piérie les noms des tribus les plus barbares, et en font tour à tour des Bistoniens, des Cicones, des Odryses. Quelques bonnes raisons qu'on puisse donner, il me semble dif-

[1] Strab., 329 ; fragm. 11.
[2] Strab., 471 ; conf. 410. Conf. Pausan., *Beot.*, 39.

ficile de soutenir contre l'antiquité tout entière que les Piériens n'étaient pas Thraces. Il vaut peut-être mieux chercher à expliquer comment ils pouvaient l'être.

N'existe-t-il absolument aucun trait de ressemblance, aucun signe de parenté entre les Thraces et les Piériens ? J'en vois un tout d'abord; c'est le culte commun de Dionysos. La légende de la destruction de Libèthres nous montre les sanctuaires piériens directement en rapport avec le grand oracle de ce dieu en Thrace. Et, lorsque les Piériens sont chassés du mont Olympe, est-ce purement le hasard qui les pousse sur les confins du pays des Satres, au pied même des montagnes où est situé ce fameux sanctuaire de Bacchus? Peut-être ne font-ils que se replier vers l'antique foyer de leur race et de leur religion. Les Thraces, malgré leur barbarie, nous sont toujours représentés comme un peuple plus adonné qu'aucun autre aux pratiques religieuses, à la magie, aux chants, aux danses, aux initiations, à toutes les cérémonies des cultes mystiques. On leur prête une imagination exaltée, inquiète. Il faut lire à ce sujet ce que raconte Théopompe d'un roi nommé Cotys[1], qui errait dans les solitudes de la Thrace, épris des lieux ombragés et des belles eaux, s'arrêtant à chaque endroit qui lui souriait, pour y sacrifier aux dieux et y célébrer des orgies. On voit souvent chez les peuples barbares un vif sentiment poétique, des croyances assez élevées et même le goût d'une certaine austérité s'allier à des

[1] Ap. Athen., XII, 531.

mœurs turbulentes et sanguinaires. Je ne veux pour exemple que les anciens Gaulois avec leurs bardes et leurs druides, les Germains, les Scandinaves.

Les anciens Thraces présentaient sans doute ce mélange singulier de qualités contraires, cet enthousiasme et ce mysticisme barbares; et les Piériens leur ressemblaient alors par plus d'un côté. Rien ne nous force, en effet, à regarder ces Piériens comme une race toute pacifique; si l'on y fait bien attention, la tradition ne les représente pas ainsi. Ce ne sont pas de paisibles familles de prêtres qui descendent de la Piérie dans l'Attique et la Béotie, prêchant les Muses et Dionysos : nous voyons des bandes armées et guerrières, conduites sans doute par des hommes saints et par des prophètes inspirés, mais s'établissant de force au milieu des peuples grecs et s'y maintenant énergiquement. La Piérie même paraît avoir été vigoureusement défendue contre les rois de Macédoine [1]. Cette humeur belliqueuse des Piériens est un dernier trait qui les rapproche des Thraces.

Mais si les Piériens étaient Thraces d'origine, ils formaient cependant une tribu à part, qui s'est développée dans des conditions extraordinaires. Jetée en avant, isolée au milieu des tribus grecques, elle s'est trouvée mêlée de bonne heure à la vie, au mouvement de cette Grèce naissante, qui florissait alors aux environs de l'Olympe et dans les plaines de la Thessalie. Sans doute les Thraces de la Piérie, par leur imagi-

[1] Thucyd., II, 99.

nation enthousiaste, donnèrent le premier branle au génie des populations helléniques; des forêts de l'Olympe sortirent des chanteurs errants, qui apportèrent aux Grecs, sinon une poésie toute faite, au moins le goût d'une certaine exaltation musicale et religieuse et l'usage d'un rhythme grossier. Mais il y eut, comme toujours, un échange : cette petite peuplade ne pouvait manquer, de son côté, de subir l'inévitable ascendant de la race grecque, race en somme plus forte et d'un plus grand avenir. Comme toutes les tribus qu'on trouve encore aujourd'hui perdues au milieu des Grecs, comme les Albanais du Péloponèse ou les Valaques de la Thessalie[1], les Piériens devinrent Grecs à demi; ils apprirent par nécessité la langue grecque, formée de si bonne heure, et qui, du reste, n'était probablement pas très-éloignée de leur idiome national. L'enthousiasme dont ils faisaient profession ne devint réellement chose féconde qu'après qu'ils l'eurent transmis à ce peuple plus ferme d'esprit et de sens plus rassis. C'est ainsi qu'on voit, chez quelques enfants, s'éveiller de bonne heure une vivacité d'imagination qu'ils ne savent pas soutenir dans l'âge mûr; mais le contact de cette flamme, chez eux bientôt disparue, allume quelquefois chez leurs compagnons un feu plus durable et qui ne s'éteint pas.

Les Piériens, à cette époque reculée, étaient surtout

[1] J'observai en Thessalie un fait curieux : ce sont aujourd'hui les Bohémiens ou Tzingares, race toute différente des Grecs, qui font le métier de chanteurs et de musiciens ambulants, qui débitent, colportent dans les villages, composent même au besoin un grand nombre de chansons grecques.

en relation de voisinage avec les Éoliens qu'ils rencontraient sur le Pénée; ils semblent s'être mêlés à eux de préférence, jusqu'à les suivre par petites bandes dans leurs migrations. C'est en grande partie par les Éoliens que l'influence de ces Thraces de Piérie s'est communiquée à la Grèce; et nul doute que la poésie éolienne ne doive à ce contact plus direct son précoce développement. Les traditions indiquent ces antiques rapports lorsqu'elles associent le Piérien Orphée à l'expédition des Argonautes, ou lorsqu'elles racontent comment la tête de ce chantre sacré fut portée par les flots de la mer jusque sur la plage de l'éolienne Lesbos.

---

4. Litokhoro : le ravin de l'*Énipée*.

Continuons de nous avancer le long de la côte. A une lieue et demie de Leftokarya, on rencontre *Litokhoro*, bourgade grecque de quelque importance, bâtie sur le bord d'un profond torrent. Le pays qu'on traverse pour y arriver est sec et stérile, couvert de pierres et de buissons; c'est une pente rocheuse, qui du pied de l'Olympe s'abaisse insensiblement vers la mer. Litokhoro est situé, comme Leftokarya, au plus haut de cette pente, à l'endroit même où elle vient se rattacher à la montagne. De ce lieu élevé la vue s'étend au loin et plane sur tout l'ancien golfe Thermaïque.

On compte à Litokhoro trois cents maisons. C'est un bourg libre; il s'y trouve seulement cinq ou six soldats albanais pour faire la garde des routes. Aussi

bien, les Turcs n'avaient que faire de s'approprier ce pays stérile ; ils l'ont laissé aux Grecs, qui ont trouvé moyen de s'y enrichir. Les Grecs sont un des peuples qui ont toujours su le mieux se passer d'un sol fertile ; jamais leurs affaires ne sont en meilleur état que lorsqu'ils en sont réduits à tirer tout d'eux-mêmes et de leur industrie. Les habitants de Litokhoro ne pouvaient faire pousser du blé sur le roc ; ils ont emprunté aux villages de la montagne l'art de tisser le skouti. Placés à portée de la mer, ils exportent eux-mêmes ce qu'ils fabriquent et aussi ce qui se fabrique ailleurs. Ils ont à eux une trentaine de caïques, qui stationnent une lieue plus bas, à une petite échelle qu'on appelle H[os] Theodhoros ou Papa-Kioupréci. Litokhoro est devenu comme l'entrepôt de ce commerce pour toute la région de l'Olympe. C'est, dans la contrée, l'endroit qui paraît le plus riche et où l'argent a le moins de valeur ; la preuve, c'est que nous y payâmes tout double prix.

Je visitai avec soin les treize églises de Litokhoro : deux seulement sont dans le bourg ; les autres s'élèvent çà et là dans les environs. Je n'y trouvai pas une seule pierre antique, pas même un fragment d'architecture byzantine. Lorsque les Grecs occupaient seuls toute la côte, presque partout si fertile et si ombragée, ils n'avaient aucune raison de s'établir sur ces pentes nues et pierreuses[1]. Mais, si Litokhoro n'est sur l'emplace-

[1] Le nom du village semble tiré de cette stérilité ; de λιτός, nu, maigre.

ment d'aucune ville ancienne, le torrent profond et rapide qui passe auprès du bourg est certainement l'*Énipée,* derrière lequel Persée se retrancha si fortement après la descente des Romains en Macédoine. Tite-Live place l'Énipée cinq milles, c'est-à-dire environ deux lieues, en avant de Dium [1]; c'est justement la distance qui sépare Litokhoro de Malathria, où se trouvent les ruines de cette ancienne ville : « Il descend, « dit-il, d'une gorge du mont Olympe. Faible en été, « les pluies d'hiver en font un torrent impétueux. Il « tourbillonne au pied de roches immenses, et dans le « ravin où il s'engouffre, entraînant les terres, creu- « sant profondément son lit, il a fait de ses deux rives « des précipices. »

Tel se montre encore le torrent de Litokhoro, et la description est de la dernière exactitude. Il s'est ouvert dans le roc du rivage un lit profond et caverneux, dont les rives sont coupées à pic; en quelques endroits c'est un véritable gouffre. Les habitants l'appellent Vythos (l'Abîme). Quand je le traversai, ce n'était qu'un filet d'eau circulant parmi les cailloux; le lendemain, c'est lui qui, grossi par un orage, emportait tous les moulins bâtis sur son courant. Mais ce qui est beau au-delà de toute idée, c'est la gorge d'où il se précipite, et qui s'ouvre derrière Litokhoro. Ici l'Olympe est fendu profondément et dans toute sa hauteur. On peut dire sans exagération que les yeux pénètrent jusque dans les entrailles de la montagne;

[1] T.-L., XLIV, 8.

ils aperçoivent des bois sombres suspendus partout aux deux bords de cette immense déchirure, et, remontant de rocher en rocher, de précipice en précipice, s'élèvent jusqu'aux dernières cimes, qui ferment le fond du ravin de leurs lignes hardies. Cette gorge, où est situé, à une grande hauteur, le célèbre monastère d'H[os] Dhionysios, est un des chemins par lesquels on monte au sommet de l'Olympe.

Persée s'était établi sur la rive gauche de l'Énipée, c'est-à-dire du côté opposé à Litokhoro. « La position « qu'il avait prise, dit Plutarque, était de toutes parts « inabordable [1]. » En effet, sur cette rive, les pentes rocheuses qui se détachent de l'Olympe ne descendent pas jusqu'à la mer; elles s'arrêtent brusquement et forment une espèce de plateau escarpé tout à fait propre à recevoir un camp. Les Romains, de leur côté, vinrent d'Héracleion camper en face des Macédoniens; les deux armées restèrent ainsi en présence tout l'hiver et une partie du printemps, séparées seulement par le ravin de l'Énipée. Ce que la nature avait fait pour la défense de ce pays est vraiment incroyable; elle avait multiplié ses barrières : l'armée romaine, après avoir franchi l'Olympe, se trouvait, sur le seuil de la Macédoine, arrêtée encore par un torrent infranchissable.

Le camp romain devait se trouver plus bas que Litokhoro; car il n'était, suivant Tite-Live, qu'à trois cents pas de la mer [2]. On comprend parfaitement sur

[1] Plut., *P. Émil.*, 13.
[2] T.-L., XLIV, 33.

les lieux tout ce que Tite-Live et Plutarque rapportent de ces campements. A l'approche de l'été les Romains manquent d'eau [1] : j'ai déjà dit que toute cette partie de la côte est sèche et pierreuse; on ne rencontre entre Litokhoro et Leftokarya qu'un seul torrent appelé H[os] Minas, du nom d'une chapelle, et ce torrent, comme l'Énipée, devait être alors presque desséché. Mais le consul Paul-Émile, qui venait de succéder à Q. Marcius Philippus, fit creuser sur le bord de la mer, et l'on y trouva de l'eau de source en abondance; le voisinage de la montagne lui avait fait penser qu'il y avait sous ce sol aride des sources souterraines.

Le nouveau consul prit aussi des mesures extraordinaires pour la sûreté du camp [2]; il établit tout un système de sentinelles et de postes avancés. Les commandements ne furent plus transmis qu'à voix basse et de rang en rang; les deux camps étaient si rapprochés que l'on pouvait entendre de l'un les ordres qui se donnaient dans l'autre. Persée, de son côté, se faisait sur la rive opposée une véritable place de guerre, fortifiant toute la ligne de l'Énipée avec des palissades et des tours armées de machines [3]. Ce fut alors que Paul-Émile, désespérant de franchir une pareille barrière, fit tourner la position par le défilé de Pétra. Le combat qu'il livra pendant deux jours dans le lit même de l'Énipée ne fut qu'une feinte, un engagement d'avant-postes, pour occuper l'attention de l'en-

[1] T.-L., Conf. Plut.
[2] T.-L., XLIV, 32.
[3] T.-L., XLIV, 35.

nemi. Le monde que les Romains perdirent à cette attaque simulée, leur fit comprendre ce qu'il leur en aurait coûté, s'ils avaient voulu forcer le passage. « Il « y avait de chaque côté, dit Tite-Live, une pente d'en- « viron trois cents pas pour arriver au fond du tor- « rent; le lit même pouvait bien être large d'un millier « de pas [1]. » Ce passage prouve que le combat eut lieu beaucoup plus bas que Litokhoro, parce que les rives du torrent s'écartent et s'abaissent en approchant de la mer; plus haut, comme on l'a vu, le lit est plus creux et plus resserré [2].

Le colonel Leake, sans nier que cette rivière soit l'ancien Énipée, veut placer Libèthres à Litokhoro. C'est supposer alors que le Sys et l'Énipée étaient la même chose, ce qui n'est pas probable. J'ajouterai même que, si la rivière de Litokhoro est le plus furieux des torrents de l'Olympe, contenue entre deux rives profondes, elle ne peut guère déborder, comme la Ziliana. Puis, si Libèthres avait été dans le voisinage, Tite-Live n'aurait pas manqué d'indiquer la position du camp par rapport à ce lieu célèbre. Enfin, la preuve qu'il n'y avait là ni ville ni village, c'est le manque d'eau, dont souffre l'armée romaine.

[1] T.-L., XLIV, 35.
[2] Tite-Live l'indique clairement : « Veluti per devexum in mare brachium transitum tentaturus. » (*Id.*, *id.*)

5. **Malathria : ruines de** *Dion* (*Dium*).

Plusieurs voyageurs, se rendant de Larisse à Salonique et traversant l'ancienne Piérie, y avaient en vain cherché les ruines de *Dion* et de son temple de Jupiter. C'était la première place de toute la côte, et l'une des villes saintes de la Macédoine, un sanctuaire révéré de Jupiter et des Muses. Les uns croyaient la retrouver à Platamona; les autres la cherchaient beaucoup plus au nord, aux environs de Katérini. Le colonel Leake signala le premier quelques restes de cette ville, qu'il avait reconnus au milieu des bois, près du village de *Malathria*, deux lieues plus loin que Litokhoro [1].

Sur ces indications, je me fis conduire à Malathria. A peine a-t-on quitté Litokhoro et passé sur un pont le ravin de l'Énipée, que le pays change d'aspect. Le rivage s'abaisse de nouveau, et l'on descend dans une plaine toute couverte de bois, qui s'étend de l'Olympe à la mer. La terre qu'on foule aux pieds est noire et profonde; cette terre vigoureuse, laissée à elle-même, s'est revêtue d'une végétation magnifique. On s'enfonce sous de grands massifs d'arbres; on se perd dans des fourrés d'arbrisseaux de cent espèces. Le paliure, le plus incommode et le plus impénétrable des buissons épineux, forme le fond de toutes ces broussailles, auxquelles se mêle une incroyable confusion, tout un débordement de plantes grimpantes.

[1] *Northern Greece*, XXX.

Chaque fois que nous voulions nous écarter un peu du sentier, notre guide était obligé de nous ouvrir un chemin avec son *kandjiari*. Ajoutez que le sol est humide, baigné d'eaux stagnantes ou détrempé par des sources; c'est une forêt qui pousse dans un marécage.

J'arrivai enfin à Malathria, situé près d'une petite rivière qu'on appelle Potoki. C'est bien le plus misérable hameau que j'aie vu de ma vie. Il est composé de vingt-cinq ou trente cahutes, que les paysans ont construites eux-mêmes en tressant des branchages, comme on ferait un panier. Dans quelques-unes, et ce sont les mieux installées, on a réservé une petite chambre enduite à l'intérieur de boue pétrie. Les toits sont faits de roseaux. Tout aux environs, les habitants ont ouvert des champs en incendiant les bois; le maïs, qui aime les terres humides, y vient à merveille. Cependant on n'a pu qu'à grand'peine rassembler quelques paysans grecs des montagnes voisines; ils redoutent les fièvres, qui séjournent tout l'été sous l'ombre de ces bois magnifiques. Pour attirer les colons, le propriétaire (c'est toujours Reschid-Pacha) est obligé d'abaisser d'un dixième la contribution du tchiflik. Les hommes seuls demeurent là toute l'année, et c'est seulement à l'approche de l'hiver qu'on voit arriver les femmes et les enfants.

Ce village s'appelle proprement Kalyves de Malathria. Celui que vit le colonel Leake, et qu'avait fondé Ali-Pacha, était situé de l'autre côté de la rivière, un quart de lieue plus à l'est; il était bâti en pierres, et disposé en carré d'après un plan uniforme. On en voit

encore les ruines, et les paysans ne manquent pas de montrer, au milieu des décombres, la borne sur laquelle le terrible Ali mettait le pied pour monter à cheval.

Les vestiges antiques indiqués par le colonel Leake se trouvent entre l'ancien et le nouveau Malathria. Le savant voyageur anglais avait reconnu d'abord l'emplacement d'un stade et d'un théâtre. Il donne au théâtre 38 mètres de rayon ; le stade lui parut avoir des dimensions en rapport avec celles des autres stades de la Grèce. Il vit au même endroit le soubassement d'un vaste édifice. Plus loin, il avait observé quelques traces de fondations qui devaient appartenir aux murs de la ville ; mais il n'avait pas pu suivre ces traces, faute d'un guide. Du théâtre, il ne reste plus aujourd'hui qu'un talus en terre formant une légère courbure : ce n'est qu'une faible partie de l'hémicycle qu'occupaient les gradins. On voit toutefois que ce théâtre de Dium n'était pas creusé dans le roc et appuyé contre des hauteurs naturelles ; ici on avait été obligé de former le cercle par des remblais en terre. Je ne pus découvrir rien du stade, ni aucun vestige de cet autre édifice dont le colonel Leake vit les soubassements. Cinquante ans suffisent pour changer tout à fait l'aspect du sol, dans un pays envahi à la fois par les eaux et par la végétation.

Je fus plus heureux pour la ville même, dont les murailles et les monuments ont à peu près disparu, mais dont le plan est resté, pour ainsi dire, empreint sur le sol. On reconnaît l'emplacement qu'elle occupait aux pierres répandues en cet endroit au milieu

des bois et des champs de maïs. Contrairement à l'usage adopté généralement par les Grecs, elle était située en rase campagne, et n'avait même pas d'acropole. C'est qu'il n'y a dans les environs aucune hauteur, aucun de ces plateaux isolés dont les anciens savaient si habilement tirer parti pour la beauté autant que pour la sûreté de leurs villes. Dium devait tout à l'art,et la nature n'avait rien fait pour la protéger. La faible rivière de Potoki, qui coule vers l'est, ne peut pas être considérée comme une défense; tout au plus avait-on pu la détourner dans les fossés.

La ville était petite : je pense qu'elle n'avait pas beaucoup plus d'un kilomètre en longueur comme en largeur. Elle formait un carré régulier : on peut encore aujourd'hui, en s'enfonçant dans les bois, suivre l'enceinte sur trois de ses côtés. Du côté du midi seulement, toute trace semble avoir disparu. Vers l'est, la direction du rempart n'est indiquée que par un amas de terre et de pierres entassées sur une longue ligne. Mais à l'ouest et au nord, je retrouvai partout les fondations d'une belle muraille hellénique en marbre blanc, à double revêtement, flanquée de tours carrées. Ces tours présentent un front de $6^{m},70$; leur saillie est de $5^{m},78$. Les deux lignes d'assises qui sortent encore de terre suffisent pour donner une idée de l'étonnante perfection du travail. La construction est tout à fait régulière; les pierres, qui ont $1^{m},70$ de long, sont assemblées avec la dernière précision, et ravalées même sur leur face extérieure. On n'eût pas mis plus d'art et de symétrie, s'il se fût agi d'un pa-

lais ou de la cella d'un temple. Du côté de l'est, cette muraille est encore aujourd'hui bordée d'un fossé profond; je crois même, en quelques endroits, avoir remarqué qu'il était double.

En suivant le mur septentrional, je trouvai, enfoncé en terre, un petit fronton ionique orné de moulures et de denticules, débris d'un tombeau ou de quelque petit édifice, comme un monument choragique. Plus loin, de grands blocs irréguliers, rangés sur deux lignes convergentes, forment une espèce de soubassement triangulaire; ils s'appuient contre le revêtement intérieur de la muraille et font en-dedans de l'enceinte une saillie de 10 à 12 pieds. On se figure difficilement quel pouvait être l'usage de cette construction. Je suppose qu'un épais massif s'élevait autrefois jusqu'au niveau du rempart; il était destiné peut-être à soutenir à cette hauteur un petit temple, qui se montrait ainsi au-dessus de créneaux, comme celui de la Victoire dans l'acropole d'Athènes. A quelques pas de là, sont jetées pêle-mêle des pierres provenant de diverses constructions. Je remarquai plusieurs piédestaux ornés de moulures sur trois de leurs faces; ils étaient faits évidemment pour s'appuyer, avec les statues qu'ils portaient, contre le mur d'un édifice. Ces détails s'accordent avec ce que les anciens nous rapportent de la ville de Dium : « Elle n'était pas « grande, dit Tite-Live; mais elle était décorée d'é« difices publics et d'une foule de statues : ses fortifi« cations étaient une merveille [1]. »

[1] T.-L., XLIV, 7.

J'aurais voulu retrouver surtout les restes du fameux temple de Jupiter, ou reconnaître au moins, avec quelque certitude, l'emplacement qu'il occupait. Il n'était pas situé dans la ville [1], mais à quelque distance, au milieu d'une enceinte environnée de portiques et de colonnades. C'était là, dans ce *téménos*, qu'étaient accumulées d'innombrables offrandes, des vases, des trépieds pour les sacrifices, et surtout des statues, dont plusieurs étaient d'or [2]. On y voyait celles de tous les rois de Macédoine. Les anciens parlent aussi d'un fameux groupe équestre de Lysippe, qui fut plus tard transporté à Rome par Métellus, après sa victoire sur le faux Philippe. Ce groupe représentait Alexandre, et autour de lui les vingt-cinq cavaliers du corps des Hétaires, qui avaient été tués au combat du Granique : c'était, dit un auteur, « tout un escadron de statues [3]. » Le théâtre et le stade était très-probablement compris, selon l'usage, dans l'espace consacré : l'art dramatique, en Grèce, faisant partie de la religion, ces monuments étaient naturellement des dépendances du sanctuaire. On peut alors supposer que le temple se trouvait placé vers l'endroit où se voient quelques vestiges du théâtre, et sur le lieu même où le colonel Leake observa les traces d'un reste de soubassement. Il faut donc se le représenter comme s'élevant à l'ouest de la ville, dans la partie de la plaine qui s'étend entre la muraille occidentale et le pied du mont Olympe.

[1] « ... Partem planitiæ aut Jovis templum aut oppidum tenet. » (T. L., XLIV, 7.)

[2] Polyb., IV, 62. T.-L., XLIV, 6. Diod., XXX, 11.

[3] Arr., *Exped.*, I, 16. Vell. Paterc., I, 9.

De tant de monuments qui remplissaient la ville de Dium et qui décoraient ses environs, il reste, comme on voit, bien peu de chose. Sur les bords du Potoki, près d'un gué, les habitants me montrèrent encore des traces de soubassements à fleur de terre. Au nord de Malathria, et dans le voisinage d'un autre village, qu'on appelle Phtéri ou Karitza, je crus reconnaître un aqueduc se dirigeant du nord au sud : c'est une voûte souterraine, construite avec de grandes pierres de taille, ajustées sans ciment. Ajouterai-je qu'on trouve dans l'église du vieux Malathria une base de colonne corinthienne, et dans une chapelle d'H[os] Dhimitrios, à moitié route de Litokhoro, un chapiteau ionique de style romain, et quelques fragments de sculpture byzantine? Des fouilles mettraient certainement à découvert de nombreux débris, qu'un sol profond et une végétation vigoureuse ensevelissent maintenant. Je voulais faire ouvrir la terre en quelques endroits; mais l'inondation dont j'ai parlé, qui nous surprit le lendemain de notre arrivée à Malathria, et qui couvrit d'eau tout le pays, me força à renoncer à mon projet.

On lit dans Pausanias que le tombeau d'Orphée, après la ruine de Libèthres, avait été transporté à Dium [1]. C'était une colonne surmontée d'une urne de marbre ; ce monument était situé à vingt stades, c'est-à-dire à une lieue de la ville, dans la direction de la montagne. Le même auteur nous rend compte à ce

[1] Paus., *Béot.*, 30.

propos d'un phénomène physique assez curieux : il rapporte qu'aux environs de Dium une rivière nommée Hélicon, après un cours d'environ soixante-dix stades (trois lieues et demie), disparaissait sous terre pendant vingt-deux stades (un peu plus d'une lieue) ; elle reparaissait alors, et, prenant le nom de Baphyras, devenait navigable au moment de se jeter à la mer[1]. Tite-Live nomme également le Baphyras ; il parle de vastes étangs que cette rivière formait à son embouchure, et qui occupaient une partie de la plaine[2] : c'était comme une espèce de port pour la ville de Dium. Chez les poëtes, les eaux claires du Baphyras[3] ne sont pas moins chères aux Muses Piériennes que le haut rocher de Libèthres et la source de Pimpléa. La légende racontait que cette rivière s'était enfoncée ainsi sous terre depuis le jour où les Ménades avaient voulu s'y laver du sang d'Orphée.

La rivière qui s'appelle Potoki est évidemment l'ancien Baphyras, et les mêmes phénomènes se reproduisent encore aujourd'hui. Ses eaux viennent de cette partie de l'Olympe qui avoisine le passage de Pétra. Leur source principale est située près du hameau de Vrondoussa, et s'appelle Svoro (c'est un mot

[1] Paus., *Béot.*, 30.

[2] T.-L., XLIV, 6. — Comparer un passage d'Athénée sur les *sèches*, poisson de mer qu'on trouvait dans l'embouchure du Baphyras (Ath., VII, 327).

[3] .... Κεκλαυσμένος
Νύμφαισιν αἳ φίλαντο Βηφύρου γάνος
Λειβηθρίην θ' ὕπερθε Πιμπλείας σκοπήν.

C'est-à-dire les Muses. (Lycoph., 273.)

bulgare, qui désigne toute eau jaillissante). Après avoir coulé longtemps dans la direction du sud-est, elles disparaissent sous terre, et l'on ne trouve qu'un lit de torrent desséché, que les habitants nomment Xérolakko (le Val sans eau). Elles reparaissent vers le village de Karitza, où elles prennent le nom de Potoki; puis elles vont passer entre les Kalyves de Malathria et l'ancien emplacement de Dium. En cet endroit la rivière est encore grossie par les deux belles sources de Kyrtévrysi et de Gargari. Cette dernière porte un nom de forme antique[1]; elle jaillit avec une extrême abondance au milieu d'une forêt de plantes grimpantes et baigne au loin le pied des platanes. Elle s'étend entre le mur de la ville et l'ancien théâtre; c'est probablement là cette source du Baphyras qu'on avait consacrée aux Muses, et la rivière perdait en cet endroit le nom d'Hélicon. Le Potoki, à partir de Malathria, devient un assez large cours d'eau, qui forme, en se répandant, de vastes marais; mais ces marais ne sont plus aujourd'hui navigables. La rivière semble même avoir changé son cours ancien en les traversant; elle va confondre son embouchure avec celle du torrent de Litokhoro, près de la petite échelle d'H^{os} Théodhoros, dont elle prend le nom. Strabon prétend qu'il y a environ sept stades (1 kilomètre et demi) de Dium jusqu'à la mer, et Tite-Live comptait la même distance (un peu plus de 1 mille), en partant du pied de l'Olympe[2]. Au-

[1] De γαργαίρω.
[2] Strab., 330. T.-L., XLIV, 6.

jourd'hui, les habitants mettent deux heures pour aller de Malathria jusqu'à l'Échelle.

On peut attribuer avec quelque certitude au roi Archélaos la plus grande partie des constructions qu'on admirait à Dion. C'est lui qui avait fait la fortune de cette petite ville, en y instituant la fête solennelle des Olympies [1], grande panégyrie en l'honneur de Jupiter et des Muses, qui ne le cédait en rien aux plus brillantes de la Grèce. Elle durait neuf jours, et chacune de ces journées était consacrée particulièrement à l'une des neuf Muses. Les anciens nous parlent de banquets, de jeux, de représentations dramatiques. Nécessairement Archélaos avait dû rendre la ville digne de la grande solennité qu'on y célébrait. C'est donc à lui qu'il faut faire remonter la fondation du théâtre et du stade. Il est à supposer aussi qu'il fit bâtir le temple et qu'il remplaça quelque antique sanctuaire par un édifice plus somptueux et d'un goût plus moderne. Je joindrais encore aux ouvrages qui datent de son règne cette belle et solide muraille en marbre blanc, qui était à la fois un ornement et une défense; car, suivant Thucydide, il fut le premier qui construisit des places fortes dans la Macédoine [2]. Il est vrai que ces murs furent ruinés en 220, par les Étoliens [3]; mais ils ne le furent sans doute pas de fond en comble, et les soubassements qui en restent doivent remonter au temps de la première construction.

[1] Diod., XVII, 16. Arr., I, 11. Dio *Orat.*, II, p. 73.
[2] Thuc., II, 100.
[3] Polyb., IV, 62.

Ce n'est pas seulement par amour pour les arts et par goût pour le faste qu'Archélaos se plut ainsi à embellir la petite ville de Dion : il y voyait certainement un grand intérêt politique. Ce prince avait compris le premier que la Macédoine devait se tourner tout à fait vers la Grèce, et, pour y dominer plus tard, commencer par se faire grecque elle-même. Il fallait éblouir les Grecs en les imitant, et leur faire perdre l'habitude de considérer les Macédoniens comme des barbares. Ce n'est pas en se tenant renfermé dans l'antique et lointaine cité d'Édesse qu'on pouvait exercer cette influence. Dion devint la ville grecque des rois de Macédoine. Sa position près de la frontière méridionale, au pied de cet Olympe qui était la demeure des divinités helléniques, la désignait pour ce rôle important. C'est là que les princes macédoniens purent désormais venir faire parade de leur goût pour les arts et pour les mœurs de la Grèce et du culte qu'ils rendaient à ses dieux. Sans doute, Archélaos ne comptait pas voir, de son temps, Athènes, Sparte, Corinthe, accourir aux jeux de Dion ; mais il y réunissait déjà les habitants de toutes les riches colonies grecques de la côte de Macédoine, qui tombèrent les premières sous la domination macédonienne.

Au temps de Philippe et d'Alexandre, ce fut un bien autre concours. Après la prise d'Olynthe, Philippe est devenu assez fort pour braver l'opinion de la Grèce : où vient-il étaler le scandale de sa victoire, faire éclat de sa puissance et de ses richesses, exercer cet esprit de séduction qui était chez lui si puissant ? C'est à

Dion [1]; il y célèbre la fête des Olympies. On y accourt de tous les coins de la Grèce; au milieu des festins et des réjouissances, « c'était à qui, dit un his-« torien, se donnerait au roi de Macédoine et lui « vendrait sa patrie [2]. » Alexandre, avant de partir pour la Perse, vient aussi à Dion renouveler les mêmes jeux et les mêmes sacrifices; il y traite avec une magnificence inouïe ses généraux et les députés de tous les états de la Grèce [3]. Il avait si bien compris l'importance de cette ville et de son sanctuaire, que, dans son testament, il nommait le temple de Dion parmi ceux qu'il voulait faire reconstruire plus en grand et avec plus de magnificence [4]. C'était la ville d'apparat et, pour ainsi dire, la ville de réception des rois de Macédoine, celle qu'ils se plurent à embellir de toutes les manières; comme ces vestibules des maisons antiques qu'on décorait avec un luxe tout particulier, pour y faire accueil aux clients et aux étrangers.

Mais, si l'importance de Dion date du règne d'Archélaos, il ne faut pas oublier que cette ville existait avant lui. Elle est déjà citée du temps de son prédécesseur Perdiccas [5]. Était-elle même d'origine macédonienne, et n'y avait-il pas dans ces lieux, dès le temps des Piériens, un antique sanctuaire de Jupiter et des Muses? Les Piériens, selon toute vraisemblance, adop-

[1] Demosth. *de fals. legat.*, 401.
[2] Voyez toute la description. Diod., XVI, 55.
[3] Voy. Diod., XVII, 16.
[4] Diod., XVIII, 4.
[5] Thuc., IV, 78.

tant le culte de Jupiter, qu'ils trouvaient établi dans l'Olympe, l'avaient associé de bonne heure à leur culte des Muses. Les Muses piériennes se distinguent justement des anciennes Muses de la Grèce, parce qu'elles sont filles de Jupiter. Les Piériens, en transportant leurs croyances dans les montagnes de la Béotie, n'avaient pas séparé ces deux cultes : « Muses de « l'Hélicon, dit Hésiode, vous qui dansez de vos « pieds délicats autour de l'autel du puissant fils de « Saturne ! »

Sous les successeurs d'Alexandre, Dion, par sa position de ville frontière, continue à jouer un rôle important. Ce n'était pas cependant une place très-forte; on ne voit pas qu'elle ait jamais soutenu de siége. Sous le règne de Philippe, père de Persée, à l'approche d'une bande de pillards étoliens, les habitants s'enfuient en masse; l'ennemi entre dans la ville, détruit le gymnase, les portiques du temple, pille les offrandes et renverse les statues des rois[1]. En 169, ce sont les Romains, qui, sous le consul Philippus, s'avancent jusqu'à Dion : Persée fait retirer à Pydna la population tout entière, et y emporte ce qu'il y avait de plus précieux dans la ville, comme les statues d'or[2]. Mais, si Dion n'était pas une place de guerre, c'était du moins un centre d'opérations excellent, situé à portée des différents passages de l'Olympe, au croisement de la route de Tempé et de celle de Pétra, et

[1] Polyb., IV, 62.
[2] Diod., XXX, 11.

couvert par la ligne de l'Énipée. Le roi Philippe, avant de descendre en Thessalie pour livrer la bataille de Cynoscéphales, y établit un camp de manœuvres, où il exerce 23,000 hommes [1]. Les marais et les bois ne couvraient pas alors, comme aujourd'hui, tous les environs : la plaine était libre et défrichée. C'est là aussi que Persée s'était posté en observation avec toutes ses troupes pour attendre le consul Philippus, devant lequel il se retira ensuite avec tant de précipitation. Les Romains, si nous en croyons Tite-Live, ne s'approchèrent qu'avec respect de cette ville sacrée [2] : le camp fut établi près du temple, afin de mieux garder l'enceinte contre les pillards. Le consul admira dans la ville les murailles, les édifices publics, le nombre des statues [3]. Forcé ensuite par le manque de vivres à se retirer sur Phila, il se contenta de faire abattre les créneaux des murailles, que Persée rétablit presque aussitôt [4].

Après la conquête, l'excellente position de Dium, la fertilité de la plaine qui l'entoure, comme aussi la renommée de son temple, déterminèrent les vainqueurs à y fonder une colonie [5]. Nous ne trouvons pas ce fait seulement dans les livres ; nous avons des monnaies de bronze de cette colonie depuis Tibère jusqu'à l'époque des trente tyrans. Elle porte le plus souvent le

[1] T.-L., XXIII, 198.
[2] XLIV, 7.
[3] Ce qui prouverait que l'Achéen Polybe a peut-être exagéré les dégâts commis par les Étoliens.
[4] T.-L., XLIV, 8.
[5] Ptolem., III, 13. Comp. Plin., IV, 10.

titre de *Colonia Julia Diensis*, ce qui prouve qu'elle avait été fondée par Jules César, ou, pour mieux dire, projetée par lui et établie par Auguste. Suivant Ulpien, elle aurait été formée de colons italiens; car elle n'avait que le droit italique. J'ai trouvé plusieurs de ces monnaies, dont une seule à Malathria. Les paysans n'y sont pas habitués, comme dans la plaine de Salonique, à faire commerce de médailles : ils gardent celles d'argent comme des talismans, et jettent celles de cuivre comme des objets de nulle valeur. On trouve représentées sur les premières monnaies de Dium diverses figures, par exemple celle de Livie. C'est plus tard, sous les Antonins, lorsque partout les colonies commencent à s'attacher aux traditions locales, qu'on voit apparaître la figure de Jupiter. Sur une médaille qui porte la tête de Néron, on lit : *Colonia Claudia Dium :* était-ce une flatterie gratuite, ou cet empereur avait-il embelli la ville par quelques constructions ?

Avec le christianisme, Dium devient nécessairement un siége épiscopal, et le nom d'un certain Palladius, évêque de Dium, se lit parmi les signatures du concile de Sardique, en 347 [1]. Enfin nous avons des preuves de l'existence de cette ville jusqu'au milieu du moyen âge. Elle est marquée sur la carte de Peutinger, dans l'itinéraire de Jérusalem ; Jornandès la nomme parmi les villes des environs de Salonique occupées par les Goths, sous Théodemir; vers le milieu du dixième siècle, elle est encore comptée par Cons-

[1] Palladius a Macedonià de Diu (*sic*).

tantin Porphyrogénète au nombre des cités de la Macédoine.

---

6. Monastère d'H^{os}-Dhionysios : cimes de l'Olympe.

Le grand ravin de Litokhoro est un des chemins par lesquels on s'élève jusque sur les sommets de l'Olympe. Mais on peut partir de Malathria et ne rejoindre ce ravin que beaucoup plus haut, vers le monastère d'H^{os} Dhionysios : la route est même ainsi plus facile. C'est par là que nous fîmes l'ascension de l'Olympe.

La première station est au métokhi de la Skala[1], Cette métairie, qui dépend du monastère, est située à trois heures de Malathria et sur les premières pentes de la montagne. On me montra dans les environs un endroit qui porte le nom de Paléo-Malathria (vieux Malathria) : c'est probablement la plus ancienne position du village de ce nom, qui descendit plus tard dans la plaine. Près de là se trouve une fontaine, où l'on voit une longue inscription latine. Mais les moines ont fait creuser la pierre pour recevoir les eaux, et les lettres sont presque complétement effacées. Je déchiffrai seulement quelques syllabes, et je crus reconnaître qu'il s'agissait d'une inspection faite par un magistrat romain[2]. Je regrettai d'autant plus de ne pouvoir en lire davantage que cette inscription doit avoir été prise sur les ruines de Dium.

[1] Ainsi appelé d'une route en zig-zag qui y conduit.
[2] Inscript. n° 25.

Au métokhi, nous changeâmes nos chevaux contre des mulets : c'est là que commence véritablement l'ascension. Un chemin bien tracé et bien entretenu, qui s'élève en tournant au milieu des pins et des châtaigniers, nous conduisit en trois heures à H^{os} Dhionysios. Notre guide, un berger de la montagne, chantait en nous précédant une chanson tout à fait appropriée à la circonstance ; elle commençait par ces mots : « Je suis monté au plus haut de l'Olympe, et j'ai pro« mené mes yeux sur la mer ! »

H^{os} Dhionysios jouit d'une grande réputation dans toute l'Église grecque. Sa position est unique au monde. Il est perdu dans les profondeurs d'un immense ravin, entre deux murailles, qui se dressent à perte de vue portant les pins suspendus en longues files à tous les rebords du rocher. C'est au milieu de cette nature sauvage qu'on aperçoit la masse grise du monastère. Des bâtiments disposés en carré, avec une galerie intérieure percée d'arcades en plein cintre, forment le cloître. L'église, qui occupe le centre, est une vieille basilique byzantine, surmontée de cinq coupoles. Il faut entendre les moines parler de l'antique splendeur de cette église, des peintures qui la décoraient, de son horloge, de la couverture en plomb qui revêtait les cinq coupoles. Tout a disparu en 1828. Les Turcs accusèrent les moines de donner asile aux Klephtes et mirent le feu au couvent. Ils avaient apporté des barils de poudre pour faire sauter l'église; mais cette architecture massive résista à l'explosion, qui endommagea seulement le toit et détruisit toute la décoration inté-

rieure. Les dégâts ne furent réparés que dix ans plus tard; on voit encore plusieurs parties des bâtiments ruinés, et partout les traces du feu.

Nous ne trouvâmes à H^os Dhionysios, comme dans tous les couvents du pays, qu'une dizaine de moines. Pourtant la richesse du monastère est en proportion de sa renommée. Il possède des terres jusqu'en Russie; il en avait encore, il y a peu de temps, en Moldavie. Outre les vignes et les champs que les pères font cultiver autour du métokhi de la Skala, quelques higoumènes intelligents ont su tirer un excellent parti des forêts mêmes de l'Olympe : sur le torrent, au fond du ravin, ils ont établi sept ou huit petites scieries hydrauliques, qui passent pour une merveille dans toute la contrée. Des ouvriers albanais, accoutumés à ce genre de travail, viennent chaque hiver faire des planches et des poutres avec les sapins de la montagne. On transporte ensuite le bois à la petite échelle d'H^os Théodhoros, où il est embarqué sur des caïques.

J'interrogeai les moines sur l'origine et sur l'histoire de leur couvent. L'higoumène prétendait qu'il avait été fondé par saint Denys, puis agrandi et, pour ainsi dire, fondé une seconde fois par le tzar Pierre le Grand. Un autre père, venu d'Athènes, qui se piquait de savoir et de critique, m'expliqua que le Dhionysios dont il s'agissait n'avait rien de commun avec le disciple de saint Paul. C'était un moine des couvents de Météora en Thessalie, qui vint dans l'Olympe vers le douzième siècle, y rassembla des religieux et construisit le monastère. En effet, il n'y a pas une chapelle en Macé-

doine et en Thessalie où l'on ne retrouve l'image de ce Dhionysios, qui est un saint en grand honneur dans toute la contrée. Il est représenté avec le costume des abbés du rit oriental, portant le bonnet de feutre entouré d'un long crêpe et le manteau noir traînant; il tient d'une main la crosse en forme de tau, et de l'autre son église à cinq coupoles. Le même père niait l'intervention de Pierre le Grand; mais il racontait qu'il y a un demi-siècle cinq navires chargés d'ornements sacrés et de présents de toute espèce vinrent mouiller à l'échelle d'Hos Théodhoros : c'était de la part des princes de Russie. Toutes ces richesses périrent dans l'incendie de 1828; il n'en reste qu'une bannière d'un précieux travail.

Le véritable nom du monastère, celui sous lequel il fut fondé par Dhionysios, est la Sainte Trinité, comme à Sparmo. On dirait que, dans cette montagne consacrée au grand dieu du paganisme, les chrétiens n'ont voulu placer leurs sanctuaires sous aucune autre invocation que celle de Dieu en personne.

A partir d'Hos Dhionysios, on suit le lit du ravin, qui monte entre deux forêts suspendues. Les grands arbres qui les forment sont presque exclusivement les hêtres dans le fond des gorges, et plus haut les pins, surtout une espèce au feuillage noir et serré que les habitants appellent ῥόμπολα. Ces forêts du haut Olympe sont pleines de bêtes de toute espèce; les cerfs, les chevreuils s'y trouvent en abondance. Dans les régions supérieures habitent les chamois, ἀγριόγιδαις; nous les voyions d'en bas courir par petites bandes sur les plus

hauts rochers et faire rouler en fuyant des pierres au fond des précipices. Il paraît que les ours sont inconnus dans l'Olympe, et c'est à saint Dhionysios qu'on le doit ; je tiens le fait de la bouche même de l'higoumène. Dhionysios s'acheminait un jour vers le monastère ; comme il avait un instant laissé son cheval attaché le long du sentier, il trouva un ours qui était en train de le dévorer. Le saint transporta aussitôt le harnais sur le dos de la bête féroce, et continua tranquillement sa route, sur cette monture d'une nouvelle espèce. Aucun de ces animaux ne reparut depuis dans la montagne. Je ne rapporterais pas cette légende par trop naïve, si elle n'était comme un souvenir de la fable d'Orphée apprivoisant les bêtes sauvages de l'Olympe. C'était aussi une croyance chez les anciens que l'accès de la montagne sacrée était interdit aux loups [1], et probablement à toutes les bêtes malfaisantes.

On arrive en deux heures à Khristomilo, qui est la plus élevée des scieries de la montagne. En cet endroit, le torrent qu'on a suivi jusqu'alors se divise en plusieurs ravins impraticables. Descendus de nos mulets, il nous fallut alors gravir devant nous, pendant quatre grandes heures, une interminable pente qu'on appelle Mavrolonggo (le Bois-Noir), à cause des grands pins qui la couvrent du bas jusqu'en haut. C'est comme une étroite arête, qui se continue en montant toujours, entre deux ravins formés par les bras du

[1] Théophrast. ap. Ælian. (*Nat. animal.*, III, 22).

torrent. Le sol est une terre fine, qui s'éboule à chaque instant sous les pieds, et que tapisse encore une herbe glissante. On ne peut imaginer montée plus magnifique et en même temps plus pénible. Nous comprenions facilement que les Turcs, comme nous l'assurait notre guide, ne se fussent jamais élevés, en chassant les Klephtes, plus haut que le pied du Mavrolonggo.

Au sortir de ces bois, on touche à la dernière limite de la végétation dans l'Olympe : tout ce qui règne au-dessus est nu, couvert de pierres, auxquelles se mêlent çà et là quelques touffes de gazon brûlées par le vent. On se trouve à l'entrée d'un vaste amphithéâtre de grandes roches coupées à pic, qui s'ouvre en cet endroit de la montagne, et qui est formé par les escarpements de ses plus hautes cimes. Toute cette région des sommets est faite d'un marbre gris [1], disposé par couches horizontales, énorme masse calcaire qu'ont soulevée sans doute, au temps des révolutions géologiques, les roches fondues, les serpentines en ignition, dont on retrouve partout des épanchements dans les plus profonds ravins. Ce marbre rompu, cassé par l'effet de l'hiver, accumule sur les pentes nues des entassements considérables de pierres croulantes. Partout aussi s'ouvrent de profondes crevasses, où la neige reste toute l'année. C'était une denrée dont les habitants de la Piérie faisaient commerce dans l'antiquité : ils allaient la chercher sur les sommets et

[1] Le même marbre forme presque partout en Grèce la croûte supérieure du sol.

l'entassaient ensuite dans des glacières : « Donnez-« moi, dit un poëte[1], de cette neige que le froid « Borée a cachée sur les flancs de l'Olympe, et dont « on a adouci la rigueur en l'ensevelissant toute vive « dans la terre de Piérie. » Nous trouvâmes encore un paysan, qui venait tailler en blocs la neige de l'Olympe, pour la transporter à Larisse.

Au fond de ce cercle immense, se dresse une roche d'un aspect remarquable, large, déchirée par le haut, taillée en forme de coquille. C'est le second des sommets de l'Olympe, le plus élevé parmi ceux qui se groupent au midi. On l'appelle Kaloghéros (le Moine), et la légende rapporte qu'il sert de tombeau à saint Dhionysios. Un peu plus loin, toujours vers le midi, se montrent plusieurs cimes arrondies, groupées comme les nombreuses coupoles d'une basilique byzantine. Ce sont les cimes qui dominent Karya et Sparmo et tous les plateaux environnants. La plus élevée d'entre elles est le troisième sommet de l'Olympe : les habitants de Karya l'appellent Itchouma. Ils prétendent qu'on y voit une grande plaque de marbre qui porte des lettres; mais j'y trouvai seulement une de ces colonnes en pierres sèches que les bergers du pays construisent pour observer d'en bas la hauteur des neiges. Quelques fragments de briques prouvent qu'on avait jadis élevé dans ces lieux une petite église grecque.

Le plus haut de tous les sommets de l'Olympe, le

[1] Ap. Athenæum, III, 125.



pic d'H[ce] Hilias, se dresse tout à fait vers le nord. On met encore environ trois heures pour y arriver, en suivant une espèce de plate-forme qui règne sur les hauteurs. Ce sommet est formé lui-même de deux pointes réunies par une crête; sur la plus élevée est construite une pauvre chapelle du prophète Élie, battue par les vents, si petite qu'on peut à peine s'y tenir debout, et faite avec des pierres brutes ramassées sur la place. La hauteur du pic d'H[ce] Hilias au-dessus du niveau de la mer est évaluée, d'après les triangulations des cartes marines anglaises, à 9,754 pieds, qui font 2,972 de nos mètres. Un géomètre ancien, nommé Xénagoras, avait déjà calculé cette hauteur; mais, prenant pour point de départ la haute plaine de Perrhébie, il compte 10 stades et 1 plèthre, moins 4 pieds, ce qui fait 1,877 mètres. Les mesures avaient été prises à la règle, disait l'inscription qu'il avait fait placer dans le temple de Pythion en Tripolide[1]. La vue qu'on embrasse de ces différents sommets de l'Olympe est immense. On voit d'un côté toute la Macédoine, de l'autre, toute la Thessalie, dont les lacs et les rivières semblent tracés comme sur la carte; une haute montagne, qui se dresse au dernier plan, est le Parnasse. A l'est, la mer forme un vaste cercle depuis le mont Athos jusque par delà l'île de Scyros; à l'ouest, la chaîne du Pinde borne l'horizon de sa longue muraille dentelée.

Sur ce haut plateau de l'Olympe, autour des nom-

[1] Citée par Plutarque, *Vie de Paul Émile*.

breux sommets qui le couronnent, l'imagination des anciens Grecs avait placé la contrée bienheureuse habitée par les dieux. Près de la dernière cime s'élevait le palais de Jupiter, environné d'une campagne fleurie [1], et plus bas étaient rangées les demeures des autres immortels. Un instinct naturel a toujours porté les peuples primitifs à faire du sommet des grandes montagnes le séjour de la divinité. En contemplant du fond des vallées ces régions aériennes, qui paraissent inaccessibles, les hommes se les sont facilement représentées comme un monde à part, différent du monde d'en-bas, et habité par des êtres supérieurs à nous. Ainsi firent les Pélasges, qui probablement les premiers consacrèrent l'Olympe à leur grand dieu Jupiter; plus tard, avec les Hellènes, arrivèrent d'autres dieux, qui prirent rang sur la montagne sainte. Les tribus primitives font d'ordinaire habiter la divinité dans leur voisinage, et ne la placent pas en dehors de l'horizon que peuvent embrasser leurs yeux. Les Grecs, dans ces temps reculés, avaient pour demeure les plaines de la Thessalie, d'où ils voyaient à chaque heure du jour se dresser devant eux l'imposante masse de l'Olympe. C'est là, en vue des cimes sacrées, que se déroula toute une première vie de la race hellénique; c'est là que, par un travail qui dura peut-être plusieurs siècles, d'une foule de croyances confuses sortit et se dégagea le paganisme grec.

[1] Εὗρε δὲ τόν γ' ἀπάνευθε Διὸς θαλερῇ ἐν ἀλωῇ.
(Apoll. Rhod., *Argon.*, III, 112.)



L'Olympe fut comme le théâtre sur lequel les dieux des Hellènes commencèrent à se dépouiller des antiques symboles, pour revêtir une forme plus sensible, plus humaine et en même temps plus poétique. Aussi son nom resta-t-il à jamais attaché à cette brillante transformation de la religion grecque. On appela dieux olympiens ces dieux nouveaux, faits pour la poésie et pour les arts : l'ancien dieu des Pélasges, qu'ils surnommaient Pélor ou le Monstre, devint lui-même le Jupiter Olympien, celui que devait chanter Homère et sculpter Phidias. Lorsque les Grecs, et surtout les tribus éoliennes et doriennes, quittèrent enfin ces contrées, ils emportèrent avec eux le culte des dieux olympiens; et le nom même de l'Olympe se répandit partout sur leur passage. L'Olympe se multiplie pour ainsi dire. On retrouve des montagnes de ce nom à Lesbos, l'île éolienne; près de Smyrne, qui fut d'abord une ville des Éoliens; dans la chaîne de l'Ida, dans celle du Taurus, et jusque dans l'île de Chypre. La Mysie et la Bithynie ont chacune leur Olympe, dont les masses lointaines, vues de la mer, semblent faire un fond au tableau de la côte d'Éolie. En Grèce, un des sommets du Lycée prend le nom d'Olympe; les Doriens de la Laconie ont sur leur territoire, près d'un bois consacré à Jupiter, une montagne qu'ils appellent Olympe. Rappelons-nous surtout le grand sanctuaire d'Olympie, fondé sous l'influence dorienne, qui devint pour les Grecs, dans leurs nouveaux établissements, le centre de la religion du Jupiter Olympien.

Mais l'Olympe de Thessalie n'en restait pas moins le sanctuaire traditionnel de la religion grecque et la montagne de Jupiter. Sur la cime la plus ardue, justement à l'endroit où se trouve aujourd'hui la petite chapelle d'H^{os} Hilias, on dressa plus tard au dieu un autel. Des prêtres, qui partaient sans doute du temple de Dion, y venaient deux fois par an faire un sacrifice solennel[1]. C'est encore, de nos jours, une coutume des moines d'H^{os} Dhionysios de faire chaque année l'ascension de l'Olympe. Pour gagner du temps, ils partent la nuit, à la lumière des torches, et vont dire une messe dans l'église du prophète Élie. Chez les anciens, il n'était pas de merveilles qu'on ne racontât des sommets de la montagne et de cet autel de Jupiter : les offrandes qu'on y exposait restaient toute l'année, sans être enlevées par le vent, ni gâtées par les pluies; l'air était si calme sur ces hauteurs que les lettres écrites sur la cendre de l'autel ne s'effaçaient point[1].

Aujourd'hui même, les habitants des villages environnants ne peuvent se figurer que l'Olympe, tant célébré dans leurs chansons, soit une montagne comme les autres; il ont de la peine à croire qu'il ne recèle pas quelque merveille. Si vous racontez que vous avez fait l'ascension des sommets, ils ne manquent pas de vous dire : « Eh bien! qu'y as-tu trouvé? » Les uns me décrivaient un palais mystérieux, orné de colonnes de marbre blanc, ajoutant qu'un berger l'avait vu jadis, mais qu'on ne le verrait plus; les autres me par-

[1] Solin. Polyhist.

laient d'un vaste cirque où les anciens faisaient célébrer des jeux. Les Klephtes, de leur côté, ont toujours attribué à l'air vif de l'Olympe, à ses neiges, aux sources glacées qui en découlent, des vertus merveilleuses. C'est, dans leurs chants, comme un paradis, où ils viennent se remettre des luttes de la plaine; là le corps se fait plus robuste, les blessures se guérissent d'elles-mêmes, et les membres s'assouplissent pour de nouveaux combats. Dans le reste de la Grèce, on attache aux paroles suivantes une puissance magique: « Du sommet de l'Olympe, des trois cimes du ciel, « où résident les Destinées des Destinées, que ma « propre Destinée m'entende et qu'elle vienne [1] ! »

[1] Ἀπὸ τὸν Ὄλυμπον τὸν κόρυμβον,
τὰ τρία ἄκρα τοῦ Οὐρανοῦ,
ὅπου αἱ Μοῖραι τῶν Μοιρῶν,
καὶ ἡ ἰδική μου Μοίρα
ἂς ἀκούσῃ καὶ ἂς ἔλθῃ!

CHAPITRE IV.

RÉGION A L'EST DE L'OLYMPE

(SUITE).

---

1. Villages de Sphighi et de Kondouriotissa. Défilé de *Pétra*.

Les anciens appelaient Piérie tout le pays compris entre l'embouchure du Pénée et celle de l'Haliacmon. Ptolémée le dit en termes formels, et Strabon donne le Pénée pour limite aux Piériens et aux Magnètes [1]. D'ailleurs il résulte de nombreux témoignages que Dium, Libèthres, étaient des villes piériennes, et que toute cette contrée fut habitée par les Piériens. Pourtant on désignait aussi plus particulièrement sous le nom de Piérie la partie du rivage qui se rattache aux

[1] Strab., 443.



monts Piériens et qui commence au delà de Dium : c'est le pays où nous allons entrer maintenant. Tite-Live dit en parlant du consul Philippus : « Il avait résolu de marcher sur Dium, d'en chasser le roi et de « pousser ensuite jusqu'en Piérie [1]. » Pausanias parle aussi des « Macédoniens qui habitent la ville de Dium, « située plus bas que la Piérie [2]. » La plaine de Malathria est séparée de la plaine voisine, celle de Katérini, par une petite chaîne de coteaux, qui se détache de l'Olympe près du défilé de Pétra, et qui s'avance jusqu'à moitié chemin du rivage : je suppose que c'était là que commençait ce canton de la Piérie proprement dite.

A l'endroit où s'arrête cette chaîne de collines, se trouve un village d'une cinquantaine de maisons, appelé *Sphighi*. Dans une vieille église d'H[os] Prodhromos, située dans les environs, je trouvai de nombreux débris de marbre, des fragments byzantins, et deux inscriptions. L'une, assez longue, mais presque entièrement effacée, n'a de lisible qu'une seule ligne ; les caractères sont grecs et de basse époque ; ils ne présentent aucun sens, à moins qu'on ne veuille y voir deux noms propres inconnus, ceux de Zœpyros et de Mexteus. L'autre pierre est une stèle, qui figure un fronton sculpté, avec deux petites colonnes ioniques. On y lit, en grandes lettres latines, le nom d'une jeune femme, Julia, fille de Caïus, âgée de vingt-huit

[1] T.-L., XLIV, 9.
[2] Paus., *Béot.*, 13.

ans; elle portait le surnom grec d'Augé (αὐγή)[1]. Mais le monument le plus important est un vaste tumulus, qui s'élève à quelque distance; on reconnaît facilement, à sa forme, que c'est un ouvrage fait par la main des hommes, bien qu'avec le temps il se soit couvert de grands chênes. Le colonel Leake ne vit en passant que ce tumulus; à tout hasard il place à Sphighi la ville de Piéria, mentionnée par Suidas et par Étienne de Byzance. Cependant la présence de ce monument, comme celle des deux inscriptions, s'explique assez par le voisinage de Dium : Sphighi n'est qu'à une heure et demie de Malathria. Les anciens plaçaient ordinairement les tumulus près des routes; au pied de celui-ci passait probablement la voie qui conduisait de Dium à Pydna.

A quelque distance à l'ouest de Sphighi, sur le penchant des mêmes collines, on aperçoit le village de *Kondouriotissa*, que le colonel Leake laissa sur sa droite, et qu'il appelle à tort Andréotissa. On y compte aussi une cinquantaine de maisons; c'est un tchiflik d'Ali-Pacha, qui appartient aujourd'hui à un bey de Katérini. Les habitants me conduisirent dans plusieurs églises, dont deux contenaient de nombreux fragments antiques : c'est Hª Paraskévi, qui est ruinée, et la Panaghia, une vieille église byzantine à coupole, située un peu plus haut que le village, près de quelques maisons en ruines, qu'on appelle Paléa-Kondouriotissa. Autour de ces deux églises je trouvai

[1] Inscr. nº 27-28.



treize stèles en forme d'autel, avec des inscriptions grecques; les caractères sont de basse époque, mais antérieurs aux temps byzantins. Le style de ces inscriptions, les formules d'éloge ou de tendresse, les sentences morales, peignent bien la société des derniers siècles de l'empire romain, époque de décadence, mais de mœurs plus douces, où les événements domestiques sont devenus toute la vie des hommes. L'incroyable confusion des noms latins et des surnoms grecs présente aussi comme une image de la population mêlée qui habitait alors la Grèce romaine. Ces monuments ont été élevés par Ulpia Agathéa à son mari Pétronius, par Ulpius Épictétus à sa femme Eutychiané, par Éros à sa femme Longina, par Caïus à sa femme Lyciané, par Thescia à son fils Polynice, par Hérennius, qui, suivant l'usage macédonien, ajoute à son nom celui de sa mère Dionysa, à son fils Dionysodore : on lit sur d'autres pierres les noms d'Ulpius Agathémorus, de Cuspidius et d'une femme appelée Tlès [1]. Cinq de ces inscriptions se trouvent publiées dans le *Corpus* de Bœckh : c'est le voyageur hollandais Georges Dousa qui les donne transcrites en écriture courante, dans son *Itinerarium Constantinopolitanum* (1599). Il ajoute que dans les environs se trouvait jadis une ville du nom de Pavrisium [2].

[1] Inscr. n° 29-37.

[2] La grande source voisine de Malathria est quelquefois appelée Patavrysi (la Source Profonde), et les habitants se servent de ce nom pour désigner les ruines de Dium; Dousa aura sans doute entendu parler de ces ruines, qu'il appelle Pavrisi.

Ces tombeaux ne sont pas les seuls restes qu'on rencontre autour des églises du village. H[a] Paraskévi se trouve sur une butte, au pied de laquelle je remarquai les traces d'un mur de soubassement. Quelques pierres taillées sont éparses parmi les décombres. Dans le cimetière de la Panaghia, on a rassemblé aussi de grandes pierres qui ont appartenu à un édifice antique. Il faut citer surtout une large plaque rectangulaire, épaisse de 0^{m},25, et présentant 2^{m},44 dans sa plus grande dimension, 1^{m},18 dans la plus petite. Elle est ornée de trois côtés d'une moulure ionique, avec rais-de-cœur, oves et denticules. Au dessous de la moulure règne une plate-bande avec des espèces de volutes sculptées en relief. L'exécution de toutes ces sculptures est assez lourde, mais les règles de l'ordre ionique y sont encore observées. Du côté qui n'est pas orné j'observai des traces de scellement : cette plaque se réunissait donc à une autre pièce semblable ; et les deux morceaux formaient l'entablement d'un piédestal, ou d'un petit édifice carré supporté par des colonnes.

D'où proviennent ces restes d'architecture et tous ces tombeaux? La première pensée qui se présente à l'esprit, c'est qu'ils ont été apportés de Dium. Mais les traces de soubassements semblent prouver qu'il y eut au moins dans ces lieux, du temps de la colonie romaine, quelque bourg dépendant de la ville. Les anciens ont laissé si peu de renseignements sur ces contrées, que les noms manquent pour nommer tous les lieux où l'on rencontre des ruines. Si je ne

place pas en cet endroit la ville de Piéria [1], c'est que rien n'est plus incertain que sa position; son existence même est tout à fait contestable. Il est trop facile de doter chaque petite peuplade d'une ville qui porte son nom. Étienne de Byzance est coutumier du fait : chez les Perrhèbes il nomme aussi une ville de Perrhébia et même un mont Perrhébus; les Ænianes ont leur ville d'Ænia et leur fleuve Ænus. Cette géographie trop symétrique est assez suspecte; et tous ces noms concordent trop bien entre eux pour n'être pas souvent inventés. Je verrais plutôt ici les restes d'Hatéra, une bourgade située sur la voie romaine, au nord de Dium. Il est vrai que la table de Peutinger marque entre ces deux points une distance de douze milles, qui font quatre lieues et demie; mais sur cette carte les distances sont évidemment exagérées.

Arrivé à Kondouriotissa, je résolus de m'enfoncer de nouveau dans la montagne. Je me trouvais dans le voisinage du défilé de *Pétra,* et je tenais à traverser ce passage, qu'aucun voyageur n'avait encore décrit. La route qui y conduit suit d'abord une sorte de vallon entre le pied de l'Olympe et les collines de Kondouriotissa. Elle laisse sur la gauche Vrondoussa, dont il a déjà été question, un hameau qui porte un nom antique et tout à fait digne de l'Olympe [2]; puis elle s'élève insensiblement en traversant un pays couvert d'une forêt de chênes. Au bout de trois heures, on arrive au monastère de Pétra, situé au milieu de bois et

[1] Steph. Byz. Suid.

[2] De βροντή, tonnerre.

de pâtis, sur de hautes pentes, d'où la vue domine toute la plaine de Katérini ; au-dessus, se dressent le flanc septentrional et les grands sommets de l'Olympe, qui nulle part n'est plus escarpé qu'en cet endroit. C'est un monastère diocésain soumis à l'autorité de l'évêque ; l'higoumène fait remonter sa fondation à l'empereur Andronic. En effet, un couvent de ce nom est cité dans l'histoire du Bas-Empire ; et le métropolitain de Salonique y relègue, en 1342, un moine partisan de Cantacuzène [1]. Je n'y trouvai rien d'intéressant, si ce n'est une très-vieille sculpture byzantine représentant saint Dimitri. On sait que les images sculptées ont été prohibées de très-bonne heure dans l'église d'Orient; aujourd'hui, quand le hasard en fait découvrir d'anciennes, on ne les admet qu'à l'extérieur du sanctuaire.

Le défilé s'ouvre une demi-lieue plus loin que le monastère. Cette longue gorge, qui coupe en deux la chaîne de l'Olympe, n'est encore qu'un immense ravin, formé par le cours supérieur du Mavronéri, l'un des torrents de la plaine de Katérini. L'entrée en est surtout magnifique ; elle offre un de ces paysages qui étonnent les yeux. De grandes pentes boisées sont disposées de manière à former un vaste cercle : on dirait que c'est le torrent lui-même qui, débouchant par le fond et décrivant une courbe, écarte de tous côtés les montagnes. Au centre de ce cercle, se dresse une roche pointue, escarpée, isolée de toutes parts et tail-

[1] Cantac., III, 35.

lée comme une pyramide aiguë à trois faces. Le torrent et l'un de ses affluents, qui se rencontrent au pied même du rocher, le séparent absolument des hauteurs voisines; à sa base, vient tourner la route étroite et difficile par laquelle on pénètre dans le défilé. C'est sur un des côtés de cette aiguille naturelle qu'est suspendu, comme par enchantement, le village maintenant abandonné de Pétra (la Roche). On comprend que son nom n'ait pas changé depuis l'antiquité. Au flanc du même roc demeura attachée de tout temps, sous les rois macédoniens, comme sous les empereurs de Constantinople, la forteresse qui fermait le passage.

Une forteresse ainsi suspendue ne devait renfermer que peu de monde. L'emplacement ne peut guère contenir plus de trente petites maisons; j'en comptai encore une quinzaine, avec deux églises. Tout cela est en ruines : le village, qui était grec, a été abandonné, nous dit-on, à cause du fréquent passage des bandes albanaises, qui ruinaient les habitants. Je trouvai, dans une église, des peintures qui dataient de 1710. Bien que la position et le plan de la citadelle antique soient indiqués par la forme même du rocher, on ne voit sur le roc aucune trace d'une muraille grecque ou romaine. Quelques pierres taillées, d'un calcaire poreux, employées pour la construction des églises, sont les seuls restes qui puissent provenir de l'antiquité. Pourtant la position avait été certainement fortifiée par les rois de Macédoine. Il leur importait d'être assurés de cette entrée du défilé, surtout quand

l'autre entrée et la ville de Pythion appartenaient aux Perrhèbes, et se trouvaient ainsi dans la main des Thessaliens. Les Thessaliens occupent même un instant Pétra; et le roi Philippe la réclame comme une ville de la Piérie [1]. Elle était peut-être d'origine piérienne : son nom tout au moins remonte aux Piériens; et ils semblent l'avoir transporté dans l'Hélicon, où l'on voyait une source de Pétra, tout à côté de celle de Libèthres [2].

On trouve, il est vrai, au bord du précipice, une muraille appuyée contre le rocher, qui forme au sud-est du village moderne un grand angle droit; mais elle est byzantine. La construction est un blocage assez grossier, dont le ciment est excessivement dur. Comme le terrain ne permettait pas de donner aux tours un développement convenable, on s'est contenté de larges contre-forts, qui font de place en place une légère saillie. Il est difficile de déterminer au juste à quelle époque du moyen âge furent construites ces fortifications. Pétra est citée plusieurs fois comme citadelle, sous Michel Paléologue et sous Cantacuzène [3]. Dès le dixième siècle, nous trouvons un évêque de cette ville, nommé parmi les suffragants du métropolitain de Thessalonique [4] : il y a encore aujourd'hui un évêque de Vlakho-Livadhi et de Pétra, qui réside à Vlakho-Livadhi. Il paraît qu'autrefois les habitants de Pétra

[1] T.-L., XXIX, 36.
[2] Paus., *Béot.*, 34.
[3] Cantacuzène l'appelle φρούριον, III, 35; IV, 9.
[4] Léon le Philosophe, *Notit. Imp.*

avaient su tirer parti des pentes environnantes : je fus étonné de trouver au milieu des bois une plantation de très-vieux oliviers en plein rapport. Ce sont des arbres qu'on ne s'attend guère à rencontrer dans l'Olympe ; il fallait, pour les protéger, ce fond bien abrité et ouvert seulement au levant.

Après avoir passé sous le rocher de Pétra, on entre dans la gorge même du défilé. De grands bois, jetés sur les deux pentes, descendent jusque dans les profondeurs où coule le torrent, et forment de véritables abîmes de verdure. Bientôt un autre courant vient se jeter dans le premier; il sort du flanc de l'Olympe par un ravin, qui n'est ni moins ombragé ni moins profond que celui où il débouche : on ne peut rien imaginer de plus beau que la rencontre de ces deux ravins immenses. Par la même ouverture file un étroit sentier, qui passe assez haut dans la montagne, et qui conduit directement du monastère de Pétra au village de Kokkinoplo. La route du défilé continue à côtoyer le premier torrent, se maintenant toujours sur sa rive droite et à une hauteur moyenne. Elle est partout très-praticable, et ne monte d'abord un peu que pour suivre tout le reste du temps une ligne horizontale.

Vers le milieu du défilé, on rencontre H[os] Dhimitrios, village libre, composé d'une cinquantaine de maisons ; les habitants sont presque tous bûcherons et charbonniers. On a voulu placer quelquefois en cet endroit la ville de Pythion, mais je n'y trouvai pas le moindre reste de l'antiquité, ni même de l'époque byzantine. A

partir de ce village, la végétation devient plus rare et disparaît peu à peu sur les pentes des montagnes; on voit qu'on approche du versant occidental de l'Olympe. La route commence aussi à s'abaisser vers la Perrhébie et débouche enfin dans la plaine, près de Sélos, où sont, comme nous l'avons vu, les ruines de Pythion. D'H[os] Dhimitrios, un autre chemin, qui monte au lieu de descendre, conduit à Vlakho-Livadhi.

Le passage de Pythion et de Pétra est connu dans l'histoire pour avoir été franchi par plusieurs expéditions célèbres. C'est par là que Xerxès envahit la Thessalie : le tiers de ses troupes, suivant Hérodote, fut occupé pendant plusieurs jours à couper les bois épais qui couvraient les montagnes de la Piérie[1]. Agésilas, en revenant d'Asie, suivit le même chemin[2]. Brasidas, avant lui, dans son expédition contre la Chalcidique[3], et plus tard Cassandre, en marchant contre Olympias, descendirent aussi dans la Macédoine par Pythion et Pétra[4].

Venons à l'époque de la conquête romaine. Paul-Émile, ne pouvant forcer les lignes de l'Énipée, résolut de faire tourner la position par ce passage. Scipion Nasica et Fabius Maximus, deux jeunes gens pleins d'intrépidité, étaient chargés de conduire le mouvement. Ils rentrèrent dans la Perrhébie par Tempé, et marchèrent sur Pythion. Tite-Live nous dit lui-même

[1] Hérod., VII, 131.
[2] Diod., XIV, 83.
[3] Thucyd., IV, 78.
[4] Diod., XIX, 36.

que le défilé n'était pas d'un accès difficile [1]; mais il était défendu par un corps de cinq mille Macédoniens, sous le commandement d'Histiée, de Théagènes et de Médon [2]. Les Romains, qu'on n'attendait pas, firent une surprise pendant la nuit. Le récit de Plutarque, qui s'appuie sur une lettre du jeune Scipion, diffère en cet endroit de ceux de Tite-Live et de Polybe. Suivant lui, le passage n'était pas gardé; mais Persée, averti à temps, y envoya douze mille hommes sous le commandement de Milon. Les Romains de leur côté avaient onze mille soldats, dont cent-vingt cavaliers. Ce nombre me paraît plus raisonnable que le nombre de cinq mille donné par Tite-Live : il fallait pouvoir inquiéter sérieusement Persée, pour lui faire lâcher pied. Plutarque ajoute que la position fut emportée de vive force [3]. L'engagement eut lieu, non pas à Pythion, mais dans la partie la plus haute du défilé, probablement vers H^os Dhimitrios. Avec un corps de douze mille hommes, les Macédoniens avaient préféré sans doute attendre l'ennemi en ligne, plutôt que de s'enfermer dans une place. Scipion, en poursuivant vivement les fuyards, les empêcha de se rallier; autrement, ils pouvaient l'arrêter sur quelque autre point, par exemple au rocher de Pétra, qui ne fut même pas défendu.

Maîtres de ces débouchés, les Romains descendirent tranquillement dans la plaine de Katérini. Persée,

[1] T.-L., XLIV, 35.
[2] *Id.*, 32.
[3] Plut., *Paul Émil.*

craignant d'être pris entre deux attaques, fut obligé d'abandonner son camp retranché, et de se replier pour couvrir la ville de Pydna. Enfin la Macédoine n'avait plus pour se défendre de remparts naturels : sa destinée allait être remise aux chances d'une bataille.

---

2. Katérini : champ de bataille de Pydna.

La petite ville turque de *Katérini* est le chef-lieu de la province maritime qui s'étend au pied de l'Olympe. Un bazar, une mosquée et quelques grandes maisons habitées par les beys du pays, composent à peu près tout le quartier musulman. Le reste est occupé par des paysans grecs, qui labourent les terres de ces beys, à titre de tchiflik. Le colonel Leake propose de placer ici l'Hatéra de la table de Peutinger : il se fonde sur la ressemblance des noms. Malheureusement les Grecs disent Ekatérini (Αἰκατερίνη), c'est-à-dire Catherine : l'église est en effet consacrée à la sainte qui porte ce nom. D'ailleurs rien ne fait soupçonner l'existence d'une ville ancienne sur cet emplacement. Je trouvai seulement, près de la mosquée, une inscription funéraire en lettres onciales, avec les noms de Calliphytion et de Léontis[1].

Mais les environs de Katérini ont été certainement le théâtre de la grande bataille qui mit fin au royaume

[1] Inscr. nº 38.

de Macédoine. Tout le pays qui s'étend à l'entour de la ville est une plaine vaste et bien unie, qui peut avoir, en longueur comme en largeur, environ deux lieues. Cette plaine, légèrement inclinée vers la mer, est bornée à l'ouest par les dernières pentes des monts Piériens, au sud par le revers des collines de Kondouriotissa, au nord par d'autres collines, qui règuent depuis les montagnes jusqu'à la mer. La côte, s'élevant à partir de cet endroit, devient inégale et montueuse, et ne s'abaisse plus que sur les bords de l'Haliacmon. Tout l'espace compris entre ces limites est occupé par des bois, par des champs cultivés, entremêlés çà et là de grands bouquets d'arbres. Au milieu coulent deux rivières. L'une est le Mavronéri, dont les eaux toujours abondantes descendent des ravins de Pétra, et passent un peu au nord du village de Sphighi. Le Pélikas, que les Turcs appellent Sfétili, est la rivière même de Katérini, ou du moins cette ville est située à peu de distance de sa rive droite, sur un de ses affluents.

Tous ces détails s'accordent complétement avec la description que fait Plutarque du champ de bataille de Pydna [1] : « C'était, dit-il, une plaine faite à souhait « pour la phalange, qui a besoin d'un sol uni et d'un « terrain sans accidents. De longues collines, enchaî- « nées l'une à l'autre, favorisaient aussi les escarmou- « ches des troupes légères. Deux rivières, l'Æson et le « Leucos, sans être alors bien profondes (car on était « en automne), devaient cependant donner quelque

[1] Voir Plut., *Vie de Paul Émile*, du ch. XVI au ch. XX.

« embarras aux Romains. » En supposant que Plutarque ait suivi l'ordre dans lequel ces rivières devaient se présenter aux Romains, l'Æson est le Mavronéri, le Leucos est le Pélikas. Je les traversai toutes les deux dans les derniers jours de septembre, justement dans la saison où se donna la bataille; elles étaient en effet peu profondes, l'eau venait au jarret des chevaux. Les collines continues dont parle l'historien sont évidemment les premières ondulations de cette région montueuse qui commence à s'élever dans la partie septentrionale de la plaine, vers deux villages qu'on appelle le Grand et le Petit Aïani. C'est du même côté, mais sur le bord même de la mer, et tout à fait dans le coin de la plaine, qu'était située la ville de Pydna, dont le nom resta à cette journée. Il suffit d'indiquer ici sa position, que je marquerai bientôt plus exactement. La bataille se livra, suivant l'expression de Strabon, « dans la plaine qui s'étend en avant de Pydna [1]. »

Cette action est une des plus vives et des mieux engagées que nous offre l'histoire ancienne. Ce n'est pas avec des mercenaires que la Macédoine fait face aux armées de la république : nous avons ici une nation forte et vivante aux prises avec Rome. Une heure d'un combat acharné termina une guerre qui durait depuis quatre années [2]. Du même coup, fut décidée une des grandes questions stratégiques de l'antiquité, la supé-

[1] Strab., 329.
[2] Plut., XXII.

riorité de la tactique romaine sur la tactique grecque; les légions romaines trouvèrent enfin le défaut de cette phalange si célèbre depuis Alexandre. La bataille de Pydna ressemble en ce point à notre bataille de Rocroy, où les épais carrés espagnols perdirent la vieille réputation qu'ils s'étaient acquise depuis Charles-Quint et Philippe II.

Je n'ai pas à entrer ici dans tous les détails d'une narration suivie. Je voudrais seulement, en replaçant les événements sur leur théâtre, retrouver, autant que possible, l'ordre et le mouvement de la bataille. C'est ce qui manque un peu dans le beau récit de Plutarque, d'ailleurs si plein de vie et de couleur. Plutarque a peint le tableau; il faudrait retrouver quelques lignes du plan.

D'abord les deux armées prirent tranquillement leurs positions, assurèrent leurs campements, et n'en vinrent aux mains que le second jour. Tite-Live, dont le récit n'est malheureusement conservé que par lambeaux, nous apprend qu'une rivière les séparait [1] : on venait y puiser de l'eau des deux camps, bien qu'elle coulât plus près du camp macédonien; sur chaque bord étaient échelonnés des postes d'observation. Il importe de savoir quelle est cette rivière, puisqu'il y en a deux qui traversent la plaine. C'était évidemment celle que Plutarque appelle Leucos, qui avait encore du sang dans son courant, le lendemain de la bataille [2].

[1] T.-L., XLIV, 40.
[2] Plut., XXI.

Nous avons vu que le Leucos n'est autre chose que le Pélikas actuel.

Cette ligne une fois fixée, il sera moins difficile de déterminer les autres positions. Les troupes macédoniennes occupaient donc la rive septentrionale du Pélikas. Mais il ne faut pas se figurer qu'elles fussent rangées parallèlement à cette rivière. En effet, Persée avait à couvrir la ville de Pydna située dans l'angle nord-est de la plaine : il avait dû mettre son armée en travers, appuyant sa droite aux collines, sa gauche à la rivière et à la mer. Cette supposition est confirmée par quelques faits de la bataille. Ainsi les postes placés près de la rivière étaient composés de Thraces, et les Thraces appartenaient à l'aile gauche des Macédoniens. Il faut remarquer encore que, lors de la déroute, un grand nombre de fuyards sont poussés à la mer par les éléphants de l'aile droite des Romains [1]; tandis qu'ils auraient été refoulés sur les collines, si l'armée n'avait pas été disposée obliquement.

Persée avait en ligne quarante-trois mille hommes : « c'était la plus belle armée que la Macédoine eût mis « sur pied depuis Alexandre [2]. » L'aile gauche, qui était voisine de la rivière, était formée de Thraces et de différents corps de barbares. Mais la principale force de l'armée était dans l'infanterie macédonienne, divisée en deux phalanges [3], dont chacune contenait dix mille hommes. La phalange d'élite, celle des Leu-

[1] T.-L., XLIV, 62.
[2] *Id.*, XLII, 51.
[3] Ἀγήματα.

caspides, vêtus de tuniques rouges et d'armes magnifiques, occupait le centre; les Chalcaspides ou Aglaspides se tenaient à l'aile droite. On avait disposé en avant des lignes les Peltastes, qui étaient aussi un corps tout macédonien, armé de petits boucliers comme l'infanterie légère et de longues lances comme les phalangites. La cavalerie resta en arrière sans prendre part à l'action.

Le combat commença sur l'aile gauche [1], entre les avant-postes qui gardaient la rivière. Ce fut le signal d'un engagement général : les Thraces, les Leucaspides, les Aglaspides arrivèrent en ligne successivement [2]. C'est alors que toute l'armée macédonienne fondit sur l'ennemi avec une incroyable impétuosité et un ensemble admirable. Il va sans dire que, dans ce mouvement, les Macédoniens passèrent la rivière : la première rencontre eut lieu à quatre cents mètres du camp romain [3]; c'est là que tombèrent les premiers morts.

Les Romains, qui avaient débouché la veille par deux côtés différents, le gros de l'armée par la route de Sphighi, le corps du jeune Scipion par la route directe de Pétra à Katérini, avaient, selon toute apparence, établi leur camp dans la partie haute de la plaine, entre le Pélikas et le Mavronéri. On trouve en effet de ce côté une suite de plateaux, bordés par des talus peu élevés. « Ils avaient fait halte, dit Tite-Live, dans un lieu « où la phalange, qu'une légère inégalité de terrain

[1] T.-L., XLIV, 41.
[2] Plut., XVIII.
[3] *Id.*

« suffit pour rendre inutile, ne pouvait s'engager [1]. » Une autre preuve que leur camp était assez élevé, c'est que de la tente du consul on embrassait tout le champ de bataille et les campements ennemis [2]. Lorsque Paul-Émile vit arriver les bataillons macédoniens, et tous en même temps, au signal donné, se couvrir de leurs boucliers, abaisser d'un seul mouvement les pointes de leurs longues sarisses, on raconte qu'il ne put se défendre d'un sentiment d'effroi : « Jamais, disait-il, il n'avait vu spectacle si terrible [3]. » Il avait opposé aux deux phalanges ses deux légions, composées chacune de six mille hommes et renforcées sans doute par des corps auxiliaires. A l'aile droite, contre les Thraces, étaient rangés la cavalerie des alliés, les éléphants, et l'infanterie italienne [4].

La première ligne des Romains fut enfoncée ; « et « celles qui venaient après, dit l'historien, sans se « mettre en déroute, commencèrent à plier et à battre « en retraite, vers la montagne appelée Olocrus [5]. » Quel est ce mont Olocros ? Il faut évidemment le chercher au sud-ouest de la plaine ; et je ne vois de ce côté que les collines de Kondouriotissa, collines basses, qui ne méritent peut-être pas d'avoir porté un nom particulier. En tout cas il ne faut pas, comme dans la carte de Kiepert, appliquer ce nom aux collines et aux

[1] T.-L., XLIV, 37.
[2] Plut., XVII.
[3] Plut., XIX.
[4] T.-L., XLIV, 41.
[5] Plut., 20.

plateaux qui règnent au nord de Katérini : cette opinion n'a pas besoin d'être discutée; ce serait faire reculer les Romains du côté de la Macédoine.

L'armée romaine était dans une position critique, et le consul désespéra un moment de la victoire. Cependant, à cause de l'inégalité du terrain, la phalange commençait à se désunir par endroits, et à perdre de cette cohésion qui était sa force ; il se faisait des vides dans ses épaisses colonnes. Tout le monde sait comment les légions, se divisant alors par pelotons, et pénétrant par toutes les fentes, rompirent et bouleversèrent l'ordre de bataille des Macédoniens. La déroute commença par l'aile gauche; les phalangites tinrent encore quelque temps, et bientôt la fuite devint générale.

Ainsi la première rencontre avait eu lieu sur le Pélikas, au dessous de Katérini, l'action principale entre les deux rivières, un peu au-dessus de la même ville, la déroute vers le bord de la mer et vers les collines d'Aïani : tout le mouvement de la bataille s'était fait en travers de la plaine, du nord-ouest au sud-est, et réciproquement. Vingt mille Macédoniens se firent tuer sur place. Cette journée ne leur fait pas moins d'honneur qu'aux Romains. On a dit que Rome n'avait pas fait grand effort pour vaincre la Macédoine : elle ne lui opposait que deux légions, quand elle en envoyait davantage contre les Boïes et contre les Insubres. Les Romains, il est vrai, n'avaient en bataille à Pydna que deux légions, mais qui, avec les troupes italiennes et les secours des alliés, faisaient trente-sept

mille hommes : ce n'était que six mille hommes de moins que l'ennemi. D'ailleurs il faut voir avec quel soin on avait formé ces légions : on avait augmenté leurs cadres ; on y avait appelé les plus vieux centurions par une recrue forcée ; et, pour créer les officiers, on avait substitué le choix du général à l'élection par le peuple [1]. Enfin on avait envoyé pour chef à cette armée le sévère et prudent Paul-Émile, le plus habile tacticien de ce temps. Rome avait compris qu'elle avait affaire à un peuple brave et discipliné, à une nation militaire, comme elle était elle-même : ce ne fut pas une armée nombreuse, mais une armée d'élite, qu'elle envoya pour la dompter.

La plaine de Pydna fut encore le théâtre d'une bataille, où Andriscos, surnommé le faux Philippe, battit la cavalerie du consul Q. Cæcilius Métellus ; mais le timide prétendant n'osa pas engager une action générale, et ce faible succès n'empêcha pas sa ruine.

---

3. Kitros et ses environs : emplacement de la ville de *Pydna*.

Un des abréviateurs de Strabon, en citant le nom de *Pydna*, ajoute que cette ville existait encore de son temps, sous le nom de Kitron. Nous trouvons en effet plusieurs fois, dans les historiens byzantins, une place

[1] Voir dans Tite-Live, à partir du liv. XLII, ch. 6, de curieux détails sur ces préparatifs.

[2] Zonaras, XI, 28.

du nom de Kitron ou Kitros; et le chroniqueur ne manque jamais de nous avertir que c'est l'ancienne Pydna. Ceux mêmes qui, comme Cantacuzène, se piquent de conserver les anciens noms ne lui en donnent pas d'autre.

Kitros est encore aujourd'hui un village situé au nord de la plaine de Katérini, à une lieue de la mer, sur le bord des collines et des plateaux montueux qui s'élèvent en cet endroit. C'était au moyen âge une assez grande ville, et le premier évêché dépendant du siége de Thessalonique [1]; on trouve, dès le milieu du neuvième siècle, un évêque de Kitros. Les empereurs de Byzance en avaient fait aussi une place forte, et il est question à plusieurs époques d'une tour, d'un château de Kitros ou de Pydna [2]; dans le traité de commerce entre Venise et Alexis Comnène, Kitros est nommé, avec le titre de *capitanat* [3]. En effet, la position était importante pour la garde de la côte; c'était en même temps un premier poste placé sur la route qui, de Thessalonique et de Verria, l'ancienne Berrhée, se rend au défilé de Tempé.

Après la prise de Constantinople par les Croisés, on fait aussitôt de Kitros une seigneurie féodale. Il est curieux de voir, dans les récits de nos chroniqueurs flamands, la ville byzantine devenue le fief du Chitre ou du Cytre, comme pourrait s'appeler une ville de Flandre ou de Picardie. Les Mémoires d'Henri de Va-

[1] Notice de Léon le Philosophe.

[2] « ... τὸν ἐν Πύδνῃ πύργον. » (Cantacuz., III, 63.)

[3] « Provincia Verias cum capitanichio Cetri. »

lenciennes parlent d'un certain « Ourris, li sire dou Chitre. » L'empereur Henri s'arrête dans cette place, se rendant de Salonique en Thessalie : il y arrive directement par mer; son armée avait fait le tour par Verria. « Une nuit se hébergièrent devant la Verre; de « là s'en sont alé au Cytre... Si lor fit mesire Ouris dou « Cytre trestoute la honour, qu'il onques lor pot « faire... Dont passa li empereres la Closure et vint « dusque à la Vérisse. » Tous ces noms grecs sont naïvement défigurés et habillés à la française : la Verre c'est Verria; la Closure c'est le défilé de Tempé, et la Vérisse ne peut être que Larissa.

Kitros devint alors naturellement la résidence d'un évêque catholique; et, par une exception singulière, cet évêque latin se maintint après la chute de l'empire franc : en 1482, sous Manuel Paléologue, le Pape nomme au siége de Kitros Hermann de Gherden, de l'ordre des Frères Prêcheurs [1]. Cependant la ville était retombée au pouvoir des empereurs grecs : dès 1343 elle est tour à tour dans les mains de Cantacuzène et de son rival Apocauchos. Ne faut-il voir là qu'un titre *in partibus?* Ou bien, au milieu du désordre de l'invasion turque, la puissance vénitienne aurait-elle fait maintenir dans cette ville de la côte, comme elle le fit dans les îles, l'influence de l'Église latine?

Je ne trouvai plus à Kitros qu'un hameau d'une vingtaine de maisons. Mais la dispersion de ces maisons sur un large espace, cinq églises, dont quatre

[1] Oriens-Christianus.

ruinées, contenant toutes des débris antiques et byzantins, montrent aux yeux que ce hameau est le reste d'une ville plus importante. Un minaret ruiné prouve aussi que les Turcs y ont jadis habité en assez grand nombre. Kitros donne encore son nom à l'un des diocèses qui dépendent du métropolitain de Salonique ; mais l'évêque réside dans la petite ville de Koulindro. Les habitants n'ignorent pas que leur village fut autrefois une cité florissante : le papas me racontait qu'autrefois Kitros contenait plus de trois mille maisons, et qu'avant la révolution grecque, on en comptait encore trois cent cinquante.

L'église ruinée d'H^os^ Athanasios est celle qui contient le plus de fragments. Elle paraît même reposer sur un soubassement antique, formé de grandes pierres grises taillées et ajustées avec soin. Parmi les ruines, je trouvai d'abord un morceau de frise sculptée, en marbre blanc, haut d'environ un mètre. On y voit un soldat grec, le corps penché en arrière, dans l'attitude de lancer le javelot ; il est nu, avec une légère chlamyde jetée sur les épaules, et des bottes qui lui montent au genou ; ses cheveux sont serrés par une bandelette. Cette frise représentait sans doute quelque combat d'amazones ou de centaures, sujet de décoration familier aux sculpteurs anciens. Au-dessus, règne une moulure ionique, avec perles, rang d'oves, et rais-de-cœurs. La facilité négligée du travail indique que ce fragment appartient à l'époque romaine. Je signalerai encore un pied de fauteuil en marbre rose, surmonté d'une tête de panthère, provenant d'un siége mono-

lithe, comme on en consacrait aux dieux : celui-ci l'était probablement à Bacchus. Deux stèles en forme d'autel, avec des inscriptions grecques de l'époque impériale, sont couchées près de l'église : l'une porte les noms de Diogène et de Cornélius Eutychidès[1] ; l'autre déjà publiée par le colonel Leake, celui d'Ulpia Nymphia. Les débris d'architecture byzantine consistent en chapiteaux sculptés et en colonnes grêles, dont l'une est ornée de cannelures en torsade.

J'énumère brièvement tous les autres fragments, qui se trouvent à Kitros : 1° Près de l'église d'H^{os} Nikolaos, de grandes pierres carrées ; un entablement de piédestal : 2° Dans les murs d'H^{os} Konstantinos, deux chapiteaux de pilastre en marbre blanc, l'un ionique, l'autre corinthien, et tous les deux d'une bonne exécution ; l'inscription de Sporos et d'Éarinos d'Héraclée[2] ; une autre inscription presque effacée, où l'on fait, en distiques, l'éloge d'un guerrier macédonien : 3° Sur l'emplacement d'H^a Paraskévi, la base et le chapiteau d'une colonne corinthienne. Enfin le réservoir de la fontaine du village est fait avec un grand sarcophage de marbre blanc, sans sculptures.

Ces débris épars ne prouvent pas cependant que Kitros soit l'ancienne Pydna. Ils montrent qu'au moyen âge Kitros remplaça, pour ainsi dire, la ville antique, en héritant de son importance et en se parant de ses

[1] Inscr. n° 41.

[2] Déjà donnée par Leake et par M. Lebas. Pour la suivante, voyez Inscr. n° 40.

ruines. S'il est un fait bien prouvé, c'est que Pydna était un port : il faut donc la chercher sur le bord même de la mer. C'était une de ces nombreuses et florissantes colonies que les Grecs établirent, à une époque reculée, sur la longue côte de la Macédoine et de la Thrace, ne s'inquiétant pas d'étendre leur domination dans l'intérieur du pays, et se contentant de nouer des relations de commerce avec les barbares qui l'habitaient. Pydna commençait cette longue chaîne de comptoirs, qui occupaient tous les ports et les moindres anses, jusqu'à l'entrée de l'Hellespont. Nous savons positivement par Scylax que c'était une ville d'origine grecque [1]. Son vrai nom était Cydna (l'Illustre), qu'on avait transformé par corruption en celui de Pydna. Mais on ne trouve nulle part le nom du peuple par qui elle avait été fondée. Peut-être était-ce une de ces colonies, comme on en trouve plusieurs en Asie, qui remontaient aux âges héroïques, et dont les anciens eux-mêmes ne connaissaient pas bien l'origine.

C'est justement parce qu'elle ne s'appuyait sur aucune métropole et qu'elle n'avait aucun lien de famille avec les principaux états de la Grèce, qu'elle tomba de si bonne heure dans les mains des rois de Macédoine. Pydna fut la première ville qu'ils possédèrent sur le bord de la mer. Nous la trouvons déjà au pouvoir d'Alexandre I, fils d'Amyntas, lorsque Thémistocle fugitif vient s'y embarquer pour passer en Asie [2].

[1] Scylax.
[2] Thucyd., I, 137.

Elle appartient encore au successeur d'Alexandre, Perdiccas II. Les Athéniens envoient alors Callias l'assiéger; ils voulaient punir le roi de Macédoine, qui avait fomenté la révolte de Potidée et organisé contre eux la ligue Olynthienne [1].

Le prompt développement de cette ligue entre toutes les petites villes de la côte fut sans doute ce qui donna bientôt à Pydna la hardiesse de se révolter contre la Macédoine. Archélaos, qui perdait son unique port de mer, assiégea la ville révoltée avec des forces considérables. Les Athéniens, occupés alors à reconquérir une à une leurs colonies perdues, avaient, comme lui, intérêt à s'opposer au développement de ces ligues entre les villes maritimes; ils prêtèrent aux Macédoniens, pendant une partie du siége, le secours d'une flotte commandée par Théramène. Archélaos, maître de Pydna, la transféra à vingt stades dans l'intérieur des terres [2]. Ce prince, qui semble avoir voulu donner un certain développement à la marine macédonienne [3], n'avait pas sans doute détruit un port de cette importance; mais il avait voulu s'en assurer pour toujours et le confisquer au profit de la Macédoine. Vingt stades (une lieue), c'est justement la distance qui sépare Kitros de la mer; et cette circonstance expliquerait l'opinion de ceux, qui veulent y placer Pydna, si nous ne voyions bientôt les Pydnéens revenus dans leurs anciens foyers et maîtres de leur port. Seulement, lors-

[1] Thucyd., I, 61.
[2] Diod., XIII, 49.
[3] « Navalium etiam commentor prœliorum. » (Solin. Polyhist.)



qu'au moyen âge les habitants, forcés sans doute par les incursions des pirates, se retirèrent à quelque distance du rivage, l'emplacement leur était marqué d'avance; ils n'avaient qu'à reconstruire la ville d'Archélaos. On peut même supposer que la Pydna d'Archélaos ne fut jamais complétement abandonnée, qu'il y resta toujours quelques habitations et quelques temples, qui formaient une sorte d'*Ano-Pydna*.

Les Pydnéens profitèrent des troubles qui suivirent la mort d'Archélaos, pour secouer la domination macédonienne, et bientôt nous retrouvons leur ville parmi les villes alliées et sujettes d'Athènes. Comment était arrivé ce changement? c'est ce que les historiens ne nous disent pas. Peut-être Pydna, qui avait vu déjà plusieurs fois les Athéniens devant ses murs, s'étaitelle donnée d'elle-même à Athènes, pour se faire un protecteur puissant contre la Macédoine ; peut-être aussi était-elle rentrée dans la ligue Olynthienne, et avait-elle été prise par Timothée, dans la guerre qu'il fit contre cette ligue. Les Pydnéens paraissent alors fermement attachés à l'alliance athénienne, et ils n'apprirent pas sans effroi l'échange proposé par Philippe aux Athéniens, quand il leur demanda Pydna contre Amphipolis [1]. Deux ans après, leur ville tombait par une trahison dans les mains de Philippe, et devenait définitivement un port macédonien [2]. Sous les successeurs d'Alexandre, Pydna est le théâtre d'un grand événement. Olympias y est assiégée par Cassandre,

[1] Théopomp., fragm. 189. Démosth., *Olynth.*, II, 19.
[2] Démosth., *C. Leptin.*, p. 476.

et forcée de capituler, après une longue et terrible famine [1]. Enfin, le lendemain de la bataille livrée aux Romains, nous voyons la ville abandonnée par Paul Émile à ses soldats; il les payait ainsi de la victoire qu'ils venaient de remporter sous ses murs [2].

On a des médailles en bronze de Pydna. Les unes portent la tête d'Hercule, emblème macédonien; il faut croire que les rois permirent à cette ville, à cause de son grand commerce, de battre de la monnaie de cuivre [3]. Les médailles qui portent la figure de Diane et, sur le revers, une chouette, sont plutôt de l'époque où Pydna était alliée d'Athènes.

En racontant l'histoire de Pydna, j'ai voulu donner une idée de l'importance de cette ville, qui fut, pendant longtemps, le seul grand port de la Macédoine. C'était une cité marchande, populeuse, remplie d'étrangers de toutes les nations [4]. Elle devait réunir le commerce qui se fait aujourd'hui par toutes les petites échelles de Litokhoro, de Katérini, de Kitros, principalement le commerce des bois de construction, qui sont exploités en grand dans les forêts de l'Olympe et des monts Piériens. Les anciens parlent aussi de la poix de Piérie, que produisaient les grands arbres résineux, si abondants dans ces montagnes. Avant la fondation de Thessalonique, Pydna était

[1] Diod., XIX, 25, 29. Conf. XVI, 8.

[2] T.-L., XLIV, 45.

[3] La supposition est d'autant plus probable que ce coin est celui du roi Amyntas. Voy. Mionnet.

[4] « Multitudo incondita plurium gentium. » (T.-L., XLIV, 45.)

aussi, pour la fertile plaine de Macédoine, le grand débouché de toutes ses productions : les petits ports de Méthone et de Therma ne devaient pas suffire à cette exportation. Comme port militaire, sa position n'était pas moins avantageuse : on devait y avoir le bois à meilleur marché que partout ailleurs. Sous les successeurs d'Alexandre, ses chantiers fournissaient une bonne partie de la flotte macédonienne [1].

Il est tout naturel de chercher l'emplacement de cette ville et de son port vers l'endroit de la côte, où se trouve maintenant l'échelle de Kitros. On voit près de là les restes d'une forteresse, que les habitants appellent Paléo-Kitros : un pan de muraille est encore debout ; il est fait de briques et de pierres mêlées avec du ciment, et porte tous les signes d'une construction du moyen âge. Est-ce là le château, la tour de Kitros dont parlent les Byzantins ? Elle n'aurait pas été située dans la ville ; mais plus près de la mer, pour protéger la côte, ce qui était l'important. Aux environs de cette ruine débouchent quelques torrents, qui n'ont de l'eau que pendant l'hiver.

L'échelle, qui est située un peu plus au sud, n'est pas un mouillage fermé, et ne présente aucune des conditions qui font un port naturel. C'est une grève basse et sablonneuse, où l'on tire les caïques à sec. Une longue pointe de terre l'abrite un peu contre la houle du large et le vent du midi, le plus redoutable dans le golfe Thermaïque. Les habitants appellent

[1] Sous Cassandre, la flotte pydnéenne est de trente-six vaisseaux : ταῖς Πυδναίων ναῦσι οὔσαις τριάκοντα ἕξ. (Diod., XIX, 69.)

Atheradha [1] (la Lame de Couteau), cette pointe qui est plate, et, comme tout le rivage, presque de niveau avec la mer. Elle est même submergée par endroits et couverte de marais salants. Un petit village, nommé Touzla, est occupé tout entier à l'exploitation des salines, dont le revenu appartient exclusivement au Sultan. Les caïques ne viennent guère aujourd'hui aborder à l'échelle de Kitros, que pour y faire des chargements de sel. En face de ce cap Athéradha, de l'autre côté du golfe Thermaïque, s'avance une autre pointe, qui vient à sa rencontre; c'est le cap Kara-bournou, où l'on s'accorde à placer l'ancienne ville d'Ænia, « située, dit Tite-Live, vis-à-vis de Pydna [2]. »

La ville de Pydna était probablement bâtie sur le cap Athéradha. L'étang salé de Touzla, qui communique avec la mer par une étroite embouchure tournée vers le nord, n'est peut-être qu'un dernier vestige de l'ancien port, maintenant ensablé. Tout ce que Diodore nous raconte du siége de Pydna par Cassandre, ne fait que confirmer cette supposition: « Cassandre, « dit cet historien, ne pouvait, à cause de la mauvaise « saison, pousser les travaux du siége jusqu'aux mu- « railles. Mais il bloqua la ville; il fit creuser un fossé, « dont les deux extrémités aboutissaient à la mer, et « de plus ordonna à sa flotte de stationner à l'entrée « du port [3]. » En effet, cette plage basse, inondée en hiver en même temps par la mer et par les torrents,

[1] Ἀθέραξ, c'est proprement le fil du couteau.
[2] T.-L., XLIV, 10.
[3] Diod., XIX, 35.

ne devait pas permettre à une armée de s'approcher assez près de la ville pour en battre les murailles. D'un autre côté, il était facile, en creusant des tranchées, de couper une langue de terre, qui, à son entrée, n'a pas plus d'un kilomètre de largeur. Le fossé, ainsi tracé, allait bien, selon l'expression de Diodore, « de la mer à la mer [1] ». Placez Pydna, je ne dis pas à Kitros, mais seulement sur les premières hauteurs qui bordent la grève, en supposant qu'elle fût reliée à son port par des longs murs, il devient facile d'assiéger la ville dans toutes les saisons, et le tracé du fossé est au contraire un travail impossible.

Il est vrai qu'on ne trouve sur le cap Athéradha aucune ruine des murs de la place ni des ouvrages du port. Mais toute cette pointe est un terrain d'alluvion, formé par les terres que charrient, d'un côté, les grandes rivières de la plaine de Macédoine, et, de l'autre, les torrents de l'Olympe. Comme tous les atterrissements qui se font sur le bord de la mer, elle a dû subir depuis l'antiquité des changements considérables, submersions, ensablements, déplacements du sol; surtout lors de la ruine des môles, des digues et des autres ouvrages. Ces bouleversements sont peut-être même la cause qui, à une époque incertaine, força les habitants de Pydna de se retirer à Kitros.

Plusieurs grands tumulus, qui se montrent sur le rivage, vers l'entrée de la pointe d'Athéradha, peuvent, à défaut de ruines, circonscrire en quelque sorte l'em-

[1] Χάρακα βαλόμενος ἀπὸ θαλάττης εἰς θάλατταν.

placement de la ville antique. Les anciens élevaient ordinairement ces buttes sépulcrales, comme leurs autres tombeaux, à l'approche des grandes villes, le long des routes qui y aboutissaient. L'un de ces tumulus est situé du côté du nord, près de l'échelle de Kitros; deux autres, dont l'un est remarquable par son sommet aplati, se trouvent du côté opposé, près d'un hameau nommé *Kourino*. Celui du nord devait se trouver sur la route qui, de Pydna, allait gagner l'Haliacmon, pour se diriger ensuite, en se divisant, sur Berrhée et Thessalonique. Des tumulus de Kourino, si l'on tire une ligne droite jusque vers celui de Sphighi, qui traverse en biais la plaine, on a la route qui de Pydna conduisait à Dium. La ville de Pydna se trouvait nécessairement au point de départ commun de ces deux lignes, c'est-à-dire dans la petite presqu'île d'Athéradha.

On m'apprit dans le pays que l'un des deux tumulus de Kourino, celui dont le sommet est aplati, avait été ouvert il y a quelques années par les gens du village et qu'on y avait vu des merveilles. Je me rendis à Kourino, et, avec l'aide d'un bey du voisinage, je fis creuser la terre au même endroit. Je trouvai en effet sous le tumulus une belle chambre sépulcrale, dans un état parfait de conservation : les décorations d'architecture étaient couvertes encore de couleurs, qui avaient gardé toute leur vivacité [1].

Voici la description de ce curieux monument. On

[1] Voy. la planche II.





suit d'abord un couloir voûté, qui s'enfonce sous terre par une pente assez prononcée; ce couloir est long de 12^{m} et large de 1^{m},90. La voûte est faite de grandes pierres de taille, ajustées avec une précision et une régularité parfaites et sans aucune trace de ciment. Au bout du couloir, est percée une porte à jambages inclinés, selon les règles de l'architecture dorique : elle donne accès dans une petite pièce, voûtée comme le couloir, large de 3^{m} et profonde de 1^{m},40 seulement; c'est le premier vestibule du tombeau. Après ce vestibule, on en trouve un second de même largeur sur une profondeur de 1^{m},50; on y pénètre également par une porte dorique, décorée d'un encadrement en marbre blanc. Mais on a réservé la plus riche ornementation pour la troisième porte, celle qui s'ouvre sur la chambre sépulcrale : elle est surmontée d'un fronton dorique, avec frise et architrave, rehaussé de peintures, et occupant le mur de refend dans toute sa largeur.

Ce fronton est très-bas, comme le sont tous ceux de pur style grec : sa hauteur n'est que de 0^{m},55, sur une largeur de 3^{m}. Par une faute de goût assez choquante, ses deux pointes latérales sont engagées dans les murs de côté. Le champ du fronton est peint en couleur d'ocre. La cymaise est ornée d'une sorte de grecque alternativement noire et rouge; la plate-bande du larmier, qui règne au-dessous de la cymaise, est d'un bleu clair. Une moulure ronde décorée d'oves bleus, cernés de rouge, fait la transition entre le larmier et la frise. La hauteur de la frise est de 0^{m},39.

Les triglyphes, larges de $0^m,22$, sont peints en noir, ou peut-être en bleu très-foncé; la petite bande, qui forme le couronnement du triglyphe, est marquée d'un rang de perles bleuâtres. Les métopes sont laissées en blanc. On a peint le listel et les gouttes en rouge vif, la régula en bleu.

La porte, mesurée sans son encadrement dorique, présente, dans son moindre écartement, une largeur de $1^m,06$. On ne peut calculer sa hauteur, à cause des terres qui encombrent à moitié les chambres souterraines; mais en descendant de $0^m,60$, on trouve déjà que l'écartement est de $1^m,10$. La moulure supérieure du linteau est colorée en bleu pâle avec des palmettes jaunes; au-dessous, règne une seconde moulure avec des ornements noirs et rouges en rais-de-cœurs. La hauteur du linteau, avec ces moulures, est de $0^m,21$; sa largeur est de $1^m,55$; et la largeur de la porte avec son encadrement, de $1^m,47$. Enfin les murs de côté sont peints jusqu'à hauteur d'appui en rouge sombre. Toutes les couleurs sont appliquées sur un enduit très-léger.

Après avoir franchi cette porte décorée avec tant de soin, on arrive enfin dans la chambre sépulcrale, qui a $3^m,98$ de long, sur 3^m de large. Elle est voûtée en berceau, comme les vestibules et comme le couloir, et ne contient ni sculptures, ni peintures, ni inscriptions. Les terres, descendues par le couloir, l'ont remplie à moitié, et ne permettent pas de reconnaître la place où était enterré le mort.

A quelle époque peuvent appartenir cette construc-

tion et ces peintures? On reconnaît au premier coup d'œil qu'elles ne remontent pas à une très-haute antiquité. C'est une preuve qu'il ne faut pas attribuer toujours aux temps héroïques les buttes funéraires qu'on rencontre en si grand nombre dans plusieurs parties de la Macédoine. Il est évident qu'à une époque plus récente on a imité ces sépultures des premiers âges; mais alors, par un raffinement inconnu aux anciens héros, on creusa sous la butte de gazon toute une habitation souterraine. Ici la solidité et le bel agencement de la construction indiquent sans doute une grande science de l'art de bâtir; les proportions du fronton, les grandes pierres liées sans ciment, rappellent les habitudes de l'école hellénique. Mais le goût médiocre de la décoration, le choix bizarre des couleurs, où le noir domine, la disposition maladroite qui détruit l'harmonie des lignes en écornant les angles du fronton, enfin l'emploi de la voûte, font penser que ce n'est pas un ouvrage des meilleurs temps.

C'est donc un monument grec qui remonte seulement à l'époque macédonienne; peut-être même n'a-t-il été construit que dans le premier siècle de la conquête romaine, mais par des architectes du pays. Faut-il y voir le tombeau de quelque grande famille de la ville? Ou bien les habitants romains de Pydna élevèrent-ils plus tard ces tumulus à la mémoire des soldats morts dans la bataille, à l'exemple de ce qu'avaient fait les Athéniens pour les héros de Marathon? Un fragment de bas-relief en marbre blanc, qu'on me montra dans l'église même de Kourino, et

qui me parut d'une belle exécution, représente un soldat romain couvert de son armure.

Je visitai aussi, entre Kitros et Kourino, les deux villages d'Aïani. Mégalo-Aïani, que les Turcs appellent Bouïouk-Aïan, est situé sur le bord d'un torrent qui n'a de l'eau qu'au plus fort de la saison des pluies, et dont le lit va rejoindre la mer près d'un hameau appelé Vromiri. Mikro-Aïani, ou Kutchuk-Aïan, est sur un autre torrent, également à sec, qui va passer à Kourino. Dans ces villages je trouvai quelques inscriptions provenant évidemment de Pydna : 1° Une inscription grecque sur une grande stèle en forme d'autel, avec les noms d'Ulpius Rusticus et d'Ulpia Hermaïs (on ne peut s'empêcher de remarquer le grand nombre de personnages du nom d'Ulpius qu'on rencontre dans cette partie de la Macédoine; c'était une sorte d'honneur rendu par des familles reconnaissantes à l'empereur Trajan): 2° Une autre inscription funéraire, d'un nommé Ophélion : 3° Une grande plaque de marbre, haute de $1^m,81$ et large de $0^m,88$, qui provient du piédestal d'une statue élevée par C. Helvius Maximus à son fils C. Helvius Maximianus [1]. L'inscription est latine; les caractères sont magnifiques, hauts de 75 millimètres, espacés et profondément gravés dans la pierre. On peut croire que C. Helvius Maximianus était un des illustres morts enterrés sous les grandes tombes de Kourino. Ces diverses inscriptions, réunies aux nombreux fragments qui se trouvent à Kitros, suffi-

[1] Inscr. n° 39.

sent pour prouver que la ville de Pydna, bien qu'elle ne soit pas devenue une colonie romaine et que son nom disparaisse après la conquête, continua pourtant, sous les Romains, d'être une cité florissante.

---

4. Leftérokhori : position de Méthone.

La dernière ville de la côte de Piérie était *Méthone*, située, selon Strabon, à quarante stades (deux lieues) de Pydna, et à soixante-dix stades (trois lieues et demie) d'Aloros en Bottiée [1]. La position du port de l'ancienne Méthone est évidemment marquée par une petite anse, que forme le rivage, non loin des bouches de l'Haliacmon. C'est l'échelle de *Lefthérokhori*, un village qu'on aperçoit sur les hauteurs voisines, et qui ne contient d'ailleurs aucune trace d'antiquités. Brûlé il y a trente ans par les Klephtes, réduit depuis par les Turcs à l'état de tchiflik, il ne se compose plus que d'une quinzaine de cabanes éparses ; son aspect misérable contraste assez tristement avec le nom qu'il porte [2]. Pourtant les coteaux, qui l'environnent, exposés au levant, faits d'une terre blanche, mais fine et profonde, paraissent admirablement propres à la culture. Méthone était renommée jadis pour la richesse de ses vignobles [3].

Il se fait un peu plus de mouvement autour des deux

[1] Strab., 329.

[2] Λεύθερο χωρίον (bourg libre).

[3] Ἐκλήθη ἀπὸ τοῦ μέθυ· πολύοινος γάρ ἐστιν. (Steph. Byz.)

ou trois magasins et khanis de l'échelle, qui est en relation continuelle avec Salonique. Les caïques trouvent à Leftérokhori un mouillage sûr et commode; c'est le meilleur de toute la côte, et le seul bien abrité contre les vents du midi, à cause d'une petite falaise qui s'avance en cet endroit dans la mer. Par un temps favorable, le trajet, pour venir de Salonique, est de deux heures. Beaucoup de voyageurs, qui se rendent en Thessalie par la route de Tempé, ou dans la haute Macédoine par celle de Verria, se font porter jusque-là par mer; ils évitent ainsi les routes de la plaine, rendues souvent impraticables par les inondations. Cette petite baie devait faire aussi un port excellent pour les galères des anciens, et ils ne pouvaient l'avoir négligée. Pourtant on n'y trouve pas plus de ruines qu'au village de Leftérokhori : on n'y voit rien qui ressemble aux vestiges d'une jetée antique; peut-être avait-on trouvé le port naturel assez sûr, sans le garantir encore par des ouvrages. En tout cas, c'est le seul endroit qui convienne à l'ancienne Méthone.

La grande difficulté est de savoir si cette ville est la Méthone au siége de laquelle Philippe perdit un œil, atteint par une flèche ou par un trait de catapulte. En effet les auteurs ne s'accordent pas et la placent tantôt en Macédoine, tantôt en Thrace. Strabon lui-même fait cette confusion ; il appelle deux fois la Méthone assiégée par Philippe une ville de Macédoine, et plus loin il en fait une ville de Thrace [1]. Diodore

[1] Strab., 330, fragm. 22; 374; 436.

de Sicile, qui donne quelques détails sur ce siége et sur la destruction de la place, n'indique pas sa position; mais il rapporte que Philippe l'attaqua, parce que les habitants « en avaient fait un lieu de débar- « quement pour les Athéniens, ses ennemis [1]. » Il est donc probable que la ville dont il parle était située sur les côtes de la Macédoine, et que c'est la Méthone de Piérie. Le même auteur, dans un autre chapitre, a cité une des circonstances dans lesquelles Méthone ouvrit son port aux ennemis de Philippe : les Athéniens, dès le commencement de son règne, y avaient débarqué Argée, son compétiteur, avec une armée de mercenaires, à la tête de laquelle celui-ci marcha droit sur Æges [2]. Ce n'est certainement pas dans un port de Thrace qu'ils avaient jeté ce prétendant au trône de Macédoine! Débarquant sur la côte de la Piérie, près des bouches de l'Haliacmon et au bord de la grande plaine d'Émathie, Argée s'avançait sur Æges par la route de Berrhée, et pouvait, à la rigueur, forçant la marche, arriver en un jour sous ses murailles. Ce n'était pas la première fois, que les Athéniens se servaient de Méthone contre les rois de Macédoine : déjà, dans leur guerre avec Perdiccas, ils y transportent des réfugiés macédoniens soutenus par un corps de cavalerie; et Thucydide montre en termes formels qu'il s'agit de la Méthone située sur la côte de Piérie.

[1] Diod., XVI, 34. Conf. 31.
[2] Diod., XVI, 3.
[3] Thuc., VI, 7. Conf. Rangabé, *Antiq. hellén.*, Inscr. 250.

On pourrait même nier l'existence d'une autre Méthone sur les côtes de Thrace, et croire seulement que la Méthone macédonienne était souvent comprise, avec les cités de la Chalcidique, dont elle était toute voisine, sous le nom de τὰ ἐπὶ Θράκης. C'est l'expression même dont se sert Plutarque, en racontant la colonisation de cette ville par des exilés d'Érétrie. Chassés de Corcyre, où ils s'étaient d'abord établis, par les Corinthiens, ils veulent rentrer dans leur patrie, d'où on les renvoie à coups de fronde : on les surnomma, pour ce fait, *Aposphendonètes*. C'est alors qu'ils s'établirent à Méthone. Plutarque ajoute que la ville avait été fondée autrefois par Méthon, fils d'Orphée : c'est une raison de plus pour placer sur la côte de Piérie la colonie érétrienne [1].

[1] Plut., *Quest. gr.*, n° 11.



CHAPITRE IV.

RÉGION DES MONTS PIÉRIENS.

---

1. Forêt Piérienne.

Les villages d'Aïani, de Kitros, de Leftérokhori, sont situés, comme je l'ai dit, sur le bord d'une région montueuse et boisée, qui s'étend depuis la plaine de Katérini jusqu'à l'Haliacmon. L'aspect de tout ce pays est celui d'un plateau assez bas, mais inégal et profondément ondulé, sillonné dans tous les sens par de nombreux ravins, qui descendent les uns vers le fleuve, et les autres vers la mer. Il commence au pied des monts Piériens et paraît être un développement de leurs dernières pentes. Les bois qui couvrent au

loin la contrée sont bas comme des taillis ; les épines, les charmilles, les cornouillers, les arbres de Judée forment partout une végétation serrée, mais qui ne s'élève jamais bien haut. On aperçoit seulement, de place en place, sur tous les points culminants, des bouquets de grands chênes, des micocouliers gigantesques, au feuillage dentelé comme celui de l'orme, au tronc blanc et lisse comme le tronc du hêtre, qui ombragent quelque vieille église ou marquent la position d'un village.

Cette région était, dans l'antiquité, la forêt Piérienne, *Pieria Sylva,* où Persée s'égara dans sa fuite, la nuit qui suivit la bataille de Pydna [1]. D'après le récit de Tite-Live, dans la forêt Piérienne, ou du moins sur sa lisière, passait une voie militaire, qui de Pydna s'en allait traverser l'Haliacmon, et se dirigeait ensuite, en se divisant, vers les principales villes de la Macédoine, vers Berrhée, Pella ou Thessalonique : c'est la voie de Dium à Berrhée, marquée sur la carte de Peutinger. Une de ses ramifications, qui gagnait Aloros, traverse aujourd'hui le village de *Libanovo,* et descend ensuite sur la rive du fleuve au bac de Kholiva. Au milieu même du village, se dresse un tumulus, qui peut servir comme de jalon, pour marquer la direction et le passage de la voie antique. Les églises contiennent aussi quelques fragments ; j'y trouvai plusieurs pierres taillées, un petit chapiteau ionique dans le goût des Romains, une tête de femme grossièrement

[1] T.-L., XLIV, 43.

sculptée en demi-bosse, une stèle funéraire de très-mauvais style représentant un cavalier, au-dessus d'un personnage en toge. Sans doute il faudrait placer à Libanovo l'une des stations indiquées par la table de Peutinger, Acerdos, Arulos, Bada ou Anamo [1]; mais les distances données par cette carte sont si évidemment fausses, qu'il est difficile de s'arrêter avec quelque certitude sur aucun de ces noms. Je ne choisis celui de *Bada* que sous toutes réserves.

Au-dessus de Libanovo, à moins d'une heure de distance, mais beaucoup plus haut sur le plateau, se trouve *Koulindro,* un gros bourg de quatre cents maisons, le seul képhalokhori de toute la contrée et la résidence de l'évêque de Kitros. Son bazar, ses rues étroites, ses maisons à deux étages lui donnent tout à fait l'air d'une petite ville. On m'y montra les ruines d'une tour byzantine, et, dans une église, une inscription grecque avec le nom d'Eurydicé. Sur une hauteur voisine, parmi les ruines d'un ancien monastère, je trouvai une autre stèle, qui, par la forme des lettres et le style des figures, peut remonter aux premiers temps de la période romaine. Trois personnages sont représentés debout, vêtus de toges, et semblent converser entre eux; au milieu, est assise une femme couverte de longs voiles, derrière laquelle un enfant porte la ciste mystique. Les noms sont ceux d'Antigona et d'Hippostratos. D'ailleurs rien n'indique l'existence d'une ville antique : ces fragments proviennent sans

[1] Berœa — XII — Acerdos — XV — Arulos — XX — Bada — VII — Anamo — XII — Hatera — XII — Dium. (*Carte de Peutinger.*)

doute de Méthone. On nous apporta aussi un assez grand nombre de médailles, qui avaient été ramassées de différents côtés. De Koulindro, la vue s'étend, d'un côté, sur le cours du Lydias et de l'Haliacmon, de l'autre côté, sur les innombrables ravins de la forêt Piérienne, que domine, de toute sa hauteur, le flanc septentrional de l'Olympe.

Mais pénétrons plus avant dans ces bois. Le point central du plateau est le monastère de Makri-Rakhi. Ce nom, qui veut dire la Longue-Crête, lui a été donné, parce que toute cette région montagneuse, vue de la plaine de Salonique, ressemble à une longue crête basse, qui règne depuis la mer jusqu'aux monts Piériens. La Panaghia de Makri-Rakhi n'est qu'un monastère diocésain, et dépend de l'évêque de Kitros; mais il est en grand renom dans tout le pays. Un hasard heureux nous y conduisit un jour de fête. On s'y était réuni des villages épars dans l'ancienne forêt de Piérie. Sur les trois étages de galeries en bois qui entourent la cour intérieure, s'agitait une foule étourdissante à voir. Les têtes étaient parées de cyclamens et d'une espèce de large safran, qui croît en cette saison dans les bois de l'Olympe; le sol, les tables longues et basses, autour desquelles on s'accroupit, étaient jonchées de feuilles de chêne. Dans la foule bigarrée des paysans, on reconnaissait facilement les bourgeois et les bourgeoises de Koulindro, à leur maintien plus grave et à la richesse de leurs habits garnis de fourrures.

Le monastère, brûlé par Bouloubound, et reconstruit

à neuf depuis une vingtaine d'années, n'a par lui-même aucun intérêt ; mais sa position est importante à cause des nombreuses routes de traverse qui viennent s'y croiser. De ce point, un chemin mène en quatre heures à Katérini, en traversant le village de Kéramidhi ; un autre au défilé de Pétra, en passant près de Tokova ; un troisième conduit à Kitros, en trois heures, par Paléniesteniæs ; un quatrième, à Koulindro en deux heures, par Kastaniæs. Un cinquième chemin suit le ravin d'un grand torrent nommé Khrasopouli, et descend à l'Haliacmon ; on passe le fleuve à plusieurs lieues de son embouchure, au bac de Chadina : c'est la route la plus courte pour aller de Katerini à Verria.

Cette forêt Piérienne, avec ses ravins, était encore un rempart pour la Macédoine. Les principaux chemins qui la traversaient devaient être défendus par des places, ses principales hauteurs occupées par des forteresses. Nous voyons, dans Tite-Live, le consul Philippus, après le passage de l'Olympe et la prise de Dium, trouvant le pays abandonné par Persée, pousser assez loin à travers la Piérie, et faire une marche de deux jours et demi dans la direction de la Macédoine. Il est évident que, dans ce mouvement, il ne suit pas la route ordinaire, puisqu'il ne rencontre pas sur son passage la ville de Pydna. Après avoir employé un jour à visiter Dium, « ce même jour, dit l'historien, « il s'avança jusqu'à une rivière nommée Mitys. Le « lendemain, il continua sa marche et prit possession « de la ville d'Agassa, qui lui ouvrit ses portes. De là, « après un jour de marche, il alla camper sur les

« bords d'une rivière qu'on appelle Alcordus [1]. » Mais le manque de vivres le força à revenir sur ses pas, après cette petite expédition, qui ne fut qu'une reconnaissance. L'armée romaine s'était donc engagée dans la région montueuse qui s'étend à l'ouest de Pydna, et, passant le plus loin possible de cette place, pour la tourner sans doute, elle avait tenté d'entrer en Macédoine par un des chemins de la forêt Piérienne.

Le Mitys ne peut être une des rivières de la plaine de Katérini, dont les noms anciens nous sont connus. C'est plutôt le torrent qui se jette à la mer vers Mégalo-Aïani et Vroméri; de Dium on pouvait arriver sur les bords de ce ravin en trois ou quatre heures. Après l'avoir franchi, les Romains débouchèrent dans la forêt Piérienne, probablement par la route qui mène aujourd'hui de Kéramidhi à Makri-Rakhi. Le petit village de *Paléniesténiæs*, qui se trouve au sud-est du monastère, et dans cette partie haute du plateau où se croisent tous les chemins, me paraît présenter la position de l'ancienne *Agassa*. Par son élévation, il commande cette région de bois et de ravins : on aperçoit, de la plaine de Katérini, au-dessus de toutes les hauteurs environnantes, les bouquets de grands arbres qui le couronnent. Son nom, de forme assez étrange, semble composé de παλαιός. Agassa, après s'être livrée aux Romains, qui se contentèrent de lui prendre des otages, était retournée au parti de Persée; Paul-Émile, une fois vainqueur à Pydna, pour se venger de

[1] T.-L., XLIV, 7.

leur défection, donna l'ordre de piller et de détruire la ville [1]. Il ne faut donc pas s'étonner de ne rencontrer que peu de traces de ses murailles ou de ses monuments. Le village est dominé par une espèce de butte, soutenue par un bout de mur fait de grosses pierres non taillées. J'y trouvai, parmi les ruines d'une vieille église, un fragment de marbre sculpté sur ses deux faces, qui représente grossièrement, d'un côté un personnage vêtu de la toge, de l'autre une femme voilée. Un autre bloc de marbre, taillé carrément, est percé d'un grand trou circulaire, en forme de cuvette. Ces débris prouveraient, que l'emplacement d'Agassa ne cessa pas d'être occupé, même après la destruction de la ville.

Quant à la rivière appelée autrefois Alcordos, c'est sans doute le Khrasopouli. Le consul, en suivant la vallée de ce torrent, descendit jusque vers les bords de l'Haliacmon, où il établit son camp, en vue de la grande plaine de Macédoine. Cette route, qui débouche sur la rive du fleuve, fut défendue à une époque incertaine, sans doute au moyen âge, par une forteresse, dont le souvenir s'est conservé dans le nom d'un village appelé Néokastro.

Nous trouvons, dans Tite-Live, une autre ville forte appelée *Æginion*, dont il faut chercher aussi la position sur les plateaux de Makri-Rakhi. On doit se garder de confondre cette place avec une autre du même nom, située chez les Tymphéens, dans la région du haut

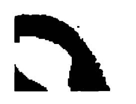
[1] T.-L., XLV, 27.

Pénée. Nous avons ici le témoignage de Pline, qui place une ville d'Æginion, « dans le canton qu'on appelle « Piérie, du nom d'une forêt [1]. » Ces indications s'accordent avec le récit de Tite-Live : « Quelques jours « après la victoire de Pydna, Paul-Émile envoie son lieu- « tenant Anicius assiéger Æginium; les habitants igno- « raient qu'on eût mis bas les armes, ils firent une sortie « et tuèrent deux cents Romains [2]. » Le consul les punit de cet acte d'hostilité en faisant saccager et ruiner leur ville [3]. Malheureusement je n'ai pas trouvé d'emplacement qui convienne tout à fait à cette ville d'Æginion. Il existe bien, une lieue au-dessus de Leftérokhori et de Kitros, une hauteur aux pentes escarpées, dont le sommet est terminé par une longue plate-forme couverte de grands arbres, et qui semble faite exprès pour porter une acropole. On y trouve une église ruinée d'H[os] Hilias, sous laquelle les paysans prétendent qu'il y a des colonnes enterrées. Près de là est un hameau de quelques maisons, qui porte un nom fait pour tenter les archéologues, celui de Palen ou Paliani. Mais si l'on plaçait Æginion en cet endroit, on s'expliquerait difficilement, comment les habitants, se trouvant si près de Pydna et du théâtre de la bataille, auraient pu ignorer la soumission faite aux Romains par les principales villes de la Macédoine.

[1] Plin., *Hist. nat.*, IV.
[2] T.-L., XLIV, 46.
[3] T.-L., XLV, 27.

OLYMPE.

PL



2. Palatitza : ruines d'une ville et d'un temple antiques.

L'Haliacmon, resserré pendant une partie de son cours entre les monts Piériens et le mont Bermios, débouche dans la grande plaine de Macédoine par un étroit défilé. Quelque temps après être sorti de cette gorge, avant de rencontrer les eaux du Khrasopouli, il reçoit sur sa rive droite plusieurs petits torrents, qui descendent des dernières pentes des monts Piériens. En cet endroit, un peu plus haut que la rive du fleuve, sont situés trois pauvres hameaux, Barbæs, Koutlis et Palatitza, qui occupent évidemment l'emplacement d'une ville antique.

Ces ruines sont les plus importantes que j'aie rencontrées dans mon voyage ; elles n'ont encore été visitées, ni même signalées par personne. Ce n'est pas que le nom de *Palatitza,* par lui-même assez significatif, ne se trouve dans plusieurs relations ; mais, par une erreur singulière, on l'a toujours appliqué aux ruines de la ville de Pella. M. Delacoulonche s'est assuré qu'il n'existe aucun village ainsi appelé sur l'emplacement de l'ancienne capitale de la Macédoine [1]. Seulement, comme les paysans apportent à Salonique beaucoup de monnaies trouvées à Pella, et qu'il en vient aussi en grande quantité de Palatitza, les habitants de la ville et les étrangers, qui achètent ces monnaies,

[1] Mémoire sur le Berceau de la Puissance Macédonienne, des bords de l'Haliacmon à ceux de l'Axius, par A. Delacoulonche, membre de l'École française d'Athènes ; dans la *Revue des Sociétés savantes et des Missions scientifiques et littéraires.*

se sont figurés qu'elles provenaient d'un seul et même endroit. Les voyageurs, trompés par cette fausse idée, se sont habitués à prendre Palatitza pour un des noms modernes de Pella, ne s'inquiétant pas de chercher ailleurs, et rapportant tout ce qu'ils pouvaient entendre dire aux ruines connues de la grande cité macédonienne. C'est ainsi que ces ruines, situées d'ailleurs dans une région peu fréquentée, et loin des grandes routes qui traversent le pays, sont restées jusqu'ici complétement inconnues.

Les trois villages sont pleins de débris antiques. Les églises et la plupart des maisons sont littéralement construites avec des fragments d'anciens monuments. Presque tous ces restes sont de la même pierre; c'est un tuf poreux, mais dur et consistant, d'une couleur jaunâtre, qui forme des montagnes entières dans la chaîne du Bermios, aux environs de Verria : les gens du pays l'appellent πουρί [1].

Je me contenterai d'abord de faire l'énumération de ces débris épars, en les décrivant à la place même où je les ai trouvés. Je commencerai par le village de Palatitza, le premier des trois que l'on rencontre, en remontant le cours de l'Haliacmon. C'est aussi le plus considérable; il compte vingt-cinq maisons et quatre églises. Il est placé entre deux torrents : celui qui coule à l'est s'appelle Nivolitzio; l'autre traverse le hameau, je l'appellerai, pour le distinguer, torrent de Palatitza. Deux églises sont situées sur la rive gauche de ce torrent.

[1] L'ancien πώρινος λίθος.



Église de la Panaghia. — Les murs de cette église, ceux des bâtiments et des enclos qui l'environnent, sont faits de pierres taillées, de toutes les dimensions, provenant d'édifices antiques. On en remarque de fort grandes, qui sont ravalées avec soin et piquées sur leurs faces latérales, avec des traces de scellement. Dans l'intérieur je trouvai : 1° Quatre tambours de colonnes doriques, à vingt cannelures; malheureusement la position de ces fragments ne me permit pas de mesurer exactement leur diamètre ; — 2° Un autre tambour de colonne dorique, mais de dimension plus petite; — 3° Un tronçon ou dé de pilastre, reliant ensemble deux tambours de demi-colonnes ioniques, le tout taillé dans un seul bloc. C'est une disposition peu commune et qui mérite attention : en rétablissant ce membre d'architecture, on aura deux demi-colonnes ioniques, accouplées en opposition et comme dos-à-dos, qui s'engagent dans les deux faces opposées d'un pilastre commun[1]. Chaque demi-colonne a neuf cannelures et deux demi-cannelures : l'ouverture des cannelures est de 0m,083. Les demi-colonnes ont de diamètre 0m,42 ; elles sont engagées d'un peu moins que la moitié. Le pilastre fait de chaque côté sur les colonnes une légère saillie : sa largeur est de 0m,46. La plus grande dimension du fragment est de 0m,96. Évidemment ces colonnes étaient destinées à flanquer à la fois sur ses deux faces un mur et probablement un mur de refend : le pilastre intermédiaire se

[1] Voir des débris de ces doubles demi-colonnes à la Planche III.

perdait ainsi dans l'épaisseur de la muraille, et l'on ne voyait plus de chaque côté qu'un rang de demi-colonnes engagées. Je remarquai dans l'intérieur des cannelures les traces d'un enduit de stuc rougeâtre, qui revêtait la pierre de tuf.

Église d'H^os Athanasios. — 1° Un tronçon de colonne dorique semblable aux précédents, sur lequel on a posé une grande pierre taillée, pour faire l'autel. — 2° Deux chapiteaux doriques de grandeur différente, et appartenant sans doute aux deux ordres d'un même édifice : mesure de l'abaque, pour le plus grand, $0^{m},77$, pour le plus petit, $0^{m},62$; l'échinus vient affleurer le tailloir de l'abaque, son profil est à peu près rectiligne, comme dans les chapiteaux doriques de la belle époque; les trois annelets ne sont pas évidés avec une grande finesse, mais cette perfection des détails n'était pas nécessaire sous un enduit de stuc. — 3° Dans les murs de l'église, parmi d'autres pierres façonnées, je trouvai quelques pièces en marbre blanc, appartenant évidemment à des monuments plus petits : la pierre d'angle d'une petite architrave ionique à trois bandes ou *corsæ;* un fragment de chapiteau ionique (on reconnaît aux feuilles, qui ornent le balustre de la volute, que ce chapiteau est de l'époque romaine); un triglyphe (hauteur de la bande supérieure, $0^{m},13$, hauteur du triglyphe, $0^{m},56$, largeur, $0^{m},38$). — 4° Je dois encore parler d'un fragment de sculpture byzantine, représentant une croix à double branche, avec un reste d'inscription.

Les deux autres églises sont sur la rive gauche du

torrent de Palatitza, dans un lieu qui domine le village ; les maisons qui les entourent sont construites de grandes pierres de tuf taillées, qu'on trouve même éparses dans les champs. — L'église d'H[os] Dhimitrios paraît très-ancienne, et ses peintures portent la date de 1570. On y voit, sans compter les grandes pierres dont sont faites les murailles, 1° douze tambours de colonnes doriques, semblables aux précédents (diamètre 0m,79) ; beaucoup de ces fragments portent des traces de stuc ; 2° un petit chapiteau dorique ; 3° un pied de vasque antique, servant de support au bénitier. — Église d'H[a] Paraskévi. 1° Un tambour de colonne dorique ; 2° un petit chapiteau dorique ; 3° un fragment portant deux demi-colonnettes ioniques engagées et opposées, comme les colonnes qu'on a vues plus haut : c'est probablement un entre-deux de fenêtre, d'un style conforme à celui de ces colonnes.

Après m'avoir montré leurs églises, les habitants me conduisirent six ou sept cents pas plus bas que le village, en suivant toujours la rive gauche du torrent : les eaux, en creusant le sol, avaient découvert sur les deux bords un certain nombre de tombeaux antiques. Les uns sont disposés en forme de sarcophages et construits de larges dalles. Les autres sont faits simplement de quatre grandes tuiles légèrement concaves, appuyées l'une contre l'autre, de manière à former une petite voûte aiguë. C'était un genre de sépulture commun dans l'antiquité, pour les gens de pauvre condition.

Tout près de ces tombeaux, on remarque des traces

nombreuses de murailles, cachées sous terre. Ce sont des murs peu épais, faits de cailloux et d'un ciment assez dur. Ils sont très-rapprochés les uns des autres et paraissent être disposés sans aucun plan : ils appartenaient sans doute à d'anciennes maisons. Les paysans, en fouillant en cet endroit, y trouvent quelquefois des bijoux en or : je vis un débris de statuette en marbre, d'une exécution médiocre, découvert à la même place. Toutes ces constructions sont enterrées à une profondeur de deux mètres.

En s'éloignant un peu du torrent, et en marchant vers l'ouest, on trouve les restes d'un aqueduc souterrain. C'est un grand conduit voûté, qui peut avoir 3^{m} de large. Le berceau de la voûte est très-bien construit, avec de grandes pierres de πουρί, taillées en voussoirs et assemblées sans ciment. Malheureusement les pluies avaient rempli à moitié le souterrain, et je ne pus en examiner la construction que par une ouverture pratiquée à la voûte. Le paysan qui me conduisait m'assura qu'il s'étendait beaucoup en deçà comme au delà de l'endroit aujourd'hui découvert ; il me raconta que, dans son enfance, il s'y était aventuré assez loin, sans en trouver la fin, et que la peur l'avait fait revenir sur ses pas. Il paraît que le sol y est partout dallé en grandes pierres, semblables à celles de la voûte et des murs latéraux. Il existe une tradition dans le pays sur ce souterrain. D'abord on affirme qu'il est double, et ce double chemin voûté, suivant l'opinion des habitants, conduit à Verria, en passant sous l'Haliacmon. Une reine, qui avait autre-



fois son palais à Palatitza, avait fait construire les deux passages souterrains pour communiquer avec Verria; elle allait par l'un, et revenait par l'autre. Une circonstance a contribué à accréditer cette tradition : c'est que l'aqueduc se dirige en effet du côté de l'Haliacmon, du sud-est au nord-ouest.

De ce lieu, je me rendis à Koutlis ou Koutlitza, qui n'est guère éloigné de Palatitza que de deux kilomètres. Au passage d'un ruisseau, situé à moitié route entre les deux villages, j'observai, à deux ou trois pieds de profondeur, une véritable couche de débris de tuiles et de poteries rouges, qui doit s'étendre assez loin aux environs; quelques-uns de ces fragments étaient ornés de ces stries finement tracées qu'on remarque souvent sur les poteries antiques Pour arriver à Koutlitza, il faut traverser un autre torrent, sur la rive gauche duquel sont bâties les dix ou douze maisons qui composent ce hameau. Dans l'église, je trouvai encore quantité de pierres taillées, avec un chapiteau de colonne dorique, semblable au plus grand de ceux que j'avais vus à Palatitza.

Il était de toute évidence que ces pierres, ces chapiteaux, ces tronçons de colonnes, provenaient de quelque temple antique; mais, à cause de l'abondance même des fragments et de leur dispersion, j'étais embarrassé de savoir en quel lieu le placer. Enfin on m'indiqua une vieille église ruinée d'H^{a}-Triadha, d'où avaient été tirés, disait-on, la plupart de ces débris. Elle est située sur une hauteur couronnée de micocouliers, au pied même des monts Piériens, entre Kout-

litza et Palatitza. Je fus en effet frappé de la grande quantité de fragments de toute espèce entassés dans cet endroit. Il était facile de reconnaître, en examinant le plan même de l'église, qu'elle était bâtie sur l'emplacement d'un temple[1].

D'abord on y trouve, debout et en place, deux fûts de colonnes doriques, qu'on a utilisés en guise de piliers, pour leur faire supporter les arcades de la nef. La précision extrême avec laquelle les cannelures se raccordent prouve bien que ces colonnes n'ont jamais été dérangées. Il est vrai qu'elles sont tronquées à mi-hauteur, et qu'elles ne se composent plus que de trois tambours. Mais il n'est pas possible de supposer qu'à l'époque de la construction de l'église on ait su relever même quelques tambours, pour en faire le support des arcades; jamais on ne les aurait rajustés aussi parfaitement. II^{a} Triadha est une très-vieille église : suivant une inscription, les peintures du porche auraient été restaurées en 1495. Il ne reste plus aujourd'hui que la nef, maintenue par la solidité des colonnes antiques sur lesquelles elle repose; on en a refait, tant bien que mal, une chapelle, en murant grossièrement les ouvertures. Le mur extérieur de l'église est tombé presque partout en ruines ; mais on voit encore qu'il reposait sur un soubassement élevé d'une marche. Ce soubassement, qui a 16^{m} de long sur 9^{m} de large, me parut un ouvrage antique; je crus même reconnaître dans un endroit les traces du pavage. Ce

[1] Voy. la planche III.



qui reste des murs est fait de fragments d'architecture, de quartiers de colonnes brisées, de grandes pierres de tuf, dont plusieurs portent comme ornement une bande courante. Il subsiste aussi quelques parties d'un mur bas, qui forme autour de l'église une enceinte presque carrée, longue de 22^{m} et large de 26^{m} ; il est tout entier construit des mêmes matériaux.

L'enceinte est pleine de débris entassés pêle-mêle ou enfouis à moitié dans le sol. Je vais énumérer les plus intéressants. D'abord on y compte encore une vingtaine de tambours de colonnes doriques. Un petit mur est construit avec des tronçons de doubles demi-colonnes ioniques, semblables au fragment trouvé à Palatitza. Quelques fragments pareils, mais de dimension plus petite, et dont les demi-colonnes ont tantôt neuf, tantôt onze cannelures, appartiennent évidemment à un second ordre, qui régnait au-dessus du premier. Il était surtout important d'étudier le chapiteau de ces colonnes ioniques; je finis par en trouver un du petit ordre. Les deux demi-chapiteaux, engagés vers le milieu du balustre, sont opposés et accouplés, comme les deux demi-colonnes, et ne forment qu'un seul bloc avec le dé de pilastre qui les réunit. J'observai que le canal des volutes, au lieu de s'élargir par une courbe bien prononcée, était tracé à peu près en ligne droite et creusé profondément, selon l'usage adopté par les architectes de l'époque macédonienne et romaine. Enfin l'échinus n'est pas, comme à l'ordinaire, orné d'un rang d'oves et de fers-de-lance :

lisse et nu, il n'a d'autre ornement que deux annelets à sa base, ce qui le fait ressembler à l'échinus d'un chapiteau dorique ; mais les détails, qui ne sont pas sculptés, étaient peut-être peints sur le stuc. Je remarquai encore un fragment de grosse colonne d'angle, d'ordre dorique, engagée dans un pilastre ; un débris de mutule avec les gouttes, et surtout une pièce de la frise avec un triglyphe ; la petite plate-bande supérieure du triglyphe, large de $0^m,8$, continue de régner au-dessus des métopes, qui sont lisses et sans sculptures ; le triglyphe lui-même est haut de $0^m,46$, large de $0^m,39$; l'ouverture des canaux est de $0^m,08$.

Je regrettai vivement, en présence de ces ruines, de n'avoir ni les instruments qu'il fallait pour prendre des mesures plus complètes et plus rigoureuses, ni les connaissances nécessaires pour remettre en place par le calcul tous ces débris dispersés. Certainement, en y ajoutant les restes épars dans les autres églises, j'avais là tous les éléments d'une restauration. On a reconstruit sur le papier plus d'un temple, avec des données moins nombreuses et moins variées.

Voici pourtant les conjectures que la vue des lieux et l'examen rapide de ces ruines suggèrent naturellement. Le temple était construit tout entier en pierre de tuf, revêtue d'un enduit de stuc coloré. Il était dorique, et il avait des colonnes de trois dimensions différentes. Il est vrai que j'ai trouvé seulement deux sortes de chapiteaux de cet ordre ; mais les plus grands n'avaient que $0^m,77$ de largeur, tandis que le diamètre de certains tambours de colonnes est de $0^m,79$. Comme



le chapiteau doit excéder toujours le plus fort diamètre de la colonne, il faut en conclure que ces tambours appartiennent à un troisième ordre, qui était le plus grand ordre du temple. Les murs ruinés de l'ancienne église d'Ha Triadha paraissent avoir été bâtis sur l'emplacement même de la cella ou d'une partie de la cella, dont le sol était élevé d'un degré. La nef représente certainement l'ancienne colonnade intérieure et s'appuie encore sur deux de ses colonnes; la position de ces deux colonnes, situées en face l'une de l'autre, à 3m de distance, ne peut s'expliquer que de cette manière. Les colonnes de l'ordre intermédiaire devaient être, comme toujours, employées au pronaos; celles du grand ordre formaient le péristyle, dont toute trace a disparu. Comme la colonnade intérieure était dorique, on est obligé de placer hors du temple les pilastres à doubles demi-colonnes, dont il reste de nombreux débris. Ils pouvaient être engagés dans la muraille du péribole, formant deux étages de demi-colonnes ioniques, qui régnaient en même temps à l'intérieur et à l'extérieur.

Ce temple et tout cet ensemble de constructions datent évidemment d'une bonne époque, d'un siècle où toutes les traditions, tous les procédés de l'art sont connus et étudiés; où des architectes savants ont sous la main des ouvriers habiles et exercés. Cependant je ne crois pas qu'on puisse remonter plus haut que le temps des successeurs d'Alexandre. On reconnaît le style et le goût de cette époque, à la facilité un peu négligée de l'exécution, à quelques combinaisons moins simples, comme l'emploi des demi-colonnes opposées,

enfin à certains détails particuliers, comme la forme des chapiteaux ioniques.

L'aqueduc voûté de Palatitza paraît dater des Romains, sous la domination desquels ces grands ouvrages d'utilité prirent un développement considérable. Il est vrai qu'ils employaient de préférence, pour des constructions de ce genre, la brique et le ciment; mais en Grèce, où l'art de bâtir et de tailler la pierre était porté à une grande perfection, il n'est pas étonnant qu'on ait conservé la méthode du pays.

Près du hameau de Barbæs, un peu plus bas que Koutlitza, on trouve encore d'autres vestiges de la ville antique. C'est d'abord un vaste tumulus, qui s'est effondré par le milieu. La campagne environnante est couverte d'une quantité innombrable de petites buttes de toutes les formes. Les habitants prétendent qu'une bataille s'est donnée en cet endroit, et que tous ces tertres sont des tombeaux; mais, quand on enlève la terre, on trouve partout des fondations de murs, faites de petites pierres et de ciment, semblables à celles qu'on m'avait déjà montrées sur les bords du torrent de Palatitza; je retrouvai des fondations semblables jusque sur le tumulus de Barbæs. Ce sont les traces d'une ville qui, au moyen âge ou, tout au plus, vers la fin de l'empire romain, devait occuper l'emplacement compris entre Barbæs et Palatitza; mais cette ville en avait remplacé une plus ancienne. Par un hasard singulier, je n'ai pas rencontré une seule inscription, parmi tant de fragments. Les monnaies, que les paysans trouvent en

abondance dans leurs champs, confirment les renseignements fournis par les ruines : ce sont des médailles communes des rois de Macédoine, des empereurs romains ou des colonies, et même des premiers empereurs de Byzance. Nous avons donc là une ville, probablement d'origine macédonienne, agrandie et embellie par les Romains et subsistant jusqu'à l'époque byzantine. J'ajoute comme renseignement, que tout ce district, bien que situé sur la rive opposée de l'Haliacmon, rentre dans la circonscription ecclésiastique du métropolitain de Verria.

Les géographes anciens sont si incomplets et si brefs en parlant de toutes ces régions, qu'il est difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un nom qu'on puisse appliquer avec quelque certitude à ces ruines. Pline et Ptolémée citent ceux de deux villes, qui devaient être situées dans la Piérie, sur les bords de l'Haliacmon : elles s'appelaient Vallæ et Phylacæ. Si l'on considère l'époque des auteurs qui les mentionnent, c'est justement sous l'empire romain qu'elles paraissent avoir pris quelque importance. Ptolémée les donne comme les deux seules villes de Piérie qui soient situées dans l'intérieur des terres [1]. Il arrive à elles en passant de la grande plaine de Macédoine, d'Édesse, de Berrhée, de Pella, dans la Tripolide de Perrhébie ; c'est les placer dans la région des monts Piériens. Pline ne fait aussi que les nommer ; mais il semble suivre dans son énumération le cours de l'Haliacmon. Il vient de

[1] Πόλεις δ' εἴσιν ἐν τῇ Μακεδονίᾳ μεσόγειοι αἵδε — Πιερίας — Φυλακαί, Οὔαλλαι.

citer les villes de la côte de Piérie : « Ensuite, ajoute-t-il, « se trouvent Aloros et le fleuve Haliacmon ; dans l'in- « térieur s'étendent les territoires d'Aloros, de Vallæ, de « Phylacæ [1]. . . . . ; » et il continue en passant par toutes les villes de la plaine de Macédoine. Comme il faut réserver un nom pour la forteresse qui gardait l'entrée du défilé de Sarandaporos, et que celui de Phylacæ convient tout à fait pour cet emplacement, le nom de *Vallæ* reste aux ruines que je viens de décrire [2].

---

3. Monts Piériens : position des villages de ces montagnes : Kataphyghi.

On ne peut guère déterminer avec exactitude jusqu'où s'étendaient, dans l'antiquité, les monts Piériens ; on n'est même pas bien sûr de leur véritable nom. Homère parle en général des montagnes de la Piérie, sans les distinguer par aucune dénomination particulière : c'est sur « ces montagnes ombragées, au « milieu de prés délicieux, qui n'ont jamais été fau- « chés, que les troupeaux des dieux ont leurs étables « et leurs pâturages [3]. » Tout ce qu'on peut tirer de

[1] « Oppida, Pydna, Alorus : flumen Haliacmon. Intus Aloritæ, Vallæi, Phylacæi. » (Plin., IV, 17.)

[2] Il faut citer aussi un passage d'Étienne de Byzance, qui donne un renseignement, malheureusement fort obscur, sur cette ville de Valla : « Βάλλα, πόλις Μακεδονίας· Θεαγένης ἐν Μακεδονίᾳ Βαλλαίους μεταγαγὼν εἰς τὸν νῦν λεγόμενον Πύθιον τόπον. »

[3] Πιερίης ἀφίκανε θέων ὄρεα σκιόεντα,
ἔνθα θεῶν μακάρων βόες ἄμβροτοι αὖλιν ἔχεσκον,
βοσκόμεναι λειμῶνας ἀκηρασίους, ἐρατεινούς.
(*Hymn. ad Herm.*, 69.)



quelques textes épars, c'est qu'il y avait en Piérie, et près de l'Olympe, un mont Piéros ou Piéria ou peut-être Piéris [1]. Il est naturel d'appliquer ce nom aux plateaux escarpés et montagneux qui continuent au nord la chaîne de l'Olympe, tout en formant une masse séparée et facile à distinguer. Seulement les anciens paraissent avoir toujours plus ou moins confondu la montagne avec le pays même de Piérie, et compris dans les monts Piériens la forêt Piérienne, toute la région montueuse et boisée qui descend jusque vers Dium, et même une partie des pentes de l'Olympe, en un mot, tout le canton que nous avons distingué plus haut sous le nom de Piérie proprement dite. C'est ainsi que Pausanias peut placer Dium au pied de la montagne de Piéria, et Euripide dire en parlant de la Piérie : « Terre « enchantée, Piérie, séjour des Muses, penchant sacré « de l'Olympe [2] ! »

Encore aujourd'hui, dans le pays, on n'a pas de nom général pour désigner ces montagnes ; on ne les distingue pas de l'Olympe. Les gens du village d'H[os] Dhimitrios, dans la gorge de Pétra, appellent également Olympe les deux côtés du défilé. Mais, comme les monts Piériens forment plusieurs plans et se composent de plusieurs ramifications enchevêtrées, certaines régions de la montagne portent des noms

[1] Plin., IV, 15. Paus., *Béot.*, XXX.

[2] .... Καλλιστευομένη
Πιερία μουσεῖος ἕδρα,
σεμνὰ κλιτὺς Ὀλύμπου.
(Eurip., *Bacch.*, 408.)

particuliers. On nomme Soghliari les crêtes qui dominent Palatitza; on appelle Kokaliari celles qui bordent plus haut le cours de l'Haliacmon, et forment un des côtés du défilé par lequel il débouche dans la plaine. Dans cette partie se trouve le bourg libre de Kokova (80 maisons), avec un grand monastère d'H[ce] Prodhromos, situé plus bas, sur le bord du fleuve: les villages voisins sont Vosova, Botzani, Vitiviani, trois tchifliks, et Dratziko, village libre. Tous ces points sont reliés par des chemins de montagne assez difficiles; car il n'y a pas de route qui s'engage dans la gorge étroite de l'Haliacmon. Les pentes qui sont tournées du côté de la mer s'appellent montagnes de Dranista, du nom d'un grand village libre, de cent maisons. On trouve aux environs Skotérina, Rétini, Vraza, Karyæs, Milia, parmi lesquels le premier et le dernier seuls ne sont pas des tchifliks.

Au centre de ces plateaux et de ces ramifications, se dresse un pic, qui les domine tous, et qu'on nomme, pour cette raison, Phlamboro (la Bannière). A deux heures du sommet, s'ouvre une profonde caverne, célèbre dans toute la contrée, mais où les paysans refusent de conduire personne. Ils racontent qu'elle est habitée par des fées, ἐξωτικαίς : malheur à qui ose en approcher! il est saisi à l'instant de délire et de vertige. On dirait un souvenir de la mystérieuse influence attribuée jadis aux Muses, antiques habitantes des grottes de la montagne, qui ne seraient plus aujourd'hui, pour les paysans chrétiens, que de malfaisants génies. Les habiles du pays ne doutent pas



que cette caverne ne soit l'antre des anciennes Muses Piérides.

Sur un haut plateau, adossé aux pentes escarpées du Phlamboro, se trouve aussi *Kataphyghi*, le plus grand de tous les villages des monts Piériens. Les Grecs de ce village, qui compte environ deux cent cinquante maisons, se recommandent par leur caractère énergique, par leur esprit industrieux et entreprenant. Ils habitaient jadis un territoire fertile, au bord de l'Haliacmon, dans un lieu nommé Podhari. Opprimés par les Turcs, ils se sont retirés sur ces hauteurs, où ils avaient jadis leurs bergeries, et ils ont appelé leur nouvel établissement Kataphyghi, c'est-à-dire le Refuge. Là, ils sont devenus par nécessité, de laboureurs qu'ils étaient, bûcherons et charpentiers. La grande forêt de hêtres et de sapins qui entourait leur village et couvrait tout le plateau tomba la première; on ne trouverait pas aujourd'hui un seul arbre, une lieue à la ronde. Ils sont donc obligés de se répandre dans les pays environnants, partout où ils peuvent trouver à tailler des poutres et à scier des planches. Ils se rendent ordinairement dans l'Olympe, dans la presqu'île de Kassandra et jusqu'au mont Athos : leurs maisons sont tapissées d'images rapportées chaque année de la montagne sainte. Souvent même ils s'embarquent; ils descendent à Smyrne et jusqu'à Alexandrie, pour vendre les bois qu'ils ont coupés.

On est étonné de rencontrer, à cette hauteur, au milieu des montagnes, sous des toits que chaque

hiver enfouit dans la neige, une population accueillante, éclairée, et des gens qui ont vu le monde. Du reste, pendant la saison du travail, vous ne trouveriez, avec les femmes, les enfants et quelques infirmes, que le kodja-bachi, resté pour garder le village. La population virile ne s'y rassemble qu'une ou deux fois dans l'été, à l'occasion de certaines fêtes; on voit alors les hommes, exacts au rendez-vous, arriver par tous les chemins, pour célébrer en famille la solennité du jour. Kataphyghi a deux écoles; ses églises sont desservies par seize papas. Il doit à sa position de n'avoir pas même à supporter la présence du soldat turc qui, dans les autres képhalokhori, représente l'autorité du mudir [1]. C'est le plus indépendant de tous les villages que j'ai visités dans l'Olympe. Les habitants n'ont pas négligé non plus les troupeaux, cette autre richesse des montagnards; ils possèdent treize mille moutons, que leurs bergers mènent paître sur les plateaux des monts Piériens.

De Kataphyghi un chemin conduit en cinq heures à Katérini; il laisse Rétini à gauche, Skotérina, puis Dranista sur la droite : c'est par cette route qu'on voit s'acheminer de longues files de mulets, portant des bois de charpente aux échelles d'embarquement. Une autre route, bien tracée, le long de pentes escarpées, et bien entretenue, conduit sur les bords de l'Haliacmon. Les montagnes s'écartent en effet en cet endroit; et le fleuve, moins resserré, forme une vallée, que je vais maintenant parcourir.

[1] Fonctionnaire turc, gouverneur d'un district.

4. Servia et son défilé. Paléokastro de Gratziano.

L'Haliacmon, grossi par les innombrables torrents des hautes vallées de Kastoria et de Grévéno (l'ancienne Orestide et l'ancienne Élymiotide), ne débouche dans cette vallée plus basse qu'après s'être engagé dans un long et étroit passage. Après l'avoir franchi, il continue de serrer de très-près le pied des montagnes qui bordent sa rive gauche. Mais sur sa rive droite, au pied des monts Piériens, s'étend en longueur une campagne fertile et cultivée, au milieu de laquelle sont situées deux villes, Velvendo et surtout Servia, qui est une place importante.

Ce sont deux chefs-lieux turcs. Tous les villages qui dépendent de la première de ces villes se trouvent sur la rive gauche du fleuve, et forment ce qu'on appelle le canton de Tcharchemba. Bien que Velvendo soit un centre d'administration turque, la population y est presque toute grecque. Le mudir (gouverneur du district), le kadi (juge), avec leur monde, et quelques aghas composent en tout une trentaine de familles. Le nombre des familles grecques est de quatre cents; c'est une croyance répandue dans le pays, que les Grecs seuls prospèrent à Velvendo. Servia, au contraire, est une ville tout à fait turque, qui compte cinq cents maisons musulmanes, et seulement quelques maisons grecques ou valaques. C'est aussi la résidence d'un mudir et d'un kadi.

La grande importance de cette ville vient de sa position. Elle commande le défilé du Sarandaporos, à

l'endroit où il débouche entre les monts Piériens et les monts Cambuniens, faisant communiquer les hautes vallées de la Macédoine avec la Thessalie. C'est, de ce côté, un long passage, tantôt creusé dans de profondes couches de terre blanche, tantôt encaissé entre des murailles de rochers coupés à pic; il n'a pas, dans beaucoup d'endroits, plus de cinq à six mètres de large. Il est formé, comme la plupart des passages de montagne, par le lit de deux torrents, qui coulent en sens différent. L'un de ces torrents se jette dans l'Haliacmon; l'autre, qui descend vers la Thessalie, n'est autre chose, nous l'avons vu déjà, qu'un des bras du Vourgaris. Un autre bras de la même rivière coule un peu plus vers l'est, parallèlement au premier; et, de cette manière, le défilé pénètre en Thessalie par une double ouverture. Les deux embranchements sont séparés par une colline pointue, admirablement placée pour défendre la position; on l'appelle Vigla (la Sentinelle).

La ville de Servia ferme ce passage du côté de la Macédoine. Elle n'en surveille pas l'accès à distance: elle est assise à la porte même du défilé, offrant un merveilleux spectacle, quand on monte de l'Haliacmon. De chaque côté de la profonde ouverture se dresse une file de grandes roches taillées en aiguilles, qui semblent en garder l'entrée. Tout près de la gorge, les maisons couvrent les dernières pentes de la montagne, et descendent jusqu'au bord de la plaine; là elles s'entourent d'une première ceinture de jardins ombragés, puis de vignobles, et enfin de



champs, qui produisent en abondance du blé, du lin, du tabac. Au-dessus même de la ville, sur une colline escarpée, entourée partout de précipices, on aperçoit les murs en ruines et les grandes tours lézardées d'un château du moyen âge, qui commandait le défilé.

On rencontre partout à Servia de curieux restes de cette époque; mais je n'y trouvai pas un seul débris qui rappelât les Romains ou les rois de Macédoine. Malgré la faible proportion de la population chrétienne, de nombreuses églises s'élèvent sur les pentes, entre la ville et le château. La plus remarquable est la grande église d'H[os] Théodhoros, bâtie sur un escarpement à pic. Elle tombe maintenant en ruines, mais on voit encore les trois nefs qui la composaient. Ces divisions intérieures communiquaient entre elles par sept portes en plein-cintre; quatre autres portes pareilles étaient percées dans le mur extérieur; on a depuis muré presque toutes les ouvertures, afin de pouvoir peindre les murailles. Les habitants, dans leur admiration, appellent cette église Saranda-Portæs ou Saranda-Ekklisiæs (les Quarante Portes, les Quarante Églises) : ils racontent que Servia était autrefois une ville royale, et que cette église était celle où allait prier le roi.

Mais la ruine la plus intéressante est la forteresse, qui occupe presque toute la colline par une triple enceinte de murailles. La construction en est byzantine, mais très-grossière et très-négligée, même pour cette époque. On a jeté pêle-mêle des moellons, des tuiles, des briques dans un épais lit de mortier; une des hautes

tours carrées de l'enceinte intérieure ou donjon n'est même pas creuse en dedans, ce n'est qu'un lourd massif de la plus informe maçonnerie. Dans les deux autres enceintes, des traces de fondations, des tuiles et des briques éparses sur la pente, les ruines d'un vieux bain et de douze églises, indiquent que cette partie était jadis habitée; nous n'avons pas là un simple château, mais une ville fortifiée. Les remparts sont disposés de telle manière que la route du défilé, en longeant le flanc de la colline, passe nécessairement dans l'enceinte. Elle en sortait par une large porte, dont les piliers sont encore en place; de là le nom de passage de Portæs. C'est, comme on voit, une position militaire excellente, du moins pour le moyen âge; avec les armes modernes, la forteresse aurait le défaut d'être dominée par les hauteurs environnantes. J'observai aussi, en avant de la ville, quelques restes de murailles et de fondations, perdus au milieu des vignobles, qui paraissent avoir appartenu à un système de fortifications avancées.

Ces ruines et les traditions qui s'y rattachent encore répondent bien au rôle que la ville de Servia a joué au temps du Bas-Empire. On avait alors à défendre chaque jour ce défilé du Sarandaporos. Les Albanais par la route de Bérat ou de Grévéno, les Serbes, les Bulgares, les Valaques par la route d'Ochrida et de Monastir, venaient tour à tour déboucher dans la haute vallée de l'Haliacmon : c'était le grand chemin de toutes ces populations, qui de là descendaient directement dans la vallée de Servia, pour forcer



le passage et déborder sur la Thessalie. Peu de positions étaient plus importantes et furent plus disputées. Pour fermer ce chemin aux Barbares, c'est à des Barbares que l'empire eut recours tout d'abord. Constantin Porphyrogénète raconte que, sous le règne d'Héraclius, la moitié de la nation serbe, alors encore païenne, passa le Danube, demandant à se soumettre à l'empereur, c'est-à-dire lui demandant des terres. « L'empereur, ajoute-t-il, s'empressa de les recevoir, « et leur assigna pour leurs campements un lieu de « la province de Salonique, qui depuis garda le nom « de Servia[1]. » Héraclius avait cherché à tirer parti de ces hôtes dangereux, qui venaient s'imposer à l'empire; il les avait établis dans le poste important du Sarandaporos, espérant intéresser par là une race belliqueuse à la défense de provinces qui ne se défendaient plus elles-mêmes. Mais les Serbes se trouvèrent à l'étroit dans cette vallée de l'Haliacmon, et la quittèrent bientôt pour aller se fixer dans la moderne Servie.

Après leur départ, la ville de Servia n'en reste pas moins une place de premier ordre. Nous la voyons citée à la fin du neuvième siècle, comme un des évêchés de la province de Thessalonique[2] (il y a encore aujourd'hui un évêque de Servia, résidant à Kojani, sur l'autre rive de l'Haliacmon). Un siècle plus tard, la ville est tombée aux mains de Samuel, roi des Bulgares, qui envahit de là toute la Thessalie. C'est pro-

[1] Const. Porphyrog., *De administ. imp.*, 32. Il dit τὰ Σέρϐλια.
[2] Notice de Léon le Philosophe.

bablement de cette époque que parlent les traditions populaires, quand elles font de la ville une résidence royale, et qu'elles racontent la fondation du petit monastère de Valetziko dans l'Olympe par un puissant roi de Servia. La forteresse est alors bravement défendue contre l'empereur Basile, le grand ennemi des Bulgares, par un capitaine nommé Nikolitzas [1] : l'empereur à la fin s'en rend maître, y met d'abord une garnison de ses troupes [2], puis, se ravisant, fait détruire la place de fond en comble [3]. Il trouvait dangereux, sans doute, de garder dans cette position une forteresse, qui devait nécessairement retomber aux mains des ennemis de l'empire. Les ruines qui couronnent la colline de Servia sont donc postérieures à cette époque, c'est-à-dire à l'année 1012.

En 1259, au moment où finit la domination des empereurs francs, nous trouvons le château relevé; rebâti peut-être, lors de la conquête, par quelque seigneur à qui ce fief échut en partage. Les chroniqueurs en font une place-frontière entre les possessions de l'empereur et celles du despote de Valachie; le passage qu'il défend s'appelle alors Katékalou [4]. Il paraît que, vers cette époque, Servia était devenue comme une

[1] Cedren., p. 453.

[2] *Id.*, *ibid.*

[3] *Id.*, 475.

[4] Καὶ ὅσον ἐκουρσεύσασι τὰ μέρη τῆς Βλαχίας,
ἐπέρασαν τὸ σύνορον, ὅπου χωρίζει ὁ τόπος
τοῦ Βασιλέως ἐκ τὴν Βλαχίαν, Κατεχαλοῦ τὸ λέγουν,
ἕνα κάστρο ηὑρήκασι, τὸ λέγουν εἰς τὰ Σέρβια.
(*Chronique de Morée.*)

Par Valachie, il faut entendre ici la Thessalie.



espèce de colonie militaire, soit par nécessité, pendant ces longues guerres, soit par suite d'une organisation spéciale. On peut du moins le conjecturer d'après quelques mots de Cantacuzène, qui nous la dépeint comme habitée par une population de soldats [1]. Sous cet empereur, Servia retombe au pouvoir du kral de Servie, et elle est occupée par son général Préalimbe : sa chute a entraîné comme toujours la conquête de la Thessalie.

Cantacuzène vient assiéger Servia en personne, et ne manque pas de faire, dans ses Histoires, le récit de ce siége et l'exacte description de la ville, telle qu'elle était au quatorzième siècle [2]. Le passage est curieux ; je n'ai rien de mieux à faire que d'en traduire ici quelques parties, sans même établir avec les ruines que j'ai décrites une comparaison qui se fait toute seule : « C'est, dit-il, une ville importante, située sur « les confins de la Bottiée et de la Thessalie [3]. Bâtie « sur une hauteur avancée et abrupte qui se détache « de la montagne, elle paraît s'élever à mesure qu'on « s'approche davantage. Elle occupe, jusqu'au som- « met, cette colline. Un triple mur la divise en trois « enceintes, et de loin on croirait voir trois villes at- « tachées l'une à l'autre. Des gorges profondes l'en- « tourent des deux côtés. Tout l'espace qui s'étend

[1] « . . . Οἰκιῶν πεπλήρωται καὶ ἀνθρώπων, οὐ τῶν πολλῶν μόνον, ἀλλὰ καὶ τῶν ἀρίστων ἐκ τῶν πολιτῶν καὶ ἐκ τῶν στρατιωτῶν, οἳ ἦσαν ἐγχώριοι πολλοί τε καὶ ἀγαθοί. » (Cantac., IV, 19.)

[2] Voir toute la description dans Cantacuzène (IV, 19).

[3] Il appelle évidemment Bottiée tout le pays au nord de l'Haliacmon.

« jusqu'à la plaine et jusqu'à ces ravins, est rempli « d'habitations, qui s'élèvent en amphithéâtre, partout « du moins où l'on a pu poser une maison. Deux des « enceintes sont habitées par les citoyens; la troi- « sième, qui est la citadelle, est réservée au comman- « dant de la garnison. » On ne peut désirer une peinture plus exacte, et qui rende mieux compte des ruines.

Cantacuzène raconte ensuite ce que fit pour la défense de la place Préalimbe, qui l'occupait avec cinq cents Serbes : « Comme il se défiait des habitants, il « rassembla dans la seconde enceinte leurs femmes, « leurs enfants et leurs richesses ; il plaça tous les « hommes dans l'enceinte extérieure, leur ordonnant de « repousser l'empereur, qui venait les délivrer. Il se « renferma lui-même dans la citadelle, en faisant gar- « der par un détachement de Serbes le quartier où il « avait réuni les femmes et les enfants. Quant à ceux « qui habitaient hors des remparts, il refusa de les « recevoir dans la ville, eux et leurs familles ; et « comme l'accès même du faubourg était difficile, il « leur ordonna de se défendre de leurs maisons. » Ce stratagème réussit : l'empereur ne put en effet s'emparer de la place, qui resta au pouvoir de l'ennemi.

Le dernier épisode de l'histoire de Servia fut sa prise par les Turcs, qui avaient compris la force et l'importance de la position, et s'y établirent en nombre. Nous n'avons pas, dans les chroniqueurs, le récit de cet événement; mais la poésie populaire s'en est emparée,



pour le raconter à sa manière. On chante encore à Servia une vieille complainte, dont on ne me cita malheureusement que des fragments; mais je me fis dire avec exactitude toute la suite des idées : « Douze ans, « les Turcs assiégèrent le pauvre château : le château « tenait bon, et ils ne pouvaient le prendre. Le roi et « la reine moururent à la longue; mais la jeune prin- « cesse avait grandi, et se défendait bravement. Un « jour, un traître vint trouver le Sultan et lui dit : « Que me donnes-tu, et je te livre le château ? — Je « te donnerai dix mille écus et, par dessus le marché, « un cheval de prix. — Je ne veux ni les écus ni le « cheval de prix; je veux la jeune fille qui est dans « le château. » — On lui promit ce qu'il demandait. « Aussitôt il prend un habit de moine, et s'en va sous « les murailles, une petite cruche à la main : — « Ou- « vrez, dit-il ; je viens chercher de l'huile, pour allumer « les lampes dans les églises qui sont dehors. — Nous « te jetterons une corde et nous te hisserons. — Non, « mes habits sont trop vieux, ils se déchireraient. — « Eh bien ! nous te monterons dans un filet. — Non, « le filet se romprait et je me tuerais. » — Il tourna « si longtemps autour des murs qu'on lui ouvrit « enfin. Les Turcs attendaient ce moment : ils s'élan- « cèrent tous ensemble et entrèrent dans le château. « On chercha la jeune fille ; on ne la trouva plus : « elle s'était jetée du haut des murs. »

Il est impossible que dans l'antiquité le passage du Sarandaporos n'ait pas été défendu par une place forte. Les rois de Macédoine avaient un grand in-

térêt à occuper le chemin qui les conduisait le plus directement dans la Thessalie, leur champ de bataille. Pendant la guerre contre Rome, il est franchi plusieurs fois par des armées ; par Persée lui-même, dès le début de la lutte [1]; par le consul Hostilius, qui avait attaqué la Macédoine du côté de l'Éordée, et qui prit cette route pour passer en Thessalie [2]. L'année suivante, Persée, voulant fermer le défilé à Q. Marcius Philippus, y poste dix mille hommes de troupes légères, dans une partie de la montagne qu'on appelait Volustana [3]. Ce nom s'étendait sans doute au défilé même.

Ne trouvant pas de débris antiques à Servia, je m'informai s'il n'y avait pas quelques ruines, quelque endroit appelé Paléokastro, entre cette ville et Velvendo, le long des montagnes. On m'en indiqua deux. Le premier, situé sur une colline au-dessus de Velvendo, n'offre que des vestiges insignifiants. Mais, une lieue plus à l'ouest, et plus près de Servia, on me signala deux villages, dont l'un, nommé Gratziano, est situé dans la plaine, près de l'Haliacmon, l'autre, *Paléo-Gratziano*, tout à fait dans la montagne. Entre ces deux villages, se trouve un petit plateau aux abords escarpés, jadis entouré de murailles, qui sont maintenant écroulées. Les pierres sont de petite dimension et ne paraissent pas avoir été taillées. On remarque aussi quelques traces de constructions intérieures, et partout des débris de tuiles et de briques.

[1] T.-L., XLII, 13.
[2] *Id.*, XLIV, 2.
[3] *Id.*, *ibid.*

Le plateau est inaccessible presque de tous les côtés, à cause des torrents, qui déchaussent le pied de la colline, et forment une rampe tout à fait à pic. Du côté du nord, où se trouvait l'entrée, la montée est plus douce ; les fortifications semblent s'être continuées sur cette pente, pour y former des ouvrages avancés. Au pied de la colline, je remarquai un ancien tombeau formé de six plaques de pierre. Quelques vieilles églises sont aussi dispersées dans la plaine. L'église ruinée de la Panaghia, située sur le plateau même, contient plusieurs débris de marbre et deux inscriptions. Ces monuments suffisent pour démontrer l'existence d'une ville antique en cet endroit.

La première inscription, tracée sur une pierre à peine dégrossie, porte mention d'une offrande faite par l'affranchi Bassus à Hercule surnommé Kynadas [1] ; peut-être, selon l'usage, est-ce l'affranchi lui-même qui est consacré au dieu. On y lit aussi le nom d'un mois macédonien, le mois ὑπερϐέρταιος [2], qui correspondait à octobre. La seconde n'est malheureusement qu'un débris d'une inscription beaucoup plus longue et probablement importante [3].

On peut à peine recomposer quelques phrases mutilées, qui excitent vivement la curiosité, sans la satisfaire. Il semble que ce soit une lettre d'un prince, ou plutôt celle d'un magistrat parlant au nom de Rome.

[1] Le *Thesaurus* explique ce mot par ἀνελεύθερος. Il y avait à Athènes un Ποσειδῶν Κυνάδης. Voy. Inscr., nº 44.

[2] Ordinairement ὑπερϐερέταιος.

[3] Inscr., nº 45.

Il s'adresse à deux ou plusieurs personnages, qui sont évidemment frères. Il leur rappelle une « possession », qui leur a été garantie « jusqu'à la présente année » par un « secours étranger, » probablement par celui de Rome, ou qui a été assurée à Rome par leur secours. Il paraît se plaindre que l'autorité romaine soit méconnue, et il invoque à ce propos leurs traditions de famille : « Nous autres, dit-il, on nous méprise, et « l'on méprise en même temps la mémoire de votre « père, qui jouissait de notre faveur, et qui l'aura con« servée, si, vous du moins, vous le voulez. » Il termine par la formule épistolaire : « Portez-vous bien. » Le nom des Romains ne se lit nulle part dans ces lignes ; mais l'inscription est, par le caractère de son écriture, postérieure à la conquête romaine : il n'y avait plus, après cette époque, qu'une lettre émanée d'un empereur ou d'un magistrat de Rome qui méritât d'être gravée sur la pierre. Le manque de documents sur l'histoire de la province de Macédoine ne permet pas de faire d'amples conjectures pour expliquer ce curieux monument.

Je placerais au paléokastro de Gratziano la ville de *Phylacæ*, dont nous avons déjà vu le nom cité dans Pline et dans Ptolémée à côté de celui de Vallæ. M. Delacoulonche [1] l'a retrouvé également dans une inscrip-

[1] Mémoire sur le Berceau de la Puissance Macédonienne. — M. Delacoulonche, avant de visiter lui-même la Macédoine, avait bien voulu être mon compagnon de voyage dans l'Olympe. Qu'il me soit permis de le remercier ici de tout ce que je dois à son précieux concours, sans lequel il m'eût été difficile d'entreprendre et de mener à bon terme cette exploration.

tion macédonienne, qui remonte au moins aux premiers temps de l'empire romain ; c'est une liste d'athlètes vainqueurs aux jeux de Berrhée. On y lit : « Parménion, « fils de Glaucias, Phylacéen, vainqueur à la course « du dolichos . » L'ancienne ville de Phylacæ ne se tenait pas, comme Servia, à l'entrée même du défilé ; mais elle était située à une distance convenable pour en surveiller l'accès. Le défilé même était sans doute gardé par des forts, dont l'histoire n'a pas conservé le nom. Tout nous autorise à en placer un dans la gorge du Sarandaporos, sur la colline de Vigla, qui est sans doute le sommet de *Volustana*, dont parle Tite-Live.

Ce défilé de Volustana me ramenait de la Piérie dans la Perrhébie, que j'avais déjà parcourue. Je me trouvais avoir fait le tour complet de l'Olympe, et mon voyage était arrivé à son terme. J'avais rencontré surtout, dans ces contrées, des traces nombreuses de la puissance macédonienne et de l'empire de Rome, dominations bienfaisantes, qui avaient donné la paix au pays, qui l'avaient couvert de constructions et de villes populeuses. A côté de ces débris d'une splendeur passée, j'avais trouvé, dans les bourgs et dans les villages de la montagne, l'ancienne population, survivant aux invasions des Bulgares, des Serbes, des Valaques ; subjuguée, il est vrai, par un dernier envahisseur, le plus terrible de tous ; désarmée d'hier et décimée, après un suprême effort de résistance ; mais réussissant encore, sous la protection des antiques traditions municipales, à être mieux gouvernée, plus instruite, plus

industrieuse que ses maîtres, et même plus riche qu'eux en réalité, puisque seule elle sait produire la richesse.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

L'ACARNANIE.

1856.

L'ACARNANIE.

CHAPITRE PREMIER.

LE PAYS.

1. Aspect général de la contrée.

Au mois de septembre 1856, je partis d'Athènes pour aller explorer l'Acarnanie. Je traversai d'abord la Béotie dans toute sa longueur; ensuite, me dirigeant vers l'ouest, je m'enfonçai dans la chaîne épaisse du Parnasse, par le défilé fameux que les anciens appelaient la Route Fendue et qui conduit à Delphes.

A partir de Delphes, une région toute différente de celle que je venais de parcourir s'ouvrait devant moi. Il me semblait que j'entrais dans un autre pays, et que je n'étais plus en Grèce. Partout des forêts, partout

des eaux courantes; un sol embarrassé à la fois de bois, de ravins et de montagnes. La Grèce est, en plus d'un endroit, déserte, sauvage; mais elle l'est autrement. Mes yeux, habitués depuis longtemps aux campagnes nues, brûlées par un soleil éclatant, à ces montagnes qui sont plutôt d'immenses rochers, et dont je venais de voir dans le Parnasse le plus magnifique exemple, étaient comme surpris de la végétation et de la verdure, et de tout le désordre d'une nature agreste et vivante.

Toute cette partie du continent, montagneuse et boisée, qui s'étend jusqu'à la mer Ionienne, et qu'on appelait Locride, Étolie, Acarnanie, pays des Eurytanes, des Dolopes, des Amphilochiens, forma de tout temps une contrée à part, distincte du reste de la Grèce, autant par la nature du sol que par le caractère des tribus qui s'y établirent. Moins favorisés que les autres Hellènes et peut-être doués d'un moindre génie, les habitants de ces forêts restèrent en dehors du mouvement général de la race hellénique. Ils s'accoutumèrent à une vie grossière; et ils ne paraissent pas avoir été atteints de l'incroyable besoin de discipline et de progrès qui commença de si bonne heure à travailler les populations de l'est et du midi. Dans les plus beaux temps de la Grèce, ils en étaient encore aux habitudes de brigandage et de piraterie, aux mœurs rustiques et batailleuses de l'âge héroïque. Ils avaient conservé le costume, les armes des premiers Grecs; et les contemporains de Thucydide n'avaient qu'à regarder un Étolien, un homme de la Locride

ou de l'Acarnanie, pour voir comment étaient faits les héros d'Homère [1]. Aujourd'hui même, tandis que la Grèce moderne renaît et se transforme peu à peu, les paysans de la Roumélie occidentale resteront, plus longtemps que les autres, attachés à la barbarie des siècles passés; et les derniers Klephtes se trouveront parmi eux.

Il ne faut pas s'étonner que cette contrée soit restée à peu près inexplorée. Pour ceux qui recherchent surtout les traces de la civilisation et des arts, à Delphes finit la Grèce. Au delà, ce ne sont plus que des peuplades plus ou moins barbares, qui pouvaient bien être reconnues pour grecques, mais qui n'ont jamais été vraiment estimées comme telles; c'est déja l'Épire qui commence. Les anciens, les premiers, en ont jugé ainsi : historiens et géographes sont sur ce pays d'une brièveté désespérante et souvent d'une ignorance manifeste. Pausanias, après avoir décrit la Phocide, jette à peine un regard lointain sur Amphissa et sur Naupacte, et termine là son livre, intitulé pourtant Exploration de la Grèce. Les voyageurs modernes, à leur tour, ont parcouru de préférence les provinces où les Grecs policés avaient assis leurs admirables villes; et ils se sont montrés, pour la plupart, peu curieux d'aller chercher des ruines moins célèbres, perdues au milieu des bois.

Cependant, cette partie de la Grèce, plus lointaine et plus négligée, mérite aussi qu'on l'étudie. Il est in-

[1] Thuc., I, 5.

téressant pour l'historien d'observer ce que savait faire la race grecque dans cet état pour ainsi dire primitif, et loin des circonstances qui ailleurs ont produit un développement si rapide et si brillant. Il est curieux de voir jusqu'à quel point ces tribus sont restées étrangères à une civilisation qui florissait auprès d'elles, chez des peuples du même sang. Enfin, quoique moins civilisées, les anciennes populations de la Grèce occidentale n'en ont pas moins joué leur rôle dans l'histoire politique; elles se sont même trouvées un jour, au milieu de l'épuisement général, les seules qui eussent conservé quelque force et quelque fierté.

J'avais à visiter la plus reculée, la plus inexplorée peut-être de ces provinces de l'ouest. Il ne me fallut pas moins de dix jours de voyage, par des chemins qui sont réputés les plus mauvais de la Grèce, pour atteindre enfin les bords de l'Achéloüs, au delà duquel devaient commencer mes recherches. L'Acarnanie, isolée derrière la Locride et l'Étolie, est comme elles, plus qu'elles encore, dépeuplée, envahie par les bois et par les landes incultes. Pourtant le pays paraît, de sa nature, moins difficile, et le sol moins tourmenté. A côté d'âpres montagnes, on découvre partout des plaines, des plateaux étendus, qui pourraient être défrichés et qui l'ont été sans doute à une époque ancienne. On voit enfin que cette contrée doit surtout à sa mauvaise destinée et à une suite de circonstances malheureuses l'état d'abandon où elle se trouve.

L'Acarnanie, malgré son isolement à l'extrémité

de la Grèce et sur les frontières des nations barbares, occupe une position avantageuse. Elle est baignée de tous côtés par la mer, excepté à l'est, où l'Achéloüs la sépare de l'Étolie. Ses côtes, profondément découpées, se développent depuis le fond du golfe Ambracique jusqu'à l'endroit où s'ouvre le golfe de Corinthe. Elle commande ainsi l'entrée de ces deux golfes, tout bordés dans l'antiquité de villes commerçantes. La partie de ses côtes tournée vers la haute mer offre elle-même plusieurs ports excellents, avec une ceinture d'îles élevées, qui les abritent contre les vents du large. Ces ports et ces îles étaient pour les marins grecs la route de la Sicile et de l'Italie, dont l'Acarnanie est plus voisine qu'aucun autre pays de la Grèce continentale. C'est par là que passaient nécessairement les navires de guerre et de commerce, qui remontaient prudemment d'échelle en échelle, et se risquaient le plus tard possible sur la mer Ionienne.

---

2. Divisions géographiques : Valtos et Xéroméros.

La forme générale de l'Acarnanie, en comprenant dans cette province l'Amphilochie, qui s'y rattache par sa position géographique, comme par son histoire, est celle d'un vaste triangle, dont la pointe serait tournée vers le midi. L'un des côtés, celui qui regarde l'orient, est dessiné par le cours de l'Aspro-Potamo, l'ancien Achéloüs; le côté opposé, par le long bras de mer qui sépare du continent les îles de

15.

Céphalonie, d'Ithaque et de Leucade. La base du triangle, entamée par le golfe d'Arta, autrefois golfe Ambracique, forme une ligne plus irrégulière, qui va rejoindre la vallée de l'Achéloüs vers une haute montagne appelée le mont Gavrovo. On divise la contrée enfermée dans ces limites en deux grands districts, le Valtos et le Xéroméros, qui sont aujourd'hui deux *éparchies* ou départements, ayant pour chefs-lieux les petites villes de Karavasaras et de Vonitza.

Le *Valtos*, qui répond dans sa partie septentrionale à l'ancienne Amphilochie, occupe l'angle nord-est du triangle. C'est un pays difficile, resserré entre la mer et les montagnes, que les voyageurs évitent le plus souvent ou côtoyent à la hâte, parce qu'il est fameux, dans toute la Grèce, comme un des nids du brigandage. La carte même dressée par notre État-Major, si précise pour le reste de la Grèce, manque ici d'exactitude dans le détail de la topographie[1].

Tout au fond du golfe Ambracique, sur le bord même de la mer, s'ouvre une petite plaine assez mal cultivée, qui n'a pas plus de cinq ou six kilomètres, en long comme en large. On y aperçoit, près de la grève, deux misérables échelles, où des bateaux viennent prendre chaque année quelques chargements de blé et de maïs. Cette plaine étroite, la seule qu'on trouve dans toute la contrée environnante, est enveloppée par les montagnes les plus impraticables du monde.

[1] C'est cependant à cette excellente carte que je renvoie le lecteur pour mes recherches en Acarnanie, me réservant d'en signaler les parties défectueuses.

Ce n'est pas qu'elles soient ni très-hautes, ni hérissées de rochers ou jetées en désordre. Qu'on se figure, au contraire, de longues rampes parallèles, espèces de retranchements naturels, faits de terre accumulée par couches épaisses. Ces crêtes continues, dirigées toutes dans le sens du rivage, s'échelonnent l'une derrière l'autre, séparées par autant de gorges infranchissables. Un géologue reconnaîtrait des terrains disposés primitivement par couches horizontales, puis soulevés par une commotion violente, brisés en longues bandes parallèles, qui toutes ont incliné leur surface de l'ouest à l'est, et montrent leur brisure du côté opposé. Les premiers escarpements viennent plonger dans les eaux du golfe, au nord et au midi de la plaine, et rendent tout passage difficile par le bord de la mer. Les autres forment deux ou trois étages, et vont s'appuyer sur une dernière chaîne, qui semble barrer l'horizon. C'est la limite des eaux qui se jettent dans le golfe et de celles qui descendent à l'Achéloüs.

Les torrents innombrables qui courent sur ces pentes, où le sol n'offre aucune résistance, les ont sillonnées profondément. Ils y ont creusé de tous côtés des ravins à pic, dont les embranchements ont fait du pays entier un véritable dédale. En vain voudrait-on s'engager dans ces étroits défilés, avec l'espérance de trouver un passage; on s'enfonce de plus en plus entre deux murailles de terre, jusqu'au moment où un dernier escarpement vous arrête court au bout du ravin. Je n'ai jamais rien vu de si abrupt que ces abî-

mes, ouverts comme des tranchées dans une argile lisse et bleuâtre. Les plus affreux rochers offrent au moins quelques crevasses et quelques saillies, où les yeux s'attachent, cherchant un chemin. C'est une sorte de terre glaise, appelée dans le pays *milistra*, μηλίστρα, qui atteint tout au plus la consistance d'une roche friable. Les arbres et les buissons, trouvant partout à y enfoncer leurs racines, bordent les pentes les plus raides. Les bois se joignent aux torrents pour former des barrières multipliées, qu'on ne peut franchir sans une peine infinie.

Aussi voit-on les habitants, lorsqu'ils se mettent en route, se hâter d'escalader les pentes, pour aller cheminer sur les hauteurs. C'est le seul moyen d'éviter les torrents et les précipices; les crêtes les plus élevées sont ici les routes naturelles. La plupart des sentiers du Valtos sont ainsi suspendus, et suivent l'étroite arête des chaînes qui traversent le pays. On voyage pendant toute une journée sans quitter la ligne des sommets; c'est ce que les paysans appellent aller ζυγὸ ζυγό, c'est-à-dire « en suivant la crête et toujours la crête. » Ils ont, de la sorte, plus d'une expression vive, pour peindre la nature toute particulière de la contrée qu'ils habitent. Ils nomment « couronnements », στεφάνια, les hauts escarpements de terre; de même qu'ils appellent « ceintures », ζωνάρια, les couches rocheuses, qui, courant en longues bandes, interrompent en mille endroits les pentes de leurs montagnes.

Thucydide nous parle déjà de l'Amphilochie comme



d'un pays dangereux, propre aux surprises à main armée, avec des chemins embarrassés de bois et des ravins sans issue [1]. Tous les textes s'accordent pour la placer au nord de l'Acarnanie, au midi de cette partie de l'Épire qu'habitaient les Ambraciotes, et sur le bord même du golfe Ambracique [2].

Le *Xéroméros*, qui comprend la plus grande partie de l'ancienne Acarnanie, n'est pas un pays fermé, enveloppé, perdu, comme le Valtos. Bien que les sites sauvages, les bois et les rochers n'y manquent pas, tout y est plus ouvert à l'air et au jour ; on y marche plus au large et sous le ciel. A l'est et au midi, s'étendent des plaines et des terrains d'alluvion, que le fleuve inonde en hiver ; vers le centre, une suite de plateaux montueux, cultivés par endroits, se dresse brusquement au-dessus du bas pays, tandis qu'une chaîne de montagnes élève à l'ouest un haut rebord, que bat la grande mer, la Méditerranée, sous le nom de mer Ionienne. Du reste, les principales arêtes du Xéroméros suivent la même direction que celles du Valtos, du nord-ouest au sud-est, et ces deux régions différentes paraissent appartenir à un même système de soulèvements.

La matière qui forme le sol n'est plus une terre argileuse, mais une roche blanche ou grisâtre, appelée par les habitants *vélaora*, βὲλάορα. Plateaux et montagnes, la contrée tout entière en est faite. C'est un calcaire solide, ressemblant au marbre commun

[1] Thuc., III, 112 : Ἐσπίπτοντες ἔς τε χαράδρας..... Conf. II, 62.
[2] Strabon, X, 2. Dicéarque, V, 45. Scymnus, 455.

dont est formé presque tout le sol de la Grèce ; mais il lui manque la paillette et le grain serré du marbre : on dirait un marbre imparfait, qui n'a pu se cristalliser, comme un métal qui n'a pas reçu la trempe. Quoique dure, la pierre du Xéroméros ne résiste pas au lent travail des éléments ; l'air la ronge, la végétation l'entame et la fend, la pluie même la perce à la longue. On l'entend résonner sous le pied des hommes ou sous le sabot des animaux, preuve certaine qu'elle n'est pas compacte, mais poreuse au dedans.

De là, un phénomène curieux, et, je crois, unique en Grèce : une région tout entière dont le sol ne tient pas l'eau. Le Xéroméros manque de sources ; son nom même veut dire *le Pays sec;* non pas que la terre y soit réellement aride, ou que la végétation fasse défaut, mais parce que les courants souterrains n'y viennent point jaillir à la surface. Les habitants construisent des citernes, ou descendent puiser à l'Achéloüs, fleuve étranger, venu de loin, qui baigne en passant ces collines, sans recevoir d'elles aucun tribut d'eau vive[1]. L'humidité du ciel, au lieu de s'amasser dans de hauts réservoirs, qui la distribuent en veines limpides, pénètre dans la pierre et s'y perd profondément. Les torrents, à peine formés, se creusent çà et là, au milieu de la contrée, des gouffres, βυθίσματα, γροῦσπαις, véritables puits absorbants, où ils s'engloutissent. Différents sont les canaux d'écoulement ou de

[1] Il ne faut pas s'en rapporter aux cartes, qui marquent des ruisseaux dans beaucoup de vallons pierreux où il n'y a pas même de lit tracé.

communication, qu'on appelle *katavothræs* dans le reste de la Grèce, et qui n'ont pas la même direction verticale. Le regard s'effraye à sonder ces abîmes; on voit, en se penchant sur le bord, une végétation vigoureuse d'arbres de toute espèce, qui poussent contre les parois humides, loin du soleil et comme dans les entrailles de la terre.

Les eaux, ainsi absorbées, ne sont pas perdues pour le pays. Elles se réunissent sous le sol, forment des nappes souterraines, et de ces profondeurs font encore sentir leur humidité bienfaisante. Elles reparaissent même dans les lieux bas, partout où elles trouvent un bassin creux, quelque fond de terre grasse qui les arrête. Aussi rencontrez-vous à chaque pas, entre les collines sèches du Xéroméros, des étangs, des mares, λοῦτζαις, qui servent à abreuver les troupeaux et entretiennent la fertilité dans un rayon étendu. Deux de ces étangs sont de véritables lacs: le petit Ozéros, de forme arrondie, situé dans la plaine de l'est, non loin de l'Aspro-Potamo; et le grand Ozéros ou lac d'Amvrakia, sur la frontière du Valtos. Le dernier, resserré au fond d'une vallée longue et sinueuse, entre deux murs de roches grises, ressemble plutôt à une rivière belle et navigable, qui aurait suspendu son cours, indécise si elle doit se jeter au nord dans le golfe d'Ambracia, ou couler au midi vers le fleuve. Par un ménagement singulier de la nature, cette terre privée de sources est devenue le pays des eaux dormantes.

---

3. Productions du sol.

Il ne faut pas juger de la fertilité naturelle de l'Acarnanie par l'état peu avancé où s'y trouve aujourd'hui l'agriculture. Les historiens nous la représentent autrefois comme un pays riche et cultivé; tout au plus exceptent-ils quelques cantons difficiles du côté de l'Amphilochie. Les anciens habitants voyaient chaque année leurs campagnes se couvrir de moissons, qui leur faisaient redouter, en cette saison plus qu'en aucune autre, l'invasion des ennemis[1]. Ils avaient des troupeaux immenses, surtout de chevaux et de bœufs, qu'ils cachaient en temps de guerre dans les montagnes, et qu'ils ramenaient ensuite paître le long des lacs et des étangs. Du reste, la puissante végétation dont s'est revêtue cette terre laissée à elle-même témoigne de sa vertu. Ce n'est pas la nudité désespérante qu'on rencontre trop souvent dans les autres cantons de la Grèce. La partie la plus abandonnée du royaume deviendra peut-être une de ses plus riches provinces, dès que l'homme s'y trouvera en forces pour réduire une nature sauvage.

Le blé peut y croître presque partout. De vastes espaces attendent la charrue, et produisent, par désœuvrement, des moissons de fougères. Il n'est pas jusqu'aux montagnes du Valtos, âpres en apparence, mais faites de terre de la base au sommet, qui ne se couvrissent de récoltes, pour peu qu'on éclaircît leurs bois. Le pays ne manque pas non plus de collines

[1] Xén., *Hellen.*, IV, 6.

sèches et de plateaux montueux pour la vigne ; le vin que font certains villages de l'ouest, sur les pentes qui descendent à la mer, est d'un goût agréable et se conserve sans résine. Les oliviers n'ont pas même besoin d'être plantés ; ils poussent naturellement par buissons épais, surtout le long des côtes du golfe Ambracique, et déjà on s'est mis dans plusieurs cantons à les greffer en grand nombre. Enfin la plupart des arbres fruitiers, même les arbres frileux du Midi, l'oranger et le citronnier, se rencontrent çà et là dans les jardins, et prouvent que le sol se prêterait aux cultures les plus délicates et les plus variées.

Les vieilles forêts qui couvrent une partie de la contrée sont, à elles seules, une richesse que les habitants ne songent pas à exploiter. Parmi les arbustes qui en forment la partie basse et serrée, on remarque l'arbousier, κουμαρία ; l'alaterne, qui a gardé son nom antique, φιλύκη ; la bruyère-géante, qui a seulement altéré le sien, ῥείκι pour ἐρείκη. Le seul arbre de haute futaie est le chêne ; mais on en compte plusieurs espèces, toutes belles et utiles, et différentes d'aspect. Celui de nos climats, *quercus robur*, est partout mêlé à un autre chêne aux feuilles larges, profondément découpées, plus grand peut-être et plus majestueux que lui, *quercus conglomerata*. L'un et l'autre sont nommés aujourd'hui δένδρον ; mais tel quartier planté de ces arbres s'appelle encore δρυμωνάρι, δρυμῶνας. L'yeuse, *quercus ilex*, πουρνάρι, dont la verdure sombre ne tombe pas l'hiver, forme sur les pentes du Valtos des bois d'une incomparable beauté. Une qua-

trième espèce, au feuillage également persistant, mais plus pâle, aux rameaux plus épars, aime à ombrager les ravins humides et le bord des précipices; elle a conservé dans le pays un nom particulier, qui est de la langue ancienne, ἀρία : c'est, je crois, le *quercus laurifolia* des botanistes. Ces bois, facilement transportés par mer dans tous les ports de la Méditerranée, seraient, pour le gouvernement et pour les particuliers, une source de revenu. La France, au commencement de ce siècle, lorsqu'elle possédait les îles Ioniennes et la ville de Vonitza, avait compris le parti qu'elle pouvait tirer des forêts de l'Acarnanie; elle y avait fait commencer de vastes abattis, pour les chantiers de Toulon.

Mais le roi de tous ces chênes est le chêne-vallonée, *quercus œgilops*, βελανιδία, arbre magnifique aux branches étendues, arbre précieux surtout, dont les modernes Acarnaniens pourraient célébrer les louanges, comme autrefois les Athéniens celles de l'olivier. La partie en apparence la plus inutile de cet arbre, la capsule ou calice écailleux qui enveloppe les glands, est un objet de commerce, et se paye un haut prix sur les marchés de l'Europe. C'est la *vallonée,* qui sert au même usage que le tan, mais pour des préparations plus fines. En automne, elle se détache d'elle-même des rameaux, et les habitants n'ont d'autre peine que de la recueillir. Le chêne qui la produit ne réclame ni qu'on le plante ni qu'on le greffe; il croît naturellement dans le midi du Valtos et dans presque tout le Xéroméros, çà et là, par grands bois peu serrés, car il



veut s'étaler à son aise. Il n'enlève aucun terrain à la culture, aimant les coteaux stériles et le roc calcaire, qu'il perce profondément de ses vigoureuses racines.

D'après l'usage du pays, la vallonée appartient à celui qui la ramasse; c'est une richesse qui vient de Dieu et le bien de tout le monde. Le gouvernement, propriétaire de la plus grande partie des bois qui la produisent, en abandonne lui-même la récolte à tout venant. Son intérêt bien entendu est qu'on en ramasse le plus possible : les droits de douane qu'il prélève sur les marchands étrangers s'augmentent d'autant. Quand arrive la saison où la vallonée commence à tomber, c'est un déplacement général en Acarnanie: on déserte les champs et les villages; les bois se remplissent de mouvement et de bruit. Les bergers nomades, les montagnards du Valtos descendent par bandes avec leurs familles, et campent sous les chênes à plusieurs journées de leurs habitations. Ce facile travail a l'avantage d'employer les bras faibles et inoccupés; il n'y a pas de petit enfant qu'on ne rencontre alors, un sac de laine pendu à l'épaule, cherchant dans l'herbe la précieuse vallonée. On prétend qu'une famille nombreuse peut se faire ainsi un millier de drachmes par an, sans aucune dépense et presque sans peine. Les plus riches achètent ensuite la récolte des autres; ils ont bâti des magasins près de la mer et traitent avec les négociants anglais de Patras et des îles Ioniennes. Comme la population est peu nombreuse, l'argent qu'elle retire de ce commerce

lui suffit presque pour vivre, et c'est une des raisons qui l'écartent des travaux plus pénibles de l'agriculture.

Le gland qui tombe en différentes saisons des diverses sortes de chênes est pour les paysans une autre source de profits; il leur permet de nourrir un grand nombre de porcs, qu'on vient leur acheter des côtes de l'Italie et même de Malte. C'est encore une industrie facile et assez lucrative, où la nature fait presque tous les frais. Elle n'est pas nouvelle dans le pays. Ulysse [1] ne possédait-il en face d'Ithaque, c'est-à-dire en Acarnanie, douze troupeaux de porcs que ses bergers faisaient paître « sur le sombre continent »? Les forêts du Valtos conviennent surtout à ces animaux, à cause du chêne-aria, dont le fruit tardif tombe encore en hiver : on les y conduit de toute l'Acarnanie, en payant aux habitants un droit de pacage. C'est une espèce de petits porcs noirs, hérissés, trapus, plus sauvages que ceux d'ailleurs, et qui tiennent encore du sanglier; ils cheminent par troupes sous ces grands bois, s'avançant brusquement de tous côtés et « dévorant le gland qui fait leurs délices » [2]. Un pauvre berger les suit, et ramasse lui-même dans un sac les plus beaux glands qu'il trouve sous ses pieds. On aura peine à croire que les hommes de ces contrées se

[1] Hom., *Odyss.*, XIV, 100 :

Δώδεκ' ἐν ἠπείρῳ ἀγέλαι· τόσα πώεα οἰῶν,
Τόσσα συῶν συβόσια.....

[2] Ἔσθουσαι βάλανον μενοεικέα.....
(Hom., *Odyss.*, XIII, 409.)



nourrissent encore quelquefois du fruit du chêne, comme au temps des Pélasges. Mais j'ai vu de mes yeux, un vendredi soir, toute une pauvre famille, tristement accroupie autour du feu, faire griller de gros glands amers, et les manger ensuite avec un peu de pain de maïs. J'essayai d'en goûter un, dont l'âcreté me rebuta.

Les modernes Acarnaniens préfèrent en général l'éducation des troupeaux au travail des champs, qui demande plus d'application et de suite. Ils élèvent aussi un assez grand nombre de moutons et de chèvres : tel de leurs grands villages possède jusqu'à dix mille têtes de bétail. Le sol, en attendant qu'on le cultive, produit assez d'herbe pour nourrir, outre les troupeaux du pays, ceux des bergers nomades qui y descendent chaque année. Ces plateaux et ces montagnes basses se couvrent rarement de neige, et le gazon y est abondant et touffu, à l'époque où il manque dans la région des hautes cimes; les bergers les appellent pour cette raison χειμάδια, « pâturages d'hiver ».

Je ne saurais dire si l'Acarnanie est riche en matières minérales. Nous avons vu que le marbre lui manquait. Il est probable qu'il existe un gisement de houille ou d'anthracite, sur les plateaux au nord du Xéroméros, près du village de Katouna. Le sol s'y étant enflammé tout à coup, il y a quelques années, continua de brûler pendant plusieurs mois. Les gens du village d'Aétos montrent aussi un étang, dont la vase a la propriété singulière de teindre en noir les

étoffes de laine qu'on y laisse tremper. On peut attribuer ce phénomène à quelque principe métallique, ou encore à d'anciens détritus de vallonée; car cette matière contient un principe colorant très-actif, qui sert pour la teinture en noir.

En résumé, la nature n'a rien refusé à l'Acarnanie de ce qui rend une province florissante; mais les hommes semblent y avoir repoussé, ou tout au moins laissé perdre le bienfait de la nature. Nous trouverons dans les mœurs de ses habitants la raison qui en a fait le coin de terre le plus sauvage de la Grèce et peut-être, avec quelques cantons de la haute Albanie, le plus sauvage de l'Europe.



CHAPITRE DEUXIÈME.

LES HABITANTS.

Tout ce pays, depuis le golfe d'Arta jusqu'aux bouches de l'Aspro-Potamo, est entièrement peuplé de Grecs. La race grecque est restée ici plus libre et, par conséquent, plus pure que partout ailleurs; mais elle ne l'a pu qu'à la condition de se faire barbare et misérable. On trouve bien dans les bois quelques campements de Valaques nomades, gens de passage, qui ne se mêlent point aux autres habitants. Mais nulle part vous ne voyez de ces colonies d'Albanais agriculteurs, qui dans une grande partie de la Grèce, ont pris possession du sol et remplacé l'ancienne population.

La seule langue qu'entendent et que parlent les modernes Acarnaniens est l'idiome romaïque dans toute sa rudesse ; ce grec des paysans, méprisé aujourd'hui, est pourtant plein de tours qui charment et qui étonnent par leur vivacité. Il a une allure franche et familière, qui fera toujours défaut à la langue savamment ressuscitée qu'on apprend à Athènes. Plus d'un terme de pure forme hellénique, perdu ailleurs, s'est conservé dans le dialecte grossier de l'Acarnanie. Les habiles du pays ne manquent pas de citer aux voyageurs le mot βουκόλος, qui ne serait certainement pas compris par les gens du peuple en Morée ou dans l'Archipel. En même temps, aucune province n'a fait plus d'emprunts à l'italien, souvent même pour les termes les plus nécessaires. Ainsi on n'y dit pas πρωΐ, ou ταχύ, pour signifier le matin, mais *buon'ora*. Le voisinage des îles Ioniennes, si longtemps occupées par les Vénitiens, suffit pour expliquer ce mélange.

Quant aux mœurs de cette population, ce sont les mœurs de toute la Grèce, mais restées intactes, dans une province qui n'a jamais été réellement soumise aux Turcs, et qui n'a pas encore appris à imiter l'Europe. On ne trouve chez les Acarnaniens d'aujourd'hui aucun usage qui soit vraiment local. S'ils diffèrent tant des autres Grecs, c'est plutôt par leur caractère et par l'esprit qui les anime, que par le détail de leurs coutumes. Chez eux le caractère mérite surtout d'être étudié, et fait toute l'originalité des mœurs.

---

1. Les hommes du Valtos.

Je visitai d'abord les habitants du Valtos. J'étais curieux d'aller trouver chez elles ces populations si mal renommées, qui mènent encore, dans un coin de la Grèce, la vie de hasard des tribus primitives. Le pays où elles ont leur repaire est comme fait exprès pour favoriser leurs instincts sauvages. Ce n'est pas comme dans les contrées découvertes, où les villages se regardent l'un l'autre du haut des collines, s'invitant de loin à nouer un commerce de bon voisinage et de mutuelle amitié. Au fond de ces bois, les yeux voient à peine à quelques pas; l'homme s'y trouve seul et comme perdu; et le sentiment de cette solitude ne lui inspire pas de bonnes pensées. L'ombre épaisse, immense, qui l'environne, est mauvaise conseillère plus que celle de la nuit; elle le porte au mal en lui promettant un sûr refuge et un secret inviolable.

Il faut voir leurs misérables bourgades, situées presque toujours dans des lieux d'un accès difficile, où l'on n'arrive que par des sentiers détournés et dangereux. Les *kalyves*, pauvres cabanes de branches tressées, sous un toit de chaume ou de feuilles, se distinguent à peine dans les fourrés; elles se confondent avec la forêt, dont elles sont faites. Souvent on passerait auprès sans y prendre garde, si le cri des coqs et la fumée qui monte dans les arbres ne vous avertissaient qu'il y a là des habitations. La première fois qu'un pareil spectacle s'offrit à moi, je fus saisi d'une véritable tristesse. Jamais je ne m'étais senti si loin de

tout ce que nous appelons société, civilisation, et de tout ce qui nous fait estimer la vie. L'arrivée d'un étranger au milieu de ces demeures est un coup de surprise, qui d'abord y jette une sorte de stupeur. Personne ne vient à vous; les chiens seuls, sentinelles avancées, se précipitent en furieux dans les jambes des chevaux. Les enfants fuient en trébuchant; une ou deux figures de femmes, défiantes et furtives, paraissent aux portes; quelques hommes aux traits durs, à la mine farouche, aux membres rudes et trapus, se tiennent à l'écart devant leurs maisons. Si vous abordez un de ces sauvages, vous le voyez qui se trouble : il rougit légèrement; ses yeux d'un bleu pâle ne soutiennent pas votre regard. Je ne sais quelle timidité, timidité étrange, presque menaçante, et mêlée de brusquerie, se trahit dans tout son maintien. C'est l'embarras inquiet de la bête fauve qui rencontre l'homme en plein jour.

Pourtant ne le jugez pas sur un premier mouvement : remis de sa défiance, il se fait hospitalier. Il vous serre familièrement la main et vous fait entrer chez lui. Il a de la fierté, de l'amour-propre, et le nom de maître de maison est un titre dont il se glorifie. Vous êtes son hôte pour la nuit, et le lendemain vous lui présentez vainement la pièce de monnaie qu'attend toujours et que souvent exige le paysan du Péloponnèse : « Tu me fais injure, » dit-il gravement, en appuyant la main sur sa poitrine. Tout ce qu'il réclame de vous au départ, c'est que vous lui disiez votre nom : « Qui sait, ajoute-t-il, si nous ne nous reverrons pas ?

« Peut-être aussi, nous autres, irons-nous quelque jour « dans ton pays. »

La vertu d'hospitalité, commune aux tribus barbares, n'empêche pas les hommes du Valtos d'être la population la moins sociable qui se puisse voir. Entre eux surtout, ils font éclater leur humeur violente, amie du mal d'autrui. Pas de hameau qui n'ait ses haines furieuses, ses luttes de maison à maison : ce sont d'âpres querelles, qui commencent par des arbres coupés, par des chèvres volées, et qui se terminent souvent par des coups de fusil. Rien que la disposition de leurs villages montre aux yeux l'horreur naturelle qu'ils ont pour la société. Les chaumières n'y sont pas rassemblées, elles ne se serrent pas les unes contre les autres, comme pour se prêter appui : on les voit éparpillées sur un grand espace, et chacune semble tenir à distance toutes celles qui l'environnent. Souvent des précipices, des torrents, des bois les séparent, formant plusieurs quartiers à peu près étrangers l'un à l'autre. « Mon « voisin peut bien mourir, me disait un paysan, et je « ne saurai seulement pas qu'il a été malade. » Comme je leur reprochais leur dispersion, ils se défendaient avec vivacité. « Je souffrirai qu'un autre bâtisse à ma « porte ; que son bétail vienne manger ma haie ; que « son chien, que ses enfants, que ses poules fréquen- « tent chez moi ; que sa femme se querelle le long du « jour avec la mienne ! mais cela n'est pas vivre ! » Bref, toute une invective contre la vie sociale, qui leur partait du cœur ! Ils ont d'ailleurs assez souvent leurs raisons pour ne pas laisser voir ce qui se trame à

leur foyer; et chaque toit aime à garder son secret.

Cet état d'inimitié permanente, qui tient chaque maison en éveil, rend plus étroits les liens de famille. Il arrive rarement que des frères, nés dans une même demeure, l'abandonnent pour faire ménage à part : ils restent ensemble, et jouissent en commun du bien qui leur revient à tous. Un partage est à leurs yeux le plus grand des malheurs. Chaque couple a son habitation particulière, qui néanmoins tient aux autres. On prend soin, pour éviter toute gêne et tout sujet de discorde, que ces logements ne communiquent pas à l'intérieur, mais seulement par le dehors; souvent une cabane se compose en réalité de plusieurs cabanes sous un même toit. Plus d'une fois, j'ai trouvé ainsi un vieux père environné de ses fils : lui, vieux bandit, gardant sur sa figure l'empreinte d'une âme violente, mais tout brisé par l'âge; eux, robustes garçons, qui font aujourd'hui sa sûreté et son orgueil. L'union domestique ne vient pas ici de la douceur des mœurs : elle est le fruit de la nécessité; c'est une force et une défense au milieu de la désunion générale. Le voisin est l'ennemi naturel, l'ennemi de tous les jours, contre lequel on a besoin de l'appui des siens. Rien peut-être ne montre mieux l'esprit de défiance et d'isolement qui règne parmi les habitants et qui les attache à la barbarie.

Le gouvernement, pour faire cesser le mal, avait songé jadis à former, au cœur même du pays, un centre important de population. Le pouvoir du roi était alors absolu; on réunit de force et par décret, à Syn-

dekno, plus de trois cents familles éparses aux environs ; on leur donna une administration municipale, avec un poste de gendarmerie, qui fut chargé moins de les défendre que de les surveiller. Des sources abondantes, un terrain en pente douce et bien exposé, des champs à défricher le long de la vallée, semblaient devoir retenir les nouveaux venus et leur faire oublier la contrainte qui les avait rassemblés. Déjà ils avaient construit leurs cabanes et se résignaient à commencer une autre vie, quand tout à coup éclate à Athènes la petite révolution qui fit de la Grèce une monarchie constitutionnelle. Le premier usage que les gens de Syndekno firent de leur liberté politique fut de se disperser. Ce droit surtout leur était précieux, parmi tant d'autres dont ils n'avaient que faire. Chacun s'en retourna fixer sa demeure où il lui plaisait, qui au fond d'un ravin, qui sur une cime, qui dans un fourré. Le village disparut comme par enchantement. Les trois cents feux qui le formaient sont maintenant répandus dans les bois, sur un espace de plus de cinq lieues, depuis les dernières montagnes du Valtos jusqu'au bord de la mer : c'est ce qu'on appelle encore la commune de Syndekno.

Cherche-t-il où planter sa *kalyve,* l'homme du Valtos aime à se laisser guider par sa fantaisie et par son instinct. Un air vif et pur, le voisinage d'un puits d'eau claire ou d'une source limpide, l'attirent et le fixent dans les lieux les moins habitables. Nourri d'aliments grossiers, il est d'une délicatesse extrême pour deux choses, l'air et l'eau. Il viendra de loin, ne fût-ce que

pour boire d'une eau plus fraîche, plus légère et, comme il dit, plus fine que les autres. De même, on croirait qu'il goûte l'air qu'il respire. Aussi ne peut-il vivre dans la plaine : les vapeurs épaisses qui dorment sur les lieux bas, la grande chaleur et jusqu'aux piqûres des moustiques sont pour lui des tourments insupportables. S'il a quelques champs au pied des montagnes, il y descend seulement pour les semailles et pour la moisson. Il ne craint pas alors d'abandonner sa femme et ses enfants, qui restent sous la double garde de l'isolement et de la misère. Cette solitude, au milieu des forêts, ne leur fait pas peur; ils y sont habitués dès la naissance.

Un jour, nous n'avions rencontré sur toute notre route ni une âme vivante ni une habitation. Vers le soir, nous découvrîmes enfin, blotties sous de grands chênes, deux cabanes. Quelques pauvres femmes demeuraient seules en ce lieu désert; les hommes étaient absents. L'une de ces cabanes, après de longs pourparlers, nous ouvrit sa porte, et nous nous y établîmes. A la nuit noire, quelqu'un entra : c'était un enfant de huit ans, fort comme serait chez nous un de dix, le fils aîné de la famille. Il jeta partout les yeux avec assurance, comme un maître de maison qui rentre chez lui : « Quels sont ces gens-là? » demanda-t-il en nous voyant. Puis il s'assit gravement auprès du feu, et, d'un ton de commandement, dit qu'on lui donnât à souper. Sa mère se mit à le servir, et ne lui parlait qu'avec une tendresse respectueuse, l'appelant « mon maître, mon cher maître ». Je me rappelai une scène

de l'Odyssée : les brusques paroles que Télémaque, tout jeune encore, adresse à Pénélope, et le respect avec lequel celle-ci obéit aux ordres de son fils. Cet enfant si déterminé était à rôder, depuis l'aube, au milieu des bois et des ravins, seul, armé d'un bâton crochu, poussant devant lui quelques chèvres. Il rapportait de mauvaises poires sauvages, qu'il avait cueillies en chemin et dont toute la famille se régala.

Ce n'est pas dans un tel pays qu'il faut chercher des écoles. Le goût passionné que les autres Grecs montrent pour l'instruction ne s'est pas encore répandu jusque dans ce canton détourné. Le hasard fait qu'un paysan, moins ignorant que les autres, réunit autour de lui, pour un mince salaire, un petit nombre d'enfants. Grâce à cet enseignement précaire et souvent interrompu, une bourgade de quarante maisons compte encore jusqu'à cinq hommes sachant lire et écrire. L'administration cherche en vain à établir une instruction plus régulière. On avait installé, dans l'un des principaux villages, une école publique, et fait venir un maître étranger au pays : le malheureux ne tarda pas à s'attirer une querelle, et les écoliers, en se rendant à la classe, le trouvèrent assassiné.

Une vie solitaire et vagabonde est le plus souvent toute l'éducation des enfants du Valtos. Ajoutez quelques prières auxquelles ils n'attachent pas beaucoup de sens, quelques récits écoutés le soir autour du feu, et ces chansons de leurs montagnes, qu'ils murmurent d'un ton plaintif le long des sentiers, poésie brusque et sauvage en l'honneur des Klephtes, indifférente au

crime, mais prompte à saisir ce qu'il y a de dramatique dans les événements. Voilà le fond sur lequel travaille leur jeune imagination. Ils deviennent hardis avant l'âge, forts, adroits, durs à la fatigue; ils apprennent à vivre de rien, à dormir à l'abri d'une pierre ou d'un buisson. Ils apprennent surtout à connaître tous les passages, toutes les retraites de la contrée, les détours de ce labyrinthe, où seuls ils peuvent se retrouver. A dix ans, on leur met un fusil dans les mains. Ils s'en vont, leur arme pendue à l'épaule, conduisant leurs chèvres à travers les rochers et les broussailles. A quoi peut rêver, pendant ces longues journées, l'enfant qui déjà se fait jeune homme? Il se demande à lui-même quelle sera sa vie et comment il dépensera l'énergie qui est en lui. Le travail de la terre le rebute, et, d'ailleurs, ne lui promet rien, au milieu de ces bois. Il se servira du fusil qu'on vient de lui remettre; il fera comme tant d'autres, depuis Milionis, le plus ancien klephte dont le Valtos garde le souvenir; il sera brigand et soldat. Pour lui c'est tout un, et le brigandage est à ses yeux l'école de la guerre.

Ainsi se forme et s'entretient une race toute militaire, née pour les coups de main et pour les embuscades, comme étaient les Amphilochiens, premiers habitants du pays. En effet, leur nom seul semble désigner un peuple de pillards, ami des brusques attaques; et peut-être le devaient-ils à ces habitudes guerrières, singulièrement favorisées par la nature de la contrée, plutôt qu'au héros argien Amphilochos [1]. On nous les

[1] Thuc., III, 112.



représente comme des montagnards sauvages, qui courent leurs montagnes, armés à la légère, et combattent avec le javelot. Les modernes Amphilochiens se sont fait eux-mêmes cette idée de leurs pères. Quand on leur parle d'inscriptions et de médailles : « Ce n'est pas « chez nous, répondent-ils, qu'il faut chercher rien « de pareil. Ces gens-là étaient pauvres et ignorants « comme nous; comme nous, ils faisaient la guerre et « vivaient dans les bois. Quand, par hasard, nous ou« vrons un de leurs tombeaux, qu'y trouvons-nous ? « trois ou quatre petites tasses peintes en noir, et, « quelquefois, un fer de lance rongé par la rouille ! »

Sous les Turcs surtout, la population du Valtos ne vivait que de ses armes. Ils l'avaient organisée en corps d'Armatoles, qui, répandus sur les frontières montagneuses de l'Épire et jusque dans le pays d'Agrapha, occupaient tous les postes, et faisaient la police de ces hautes régions : serviteurs dangereux, prompts à se changer en rebelles, si la solde se faisait attendre, ou s'ils voyaient briller dans leur main les sequins de Venise, l'éternelle ennemie de la Porte ! Libres, exempts des tributs qui pesaient sur les autres Grecs, ils traitaient de pair avec les conquérants et leur imposaient leurs services. « Vite un poste d'Armatoles, « disent-ils dans leurs chansons ; ou nous brûlons vos « villages, ou nous venons comme des loups [1] ! » Les gorges et les forêts du Valtos restaient un refuge as-

[1] Γλίγωρα τ' ἀρματωλῆκι
'Οτ' ἐρχόμεσθε σὰν λύκοι.
(Fauriel, I, 16.)

suré pour toutes les révoltes, un rempart toujours prêt pour toutes les résistances. En vain employait-on la milice albanaise pour forcer cet asile. Les habitants couraient se cacher dans les bois, incendiant leurs chétives cabanes, qui flambaient derrière eux comme la paille. C'était poursuivre un ennemi insaisissable, invisible, qui tout à coup, dans les passages difficiles, se montrait et tombait sur les aggresseurs. Mieux valait ne pas l'irriter, pour ne pas s'attirer par là de sanglantes représailles.

J'entendis raconter une tragique histoire, dont le pays garde encore le souvenir. Le village d'Ariadha avait vu ses terres envahies et confisquées : les femmes se chargèrent de la vengeance; elles enlevèrent par surprise quelques enfants turcs et les massacrèrent. Les Turcs, terrifiés par cet acte de férocité, rendirent les champs et ne songèrent même pas au châtiment.

Cependant l'habitude d'une vie indépendante et guerrière a développé chez les mêmes hommes, à côté de ces instincts farouches, de généreux sentiments. Accoutumés à tout faire par violence et par élan de passion, ils donnent moins à l'intérêt. Tout ce qu'il y a de noble en eux découle de cette source. Nous les avons vu exercer l'hospitalité de bon cœur; la franchise, vertu rare en ce pays, est encore une de leurs qualités. On voit jusque dans les moindres circonstances tout le prix qu'ils attachent à leur parole. Un paysan m'avait promis de m'apporter une inscription : le lendemain je le vis arriver tout haletant,

chargé d'une pierre énorme, qu'il était allé prendre à plus d'un quart de lieue, et sur laquelle je déchiffrai en effet quelques lettres : « Si j'avais su qu'elle fût « si lourde, me dit-il, je ne t'en aurais pas parlé. — « Il fallait me conduire où tu l'as ramassée, lui ré- « pondis-je; pourquoi t'embarrasser d'un pareil poids? « — Je l'ai fait, répliqua-t-il, afin de ne pas être « trouvé menteur, νὰ μὴ βροῦμαι ψευστής. » Cette phrase est pour eux comme une locution usuelle, qu'ils ont souvent à la bouche, et qui exprime bien leur respect naïf pour la vérité. Je ne l'ai jamais entendue dans aucune autre partie de la Grèce.

Ils sont renommés aussi, entre toutes les populations belliqueuses de la Roumélie et de la Morée, pour la fidélité qu'ils gardent à leurs chefs. Cet attachement, né de la guerre, n'entraîne, dans la paix, aucune obéissance; mais, comme il se reporte volontiers du père sur le fils, il a créé parmi eux une petite aristocratie militaire. Trois ou quatre familles de capitaines, sans exercer aucun pouvoir, règnent sur les villages du Valtos, par le seul ascendant que donne un nom illustré les armes à la main. Retirées dans la partie la plus écartée du pays, chacune d'elles a sa demeure près d'un hameau peuplé de ses partisans. La vie de ces chefs représente assez bien celle des petits rois que nous voyons, aux temps héroïques, commander les tribus de cette partie de la Grèce. J'imagine que telle était aussi la royauté de ce Salynthios, qui, vers le commencement de la guerre du Péloponnèse, gouvernait les Agréens, peuplade sau-

vage, établie justement dans un canton de l'Amphilochie[1].

Sur la pente boisée des montagnes, dans un lieu d'où la vue plane au loin, s'élève la maison haute que les habitants appellent la tour, le palais du capitaine, ὁ πύργος, τὰ παλάτια τοῦ καπετάνου. C'est une bâtisse à deux étages, d'assez pauvre apparence : au dehors, quatre murs blanchis à la chaux, à peine quelques fenêtres étroites, percées à vingt pieds du sol; au dedans, des planchers salis par le temps et par la fumée, de grandes pièces garnies de mauvais meubles, luxe misérable, qui passe aux yeux des habitants pour de la magnificence. Telle est la résidence du chef de guerre; c'est là qu'il vit entouré de pallicares mal vêtus, enfants de la maison, qui tiennent à honneur de le servir et de former sa suite. Lui-même, au fond, n'est pas un autre homme que les grossiers habitants de ces bois : dans sa jeunesse, il est allé s'instruire dans les villes, et, depuis, il a vu le monde; mais la vie qu'on mène au Valtos est la seule qui lui plaise, la seule où il trouve contentement et sûreté. Là il entretient à peu de frais la popularité qui fait sa force : une petite école établie dans le hameau voisin, quelques chapelles rustiques construites ou relevées sur les cimes environnantes, mais surtout la protection qu'il étend sur tous ses partisans, font aimer sa présence et la font regarder comme un bienfait. Il est vrai que le gouvernement, par une poli-

[1] Thucyd. III, 111.

tique patiente, a singulièrement diminué aujourd'hui la puissance de ces chefs militaires : mais c'est en les liant eux-mêmes par leurs intérêts, en les enchaînant par des grades et par une solde ; il n'est pas parvenu à détacher d'eux les populations, qui se lèveraient encore à leur appel.

Il faudra pourtant que le Valtos se défasse quelque jour de ces mœurs toutes militaires et se tourne vers des travaux plus paisibles, s'il ne veut périr de faim. Aujourd'hui la volonté de l'Europe écarte des frontières de la Grèce toute chance de guerre, et le brigandage, plus résolûment poursuivi, ne mène plus à rien qu'à une mort honteuse. Naguère encore les habitants s'enrôlaient en foule dans les *Rébelli*, sorte de milice en fustanelle, composée de volontaires, qui remplaçaient les anciens Armatoles. Ce dernier refuge leur a été enlevé, et les troupes irrégulières, trop semblables aux bandes qu'elles étaient chargées de poursuivre, viennent d'être supprimées. Reste l'armée régulière. Mais ne parlez pas aux braves du Valtos de s'enfermer dans une garnison, d'endosser l'uniforme, d'apprendre l'exercice et la charge en douze temps. Cette exacte discipline, cette vie réglée d'avance, cette obéissance de tous les instants, leur semblent un esclavage et corrompent, à leur goût, tout le charme du métier de soldat. Ils se révoltent à la seule pensée d'échanger leur costume national contre ces habits européens qu'ils appellent *les habits étroits, τὰ στενά*. La même défiance leur fait repousser les armes venues de l'étranger ; et le cœur leur manque, quand

ils n'ont plus dans les mains leurs longs fusils albanais, qui ratent un coup sur trois.

Ils sont donc forcés enfin de se mettre à cultiver la terre et à défricher tout ce qu'ils trouvent de champs découverts au milieu de leurs bois; mais ils ne le font qu'avec répugnance et en murmurant. Le pays, à l'époque où je le visitais, offrait un curieux spectacle. On rencontrait les paysans dans leurs aires, où ils battaient quelques gerbes de maïs, encore armés pour la plupart, portant la fustanelle courte et la veste brodée qui sont en Grèce le costume militaire. Ils semblaient honteux d'être trouvés au milieu de pareils travaux : « Ce n'est pas là notre métier, disaient- « ils, nous ne sommes pas des *rayas !* » Habitués à mépriser les populations paisibles et désarmées qui vivent de l'agriculture, ils leur conservent, même dans la Grèce libre, le nom dont les Turcs flétrissent les races vaincues.

Cependant, à les entendre, il fut un temps où leur pays était riche et cultivé, habité par une race laborieuse et florissante. Ils rencontrent encore, au fond de leurs bois, de vastes terrains qui ont été remués, des quartiers de forêt qu'on appelle par habitude le Vieux-Champ ou la Vieille-Vigne, et partout, dans les fourrés, des tas de cailloux, βουλεῖοι, comme on en voit au bord des terres défrichées : vestiges évidents d'une prospérité passée, qui les étonnent au sein de leur misère. Mais quand cet âge d'or du Valtos? « C'était, répondent-ils, du temps de l'Espagne, « τῆς Σπανίας τὸν καιρόν ». Ils veulent sans doute in-



diquer le siècle qui a précédé l'invasion des Turcs, le temps où une famille napolitaine, celle de Tocco, réunissait dans ses mains le palatinat de Céphalonie, le duché de Leucade, le despotat d'Épire, les provinces d'Étolie et d'Acarnanie, et en avait fait un royaume. Cette famille, dans les dernières années de sa domination, se trouvait être vassale des Espagnols, maîtres alors du trône des Deux-Siciles. Le nom de l'Espagne fut donc comme une dernière espérance pour les chrétiens de la Grèce occidentale : espérance que devait réveiller, au siècle suivant, la grande victoire de Lépante remportée sous leurs yeux.

Leur imagination a transformé l'histoire de ce temps en une légende naïve. Ils racontent qu'un jour le roi d'Espagne jouait aux cartes avec le Sultan. Comme deux puissants princes qu'ils étaient, ils ne jouaient pas de l'or ou de l'argent, mais des villes et des provinces, et le Valtos était leur enjeu. Le Sultan gagna la partie. Comme il venait prendre possession du pays, « J'ai joué la terre, les arbres, les rochers, mais non « pas les hommes, » lui dit le roi d'Espagne ; et, rassemblant la population, il l'emmena tout entière avec lui dans les îles et dans le pays des Francs. Quelques pâtres grossiers, oubliés dans les montagnes, sortirent alors de leurs retraites, et devinrent les auteurs de la génération nouvelle, qui, se sentant toujours de cette origine, vit sauvage et dispersée. Ces traditions par lesquelles ils cherchent à s'expliquer à eux-mêmes leur barbarie présente, ont un fond de vérité : nous savons que les princes de la famille de Tocco, chassés

par les Turcs du continent, se maintinrent encore long temps dans les îles, où la population les suivit sans doute en masse et vint se mettre sous leur protection.

Une bourgade surtout est restée célèbre dans la contrée par le souvenir de son ancienne splendeur ; c'est Phloriadha, située sur les pentes d'un large ravin, près des ruines d'une forteresse hellénique. Les jours de fête, à ce qu'on raconte, lorsque ses habitants dansaient sur la place du bourg, l'or brillait d'un tel éclat sur leurs vêtements que, de l'autre côté de la vallée, ceux qui les regardaient en avaient les yeux éblouis. Une ancienne chanson témoigne encore de cette richesse : « Les Francs sont venus de leurs îles et les « Turcs sont sortis d'Arta ; ils ont foulé aux pieds le « vieux château, la pauvre Phloriadha. Ils ont pris « les mères avec leurs enfants, les femmes avec leurs « maris. Ils ont pris aussi une nouvelle mariée, la bru « de Samaras ; elle avait des doublons en collier autour de son cou et des ducats plein sa poche [1]. » Phloriadha est aujourd'hui le plus misérable des hameaux du Valtos, et l'on serait fort en peine d'y trouver un aussi riche parti : à peine y compte-t-on une dizaine de huttes, avec autant de familles, décimées par la fièvre et par la faim.

Je ne veux pas quitter le Valtos sans dire quelques mots d'un artiste du pays : c'est un sculpteur sur bois, qui fait, avec les grosses racines de la bruyère géante, des coupes, des longs tuyaux pour les pipes tur-

[1] Βγῆκαν οἱ Φράγκοι ἀπὸ τὴ Φραγκία καὶ οἱ Τοῦρκοι ἀπὸ τὴν Ἄρτα,
Πάτησαν τὸ παλαιόκαστρο, τὴν ἐρήμη Φλωριάδα...



ques et différents ouvrages, qu'il orne de reliefs. Sauvage, comme tous ses compatriotes, vivant dans les forêts, où, le plus souvent, on ne peut le trouver, il ne travaille pas sur commande, mais à sa guise, et quand il lui plaît. Pourtant les sujets qu'il représente ne sont pas de son invention ; ce sont des fleurs, des animaux fabuleux, dans le goût byzantin : il suit, obscurément et sans le savoir, des traditions plus anciennes, rustique et dernier représentant d'écoles peut-être autrefois florissantes.

---

2. Les hommes du Xéroméros.

Les habitants du Xéroméros, en se comparant à ceux du Valtos, se regardent comme un peuple civilisé, et leur pays comme une terre promise. La chanson qu'ils chantent à la danse commence par ces mots : « Qu'Arta devienne rocher ; que le Valtos soit « englouti ! mais notre bon Xéroméros, que Dieu le « protége, le pays des bons vins et des jolies filles[1] ! » Il n'est pas de plaisanteries dont ils n'accablent leurs voisins, à propos de leur humeur sauvage : ils les appellent des loups, des bêtes fauves ; ils les dépeignent comme des monstres n'ayant qu'un œil, μονομάται, sorte d'imagination qui est probablement fort ancienne en Grèce, et qui explique la fable des Cyclopes. Ils ont un proverbe qui dit : « Homme du Valtos et bon

[1] Ἡ Ἄρτα πέτρα νὰ γένῃ καὶ ὁ Βάλτος νὰ βουλιάξῃ.
Τὸ δόλιο τὸ Ξερόμερο, ὁ Θεὸς νὰ τὸ φυλάξῃ,
Ποῦ ἔχει τὰ γλυκὰ κρασία καὶ τὰ ὄμορφα κορίτζια.

« caractère, cela se trouve-t-il? Βαλτῖνος καὶ καλὸς « γίνεται; »

Le contraste cependant n'est pas aussi fort qu'ils veulent bien le dire. Si la race qui peuple le Xéroméros est une noble race, elle est loin d'avoir dépouillé encore toute barbarie, et ses mœurs ne diffèrent point au fond de celles qu'on observe dans le Valtos. C'est le même caractère, avec un air moins farouche; ce sont les mêmes défauts et les mêmes vertus; seulement les défauts, un peu adoucis, permettent aux vertus de paraître plus à leur avantage. Les Xéromérites sont d'une nature fière, inquiète, belliqueuse, moins amie du travail que du mouvement; mais ils se font estimer tout d'abord par leur humeur franche, hospitalière, par une générosité qui ne leur coûte pas et qui ne sent pas le calcul. Ils ont une vivacité d'amour-propre, qui n'est pas naturelle aux autres Grecs, et comme une sorte d'honneur. C'est ce que les Grecs des autres provinces remarquent surtout en eux et ce qu'ils expriment par le mot φιλοτιμία. Polybe[1] louait déjà chez les Acarnaniens, anciens habitants du Xéroméros, la droiture, la constance, je ne sais quelle candeur jointe à un amour vif de la liberté. Leurs descendants ont conservé quelque chose de ces vertus, qui se marquent jusque sur leur figure et dans tout leur maintien. Leur visage est ouvert, leurs traits sont nobles et beaux; ils ont la taille haute, la tournure élégante, les manières accueillantes et dégagées.

[1] « ... γνήσιοι... ἰδίᾳ καὶ κοινῇ στάσιμον ἔχουσί τι καὶ φιλελεύθερον. » (IV, 30.)

La population, peu nombreuse, en comparaison du territoire qu'elle occupe, habite çà et là de grands villages, sur les plateaux et sur le penchant des montagnes. Les maisons, presque toutes à deux étages, sont bâties et couvertes avec la pierre blanche du pays. Ici chacun tient à honneur de se construire une habitation de belle apparence. Chacun est propriétaire, s'il n'est de plus capitaine ou fils de capitaine. La terre ne manque pas ; tout le monde en a sa part, souvent une large part; ce qui manque plutôt, ce sont des bras qui la cultivent et la volonté de la cultiver.

Lorsque les Turcs envahirent la Grèce occidentale, les habitants du Xéroméros, comme ceux du Valtos, se retirèrent en grand nombre devant l'ennemi et cherchèrent un refuge dans les îles Ioniennes. Les noms des principaux villages acarnaniens, Katouna, Aétos, qu'ils y ont transportés avec eux, témoignent encore aujourd'hui de cette émigration, qui n'a pas cessé pendant plusieurs siècles. Les populations qui restèrent durent prendre un grand parti, celui de renoncer à l'agriculture et de ne plus vivre que de guerre. La vie de Klephte et d'Armatole devint la seule possible dans la contrée, durant quatre cents ans, vie agitée et jalouse, qui n'en souffre pas à côté d'elle une autre plus tranquille. Outre les bandes indigènes, le Xéroméros voyait descendre chaque année celles des montagnes environnantes : au midi, celles du Zygos et de la basse Étolie; au nord, celles du Valtos et de l'Agrapha; il était le rendez-vous et comme la terre de prédilection de tous les coureurs d'aventures, dans

cette partie de la Grèce. Ses plateaux boisés leur offraient un séjour plus commode que les âpres sommets, couverts de neige une partie de l'année. Mais ce qui surtout les attirait, c'était le voisinage des îles : traqués de trop près, ils pouvaient, en quelques coups de rame, se mettre sous la protection du drapeau vénitien ; ils abordaient à Leucade, à Céphalonie, sur le rocher de Calamo, où ils trouvaient une hospitalité d'autant plus sûre qu'elle était intéressée. Aujourd'hui que ces temps de trouble et de lutte sont déjà loin, les capitaines qui restent dans le pays ont encore leur demeure, non dans les montagnes, comme ceux du Valtos, mais près de la mer, sur le bord des détroits ; ils ne vivent tranquilles que s'ils voient de leurs fenêtres les côtes ioniennes.

Ainsi, sur une terre presque partout fertile et qui appelle la culture, s'est élevée une race moins agricole que militaire. Il est vrai que la génération nouvelle a repris une vie plus douce ; les villages se reforment et comptent déjà trois ou quatre fois plus de familles qu'au temps où le colonel Leake les visita ; le sol défriché commence à enrichir les habitants. Mais ce n'est pas l'homme du Xéroméros qui met lui-même la main à la charrue et qui fait fructifier son bien. Chaque année, à l'époque de la moisson, comme à celle du labourage, les Ioniens, quittant leurs îles, où la population, accumulée dans un étroit espace, ne trouve pas même à vivre de son travail, viennent chercher fortune sur le continent. Le propriétaire acarnanien les reçoit dans sa maison, les traitant comme des

hôtes industrieux et utiles, plutôt que comme des serviteurs. Il leur confie ses champs et se repose sur eux de tout soin. Ces travailleurs, sorte de fermiers temporaires et de passage, sont par les uns payés à la journée; d'autres partagent avec eux la récolte, ou bien on leur abandonne une portion de terre, qu'ils labourent pour leur propre compte. Enfin chacun y trouve son profit; et les îles rendent ainsi tous les ans au Xéroméros cette partie de ses habitants qu'elles lui ont enlevée autrefois.

L'instruction est assez répandue dans le Xéroméros; on n'y rencontre pas un village de quelque importance qui n'ait au moins une école privée. Mais les gens du pays, contents pour la plupart des notions les plus élémentaires, sont encore livrés pour mainte connaissance à leurs propres traditions. Remontant dans le passé, ils ont gardé le souvenir de quelques époques mémorables, et se sont fait une sorte de chronologie grossière, qui est toute leur science en histoire. Avant la révolution grecque et le temps d'Ali-Pacha, ils marquent une première époque, qu'ils appellent le temps d'*Alabanda*, τῆς Ἀλαμπάντας : c'est l'époque du grand soulèvement excité par la Russie au siècle dernier; le mot dont ils se servent ne peut guère venir que de l'italien *alla banda*, c'était le temps où tout allait « à la dérive ». Puis vient le temps des Vénitiens; puis celui de la conquête turque. Ils ont aussi une période qu'ils nomment le temps de l'Espagne et qui correspond à la domination franque. Tout ce qui s'étend au delà, époque du Bas-Empire, époque romaine, époque grec-

que, c'est pour eux le temps fameux des Hellènes.

L'idée qu'ils se font de ces Hellènes leurs pères, des valeureux Hellènes, Ἕλληνες οἱ ἀνδρειωμένοι, tient de la légende. Quand ils considèrent les vastes enceintes des cités acarnaniennes, ces tours, ces portes, ces murailles épaisses, faites de pierres énormes, ils s'étonnent; ils ne peuvent se persuader que les auteurs de pareils ouvrages fussent des hommes d'une taille et d'une force communes. Ils se les représentent comme des géants, qui soulevaient dans leurs mains les blocs dont ils construisaient leurs forteresses. C'était un peuple privilégié, une race supérieure à la nôtre. Les habitants du village de Khrysovitza ont à ce sujet une tradition curieuse : « Cela se passait, racontent-ils, du « temps des grands-pères de nos grands-pères. Des « hommes de notre village s'étaient rendus à Constan- « tinople. Là, ayant appris qu'il existait encore une « vieille femme de cette race des Hellènes, ils allèrent « la voir : elle était d'une taille plus qu'humaine, mais « le grand âge l'avait rendue aveugle. Elle s'informa « de leur pays, et, s'adressant à l'un d'eux : « Donne- « moi ta main, » lui dit-elle. Lui, saisi de crainte, « n'osa; mais, prenant aussitôt la tige de fer, aplatie « par le bout, dont on se sert en Orient pour attiser « le feu, il la tendit à la vieille, qui la fit ployer entre « ses doigts jusqu'à la briser : « Vous êtes forts, dit- « elle, mais non pas comme nous l'étions; » elle pen- « sait lui tenir la main. » Mêlant dans leurs souvenirs les traditions grecques et byzantines, ils mettent la

scène de cette merveilleuse aventure à Constantinople, qui est pour eux la grande ville des Hellènes.

Mais laissons aux habitants des campagnes les rêves de leur imagination. Le Xéroméros est, au contraire, de toutes les provinces, celle où les mœurs rustiques et populaires de la Grèce ancienne, surtout de la Grèce héroïque, se sont conservées le plus intactes. Quelque temps après mon voyage, je relisais l'admirable idylle qui est au quatorzième chant de l'Odyssée, songeant qu'Ithaque n'était pas loin du pays que je venais de parcourir et qu'Ulysse possédait même « sur le noir continent [1] » de nombreux serviteurs et de grands troupeaux. Les vers du poëte me rappelaient cent détails que j'avais observés de mes yeux ; j'y retrouvais mon histoire de chaque jour, quand j'allais frapper à la porte de quelque paysan et lui demander place à son foyer. Tout se passe aujourd'hui comme alors : d'abord une scène de tumulte et de vive alerte, les chiens qui veulent vous dévorer, le maître, qui, précipitamment, paraît sur le seuil de la porte et les disperse à coups de pierre; puis les salutations d'usage et les bonnes paroles. Les formules ont changé sans doute, mais c'est la même hospitalité.

Un trait du caractère antique qu'on retrouve chez ces populations, c'est une entière familiarité dans les relations de la vie commune. Point de morgue, nulle étiquette. Le noble Télémaque, le porcher Eumée et le mendiant leur hôte, sans façon, conversent ensemble

1 . . . . . ἠπείροιο μελαίνης.
(*Odyss.*, XIV, 98.)

et soupent de compagnie. Ainsi, chaque soir, je voyais tout le monde, sur l'invitation du maître, s'accroupir en cercle autour de la petite table basse, sur laquelle notre repas était servi. Tous avaient place au festin, gendarme, soldats, même l'agoyate en guenilles qui suivait nos chevaux; et chacun d'allonger les mains « sur ces biens étalés devant lui »[1].

Après le repas, commencent les questions sans nombre et les interminables récits. Le paysan grec est resté curieux et bon discoureur; il aime parler longtemps et sait longtemps écouter; ces heures de conversation sont pour lui tout le prix de l'hospitalité. Quand il raconte, tantôt il montre un génie d'invention qui maintes fois l'emporte au delà de la vérité, tantôt une incroyable franchise; il se met tout à découvert. C'est dans la liberté de ces entretiens que vous pouvez le mieux connaître les habitudes, les idées, l'état d'une société demeurée barbare au fond et dans laquelle certains côtés du sentiment moral ne sont quelquefois guère plus développés que dans la société homérique. On s'étonne de voir, dans Homère, Ulysse, qui veut se faire passer pour un étranger venu de Crète, raconter et expliquer de sang froid comment il a assassiné le fils d'Idoménée Orsiloque[2]: en traversant un des principaux villages du Xéroméros, j'étais descendu dans la maison d'un homme riche, bien établi, considéré de tous; quand nous eûmes

[1] Οἱ δ' ἐπ' ὀνείαθ' ἑτοῖμα προκείμενα χεῖρας ἴαλλον.
(*Odyss.*, XIV, 453.)

[2] *Odyss.*, XIII, 267.

échangé les premières paroles, de lui-même et sans être poussé par aucune question : « Tu sais, me dit-il, je « ne suis pas de ce pays ; ma patrie est Céphalonie. « Mais là-bas je suis sous le coup d'une condamnation « pour meurtre, et si j'y retournais, je serais pendu. « Tel que tu me vois, j'ai tué trois hommes, mon « oncle et mes deux cousins, dans un mouvement de « colère. Pourtant je ne suis pas un méchant ; j'avais « raison contre eux : je l'ai fait *par bouillonnement* « *d'âme*, ἀπὸ βρασμὸ τῆς ψυχῆς. » Cet homme n'appartenait pas au Xéroméros ; mais c'est une société dont les mœurs et même les idées morales sont encore bien éloignées des nôtres, que celle où un pareil récit est possible et n'étonne personne.

---

3. Les Valaques en Acarnanie.

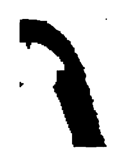
Sans doute, il ne faut pas ranger dans la population régulière de l'Acarnanie quelques tribus de Valaques, qui viennent, en hiver, camper avec leurs troupeaux sur la lisière des forêts, et, l'été, se hâtent de regagner les montagnes d'Agrapha. Mais leurs mœurs, curieuses et toutes différentes de celles des Grecs, ne méritent pas moins d'être étudiées.

Ces Valaques appartiennent à la grande tribu roumaine qui, depuis le moyen âge, occupe les hautes vallées de l'Épire et de la Thessalie ; mais ils forment une famille à part. Voyant la Grèce libre des Turcs, ils y sont venus chercher une vie plus sûre et plus indépendante. Quelques-uns se sont établis vers le mont

OEta, sur les frontières de l'ancienne Phthiotide ; mais le plus grand nombre est descendu en Acarnanie. On les a inscrits dans les différents dêmes du Valtos et du Xéroméros, suivant les lieux où ils ont coutume d'hiverner; on les a faits citoyens au même titre que les Grecs, en les soumettant à la seule condition de ne plus repasser, dans leurs pérégrinations annuelles, la frontière de Turquie. Ils ne payent qu'un seul tribut, l'impôt sur le bétail. Le gouvernement, content de tirer d'eux ce profit, leur abandonne, pendant la saison d'hiver, le pâturage des bois et des terres incultes appartenant au domaine public. Ils sont répandus surtout sur les rives de l'Achéloüs et dans la forêt de Manina.

On les appelle *Karagounis* [1] et Valaques-Albanais, Ἀρϐανιτόϐλαχοι : ce dernier nom leur vient de ce que leurs plus anciens cantonnements étaient dans la haute Épire et sur la frontière d'Albanie. Du reste ils repoussent également le nom de Valaques et celui de Karagounis, les regardant l'un et l'autre comme injurieux. « Ce n'est pas ainsi, disent-ils, que, nous-mêmes, nous « nous appelons. Lorsque, de loin, dans les monta- « gnes, nous crions à un homme de notre race : Qui « es-tu? Il nous répond : Roumain ! » En effet ils sont frères des Valaques établis sur le Danube, et descendent avec eux, ou des anciens colons italiens amenés par Trajan chez les Daces, ou peut-être des popula-

[1] Du mot turc *kara*, qui veut dire *noir*, et de *gouna*, qui désigne, dans la langue romaïque, une capote grossière à l'usage des paysans.



tions indigènes de la Dacie, de la Mœsie et de la Thrace, qui auraient appris le latin, comme nos pères les Gaulois, sous la domination romaine. Leur dialecte, qui passe, aujourd'hui pour rude et inculte, paraît même se rapprocher de la langue latine plus que celui des autres tribus valaques. Ainsi pour dire *pain, main,* les Karagounis ne prononceront pas *pouiné, ména,* mais *pané, mana :* ils ont conservé plus fidèlement le son des voyelles, et ne l'ont pas laissé fléchir.

Il faut se garder de les confondre avec d'autres nomades qui viennent camper comme eux en Acarnanie : les *Sarakatzanes*, population grecque, originaire de Sakharetzi dans le Valtos, ou, selon d'autres, des environs de Syrako en Épire, qui a embrassé le même genre de vie. Ceux-ci ne savent que le grec ; tandis que les Karagounis parlent naturellement trois langues, le roumain, le grec et l'albanais : c'est une peuplade que les anciens auraient appelée *trilingue*.

L'année précédente, j'avais trouvé dans l'Olympe des Valaques devenus sédentaires, établis dans de grands villages, s'occupant de commerce et même d'agriculture [1]. D'autres Valaques, que je devais visiter plus tard, ont fondé dans la chaîne du Pinde de nombreuses colonies, et se sont aussi tous, plus ou moins, attachés au sol [2]. Je nommerai parmi eux ceux de Gardhiki, possesseurs de troupeaux ; ceux de Syrako et de Kalarytæs, orfèvres et ciseleurs ; ceux de

[1] Voir la première partie de ce volume, p. 44.

[2] Ces Valaques appartiennent, comme ceux de l'Olympe, à la famille des Koutzovlaques.

Trikkala, citoyens d'une ville et grands propriétaires. Mais il faut citer surtout les riches négociants de Metzovo, qui viennent jouir au milieu des montagnes d'une aisance acquise dans les grandes villes de l'Europe; les Sultans leur ont accordé une telle protection qu'ils recommandent, dans un firman, à tout voyageur, chrétien ou turc, de déferrer ses chevaux avant de sortir de leur territoire, « de peur, ajoutent-ils, d'emporter quelque parcelle de la terre de Metzovo! »

Le Valaque qu'on rencontre en Acarnanie est, au contraire, le type du nomade. Le déplacement n'est pas une nécessité qu'il subisse par force; c'est un besoin de sa nature, c'est sa vie. Je ne sais quel esprit changeant et mobile lui a passé dans les veines. Détaché du sol, où les autres hommes sont comme enracinés, on dirait qu'il a pris de ses troupeaux l'instinct qui, tous les ans, lui fait remonter les vallées, et le ramène ensuite vers les basses régions. C'est une croyance superstitieuse, dans le pays, que, si l'un de ces bergers veut se fixer quelque part, achète un champ et bâtit une maison, il tombe bientôt malade, sa chair se décompose et les vers s'y mettent.

Les Karagounis sont réunis par groupes de cinquante à cent familles. Chacun de ces groupes, indépendant des autres et cantonné à part, forme, avec les troupeaux qui l'entourent, ce qu'on appelle une *stani* (un parc, une bergerie, στάνη). C'est un village, mais un village qui change de place. On compte en Acarnanie douze *stanæs*, ce qui porterait le nombre des Valaques, dans cette province, à huit cents familles.



En voyage, ils dressent des tentes noires, faites du poil de leurs chèvres, grossièrement tissé; dans leurs cantonnements, ils se construisent des cabanes et des huttes de feuillage. Leurs provisions, leurs effets, sont entassés dans de grands sacs de laine, qui leur servent de coffres et d'armoires; tout leur bien peut en un instant être chargé sur les bêtes de somme et se mettre en route avec eux.

Je reçus un jour l'hospitalité dans un de leurs campements, où je m'étais fait un ami. C'était un homme unique parmi ces Valaques, le seul d'entre eux, sans contredit, qui fût curieux d'apprendre et qui se piquât de savoir quelque chose; une sorte de magister nomade, à la fois berger et maître d'école. Il s'était instruit lui-même, en prison, où il avait passé trois ans, pour avoir été trop prompt à tirer son couteau dans une querelle avec un autre berger. Depuis il gagnait sa vie à faire, de loin en loin, la classe aux enfants de la stani, sans négliger pour cela son bétail. Du reste, par sa manière de vivre, il ne différait en rien des autres pasteurs.

Sa maison de branches et de feuilles, qui occupait à peine quelques pieds de terrain, se composait de deux appartements, l'un couvert et l'autre découvert. Il me fit asseoir d'abord auprès du foyer, dans un vestibule entouré seulement d'une haute cloison de feuillage; c'était l'endroit où la famille se tenait de préférence. De là, on pouvait entendre les voix confuses d'hommes et d'animaux qui s'élevaient des cabanes rassemblées; on devinait, sans le voir, tout le mouve-

ment de la stani. Une légion de chiens terribles, flairant un étranger, rôdait en grondant autour de l'étroite enceinte. L'autre partie de la demeure, où l'on n'était pas plus au large, s'abritait sous un toit de branches, recouvert avec les grandes pièces d'étoffe qui servent pour la tente. La nuit venue, on m'installa dans ce réduit. D'un côté, je touchais au métier à tisser, à la provision de laine filée, qu'on roule en pelotons gros comme des têtes d'enfant ; de l'autre, je confinais à la laiterie, aux rangées de grands fromages, je coudoyais les écuelles et les longs vases en bois à battre le beurre. Mon hôte avait eu soin de me préparer un lit de ramée de chêne, fraîchement coupée [1], non sans me vanter d'avance cette attention comme une délicatesse de l'hospitalité valaque. La vérité est que je m'y endormis plus doucement que je n'aurais cru, et tout embaumé d'une saine et sauvage odeur de forêt.

Toute stani est sous les ordres d'un chef, dont elle porte le nom : on dit la stani de Mikhas, de Koutchoupinas, de Sidhéris. Ce n'est pas un chef électif, créé d'un jour à l'autre ; le pouvoir qu'il exerce, espèce de petite royauté rustique et pastorale, est héréditaire. Cette autorité, consacrée par la tradition, est respectée de tous. Il est toujours le plus riche parmi les pasteurs qu'il commande ; quelquefois il possède à lui seul la moitié des troupeaux. Personnage tout pacifique, il prétend cependant tenir ses droits d'ancêtres guerriers, qui les ont acquis le sabre en main, μὲ τὸ σπαθί. Les Valaques lui donnent, dans leur pro-

[1] Hom., *Odyss.*, XIV.

pre langue, le titre de *tchélinggas;* en grec, ils le nomment *skoutéris*[1].

Ils en appellent à ce chef de tous leurs différends, lui confient tous leurs intérêts. Faut-il s'entendre avec les autorités du pays, il est le représentant de la stani auprès d'elles. Les brigands ont-ils paru dans le voisinage, gens à craindre pour les pasteurs, il doit se les concilier. A l'approche du printemps, c'est lui qui va traiter avec les habitants de Karpénisi et d'Agrapha, pour la location de vastes espaces, où puissent pâturer les bêtes. Enfin, quand l'herbe commence à sécher sur les bas plateaux, qu'elle est verte et drue sur les sommets, débarrassés de leurs neiges, c'est encore lui qui fixe le jour du départ. Sa tente est le point de ralliement et le centre de la stani. Ce pouvoir durable, incontesté, d'un seul homme est, depuis le temps des patriarches, une nécessité de la vie nomade; il fait le seul lien de ces familles errantes. On paye au skoutéris une liste civile de quelques centaines de drachmes. S'il a fait une dépense pour le public, il rassemble les anciens et leur présente ses comptes. L'impôt est proportionnel; chaque famille en paye sa juste part. Le chef, tout le premier, est taxé suivant le nombre de têtes de bétail qu'il possède. Tel est le régime financier de la tribu.

Avec les moutons et les chèvres, les Karagounis

[1] Σκουτέριος, dans la langue des Byzantins, était le nom que portait un officier du palais, l'Écuyer; il est probable que ce titre, multiplié, comme tant d'autres, par les derniers princes qui se disputèrent les débris de l'Empire, fut donné dès cette époque à quelques chefs de Valaques nomades.

élèvent encore des mulets et une petite race de chevaux, qui sert pour les transports. La conduite des troupeaux est à leurs yeux un art, une science, dans laquelle ils sont fiers d'exceller. Ils se dévouent avec passion à ce rude métier. Le berger karagounis couche dehors en toute saison. Il dort sans abri ; en hiver, dans la neige ; en automne, sous la pluie, par ces longues nuits où le ciel se fond tout en eau. Il a pour toute défense sa cape de laine, « la *chlæna* au tissu serré, » que les pasteurs portent déjà dans Homère [1]. Même en dormant, il prête l'oreille au tintement régulier des grelots ; s'il entend le bruit s'éloigner, machinalement il se lève et va se recoucher plus près du troupeau. C'est une dure vie que la sienne, une vie où l'homme se sacrifie aux bêtes, se fait l'esclave des bêtes, pour en tirer un meilleur profit.

Il est facile de reconnaître les Valaques, parmi les Grecs, à leur tournure rustique, à leurs traits rudes et irréguliers, mais sous lesquels on démêle une singulière expression d'astuce. Les fatigues et les privations qu'ils supportent en ont fait une race de fer. On rencontre parmi eux des hommes d'une force et d'une taille étonnantes, avec ces larges épaules, cette poitrine épaisse que la sculpture prête à Hercule. Les femmes sont, comme leurs maris, fortes et travailleuses. Il faut les voir revenir de la fontaine, le dos plié sous une charge de linge humide, coiffées du bassin de métal où elles ont fait la lessive, portant encore,

[1] Ἀμφὶ δὲ χλαῖναν ἑέσσατ' ἀλεξάνεμον, μάλα πυκνήν.
(*Odyss.*, XIV, 530.)



pendu à leur épaule, un baril plein d'eau, et, de leurs mains, pour ne pas perdre de temps, filant leur quenouillée [1]. Nous traversions un campement, le lendemain d'un mariage; la nouvelle épouse était déjà au travail. Assise en plein air, devant son métier, comme pour faire montre de son ardeur à l'ouvrage, elle tissait sans relâche, encore revêtue de ses habits de noce. Les femmes valaques sont surtout renommées pour leur habileté à fabriquer les étoffes de laine, qu'elles savent teindre ensuite de diverses couleurs, en noir, en bleu foncé, en rouge écarlate. Elles aiment à se parer de bijoux grossiers, et chargent de broderies épaisses les lourds vêtements dont elles se couvrent.

Le trousseau qu'une fille a tissé est tout ce qu'elle apporte à son mari : les Karagounis repoussent comme honteux l'usage de donner une dot. Cependant combien de Grecs, dans ces provinces, souhaiteraient d'avoir pour femme une de ces infatigables travailleuses! Le malheur est que les Karagounis refusent absolument de marier leurs filles à des hommes d'une autre race. Ils prennent eux-mêmes quelquefois des femmes grecques; mais on n'a jamais vu un Grec, si riche qu'il fût, obtenir la main d'une fille valaque. Leurs mariages, d'ailleurs très-différents des mariages grecs, trahissent l'origine étrangère et l'éducation toute latine de cette population.

Lorsqu'un jeune homme veut se marier, il va trou-

[1] Il y a ici un rapprochement curieux à faire avec ce qu'Hérodote rapporte des femmes de Péonie. (Hérodot., V, 12.)

ver lui-même le père de la fille qu'il recherche. Sa demande est-elle acceptée, il tire aussitôt sa bourse et met, séance tenante, quelques pièces d'or dans la main de son futur beau-père. Il devra renouveler le même don, le jour de la noce, lorsqu'il ira chercher sa fiancée. Ainsi, loin de réclamer une dot, c'est lui qui achète sa femme. Cette coutume rappelle la *coemptio* des noces romaines. Chez ces rudes bergers, comme dans la vieille Rome, le mariage est un contrat de vente, la femme un objet d'utilité qu'on paye comptant ; il faut même donner des arrhes, pour assurer son droit de premier acquéreur.

Cependant, l'époque de la noce a été fixée et annoncée dans la stani. Huit jours avant la cérémonie, les jeunes filles se réunissent et vont faire, dans la forêt, provision de bois pour la maison des époux. Elles coupent, en même temps, un long rameau, à l'extrémité duquel elles laissent cinq petites branches ; sur celle du milieu, elles piquent une pomme ; aux quatre autres, elles attachent des brins de laine écarlate. Elles s'en reviennent alors, portant cette bannière, sorte de thyrse, qu'elles nomment *flamboro*, et répétant un cri de triomphe et de joie : « Troé, flambora ! « troé, kokkella ! [1] » Elles plantent ensuite leur rameau sur le toit du fiancé. Les noces commencent toujours un dimanche, selon le rit oriental. Les jeunes filles se rassemblent de nouveau, dès le matin, et vont assister, dans leurs plus beaux habits, à la

[1] Les mots *flambora* et *kokkella* désignent évidemment la bannière et la couleur écarlate.

toilette du marié. Pendant qu'on lui fait la barbe, elles dansent autour de lui et chantent, en langue roumaine, un quatrain où l'on remarque ces paroles :

Il l'a prise au pied d'un saule, et légère
Il l'a emportée sous son aisselle[1].

Le mariage, qui tout à l'heure était une vente, se transforme dans leur bouche; il tourne à l'aventure amoureuse et devient un enlèvement. On ne s'étonnera pas de ce contraste, si l'on se rappelle que, chez les Romains, le rapt simulé était une des scènes importantes du drame nuptial; cet usage rappelait la forme naturelle et primitive des mariages, du temps des brigands qui avaient fondé Rome. Les pratiques précédentes n'ont pas moins d'analogie avec les coutumes latines : la laine figurait aussi dans les unions romaines comme symbole des travaux domestiques; une pomme était l'emblème de l'amour et de la maternité. Nous allons retrouver, tout à l'heure, les gâteaux de farine qu'on rompait en morceaux dans la cérémonie appelée *confarreatio.*

Voici enfin l'époux qui s'avance à cheval vers la maison de la fiancée. Tous les Valaques de la stani l'escortent, montés sur leurs petits bidets à crinière touffue. Un courrier a été dépêché en avant; il reçoit, à la porte de la cabane, un gâteau en forme de couronne, et l'élève au-dessus de la tête. Aussitôt la

[1] Je transcris ces deux vers comme je les ai entendus :

Soum né saltzé, licioaré
Sio aréki soum soaré.

cavalcade de partir à bride abattue, se dirigeant sur le gâteau comme vers un but; c'est à qui arrivera des premiers pour en disputer les morceaux. La même course recommence bientôt à la porte du fiancé, lorsque la jeune fille, vêtue d'écarlate, est ramenée à cheval vers sa nouvelle demeure. C'est à ce moment que s'accomplit un rit singulier et de forme purement latine, conservé par ces Valaques avec une étonnante fidélité : à l'instant où la fiancée, descendue de sa monture, va franchir le seuil, on lui présente du beurre ou quelquefois du miel, et elle en frotte la porte, marquant ainsi que sa venue amènera dans la maison douceur et joie. De même, chez les Latins, le nom de la femme *uxor*, primitivement *unxor*, venait d'*ungere*; parce que les jeunes filles, lorsqu'elles arrivaient au seuil de la demeure conjugale, avaient aussi coutume d'en oindre la porte [1]. Il est difficile de croire encore, après un pareil rapprochement, que ces pasteurs ne descendent pas d'une colonie italienne, ou, tout au moins, d'un mélange de ces colons avec des populations barbares, qui leur auraient emprunté leurs usages les plus particuliers [2].

[1] « Uxor dicitur..... ab ungendis postibus..... hoc est quod, quum puellæ nuberent, maritorum postes ungebant. » (Donat. ad Terent., *Hécyr.*) — « Moris fuerat, ut nubentes puellæ, simul venissent ad limen mariti, postes, antequam ingrederentur... oleo ungerent; unde uxores dictæ sunt, quasi unxores. » (Serv. ad *Æneid.*, IV, 459.)

[2] Les Valaques emploient, au lieu de l'huile, du beurre, qu'ils ont facilement à leur disposition, et qui, dans leur langue, est, par excellence, la matière servant à oindre: en effet, ils l'appellent *umpto*, qui est évidemment pour *uncto*, de même qu'ils disent *sempta* pour *sancta*, *lapte* pour *lacte*.

Il n'y a encore eu, jusqu'à ce moment, aucune intervention de l'Église et du prêtre. Contrairement à l'usage grec, la fiancée a été amenée chez son époux avant la consécration religieuse. Elle lui appartient déjà, sans doute par l'achat qu'il en a fait. En attendant la bénédiction nuptiale, elle doit passer sous ce toit une première nuit, pendant laquelle, placée dans un coin de la cabane, au milieu de tous les invités, elle embrasse respectueusement les mains de ses nouveaux parents, puis fait de longues prières à Dieu et aux saints. Le pappas n'est appelé que le lendemain ; c'est seulement alors que commence le mariage chrétien, avec les festins et les danses qui l'accompagnent. Ces fêtes se prolongent pendant deux jours, et l'union n'est ordinairement consommée que le mercredi. Une fois mariée, et surtout dans les premiers temps, la femme vit dans une sujétion qu'on a peine à croire : avant d'avoir mis au monde un premier enfant, jamais elle n'adresse directement la parole à son mari ; elle ne peut s'entretenir avec lui, sans manquer gravement aux convenances. Elle est, dans la maison, comme une esclave muette ; le titre de mère vient seul la relever de cet abaissement et de ce silence.

Le paysan acarnanien déteste le Karagounis ; c'est la haine antique des populations sédentaires contre les tribus nomades. Il ne voit pas, sans une sourde colère, arriver chaque année ces bergers errants, ennemis de la propriété par état et par instinct, naturellement envahisseurs, comme les troupeaux avides qu'ils pous-

sent devant eux. Aussi prétend-il qu'ils sont à peine chrétiens; que c'est une race maudite, condamnée, sans doute pour d'anciens crimes, à cette existence vagabonde. Les Karagounis ne manquent pas de justifier la haine qu'on leur porte : rusés, toujours au guet, marchant autant la nuit que le jour, ils ne sont pas hommes à perdre une occasion de rapine, à refuser à leurs moutons le pâturage d'un champ de blé vert ou bien à laisser longtemps sans maître les bestiaux égarés. Leur présence est une source de querelles et de procès, dans lesquels les Grecs, bien que plus nombreux, n'ont pas toujours le dessus. Le Grec, malgré son esprit souple, mais plus artificieux que vraiment fin, se laisse battre par le Valaque, dont les ruses sont mieux conduites et la tactique plus patiente. Ces étrangers, ces pâtres, sònt une puissance dans le pays; ils ont pour eux une force qui les maintient, en dépit de l'aversion publique : c'est l'union qui règne dans leurs conseils et la confiance qu'ils ont en leurs chefs. Chaque skoutéris, sûr d'une centaine de volontés qui vont d'accord avec la sienne, est un personnage dans la commune où il a planté sa tente, et rivalise d'influence avec les dimarques et avec les capitaines. Les villages grecs, au contraire, pleins de petites luttes et de rivalités, ne sont que division.

CHAPITRE III.

VILLES ANTIQUES DU VALTOS SEPTENTRIONAL

(Amphilochie).

A côté des modernes habitants de l'Acarnanie, les Acarnaniens d'autrefois sont partout présents, par les restes considérables de leurs villes, qui couvrent le pays. L'Acarnanie, dépeuplée sans doute de bonne heure, n'a pas vu ses ruines effacées à la longue par les générations successives ; elle en a gardé l'ensemble dans un état de conservation que n'offre aucune autre partie de la Grèce. La végétation même, qui souvent hâte l'œuvre des siècles, a protégé ici les débris de l'antiquité, en les rendant moins accessibles à de nou-

veaux habitants. On retrouve, au milieu des bois, la plupart des enceintes helléniques encore debout, à peine découronnées par le temps, avec leurs murailles, leurs portes, leurs tours, avec les forteresses détachées qui défendaient leurs approches. C'est toute une civilisation qui semble vivre encore; ce sont les traces d'une population nombreuse, d'une race énergique, très-active, sinon très-policée, qui jadis a vécu pressée sur cette terre. Dans les autres provinces, les ruines manquent à chaque instant pour expliquer l'histoire : en Acarnanie l'histoire manque plutôt pour expliquer les ruines, et les textes ne sont pas toujours assez précis ni assez nombreux pour rendre à chaque ville le nom même qu'elle portait dans l'antiquité. N'espérons pas trouver, à défaut de textes, beaucoup de renseignements inscrits sur la pierre; les inscriptions sont rares, aussi bien que les monuments de sculpture et d'architecture, au milieu de ces constructions d'un art encore grossier et d'un aspect tout militaire.

---

1. Ruines de Kænourio et de Limba : *Argos Amphilochicon.*

Quand on parcourt, au nord de l'Acarnanie, près des frontières de l'Épire, cette partie du Valtos qui répond à l'ancienne Amphilochie, le premier emplacement qu'on cherche à reconnaître est celui d'*Argos Amphilochicon.* C'était, d'après le témoignage de Thucydide, la plus grande ville et comme la capitale de

PLAN
de l' enceinte de
KÆNOURIO
(ARGOS AMPHILOCHICON)

Montagnes du Valtos

Vallon cultivé

Vallon cultivé

Nécropole

Potoko

Ruiss.

Colline de Limbo

NORD

Champs

Tombeaux hellen.s

Chemin de Loutro

Tombeaux hell.s

Tombeaux hell.s

Chemin d' Ambelaki

Anc. Lit du Potoko

Fondations hellén.s

Anc.n Hameau de Kænourio

Fondations hell.s

H.t Ioannis

Plaine de Vlikha

descendant vers la Mer

Echelle approximative.
300 mètres

L. Heuzey del

Imp. Kæppelin Q. Voltaire 17.

Erhard sculp.





tout le pays [1]. Le petit peuple des Amphilochiens n'était pas grec d'origine, il appartenait à la grande famille des tribus épirotes. Seuls, les habitants d'Argos, mêlés de bonne heure à des colons doriens d'Ambracie, avaient fini par atteindre un certain degré de civilisation et par adopter la langue grecque [2].

Il est naturel de chercher les restes de cet Argos des Amphilochiens aux abords de l'unique plaine que renferme l'Amphilochie : je veux parler de la petite plaine maritime où sont aujourd'hui les deux hameaux d'Arapis et de Vlikha. Un coin de terre plus fertile et plus facile à cultiver, la mer à portée, enfin une position centrale, devaient faire nécessairement de la ville qui s'élèverait dans ces parages, le chef-lieu des populations établies dans les montagnes voisines. On sait, du reste, que le nom d'Argos, commun à plusieurs lieux célèbres, désignait une *plaine,* dans la langue des plus anciennes populations de la Grèce.

Il existe, en effet, des ruines importantes à l'est de la plaine d'Arapis et de Vlikha, vers le milieu de la chaîne de montagnes qui en forme le fond et sur ses dernières pentes, à trois kilomètres du rivage de la mer. Ces ruines, bien qu'elles ne soient pas comparables, par leur étendue, à celles des grandes cités de l'Acarnanie, sont de beaucoup les plus considérables qu'on rencontre dans toute la contrée environnante ; elles conviennent à la capitale d'un petit pays

[1] Καὶ ἦν ἡ πόλις αὐτὴ μεγίστη τῆς Ἀμφιλοχίας καὶ τοὺς δυνατωτάτους εἶχεν οἰκήτορας. (Thuc., II, 68.)

[2] Ἑλληνίσθησαν τὴν νῦν γλῶσσαν. (Thuc., *id.*)

comme l'Amphilochie. Elles occupent l'extrémité d'un long contre-fort qui descend des montagnes du Valtos et se termine en formant deux ramifications parallèles. L'une, au nord, bordée par un large ravin, est plus haute et s'abaisse plus brusquement; l'autre, au midi, est presque de niveau avec la plaine. La ceinture de tours et de murailles enveloppe également ces deux rameaux d'inégale hauteur et comprend l'intervalle qui les sépare [1].

La forme générale de l'enceinte est celle d'un quadrilatère irrégulier, dont l'un des angles, plus aigu que les autres, fait saillie vers le nord-est, du côté des montagnes. Le mur occidental, qui faisait face à la plaine, n'existe plus; les fondations mêmes en ont disparu. Celui du nord est debout et bien conservé dans plusieurs parties, formé encore de sept ou huit larges assises et atteignant une hauteur de plus de 4 mètres. Il est construit de grandes pierres taillées à angle droit; j'en mesurai qui avaient jusqu'à $2^{m},62$ de long sur $0^{m},70$ de large. L'appareil est hellénique, sans offrir une parfaite régularité. Tous les joints ne sont pas verticaux et la hauteur des assises n'est pas partout la même. Souvent elles empiètent l'une sur l'autre; et certaines pierres présentent des entailles, dans lesquelles viennent s'engager les pierres de la rangée supérieure. Il n'est guère possible de déterminer avec exactitude l'âge de ces murailles. Nous ne sommes ici ni en Attique ni dans le Péloponnèse, et ce serait risquer de se tromper que de vouloir éta-

[1] Voy. planche IV.



blir une comparaison avec les ruines qu'on trouve dans les autres parties de la Grèce. Tout ce qu'on peut dire, c'est que le travail en est purement grec.

La partie septentrionale de l'enceinte, que les habitants distinguent du reste des ruines sous le nom de *Limba*, est flanquée de quatre grosses tours carrées, placées aux angles saillants et rentrants (front des tours $6^{m},70$). C'est de ce côté que la muraille se prolonge démesurément, pour enfermer, autant que possible, la colline escarpée qui borde la place au nord, et qui en est la partie forte. Le colonel Leake, qui a visité ces ruines, considère même cette partie de la ville comme étant une acropole; mais je n'ai pu retrouver le moindre vestige du mur de séparation qu'il marque sur un plan tracé à la hâte [1]. J'ai seulement observé, à l'angle nord-est, une tour plus épaisse que les autres, exhaussée, à ce qu'il semble, par des terrassements et destinée à commander toute l'enceinte. Elle est cependant dominée par le prolongement de la colline, qui continue à s'élever pour aller se rattacher aux montagnes de l'intérieur.

A partir de cette tour, commence le mur oriental, qui descend le long d'une pente rapide, vers la partie basse de la ville; il est encore flanqué de trois autres tours. Au midi, où règnent des collines plates, à peine élevées au-dessus de la plaine, les vestiges de l'enceinte sont plus difficiles à suivre. Un bout de muraille a conservé les traces d'une petite porte percée

[1] *Northern Greece*, IV, 238.

de biais, disposition qui en rendait la défense plus facile aux assiégés. Du même côté, en avant de la ligne de fortifications, on reconnaît l'ancien lit d'un torrent ; là coulait le Potoko, qui débouche des montagnes par un étroit ravin ; aujourd'hui il s'est frayé plus loin une route nouvelle et se perd près du hameau de Vlikha, avant d'avoir pu gagner la mer. Le colonel Leake a fait de ce faible ruisseau l'Inachos d'Amphilochie : nous trouverons dans l'intérieur du pays une rivière à laquelle ce nom s'applique avec plus de vraisemblance.

Entre le torrent et les murs, dans un endroit appelé *Kænourio*, du nom d'un hameau abandonné, de nombreuses traces de fondations indiquent que des constructions importantes s'élevaient vers le sud-est de la ville. Deux églises ruinées se voient encore sur ces débris. On remarque aussi, sur une plate-forme isolée, les vestiges d'une vaste enceinte carrée, qui était probablement celle d'un temple. De grandes plaques de pierre, taillées avec soin, sont dispersées sur le sol. Du reste, pas un fragment qui porte trace d'inscriptions, de moulures ou d'ornements ; si ce n'est un petit fût de colonne cannelée. Les vestiges de quelques monuments publics sont, il est vrai, peu de chose ; mais comme on ne trouve rien de pareil dans les grossières acropoles des montagnes environnantes, il faut bien reconnaître à ces faibles signes la principale ville de l'Amphilochie.

Les tombeaux, qui se montrent partout à fleur de terre, aux abords des murailles, fournissent une nou-

velle preuve en faveur de cette opinion. Ils sont d'une construction simple, mais élégante et soignée, faits de quatre larges pierres blanches, taillées et ajustées avec art. En les comparant aux tombes rustiques, communes dans les bois de l'Amphilochie, formées de plaques grises, mal dégrossies et mal jointes, on observe la même différence qu'on remarque, chez nous, entre les sépultures d'une ville et un cimetière de village. Ces tombeaux, rangés, selon la coutume antique, le long des chemins qui rayonnent autour de la ville, marquent encore aujourd'hui la direction de deux routes principales. L'une longeait le bord de la plaine et se dirigeait vers la frontière de l'Épire; l'autre s'élevait dans les montagnes, en suivant la crête du long contrefort à l'extrémité duquel sont les ruines.

Nous sommes intéressés à connaître exactement la position d'Argos Amphilochicon, surtout à cause de l'expédition que tentèrent les Ambraciotes contre cette ville, au temps de la guerre du Péloponnèse. Cet événement mit aux prises l'Épire et l'Acarnanie, engageant dans la lutte Athènes et Sparte, comme alliées des deux partis. Tous les détails donnés par Thucydide sur la marche des armées et sur les engagements de cette campagne se rapportent parfaitement à la plaine de Vlikha[1]. La seule difficulté, c'est que l'historien fait d'Argos Amphilochicon une ville maritime, ἐπιθαλασσία; tandis que les ruines de Kænourio et de Limba, appuyées aux montagnes, sont à quelque distance de la mer.

[1] Thuc., III, 105.

se dresse une colline abrupte et isolée, dont le pied est baigné par les eaux du golfe. Cette hauteur, que les habitants appellent *Agrilovouni*, est une position militaire excellente pour la garde de la côte. J'espérais y rencontrer des traces de fortifications; mais je ne trouvai sur le sommet que la base d'un petit édifice, orienté de l'est à l'ouest; c'était probablement un petit temple, comme les anciens aimaient à en placer sur les lieux élevés qui dominent la mer. Autant qu'on peut en juger par une seule assise sortant à peine de terre et par quelques pierres du dallage, la construction était en appareil hellénique très-soigné. Chaque pierre, bien taillée et bien ajustée, conserve encore la saillie quadrangulaire qui a servi à la mettre en place. Dans le village même de Vlikha, au pied de la colline, les habitants ont trouvé, parmi d'autres fragments, un meneau de fenêtre figurant deux demi-colonnettes ioniques accouplées; c'est peut-être un débris du même monument.

Au sud de la petite baie d'Armyro, à l'extrémité d'une longue colline qui borde aussi la mer, on trouve des ruines d'un caractère tout différent. C'est une enceinte bâtie grossièrement et comme à la hâte, qui paraît être celle de quelque antique bourgade fortifiée. Les habitants l'appellent *Paléo-Àvli*, c'est-à-dire le Vieux-Parc, par allusion aux clôtures en pierres sèches qu'ils élèvent eux-mêmes dans la campagne, pour y enfermer leurs bestiaux. En effet, elle ne se compose pas même de blocs informes, comme les constructions cyclopéennes les plus négligées, mais

de grandes pierres plates, que l'on a détachées des rochers voisins. Ces plaques brutes, empilées l'une sur l'autre, sans aucun mélange de mortier, forment par leur seul entassement un mur épais et solide, à double parement, qui atteint encore presque partout une hauteur de plusieurs pieds. Il dessine un ovale allongé, qui couronne le long sommet de la colline. On n'y voit pas de tours au dehors, mais seulement des coudes ou redans d'une faible saillie, qui permettaient aux assiégés de balayer la muraille de leurs projectiles ; c'est une disposition plus simple et d'un art plus primitif. Une seule tour carrée s'appuyait intérieurement contre l'enceinte et commandait l'extrémité méridionale de la forteresse, qui est en même temps la partie la plus élevée du coteau. Dans l'intervalle compris entre les murailles, le sol conserve encore de nombreux vestiges de fondations, parmi lesquels je remarquai l'ouverture d'une citerne de forme pentagone.

Cette acropole, dont la construction toute grossière remonte cependant à l'époque hellénique, commandait la route principale qui vient de l'Acarnanie et qui passe justement au pied de la colline de Paléo-Avli, le long de la mer. C'est probablement le lieu désigné par Thucydide [1] sous le nom de *Crénæ*, position forte, qui défendait au midi l'entrée de la plaine d'Argos Amphilochicon. Des sources abondantes, qui jaillissent encore aujourd'hui à quelque

[1] Thuc., III, 106, 107.

distance des ruines, au pied même des rochers, pour se perdre presque aussitôt dans la baie d'Armyro, justifient le nom donné à cet emplacement par les anciens.

En continuant de faire le tour de la plaine, on rencontre, un peu plus à l'est et dans l'intérieur des terres, un autre chemin qui vient de l'Acarnanie par les montagnes; il suit le torrent de Xérokambos, où se réunissent toutes les eaux qui, de la partie méridionale de l'Amphilochie, se rendent au golfe Ambracique. Ce passage était gardé par un petit fort d'appareil cyclopéen, qu'on appelle aujourd'hui *Vigla*. Les paysans me parlèrent d'une inscription qu'ils y avaient vue et que je cherchai vainement avec eux parmi les ruines. J'observai seulement, en dehors de la muraille, un rocher presque à fleur de terre, taillé obliquement à sa surface et percé d'une suite de trous quadrangulaires, dont je ne pus deviner l'usage.

Derrière les ruines de Kænourio et de Limba, et déjà dans les montagnes, on m'indiqua encore une autre forteresse hellénique, connue sous le nom de *Trypoulas*, qui surveillait les sentiers s'enfonçant dans le haut pays. Enfin le village de *Loutro*, au nord des mêmes ruines, caché dans une gorge étroite, par laquelle débouche le troisième des grands torrents qui traversent la plaine, paraît avoir été aussi un lieu habité dans l'antiquité. On n'y voit aucune trace de murailles; mais les paysans, en creusant le sol pour construire leurs maisons, en tirent continuellement



de grandes pierres qui appartiennent aux soubassements d'anciens édifices.

Telles sont les ruines qui avoisinent l'ancienne capitale de l'Amphilochie, les forteresses détachées qui en défendaient les abords. Mais, pour étudier, en détail et sur le terrain, l'expédition des Ambraciotes contre cette ville, il faut connaître encore la région montagneuse qui sépare son territoire de celui d'Ambracie.

---

3. Défilé du Makrynoros. *Olpé* et les deux *Idoméné*.

Le canton du Valtos qui s'étend, au nord de la plaine de Vlikha, jusque vers Anino, dernier hameau grec sur la frontière de Turquie, s'appelle le Makrynoros (la Longue-Montagne). Ce nom s'applique particulièrement à une crête basse, mais continue, dont le versant escarpé borde en cet endroit les eaux du golfe. Un chemin, pratiqué dans le pied des hauteurs, s'avance péniblement, pendant plus de deux lieues, entre d'épais fourrés d'arbrisseaux, dominé d'un côté par des pentes raides, de l'autre, serré de près par la mer. Ce défilé, où quelques hommes arrêteraient une armée, est la seule route tracée qui conduise directement d'Épire en Acarnanie. Il est comparable, pour sa position comme pour la difficulté du passage, au défilé fameux situé sur la côte opposée de la péninsule : ce sont les Thermopyles de la Grèce occidentale.

Le Makrynoros, dont le nom, purement grec, appartient peut-être à l'ancienne géographie du pays, était défendu dans l'antiquité par toute une ligne de places fortes. L'ennemi qui s'y engageait par le nord, avait à peine franchi la frontière qu'il rencontrait à gauche la première de ces places, appelée aujourd'hui *Kastriotissa*. Elle n'était pas située sur le défilé même, ni sur les hauteurs qui le commandent immédiatement, mais un peu en arrière, à la naissance d'une seconde rampe escarpée parallèle à ces hauteurs. Elle surveillait ainsi, outre la route du Makrynoros, plusieurs sentiers qui de la frontière s'élèvent dans la région montagneuse et s'en vont suivre les crêtes du Valtos.

Les murailles, dont on ne voit que les vestiges, n'étaient pas flanquées de tours. Construites en appareil hellénique à peu près régulier, elles formaient, comme à Paléo-Avli, une enceinte allongée au sommet d'une colline. Cette disposition, que nous retrouverons dans presque toutes les acropoles de l'ancienne Amphilochie, était commandée par la configuration des montagnes. Des lignes de fondations, qu'on suit encore sur le sol, feraient croire qu'il existait à l'intérieur, adossée au mur occidental, une petite citadelle carrée ; à cette citadelle, se rattachait un mur de séparation, qui divisait l'enceinte dans sa largeur. Je remarquai aussi, vers l'est, un chemin en zigzag, accès principal de la place, qui paraît avoir été défendu par des ouvrages avancés. Vers le nord une tour isolée servait de poste d'observation. Les

pentes de la colline laissent voir une multitude de tombeaux antiques, mis à découvert par les eaux, ou fouillés par les paysans. En effet, ces ruines ne sont pas celles d'une simple forteresse, défendue par une garnison, mais d'un village fortifié, habité par une population nombreuse et aguerrie. Il est probable qu'au moyen âge l'importance de la position fit qu'on éleva d'autres constructions sur le même emplacement, comme le prouvent quelques parties de la muraille refaites en blocage.

Après avoir dépassé les ruines de Kastriotissa, la route arrive bientôt sur les bords du golfe, et c'est là qu'elle commence à devenir difficile et resserrée. A ce point, sur les rochers de la côte, dans l'endroit appelé *Agriliæs*, s'élevait un petit fort hellénique, qui consistait en deux tours irrégulières, réunies par un double mur; il fermait l'entrée du défilé et protégeait en même temps une échancrure du rivage connue sous le nom de Port Ménidhi. Il dépendait probablement, ainsi que ce mouillage, du kastro beaucoup plus important de *Paléo-Koulia*, suspendu de l'autre côté du passage, sur la crête même de la montagne du Makrynoros.

C'est encore une bourgade fortifiée plutôt qu'une ville, bien que les ruines aient plus d'étendue que celles de Kastriotissa. L'appareil de la construction est le même; mais le système de défense est beaucoup plus complet et mieux conservé. Le sommet le plus élevé est occupé par une épaisse tour carrée, à laquelle se relie vers le nord une petite acropole flan-

quée de cinq autres tours de moindre grosseur. L'enceinte extérieure, qui vient de même s'appuyer à l'acropole, en est tout à fait dépourvue. Du côté des montagnes, la muraille descendait sur un versant en pente douce, où l'on voit encore les traces des maisons et de quelques édifices; du côté de la mer, elle bordait les pentes raides du Makrynoros qui sont presque des précipices. La position est si forte que ces ruines, telles qu'elles sont, ont encore servi de rempart à la Grèce dans la guerre de l'Indépendance : le capitaine Iskos, s'y étant retranché avec une faible bande, y arrêta toute une armée turque, prête à fondre sur l'Acarnanie et sur Missolonghi révolté.

Une troisième bourgade, entourée de murailles, occupait une cime encore plus élevée. Elle était postée un peu à l'écart, sur le second étage des hauteurs qui dominent la route, plus loin que Kastriotissa; elle commandait un de ces chemins des sommets qui vont rejoindre les montagnes de l'intérieur. Ali-Pacha, comprenant l'importance de la situation, avait établi en ce lieu, pour surveiller le passage du Makrynoros, toujours inquiété par les Klephtes, et pour tenir en échec les populations du Valtos, une colonie d'Albanais turcs. Ces Albanais, choisis parmi les tribus les plus belliqueuses, étaient originaires de la Liapourie : de là le nom de *Liapokhori* donné encore à leur village, dont on voit les ruines mêlées à celles de la forteresse hellénique.

Celle-ci comprend d'abord une acropole assez



vaste et de forme allongée, entourant la cime de la montagne; puis, à l'est et au midi, une seconde enceinte, qui borde de près la première, en y ajoutant, sur le côté, une étroite bande de terrain. Les murs offrent le même genre de construction, le même appareil demi-régulier, que toutes les forteresses précédentes et que l'enceinte d'Argos Amphilochicon. La muraille de l'acropole est défendue par un système de redans et de tours. Le rempart extérieur, formé simplement de faces qui se coupent selon le mouvement du terrain, servait à garantir le reste de la place contre une attaque imprévue de l'ennemi. Deux grandes tours carrées, détachées de l'enceinte et posées comme en sentinelle à ses deux extrémités, sur le prolongement de la même crête, étaient les ouvrages avancés qui surveillaient les approches. On avait multiplié, à ce qu'il semble, avec un soin tout particulier, les défenses de ces petites places de la frontière, et l'on avait tout fait pour les mettre à l'abri d'une surprise.

La route du Makrynoros, au moment où elle débouche dans la plaine d'Argos, passe au pied d'un dernier fort hellénique, comparable pour sa position à celui d'Agriliæs, et bâti de même sur une colline baignée par la mer. Mais on voit, aux ruines qui en restent, qu'il était beaucoup plus grand, sans avoir l'importance des forteresses de Kastriotissa, de Paléokoulia et de Liapokhori. Les eaux l'entourent même du côté de la plaine; car il commande l'étang salé de Vivari, qui était peut-être autrefois une anse ouverte. La colline où il s'élevait s'appelle Kataphorko,

et les ruines mêmes *Hellénikouli*. A cet endroit, la route, quittant le rivage, continue à suivre le pied des montagnes, et arrive, après avoir traversé le torrent de Loutro, à l'emplacement que nous avons donné pour celui d'Argos Amphilochicon.

---

4. Expédition des Ambraciotes contre l'Amphilochie.

C'est dans ce long passage, si facile à défendre et si bien défendu, que les Ambraciotes devaient s'engager pour envahir l'Amphilochie, de tout temps convoitée par eux.

Les citoyens de la puissante et ambitieuse Ambracie, après avoir autrefois colonisé Argos et en avoir même expulsé un instant les Amphilochiens, s'étaient vus chassés, à leur tour, par les anciens habitants, ligués alors avec les Acarnaniens. La deuxième année de la guerre du Péloponnèse[1], ils avaient organisé une expédition pour réparer leur échec; mais n'avaient réussi qu'à occuper la pays, et s'étaient retirés, après un siége inutile (la ville était fortifiée, comme on le voit, dès cette époque). En l'année 426, la présence d'une armée péloponnésienne dans la basse Étolie inspira aux Ambraciotes la résolution de faire un dernier effort pour reprendre l'avantage et se venger de leurs ennemis. Ils s'entendirent avec le Spartiate Eurylochos, chef de cette armée : vers la fin de

[1] Thuc., II, 68.

l'hiver, ils lui donnèrent rendez-vous sous les murs d'Argos [1].

A l'époque convenue, trois mille hoplites d'Ambracie forcèrent le défilé du Makrynoros. Les bourgs, dont les ruines commandent aujourd'hui la route, étaient-ils déjà fortifiés ? opposèrent-ils quelque résistance ou se laissèrent-ils surprendre par une attaque imprévue ? C'est ce que Thucydide, dans la rapidité de son récit, néglige de nous dire. Il nous apprend seulement que les Ambraciotes, entrant sur le territoire des Argiens, s'emparèrent d'*Olpé* [2], forteresse construite sur une hauteur au bord de la mer ; elle était éloignée d'Argos d'environ vingt-cinq stades ; les Acarnaniens l'avaient fortifiée depuis peu, pour y installer le tribunal de la Ligue Acarnanienne [3]. Le colonel Leake, qui s'est contenté de débarquer près de Vlikha et d'aller reconnaître les ruines de Kænourio, juge à vue de pays que la forteresse d'Olpé devait être située sur la colline d'Agrilovouni. Cette colline, par sa position au bord de la côte, par son isolement qui la met en vue, par la mesure même des distances, paraît assez bien répondre à la désignation de l'historien. Mais on n'y trouve d'autres ruines que celles d'un petit temple, et nulle trace de fortifications. En outre, les Ambraciotes,

[1] Thuc., III, 105.

[2] Ὄλπη, Ὄλπαι.

[3] Ἐσβαλόντες ἐς τὴν Ἀργείαν, καταλαμβάνουσιν Ὄλπας, τεῖχος ἐπὶ λόφου ἰσχυρὸν, πρὸς τῇ θαλάσσῃ, ὅ ποτε Ἀκαρνᾶνες τειχισάμενοι κοινῷ δικαστηρίῳ ἐχρῶντο· ἀπέχει δὲ ἀπὸ τῆς Ἀργείων πόλεως ἐπιθαλασσίας οὔσης πέντε καὶ εἴκοσι σταδίους μάλιστα. (*Id.*, *ibid.*, 105.)

pour s'emparer de la hauteur d'Agrilovouni, étaient obligés de quitter leur route ; ils laissaient libres les débouchés du passage qu'ils venaient de franchir, s'exposant à ce que la retraite leur fût coupée par l'ennemi. Le fort d'Hellénikouli, placé à peu près à la même distance d'Argos, mais sur la route directe, posté près de la mer, à la sortie du défilé, dont il est la dernière barrière, me paraît occuper le véritable emplacement d'Olpé. Les Acarnaniens avaient reçu depuis peu l'Amphilochie dans leur confédération ; on comprend qu'ils se soient hâtés de construire une forteresse sur ce point important d'une frontière menacée, et qu'ils y aient transporté le siége du conseil qui dirigeait la ligue.

Cependant les Péloponnésiens arrivaient à marches forcées à travers l'Acarnanie, ne trouvant devant eux aucune résistance. La seule route qui leur donnât accès dans l'Amphilochie était la route difficile qui passe le long de la mer, près des ruines de Paléo-Avli, l'ancien bourg de Crénæ. C'était en ce lieu que l'armée acarnanienne les attendait pour empêcher toute jonction avec les Ambraciotes. Peut-être même les fortifications grossières qu'on y retrouve aujourd'hui ont-elles été élevées à la hâte, en cette circonstance. Mais Eurylochos, quittant les routes frayées, conduisit son armée par les montagnes ; il attendit dans le petit pays des Agréens, voisin de l'Amphilochie, que la nuit fût venue ; de là, passant inaperçu entre le camp de Crénæ et les murs d'Argos, il alla rejoindre à Olpé le corps d'Ambracie. Ce mouvement prouve ce que j'ai déjà essayé de démontrer, qu'Argos n'était pas tout

à fait sur le bord de la mer; car, pour l'exécuter, les Péloponnésiens furent évidemment forcés de filer entre la ville et le rivage.

Les deux armées réunies ne trouvaient pas aux environs d'Olpé un terrain commode pour y établir leur camp et pour y déployer leurs lignes. Elles allèrent, dès le matin, camper à l'endroit appelé *Métropolis*, où leur front était défendu par un grand ravin [1]. On chercherait en vain dans la plaine, entre la hauteur d'Agrilovouni et les ruines d'Argos, ce ravin, dont parle Thucydide ; tandis qu'en partant d'Hennélikouli les envahisseurs rencontraient nécessairement le lit profond du ravin de Loutro. Le village même de Loutro, avec les traces des constructions antiques que j'y ai signalées, représenterait l'ancienne position de Métropolis. Au moment où leurs ennemis exécutaient ce mouvement, les Acarnaniens recevaient par mer un important secours; le général athénien Démosthènes débarquait avec un petit corps de Messéniens de Naupacte. La flottille de vingt vaisseaux qui l'avait apporté, allait jeter l'ancre auprès de la colline d'Olpé et surveillait ainsi la route du Makrynoros, pour le cas où les Péloponnésiens et les Ambraciotes battraient en retraite.

Les Acarnaniens, nommant Démosthènes leur commandant en chef, viennent camper eux-mêmes au sud du ravin de Loutro. Après cinq jours d'attente, le combat s'engage. Le général athénien avait à se relever

[1] Χαράδρα δ' αὐτοὺς μεγάλη διεῖργε. (Thuc., III, 107.)

d'un grand échec, essuyé, l'année précédente, en Étolie; il montra dans la bataille cette vivacité de conception, cet entrain et cette audace qui en ont fait un des plus brillants capitaines de l'époque. Il porta ses meilleures troupes et son principal effort à l'aile droite, qu'il commandait lui-même et qu'il avait appuyée aux montagnes. Craignant que son armée, inférieure en nombre, ne fût tournée par l'ennemi, il embusqua un détachement dans un chemin creux, couvert par des bois (cette route est probablement celle qui, suivant le profond ravin de Loutro, pénètre dans la région montagneuse du Valtos [1]). Ce que Démosthènes avait prévu arriva : Eurylochos, qui était placé en face de lui, à l'aile gauche de l'armée ennemie, voulut le tourner, et, se trouvant pris à dos par les soldats embusqués, périt avec un grand nombre des siens. Malgré le succès momentané des Ambraciotes à l'autre aile, la bataille était gagnée; les vaincus se replièrent en désordre sur Olpé. En effet, poussés vivement dans leur retraite, ils n'avaient pas le temps de gagner Ambracie; ils devaient redouter, débandés comme ils étaient, de s'engager dans le dangereux passage du Makrynoros. La forteresse d'Hellénikouli ne pouvait pas contenir toute leur armée; mais c'était déjà beaucoup, sans s'y renfermer tous, de pouvoir s'appuyer sur cette position forte [2].

Démosthènes s'était hâté de reprendre possession des

[1] .... ὁδόν τινα κοίλην καὶ λοχμώδη. (Thuc., III, 107.)

[2] Thucydide dit : Οἱ περὶ Ὄλπας Ἀμπρακιῶται.



défilés. « Il avait envoyé aussitôt, dit Thucydide, « une partie de son armée surveiller les routes et « occuper les forteresses, τὰ καρτερά [1]. » Cette précaution était d'autant plus nécessaire que les habitants d'Ambracie, à la nouvelle d'une bataille imminente, avaient fait une levée en masse ; ignorant la défaite de leurs compatriotes, ils arrivaient pour se joindre à eux. Je ne répéterai pas ici les détails curieux qu'on lit dans Thucydide : la convention secrète et séparée faite avec les Péloponnésiens ; leur retraite, dans laquelle ils furent suivis malgré eux par les Ambraciotes ; la confusion et le massacre qui en résultèrent, jusqu'au moment où les débris de cette malheureuse armée trouvèrent un refuge dans l'Agraïde, chez le roi Salynthios. Cependant, le soir même de la bataille, le second corps, parti d'Ambracie, entrait dans le défilé et s'établissait pour la nuit dans un lieu appelé *Idoméné :* on donnait ce nom à « deux hautes « collines, » évidemment voisines l'une de l'autre ; les détachements envoyés par Démosthènes occupaient d'avance la plus grande (μείζω), à l'insu des Ambraciotes, qui s'étaient arrêtés sur la plus petite (ἐλάσσω) [2]. L'historien, dans la rapidité de la narration, ne dit point que ces hauteurs fussent habitées ou fortifiées ; c'est cependant ce que semble indiquer le mot καρτερά, qu'il a employé plus haut.

Les ruines de la grande Idoméné sont très-vraisem-

[1] Thuc., III, 110.

[2] Ἐστὸν δὲ δύο λόφω ἡ Ἰδομένη ὑψηλώ. (*Id.*, *ibid.*, 112.)

blablement à Liapokhori ; celles de la petite Idoméné à Paléokoulia. La seconde de ces enceintes n'est guère moins étendue que l'autre, mais elle est située sur une crête moins élevée ; cette circonstance suffit pour expliquer les expressions μείζω, ἐλάσσω, qui, s'appliquant aux collines mêmes, doivent plutôt être traduites, « la haute et la basse Idoméné ». Ces deux acropoles, par leur position sur des hauteurs voisines de la mer, méritent bien le nom qu'elles portaient autrefois (εἰδόμενος : qui se voit, qui est en vue). Couronnées de leurs murailles et de leurs tours crénelées, elles devaient attirer les regards des matelots qui naviguaient sur le golfe Ambracique. La forteresse de Kastriotissa, au contraire, est moins en vue et plus enfoncée dans les montagnes.

Les positions ainsi déterminées, il est facile de comprendre la marche de Démosthènes et le hardi coup de main qui lui livra cette seconde armée. Tandis que la moitié de ses troupes occupe les montagnes et les hauts sentiers qui passent vers Liapokhori, lui-même, avec l'autre moitié, s'avance pendant la nuit par la route du Makrynoros [1]. Il trompe les avant-postes ennemis, en plaçant devant ses colonnes les Messéniens, qui parlaient dorien, surprend, dès le point du jour, les Ambraciotes encore endormis, et en fait un terrible carnage. Le plus grand nombre de ceux qui lui échappent, s'égarant au milieu des montagnes du Valtos, trouvent partout les Amphilochiens en embus-

[1] Ἐπὶ τῆς ἐσβολῆς.

cade, qui les poursuivent avec acharnement, les traquent dans les bois, dans les ravins sans issue, et se montrent, en cette circonstance, les dignes ancêtres des modernes habitants du pays [1].

En racontant cette double défaite et cette extermination de deux armées, Thucydide lui-même s'émeut : il atteste « qu'aucune ville grecque, pendant la durée « de la guerre du Péloponnèse, ne se vit, en aussi peu « de jours, plongée dans un aussi grand malheur. » Il n'ose donner le nombre des morts. Une paix de cent ans, conclue entre les deux partis, mit enfin un terme à la longue inimitié des Acarnaniens et des Ambraciotes.

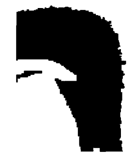
Si l'on rapproche de cette lutte acharnée les combats livrés, en 1821, par les Grecs, dans les défilés du Makrynoros, on est étonné de retrouver, à plus de vingt siècles de distance, la même nature, les mêmes positions militaires, la même guerre d'embuscades, quoiqu'avec des armes différentes. C'est le vieil Iskos lui-même qui me racontait, dans sa demeure de Dounista, au fond du Valtos, ces exploits de sa jeunesse.

Ibrahim-Pliassa-Pacha était parti d'Arta, avec un corps d'armée, pour envahir la Grèce rebelle. Iskos, suivi de quarante pallicares, se jeta dans les ruines de Paléokoulia, et défendit ce poste avec tant d'énergie que les Turcs s'arrêtèrent. Il appela alors à son aide ce génie de la ruse si cher aux Grecs. Comme autre-

[1] Thuc., III, 112.

fois Thémistocle, il s'était ménagé la confiance du chef ennemi ; il lui fit tenir un avis secret : « Le pas« sage offrait de grands dangers ; toute l'armée des « révoltés occupait les issues. » Ibrahim battit aussitôt en retraite, ne doutant pas de la sincérité du conseil. A quelque temps de là, il envoyait, en remerciement, au capitaine Iskos, des présents, parmi lesquels une grosse caisse d'oranges, cadeau inestimable au milieu des bois du Valtos.

Cependant le pacha méditait une seconde tentative. Il rentra en campagne avec dix-huit cents Albanais. Tournant, cette fois, la position de Paléokoulia, il s'engagea le long de la crête de Liapokhori, sur la route de la haute Idoméné. Deux cents hommes du Valtos l'attendaient près du hameau de Langadha, dans un lieu où l'étroite crête est couronnée de bois. Habiles à mettre à profit les défenses naturelles de la contrée, ils avaient courbé, entrelacé les branches, et formé ainsi devant eux plusieurs lignes de barrières inextricables. Bientôt une nuée d'Albanais couvrit les avant-postes. Mais à mesure que ceux-ci s'arrêtaient pour enjamber les obstacles, ils tombaient frappés par des ennemis invisibles. Les Grecs, cachés au plus épais du fourré, tiraient à coup sûr ; aucune balle n'était perdue. Ibrahim, lassé d'une vaine attaque, se retira de nouveau, et les montagnes du Valtos furent encore une fois le boulevard de la Grèce.



5. Vallée de l'Inachos; bourgs fortifiés des Amphilochiens et des Agréens.

Si, quittant le Makrynoros et se dirigeant vers l'est, on franchit les escarpements successifs qui traversent l'intérieur du Valtos, on arrive sur une haute chaîne, dont les points culminants sont les sommets de Tourka, d'H[os]-Hilias et de Koutoupas. Au delà, règne une profonde vallée, descendant vers l'Achéloüs; bordée, sur son revers oriental, d'un dernier rang de montagnes, les cimes ardues de Sakharetzi et de Bonikovo. Une rivière, le Bjakos, qui vient des frontières de l'Épire, y serpente à l'étroit et coule presque en ligne droite du nord au sud, dans une longueur de onze lieues. Les pentes sont couvertes de bois. Différentes sortes de chênes-verts croissent en abondance le long des ravins humides et donnent au paysage une sombre beauté. Cette vallée du Bjakos est la région la plus retirée, la plus secrète, en même temps que la plus habitée du Valtos. Sous l'épaisse bordure de forêts, solitaires en apparence, on ne compte pas moins de quinze villages; c'est là qu'une population sauvage est venue cacher ses demeures loin de la mer et des routes fréquentées.

Strabon, s'autorisant d'un passage d'Hécatée et de quelques vers de Sophocle, nous apprend qu'il y avait dans l'Amphilochie une rivière appelée *Inachos*. Certaines légendes prêtaient à cette rivière, comme à l'Alphée, un cours fabuleux : c'était elle qui, après avoir franchi mystérieusement un vaste espace de terre et de mer, reparaissait sous le même nom en

Argolide. Son nom, rapproché de celui d'Argos Amphilochicon, était pour les anciens une preuve évidente de la colonisation de cette ville par les Argiens du Péloponnèse, par le héros Alcméon ou par son frère Amphilochos [1].

En écartant tout détail mythologique, nous voyons que cet Inachos prenait sa source dans la région du Pinde, près du mont Lacmos et dans la partie de ces montagnes habitée par une colonie de Perrhèbes; il coulait ensuite vers le sud, traversait l'Amphilochie et se jetait dans l'Achéloüs [2]. Je ne tiens pas compte d'un passage de Strabon, où cet auteur, en contradiction flagrante avec les textes qu'il a cités et avec lui-même, préoccupé d'une comparaison avec l'Inachos d'Argolide, prétend que l'Inachos d'Amphilochie se jetait dans le golfe Ambracique. A la page suivante, il en fait de nouveau, en termes formels, un affluent de l'Achéloüs : « L'Arachthe, dit-il, descend « au golfe Ambracique; l'Inachos au contraire se jette « dans l'Achéloüs, qui lui-même se jette dans la mer [3]. » Cette erreur a fait croire au colonel Leake que l'Inachos était le Potoko, misérable torrent presque sans eau, qui prend sa source dans les montagnes voisines d'Argos Amphilochicon, et, coulant vers l'ouest, n'a pas même la force de se traîner jusqu'à la mer.

[1] Strab., 326.

[2] Strab., 325, 328, 271.

[3] Strabon, 327 et 326. — Hécatée : εἰς τὸν Ἀχελῶον ἐσϐάλλειν. — Sophocle : Μίσγει δ' ὕδασιν τοῖς Ἀχελώου. — Strabon lui-même : ὁ δὲ (Ἴναχος) εἰς τὸν Ἀχελῶον.

Le seul cours d'eau important du Valtos, le seul aussi qui réponde aux descriptions d'Hécatée, de Sophocle et de Strabon, est le Bjakos ; et la longue vallée qu'il arrose me paraît être l'antique bassin de l'Inachos d'Amphilochie. Les sources, il est vrai, ne sont point aussi reculées que le prétendent les auteurs, et ne jaillissent pas de la chaîne centrale du Pinde : elles sont voisines pourtant de cette région montagneuse, de ce « fond de pays », comme dit Strabon, dont les anciens ne paraissent pas avoir connu très-exactement la topographie. On comprend qu'ils n'aient pas bien distingué la vallée de l'Inachos des vallées parallèles et plus étendues de l'Achéloüs et de l'Arachthe, qui remontent seules jusqu'au Pinde.

Des deux côtés de la vallée, on compte de nombreuses citadelles antiques ; non des villes, mais des bourgades de guerre, semblables à celles du Makrynoros. Les noms de ces châteaux helléniques sont tout à fait inconnus, et l'histoire n'a pas daigné les retenir. Mais la vue de leurs ruines nous en apprend plus long sur les mœurs de leurs anciens habitants que ne le feraient beaucoup de pages des historiens. Là vivait évidemment une population belliqueuse et toujours en armes, comme sont encore les gens du Valtos. Elle était divisée en petites communes, probablement aussi indépendantes entre elles que la plupart des villes de la Grèce d'alors, et fortifiées les unes contre les autres, autant que contre l'ennemi qui venait de la frontière. L'Amphilochie, avec toutes ses défenses, devait présenter le même aspect guerrier que certaines de nos

provinces, où les donjons du moyen âge se dressent encore en grand nombre sur tous les lieux élevés.

Cinq villages, ainsi fortifiés, sont rangés en ligne sur l'arête ou *zygos* des montagnes qui bordent la rivière à l'occident. Ils en occupent les cimes principales; et, comme, dans le pays, les crêtes servent de routes, ils se trouvent tous à cheval sur le long sentier qui suit ces hauteurs. Défendus, du côté de l'ouést, par des terres escarpées et par des précipices, ils dominent d'environ huit cents mètres le vaste cercle du golfe Ambracique.

La première forteresse est celle de *Phloriadha*, située à l'extrémité septentrionale de la chaîne, au-dessus d'un hameau du même nom, et commandant un chemin qui descend dans la direction d'Anino. L'enceinte, aujourd'hui ruinée, était construite par assises horizontales; elle forme une sorte d'hexagone irrégulier, avec des tours carrées aux angles principaux. Quelques traces de constructions, sur des plateaux nivelés qu'on remarque vers le nord, prouvent que les habitations s'étendaient, de ce côté, en dehors des murs. Une lieue plus loin, sur les sommets qui dominent le village de *Thérikisi*, on trouve une autre forteresse, entourant un petit plateau de terre, presque partout taillé à pic. L'appareil est hellénique. Je remarquai à l'est, dans l'endroit le plus élevé du plateau et à l'intérieur des murs, les restes d'une tour isolée; au nord, une porte défendue par une autre tour; enfin, vers le centre, une citerne antique, de forme ovale, avec un revêtement intérieur en petites pierres. Les paysans de Thérikisi m'apportèrent de mauvaises poteries, qu'ils trouvent

dans les tombeaux; ils me montrèrent aussi une inscription funéraire, dont les caractères ne paraissent pas remonter à une époque antérieure à la domination romaine; on y lit le nom de Xénolaos, avec la formule d'adieu usitée à cette époque. Les restes d'une troisième enceinte hellénique se voient vers l'est du sommet de *Tourka*. C'est une situation importante; car, à ce point, vient se rattacher le rameau de Liapokhori et de Kastriotissa, et commence le chemin qui passe par ces deux places pour aller rejoindre la frontière et le village d'Anino.

Pour trouver les deux dernières bourgades, il faut descendre beaucoup plus au sud. Les grands chênes qui couvrent la cime de Koutoupas, près du village de Sardiniéna, cachent les ruines d'une acropole triangulaire, celle d'*H^os Ioannis*[1]. Elle est postée comme sur un promontoire, dans un endroit où le *zygos* s'abaisse brusquement et forme une large échancrure. Le mur septentrional, le seul qui ne borde pas des précipices, est encore haut de quelques pieds; défendu par deux tours carrées, il en forme une troisième à l'angle nord-est. La disposition des pierres n'est pas la même que dans la plupart des citadelles de l'Amphilochie, et se rapproche davantage de l'appareil irrégulier. En avant de la muraille, je remarquai les ruines d'un petit monument en grandes pierres, ornées de moulures très-simples. De nombreux tombeaux bordent le sentier sur les sommets. Les habitants du village de Mélissadha,

[1] La carte de l'État-Major n'est pas un guide exact pour toute cette partie reculée du Valtos.

situé dans la vallée, me montrèrent une inscription qu'ils avaient trouvée dans l'un de ces tombeaux, sur la plaque grise où s'appuyait la tête du mort. On y lit, en grandes lettres grossièrement tracées, le nom de Télédas. Une petite borne carrée portait le nom d'Alexandros, avec la formule χαῖρε.

Dans la partie la plus creuse de l'échancrure qui interrompt en cet endroit les montagnes, est caché le pauvre hameau de Varytadha, par lequel passe le moins difficile des chemins qui pénètrent dans la vallée du Bjakos. Le *zygos* se relève ensuite. Sur le premier sommet qu'il forme en se relevant, on trouve le Paléokastro de *Goulas*, placé en regard de celui d'H[os] Ioannis, mais dans une position moins haute, et surveillant le passage de plus près. La cime est bordée par de profonds ravins; l'enceinte ruinée en suit les contours, s'allongeant vers le sud-est, et défendue, à son extrémité, par deux tours de construction hellénique. Une tour semblable, qui se rattache à d'autres constructions, se voit encore à l'intérieur. Un petit fort détaché, appelé Kastri, construit de l'autre côté du passage, sur la route même de Varytadha, fermait directement l'accès de la vallée.

Les tombeaux qui entourent ces ruines renferment des vases antiques de peu de valeur. Ce sont de petits lécythos et des tasses à deux anses, d'une forme élégante, comme les moindres ouvrages grecs; mais les peintures en sont très-grossières et du style le moins ancien. Je ramassai, dans les villages environnants, parmi beaucoup de sous vénitiens et de médailles

pieuses frappées en Italie, qui semblent être venus dans ce pays par les îles Ioniennes, plusieurs monnaies de cuivre d'Argos Amphilochicon, attribuées à tort, par les auteurs de la numismatique, à la capitale de l'Argolide [1].

Mais le plus curieux et le mieux conservé de tous ces bourgs antiques est situé de l'autre côté de la vallée du Bjakos, sur la petite crête de Pendé-Alpha. C'est le bourg de *Makriadha*. Le sommet qu'il occupe est couvert de bois et presque inaccessible; on y arrive par des sentiers dangereux, tracés dans la terre glaise, le long des précipices, et qui deviennent impraticables dès qu'ils sont détrempés par l'eau des sources. Ce nom de Makriadha, tout à fait ancien, s'accorde avec la forme excessivement allongée de l'enceinte. Les murs, épais de 2m, s'élèvent encore presque partout jusqu'à 3m. Ils sont formés en grande partie de pierres plates, entassées sans aucune liaison, comme ceux de Paléo-Avli. Mais on a construit en gros blocs les angles saillants, qui sont les points faibles de toute fortification; deux tours, dont la muraille est flanquée à l'est, sont faites de même. En dedans des murs, on remarque des traces d'habitations, les fondations d'une tour, sur une butte isolée, enfin une grande construction carrée, en blocs helléniques mal dégrossis, placée non loin de la porte de la forteresse, et se rattachant à l'enceinte par une ligne de fondations. L'édifice ne s'élève plus qu'à la hauteur de deux assises; il était composé d'une

[1] Tête de jeune homme. ℞ Loup entier; légende : ΑΡΓΕΙΩΝ.

chambre intérieure, qui a 11^{m} de chaque côté, avec une espèce de vestibule exposé au midi, régnant dans toute la largeur et profond à peine de 3^{m}. Était-ce quelque temple d'une construction grossière, comme pouvaient en bâtir les habitants de ces montagnes? Était-ce un poste pour les soldats ou le prytanée de l'obscure bourgade? Les monuments religieux, militaires ou civils, devaient se ressembler à s'y méprendre, dans un pays où les arts étaient encore si près de leur début.

Je ne finirais pas, si je voulais décrire en détail toutes les forteresses qui bordent ce côté de la vallée : je me contenterai de les énumérer. Elles gardent tous les passages qui conduisent, à travers les montagnes de l'est, sur les frontières du pays d'Agrapha. Le kastro de Maranéli, qui est de construction cyclopéenne, commande le ravin de Bonikovo; celui de Khalkiopouli, un second défilé qui débouche, comme le précédent, au pont de Tétarna, sur l'Achéloüs. La gorge profonde d'Embessou, resserrée entre le pic de Kanala et le mont Alindaï, hauts l'un et l'autre de plus de 1500^{m}, est défendue par un château du moyen âge, un de ceux que les habitants appellent espagnols et qu'on nomme vénitiens dans d'autres provinces. Celui-ci, d'après la tradition locale, était la résidence du roi Karlélis, c'est-à-dire de Charles de Tocco, le dernier défenseur de l'Acarnanie, lors de l'invasion des Turcs. On raconte dans le pays que le trésor de ce prince est encore enfoui dans les ruines: des Klephtes, assis un jour au soleil, virent sortir de la muraille un



rat, qui tenait entre ses dents un écu d'or tout neuf. Le nom d'Hellénikouli, donné à une butte voisine du château, sur laquelle on trouve quelques traces de fondations en grandes pierres et quelques tombeaux, prouve qu'un fort hellénique s'élevait dans l'antiquité, vers le même endroit.

Non loin des sources du Bjakos et du hameau de Patiopouli, une autre forteresse hellénique, qui surmonte un plateau escarpé, fermait le fond de la vallée. Sur l'autre versant des montagnes, qui regarde le pays d'Agrapha, je citerai encore les acropoles de Bonikovo, de Rigani, de Sakharetzi, de Bletzis, de Vriviana. Il n'y a pas de village qni n'ait la sienne. Elles dominent, à des distances différentes, les précipices au pied desquels l'Achéloüs coule à une effrayante profondeur. Les deux bords du gouffre au fond duquel il tourbillonne sont, en plusieurs points, si rapprochés, qu'il suffit d'y jeter des troncs d'arbres pour faire un pont. On établit aussi quelquefois un système de poulies, avec des cordes, auxquelles on se suspend, pour traverser d'une rive à l'autre.

Ces bourgades et ces places fortes, dont le pays est comme hérissé, n'étaient pas toutes au pouvoir des Amphilochiens. Une autre tribu, qui n'appartenait pas proprement à la race grecque, les Agréens ou Agraëns [1], habitait un coin de ce territoire montagneux. Leur nom indique une peuplade sauvage adonnée à la chasse. Ils étaient, comme les Eurytanes, les Apodotes et d'autres

[1] Ἀγραῖοι, Ἀγραεῖς.

barbares de la même race, membres de la confédération étolienne, et, à ce titre, ennemis jurés des Acarnaniens [1]. Il est difficile de déterminer, faute de renseignements, quels étaient au juste les points qu'ils occupaient et jusqu'où s'étendaient leurs limites. Nous voyons, au troisième livre de Thucydide, l'armée d'Eurylochos, avant de pénétrer en Amphilochie, se jeter dans l'Agraïde, et de là, prenant par les pentes sauvages du mont Thyamos, descendre la nuit dans la plaine d'Argos. Kiepert, d'après le colonel Leake, étend le pays des Agréens vers l'ouest, jusqu'à la baie de Karavassaras, par une longue pointe qui sépare l'Amphilochie de l'Acarnanie. Rien n'est moins naturel : deux contrées, liguées ensemble, n'auraient pas souffert que cet étroit terrain divisât leur frontière. C'est faire venir l'Agraïde sur la route des Péloponnésiens, tandis que ce sont eux qui allèrent la chercher. Ils font évidemment un grand détour, non un simple crochet, et s'enfoncent assez avant vers l'est : leur but est d'éviter les Acarnaniens postés à Crénæ, qui leur ferment la route directe du côté de la mer.

L'Agraïde, pays reculé dans l'intérieur des terres, devait occuper la partie inférieure de la vallée du Bjakos; on y entrait par le col de Varytadha. Les acropoles d'H^os^ Joannis, de Goulas, de Makriadha, avec celles qu'on rencontre dans les montagnes de Bonikovo, en étaient les principaux bourgs. Le fort de Maranéli

[1] Thuc., III, 106 : Ἐπέβησαν τῆς Ἀγραίων οὐκέτι Ἀκαρνανίας οὔσης. Conf. Polyb., XXXII, 34; Strabon, II, 102 : Ἀγραίων Αἰτωλικοῦ ἔθνους.



marque, si l'on veut, l'endroit où la rivière cessait d'appartenir aux Amphilochiens. Quant au Thyamos, sur le versant duquel l'armée descendit, pour passer de nuit entre Crénæ et Argos, ce n'est pas, comme le voudrait le colonel Leake, le Pétalas, situé au sud de Karavassara; mais plutôt le *zygos* du Koutoupas, dont les dernières pentes aboutissent à la plaine de Vlikha.

C'est encore dans l'Agraïde que les Péloponnésiens et les Ambraciotes trouvèrent un refuge après leur défaite [1]. Comme plusieurs peuplades barbares de ces contrées, les Agréens étaient encore gouvernés par un roi. Celui qui régnait alors s'appelait Salynthios. Sa royauté devait être quelque chose de semblable à la puissance des capitaines du Valtos, il y a cent ans. Je me le représentais comme résidant au fond de son petit royaume, dans la grossière acropole de Makryadha : la construction carrée qu'on y voit, sorte de vaste tour avec un étroit portique, aurait été la maison haute, le *pyrgos* de ce chef de guerre.

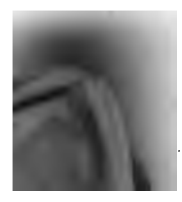
[1] Thuc., III, 111.

CHAPITRE IV.

VILLES ANTIQUES DU VALTOS MÉRIDIONAL.

(BASSE ACARNANIE.)

Le Valtos méridional, qui faisait autrefois partie de l'Acarnanie, et non pas de l'Amphilochie, se rapproche de la nature du Xéroméros. Le sol n'y est plus fait de terre argileuse, mais, presque partout, de roc calcaire. De cette roche est formé tout entier le mont Pétalas, longue et haute arête, qui, de la mer, descend obliquement dans la direction de l'Achéloüs, ombragée sur ses pentes de chênes-vallonées. Elle se dresse, comme une muraille, entre les deux passages qui mettent en communication, avec le reste de l'Acarnanie, la plaine de Vlikha et tout le haut Valtos. L'une de ces routes,



celle qui passe à l'est et qui, remontant un étroit prolongement de la plaine ou plutôt un lit de torrent, qu'on appelle le Xérokambos, gagne promptement le flanc de la montagne. L'autre côtoie d'abord l'âpre rivage de la mer, jusqu'à la petite ville de Karavassaras, assise au fond d'une baie, qui est le coin le plus détourné du golfe Ambracique; puis, s'engageant ensuite dans la vallée du grand Ozéro ou lac d'Amvrakia, elle file entre le lac et les pentes du Pétalas, et débouche enfin dans la plaine qui s'étend sur la rive droite de l'Aspro-Potamo. Cette route fait suite à celle qui vient d'Arta par le Makrynoros et par la colline de Paléo-Avli; c'est le *Grand Dervéni* qui pénètre dans la Grèce à travers l'Acarnanie et l'Etolie.

1. Ruines de Karavassaras : *Limnæa.*

Au-dessus de *Karavassaras*, sur une longue colline pierreuse, descendant jusqu'à la mer, on voit encore les murailles d'une ville antique, qui, maîtresse de cette route, commandait à la fois le fond de la baie et la tête du lac. Ces ruines n'ont jamais été décrites; le colonel Leake, qui n'a pu les voir que de loin, en dit à peine quelques mots. Elles doivent compter pourtant parmi les plus curieuses de la Grèce, tant à cause de leur état de conservation, que par les détails singuliers qu'elles présentent [1].

La partie la plus importante de la ville, et peut-être

[1] Planche V.

la seule habitée, paraît avoir été la partie haute, l'acropole. C'est un plateau assez étendu, disposé commodément pour porter des maisons et des édifices. Une muraille flanquée d'un grand nombre de tours l'environne de tous côtés et suit les inégalités du terrain. De cette première enceinte, partent deux longues murailles, qui descendent jusqu'à la mer en se rapprochant insensiblement l'une de l'autre. L'espace qu'elles renferment est une pente étroite et raboteuse, hérissée de rochers, qui permettaient difficilement d'y construire un grand nombre d'habitations. On a de la peine à se figurer qu'un espace aussi resserré fût occupé par un quartier de la ville. Cette enceinte prolongée était plutôt un système de défense, destiné à assurer les communications de l'acropole avec le mouillage qui est au fond de la baie, et sans doute aussi avec un faubourg maritime, bâti le long du rivage, sur l'emplacement de la petite ville de Karavassaras. Nous aurions ici un exemple de ce genre de fortifications que les anciens appelaient σκέλη (jambes ou longs murs), exemple unique, si je ne me trompe, du moins dans un pareil état de conservation.

Celui des deux murs qui regarde l'occident forme une ligne absolument droite, sans tours ni ressauts; il était suffisamment défendu par les pentes abruptes qu'il domine. On en voit une partie assez bien conservée dans le voisinage de la mer; l'appareil est irrégulier, les joints souvent obliques, les assises horizontales, mais empiétant l'une sur l'autre. Une petite porte à linteau droit est percée en biais dans l'é-

PLAN
de l' enceinte de
KARAVASSARAS
(LIMNEA)

NORD

Village d'Ali-Pacha

Porte

Mur en blocage

Puits

KARAVASSARAS

GOLFE DE KARAVASSARAS

Échelle approximative.

Imp. Kaeppelin Q. Voltaire 17. Erhard. sculp.



paisseur de la muraille (largeur 1^{m},80). Plus haut, on ne retrouve plus qu'une ou deux assises, avec les traces d'une autre porte biaise. Le long des ruines de ce mur passe aujourd'hui le sentier qui conduit à l'acropole.

Le mur oriental s'élève encore, presque dans toute sa longueur, à plus de vingt pieds. Sans dévier de sa direction générale, il forme un certain nombre d'angles, et la ligne qu'il décrit est brisée en plusieurs endroits. Il est défendu par un système de redans et de tours, combinés avec art. Ces ouvrages, parfaitement conservés, montrent l'adresse que les anciens déployaient dans leurs constructions militaires; comment ils savaient protéger les points faibles, couvrir l'accès des portes, ménager de place en place des parties saillantes, pour surveiller la muraille. A l'intérieur, je retrouvai la plupart des escaliers qui montaient à la galerie; on les plaçait de préférence dans le voisinage des tours et des redans. Je remarquai qu'ils étaient très-rapprochés dans les endroits où le mur, descendant sur une pente raide, devait changer plusieurs fois de niveau.

Le revêtement extérieur de la muraille est d'appareil hellénique irrégulier. Cette irrégularité même est loin d'être uniforme et de présenter partout le même aspect. Dans certaines parties, les assises cessent d'être parallèles et arrivent presque à se confondre; des pierres de toute dimension s'emboîtent l'une dans l'autre, sans beaucoup d'ordre, formant un agencement qui n'est guère moins compliqué que celui des

constructions polygonales[1]. Sur d'autres points, au contraire, on trouve de grands blocs, qui ont jusqu'à 2^{m} de long sur 1^{m} de large, taillés carrément et alignés par assises presque régulières. Cette diversité n'est sans doute que l'effet du hasard; elle s'explique par les dimensions différentes des matériaux que les ouvriers avaient sous la main, et n'indique point une différence d'époque dans la construction.

Un fait extraordinaire et qui, au premier abord, paraît inexplicable, c'est que la muraille, construite extérieurement en appareil hellénique, est doublée en polygonal : son revêtement intérieur est formé partout de pierres de médiocre grosseur, taillées et assemblées d'après le système des constructions cyclopéennes. On ne peut admettre pourtant qu'un des parements soit plus ancien que l'autre[2]. Cette disposition particulière démontre avec évidence que l'appareil appelé cyclopéen a continué d'être employé par les Hellènes, en même temps que celui qu'ils ont nommé de leur nom. On comprend qu'il soit resté en faveur surtout en Acarnanie, où les habitudes et les arts grossiers de l'âge héroïque se perpétuèrent presque jusqu'aux derniers temps de la liberté grecque.

Mais voici une autre difficulté archéologique, qui n'est pas moins embarrassante. Cette épaisse muraille, d'une construction primitive, est percée de trois petites portes cintrées (hauteur 2^{m},10; largeur 1^{m},35). On sait que la voûte n'a été employée que fort tard en Grèce;

[1] Planche VI, n° 1.
[2] Planche VI, n° 2.

soit que les Grecs en aient ignoré longtemps le secret; soit que la forme de l'arcade ait offensé leur goût et déplu à leurs yeux. S'ils en ont fait quelquefois usage, c'est dans certaines constructions où elle était nécessaire, comme dans les couloirs de quelques théâtres et dans les conduits souterrains. On verra cependant, par la suite, que l'Acarnanie fait exception, et que les portes rondes y sont très-nombreuses, dans les murs des villes et des forteresses. Il est vrai que celles de la forteresse de Karavassaras, ainsi que beaucoup d'autres, ne sont point à proprement parler des portes voûtées : la voûte y est seulement figurée par la taille des pierres et creusée dans les deux larges blocs qui remplacent le linteau des portes droites. Dans l'épaisseur du mur, la porte n'affecte même pas la forme du cintre; elle est recouverte de pierres horizontales, et son linteau est droit du côté opposé à la campagne[1].

Cette imitation de la voûte, cet artifice grossier pour en produire l'apparence au dehors, prouvent au moins qu'elle était connue en Acarnanie, et que les Acarnaniens en aimaient la forme, sans être pour cela très-habiles à construire de véritables voûtes. Faut-il donc croire que, dès une antiquité reculée, ils avaient emprunté à l'Italie, dont ils sont plus voisins que les autres Grecs, le goût d'un genre d'architecture inventé dans l'origine par les Étrusques? On aimerait à se représenter cette contrée à demi sauvage accueillant la première un art inconnu au reste de la Grèce. Cepen-

[1] Planche VI, n° 2.

dant une objection se présente : les constructions voûtées commencèrent à être plus souvent employées en Grèce sous les rois de Macédoine ; quelques-unes des enceintes acarnaniennes, bien qu'elles aient conservé un caractère fort rude et tout primitif, ne remonteraient pas au delà de cette époque ; les ouvriers du pays auraient adapté, comme ils pouvaient, cette forme nouvelle aux murailles massives qu'ils savaient construire. Contentons-nous de poser ici une question qui ne pourra être résolue que sur de nouveaux exemples, à la fin de ce travail[1].

Une des portes cintrées de Karavassaras donne lieu à une remarque curieuse : elle a été murée dès l'antiquité ; les habitants la trouvaient inutile ou mal défendue, et, pour plus de sûreté, ils en avaient fait boucher l'ouverture par une petite construction hellénique, dont l'assise supérieure s'ajuste au cintre de la porte[2]. Je citerai encore, comme détails intéressants, une tour bâtie dans l'angle d'un redan, et, près de là, une autre tour fort large, à laquelle vient aboutir intérieurement une petite rampe ; cette tour paraît avoir été traversée, dans son épaisseur, par un passage oblique, excessivement étroit ; elle est malheureusement trop ruinée pour que l'on puisse se bien rendre compte de cette disposition.

Dans l'acropole, la partie de l'enceinte la mieux conservée est comprise entre les deux murs qui des-

[1] Voy., plus loin, *Stratos*, *Palæros*, *Coronta*, *Vieille-Œnéa*, *Œniades*.

[2] Planche VI, n° 1.

cendent vers la mer. On y remarque, vers l'est, deux petites portes de communication à linteau droit; vers l'ouest, une ouverture pratiquée entre deux tours carrées, qui paraît être celle d'une grande porte; l'état des ruines m'empêcha de reconnaître si elle donnait, comme les deux autres, sur les longs murs, ou si elle s'ouvrait directement au dehors. L'appareil de la muraille est encore ici hellénique à l'extérieur, polygonal à l'intérieur. Presque toute cette enceinte de l'acropole paraît avoir été restaurée au moyen âge : les pierres ont été en beaucoup d'endroits reliées, après coup, avec du ciment, et des tours entières sont refaites en blocage.

Il est évident qu'à l'époque byzantine la citadelle de la ville antique était encore une place forte défendant ce passage important. La tradition populaire n'a pas conservé son nom, mais peut-être le retrouverons-nous dans l'histoire. Cantacuzène [1], en énumérant quelques positions militaires de la Grèce occidentale, nomme deux forteresses qu'il appelle Εὔλοχος et Βάλτον. La première était certainement dans le lieu nommé aujourd'hui Vlokhos, et s'élevait sur les ruines mêmes de Thermon, l'ancienne capitale de l'Étolie. Celle de Valton ou Valtos occupait, je crois, l'acropole de Karavassaras, et devait son nom au voisinage du grand lac d'Ozéro. Le nom de Valtos est resté, par la suite, à tout le canton qu'elle commandait, et dont Karavassaras est encore aujourd'hui le chef-lieu. On ne

[1] I, 510, 2.

s'expliquerait pas autrement comment cette dénomination, qui désigne un district marécageux, aurait été donnée à un pays couvert, dans presque toute son étendue, de bois et de montagnes.

Détruite à son tour, la forteresse byzantine était depuis longtemps déserte, lorsque Ali-Pacha résolut de former en cet endroit un centre de population. Il y fit construire des maisons et une église : il y établit de force les habitants d'Amvrakia, grand village, dont on voit encore les ruines à quelque distance, sur les plateaux. Ali avait, comme tous les habiles politiques, ce génie qui sait choisir les lieux : la position était en effet de première importance, et lui donnait le moyen de tenir en échec toute l'Acarnanie. Après la chute du Vizir, les nouveaux habitants n'eurent garde de retourner à leurs premières demeures ; mais, trouvant un intérêt à se rapprocher de la mer, ils descendirent sur le bord du golfe. La petite ville de Karavassaras, qui est aujourd'hui le chef-lieu du Valtos, doit son origine à ce déplacement. Ce n'est à vrai dire qu'une bourgade ne comptant pas deux cents maisons, bien qu'elle soit le siége d'un *éparque* : elle fait un peu de commerce, surtout le commerce de la vallonée.

Des opinions erronées, qui ont cours dans le pays et qui ne s'appuient pourtant sur aucune tradition locale, ont fait croire tour à tour que ces ruines étaient celles d'Ambracie et d'Argos Amphilochicon. La seconde opinion, la seule qui ait quelque vraisemblance, est en contradiction, comme on l'a vu, avec le témoi-

gnage des anciens [1]. Le colonel Leake place ici *Limnæa :* cette opinion, bien qu'elle présente encore quelques difficultés, est de beaucoup préférable. Thucydide nous décrit Limnæa comme une petite ville ou plutôt comme un bourg de l'Acarnanie, situé sur la route directe qui vient de l'Amphilochie. La troisième année de la guerre du Péloponnèse, trois ans avant l'expédition d'Eurylochos, un autre général spartiate, Cnémos, ligué de même avec les Ambraciotes, fait une première tentative pour conquérir l'Acarnanie et l'enlever à l'alliance athénienne. A la tête d'une nombreuse armée, composée à moitié de barbares de l'Épire, il part d'Ambracie, traverse le pays d'Argos Amphilochicon, et, marchant sur Stratos, trouve sur sa route Limnæa, qu'il ravage [2]. Trois ans après, c'est Eurylochos qui arrive par le chemin opposé : malgré le grand détour qu'il a fait vers l'ouest, il ne peut pénétrer en Amphilochie qu'en passant aussi par Limnæa [3]. Polybe nous apprend de plus que c'était une ville maritime : Philippe, père de Persée, dans sa grande expédition contre Thermon, vient de Leucade avec sa flotte, pénètre dans le golfe Ambracique et mouille devant Limnæa. Laissant en cet endroit son bagage avec un corps de réserve, il arrive, dans une nuit, aux gués de l'Achéloüs ; il frappe un grand coup en Étolie et vient se rembarquer à Limnæa, après avoir livré un combat

[1] Voy. plus haut, page 40.
[2] Thuc., II, 80.
[3] Thuc., III, 106.

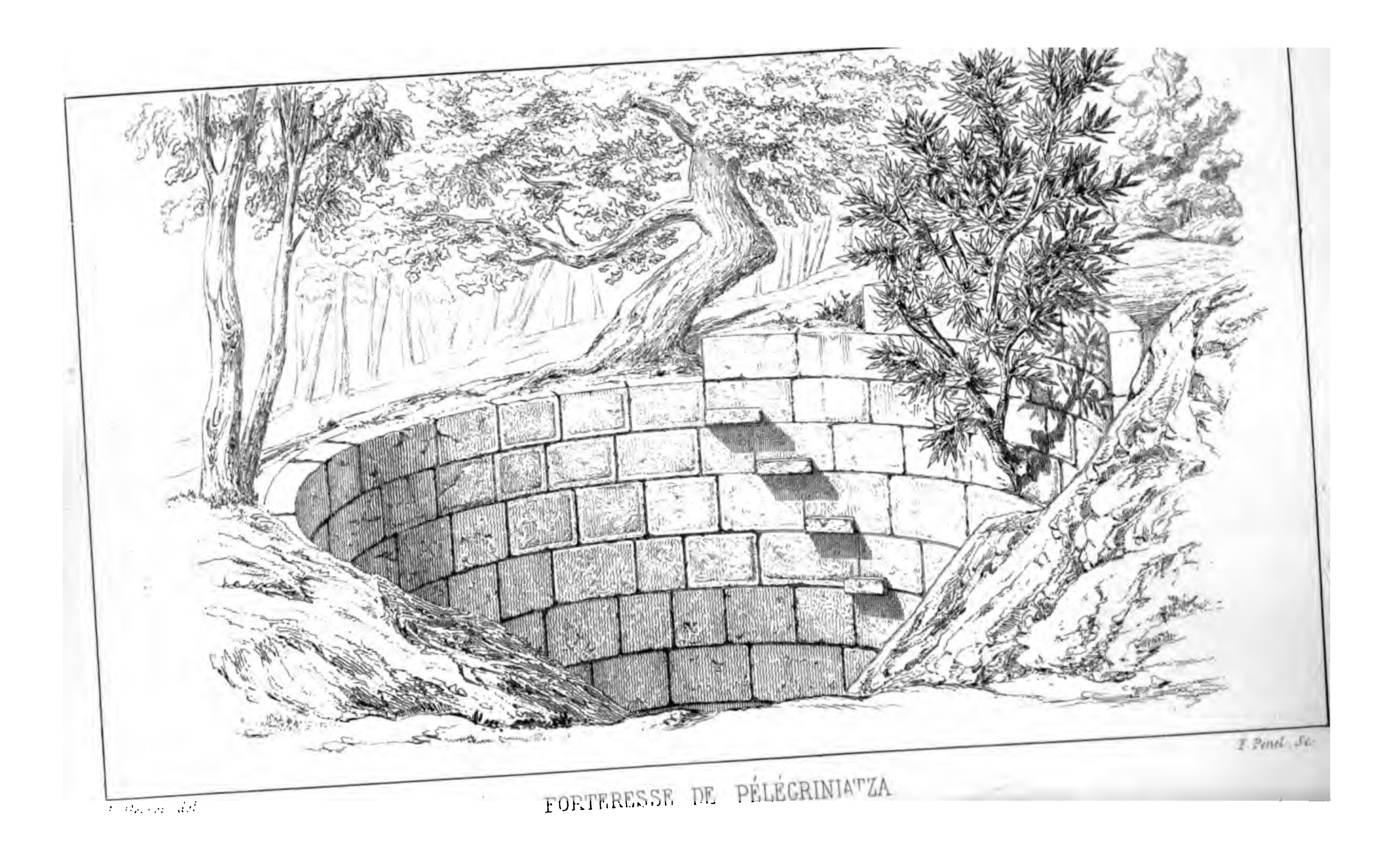
d'arrière-garde avec la garnison étolienne de Stratos [1]. Quant à la position de cette ville sur le bord d'un lac, elle est prouvée par son nom même, dont le nom de Valtos n'est qu'une traduction en langue moderne.

Tous ces détails désignent, à ne pas s'y tromper, le Paléokastro de Karavassaras. Une seule objection se présente, qui paraît grave au premier abord, c'est que Thucydide appelle Limnæa « une bourgade non fortifiée » [2]. Que deviennent alors ces épaisses murailles, tout cet appareil de redans et de tours, encore debout aujourd'hui? On est forcé de supposer que Limnæa était, en effet, une place ouverte au temps de Thucydide; mais que les Acarnaniens, instruits par les événements mêmes de la guerre, se résolurent, dans la suite, à construire en cet endroit une enceinte fortifiée. L'antique bourgade saccagée par Cnémos, qui occupait la plate-forme au sommet de la colline de Karavassaras, fut entourée de murs, reliée à la mer par un système de fortification dont Athènes avait donné l'exemple, et devint à l'abri de ses remparts une petite ville militaire et commerçante. Les portes rondes ne sont donc pas ici l'ouvrage d'une antiquité très-reculée et ne remontent pas au delà de la guerre du Péloponnèse.

2. Défilé conduisant à Stratos : ruines d'une forteresse antique.

L'autre chemin qui, de l'Amphilochie, conduit à la plaine de Stratos et aux gués de l'Achéloüs, est un

[1] Polybe, V, 5, 6, 14.
[2] Κώμην ἀτείχιστον.



FORTERESSE DE PÉLÉGRINIATZA

sentier de montagne; il suit d'abord ce ravin du Xérokambos dont l'entrée était gardée, dans l'antiquité, par le petit fort de Vigla. A l'extrémité de la gorge, peu de temps avant d'atteindre le point le plus élevé du passage, on trouve des ruines helléniques que les paysans désignent sous le nom de *Pélégriniatza* [1].

Des rochers escarpés forment en cet endroit une sorte de haut promontoire, bordé de tous côtés par des précipices, excepté à l'est, où il se rattache aux montagnes du Valtos. Toutes les pentes aux environs sont couvertes de grands bois de chênes-verts. Il ne reste de l'enceinte de Pélégriniatza qu'un bout de muraille de construction hellénique presque régulière, flanquée de deux tours carrées, qui borde encore le sentier à droite. Le soubassement d'un mur moins épais règne vers le midi, le long des précipices. Vers le nord, où le terrain s'incline moins brusquement, on retrouve de nombreuses traces d'habitations antiques. Mais la construction la plus digne de remarque est une grande citerne circulaire, d'appareil hellénique, aujourd'hui à moitié comblée par les éboulements. Elle se trouve vers l'angle sud-est de la forteresse. Son diamètre est de $9^{m},60$; les assises sont parfaitement régulières, les pierres larges et taillées à bossages [2]. Les Grecs, dans leurs constructions ordinaires, ne faisaient usage d'aucune liaison; mais, pour une citerne, il était de toute nécessité que les joints fussent bouchés avec un enduit : dans celle-ci, on trouve, entre toutes

[1] Et non Kékhriniatza, comme les appelle le colonel Leake.
[2] Planche VII.

les pierres, les restes d'un ciment très-dur. L'eau des puits et des sources manque presque partout en Acarnanie; les anciens habitants, comme ceux d'aujourd'hui, étaient obligés de se creuser des réservoirs artificiels, et il n'est guère de ville ou de forteresse qui n'ait le sien. Celui de Pélégriniatza, remarquable par la beauté de sa construction, est de tous le mieux conservé. On y voit encore les pierres saillantes, disposées en échelons, qui servaient à descendre jusqu'au niveau de l'eau. Les nombreux fragments de tuiles qu'on trouve parmi les terres éboulées feraient penser que cette citerne était recouverte d'un toit.

L'histoire ne nous donne aucun renseignement sur le nom de cette forteresse. Elle paraît construite avec plus de soin que les bourgades fortifiées des Agréens et des Amphilochiens. Comme elle fermait le passage le plus direct qui conduisît à Stratos, il est permis de croire qu'elle dépendait de cette ville puissante. Elle avait été construite pour lui servir de poste avancé, et pourvue de tous les moyens de soutenir un siége. Athénée, citant Polybe, parle d'un lieu voisin de Stratos, qu'on appelait *Rhynchos* (mot à mot, le Bec, le Groin). Ce nom s'appliquerait assez bien à la masse de rochers allongée, proéminente, s'avançant en forme de proue, qui porte les ruines de Pélégriniatza. Polybe nommait Rhynchos dans le sixième livre de son histoire, aujourd'hui perdu [1].

[1] Athén., III, p. 95.

3. Enceinte de *Stratos.*

Stratos[1] était la première et la plus grande ville de l'Acarnanie[2]. Les indications données par les anciens ne nous laissent pas de doutes sur sa position. Située sur le cours même de l'Achéloüs, dont elle défendait le passage, elle était éloignée de son embouchure d'un peu plus de deux cents stades. Elle commandait une plaine fertile, qui n'était qu'une continuation de la plaine de Trichonie, coupée en deux par ce fleuve.

Les ruines de Stratos se voient encore dans le lieu appelé aujourd'hui *Sourovigli*, au bord de cette plaine, non loin du bourg de Lépénou. L'enceinte hellénique, d'une construction plus solide que belle et régulière, ne s'élève guère qu'à la hauteur de huit ou dix assises; mais elle est conservée dans toute son étendue, avec ses portes et ses tours. Elle forme un vaste cercle, embrassant quatre longues collines qui s'abaissent parallèlement et les trois vallons qui les séparent. A l'est, l'Achéloüs, qui sort en cet endroit des montagnes, coule le long de la muraille et la rend inabordable. Ses eaux, gonflées en hiver, sont, l'été, divisées en plusieurs courants rapides. Son large lit est jonché de cailloux blancs, auxquels il doit sans doute le nom moderne d'Aspros ; le vent qui remonte ou descend la vallée y soulève sans cesse, en cette saison, des tourbillons de poussière, comme sur les grands chemins.

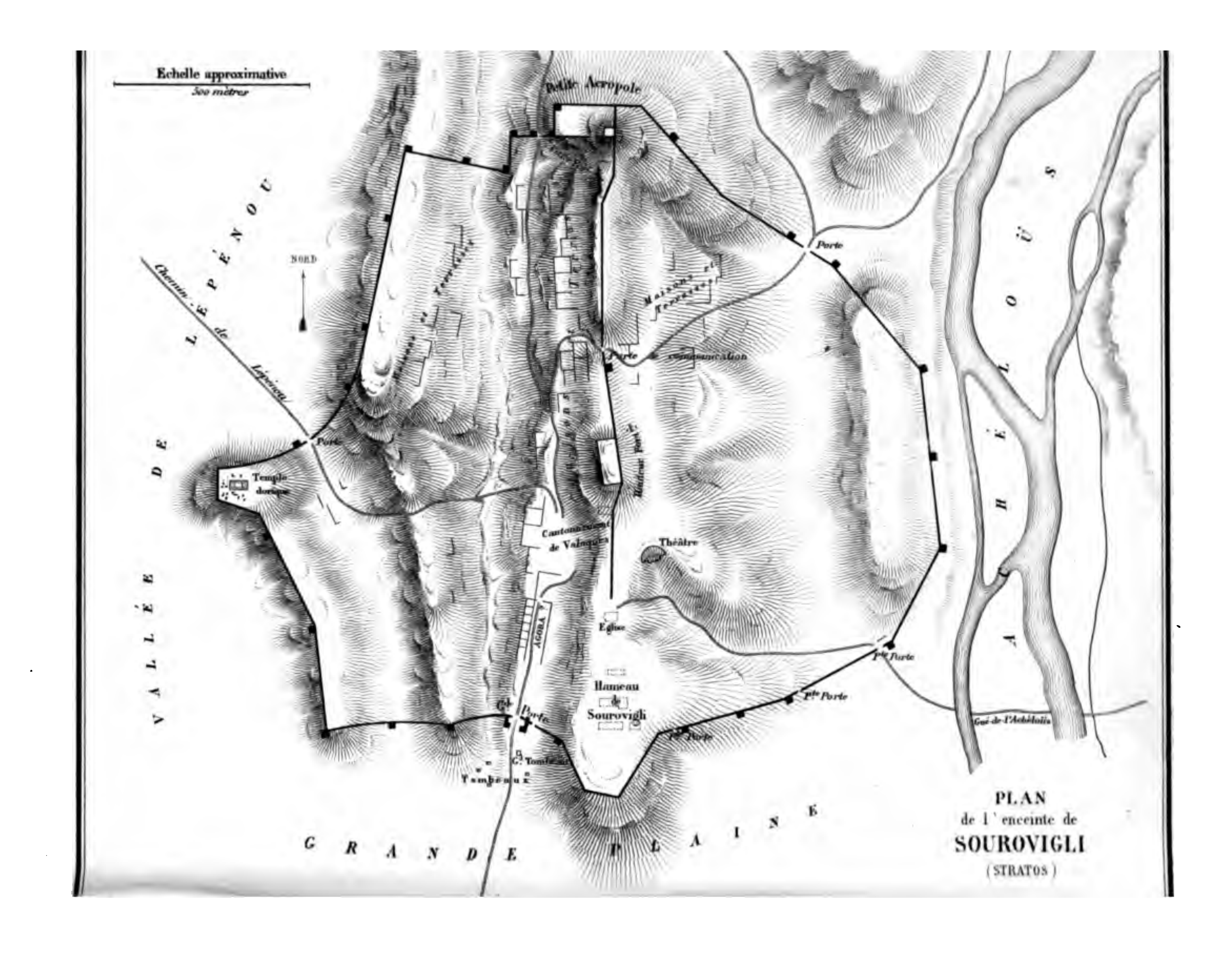
[1] Ἡ ou ὁ Στρατός, τὸ Στράτιον.
[2] Στράτον πόλιν μεγίστην τῆς Ἀκαρνανίας. Thuc., II, 80.

Au midi s'étend la grande plaine que Polybe appelle proprement la Plaine de Stratos (Στρατική) et Thucydide, la Plaine acarnanienne [1]; elle est maintenant, presque partout envahie par les bois, et, dans sa partie méridionale, elle sert de bassin au petit lac d'Ozéro. Le mur occidental borde la vallée de Lépéonu, dans laquelle débouche le chemin de Pélégriniatza. Enfin la ville s'appuie, au nord, sur la partie la plus élevée des collines qu'elle enferme dans ses fortifications. Ces collines, sans s'élever beaucoup, se prolongent et vont rejoindre les montagnes du haut Valtos [2].

Une ville aussi considérable avait sa principale force, non dans la difficulté naturelle de ses abords, mais dans l'étendue même de son enceinte, dans le nombre et dans l'esprit guerrier de ses habitants. C'était, comme son nom l'indique et comme ses ruines le montrent encore aujourd'hui, une armée établie à poste fixe, un vaste camp, qui était devenu une cité puissante; c'était la grande place d'armes et le centre militaire de toute l'Acarnanie.

La partie de l'enceinte la plus curieuse à étudier est celle qui fait face à la plaine; elle est connue dans le pays sous le nom de Portæs (les Portes). J'y retrouvai encore six petites portes, dont trois parfaitement conservées; il paraît qu'à une époque où la muraille était moins ruinée, on n'en comptait pas moins de quatorze. En suivant cette muraille de l'est à l'ouest, on remarque d'abord la tour d'angle qui

[1] Thuc., II, 102. Polybe, IV, 63.
[2] Planche VIII.


Echelle approximative
500 mètres
NORD
VALLÉE DE L'ÉPÉNOU
Chemin de Lépénou
Petite Acropole
Porte
Temple dorique
Maisons et Terrasses
Porte de communication
Cantonnement de Valaques
Théâtre
AGORA
Eglise
Hameau de Sourovigli
Porte
Tombeaux
GRANDE PLAINE
ACHÉLOÜS
Gué de l'Achéloüs
PLAN
de l'enceinte de
SOUROVIGLI
(STRATOS)

commandait la rive de l'Achéloüs; ses dimensions sont tout à fait extraordinaires : elle fait sur le mur une saillie de 12^{m}, et sa largeur est de 8^{m},20 ; tandis que les autres tours n'ont guère plus de 3^{m} de profondeur, sur 6^{m} de front. Elle est divisée à l'intérieur par des murs croisés, formant six compartiments, qu'on a remplis ensuite de terre et de pierres, disposition qui donnait plus de solidité au remblais. Cet angle de la ville, tourné vers l'Étolie, devait en effet être, plus que tout autre point, mis en défense contre une attaque imprévue des éternels ennemis de l'Acarnanie. C'était sur cette tour avancée qu'une sentinelle, toujours au guet, embrassant des yeux une vaste étendue de pays, devait observer sans cesse si rien ne remuait sur la rive étolienne, et si quelque parti de pillards ne traversait pas les gués du fleuve.

Dans l'angle rentrant de la tour est percée, de biais, une petite porte, semblable à celle de Karavassaras, figurant grossièrement une voûte, sans être réellement voûtée. Seulement, ici, la fausse voûte n'est pas simplement dessinée dans le parement extérieur de la muraille : elle règne dans toute son épaisseur, qui est de 2^{m}48. La hauteur de la porte est de 3^{m}, sa largeur de 1^{m}52. On voit, en arrière, quelques traces d'un mur, qui en rendait la défense plus facile. Cette porte ronde n'a pas été rajoutée après coup; elle est du même travail et du même temps que le reste de l'enceinte. Stratos est déjà, dans Thucydide, une ville entourée de murailles : on voit par là que la forme du cintre, employée encore en Acarnanie après la guerre du Pé-

loponnèse, s'y était cependant introduite avant cette époque [1].

Vers le milieu de la même ligne de fortifications, la muraille fait une saillie très-prononcée, afin d'entourer l'une des quatre collines, qui s'avance plus que les autres dans la plaine. Derrière cette partie saillante, on trouve l'entrée principale de la ville. Comme le couronnement du mur est ruiné, on ne saurait dire si la porte était arrondie en arcade ou terminée par un linteau droit. L'ouvrage qui en défend l'accès forme en avant une sorte de vestibule, dans lequel ceux qui voulaient forcer l'entrée se trouvaient enfermés. Ce sont deux murs en crochet, se terminant par deux petites tours carrées, qui s'avancent l'une vers l'autre. Tout à côté de la grande porte, comme dans nos châteaux-forts, on en voit une petite, qui servait de dégagement quand l'autre était fermée. Elle était cintrée, ce qui fait présumer que la grande l'était également. Près de là, le long de la route qui descend dans la plaine, sont rangés quelques tombeaux helléniques, parmi lesquels on distingue un petit édifice voûté en berceau ; ce n'est peut-être aussi qu'une chambre sépulcrale.

Je ne suivrai pas tout le cercle des murs ; il n'offre plus qu'une série de tours, toutes semblables entre elles, et, de loin en loin, quelque porte ruinée. Quand on pénètre dans l'enceinte, on est surpris d'abord de n'y point voir d'acropole. La plus considérable et la plus haute des collines qui descendent du nord au

[1] Comp. plus haut, p. 322.

sud est surmontée, dans toute sa longueur, d'une épaisse muraille, qui coupe la ville en deux. On trouve bien, le long de cette muraille, une petite butte qui paraît avoir été fortifiée, et, plus haut, tout à fait au nord de l'enceinte, une petite citadelle de forme rectangulaire; mais aucun de ces ouvrages n'est assez important pour avoir eu le rôle d'une acropole dans le système de fortifications de la place. Le grand ouvrage de défense intérieure est ce long mur de séparation, qui forçait les assaillants à faire deux siéges, un premier succès ne leur livrant jamais que la moitié de la ville. Il n'est ni moins large ni moins solide que le mur d'enceinte. On y voit encore les traces d'une porte de communication, protégée par une tour du côté de l'est; ce détail prouve que la partie occidentale de Stratos était la plus importante et celle qu'on tenait surtout à défendre. L'usage des doubles enceintes est d'ailleurs commun à plusieurs villes d'Acarnanie; nous l'avons déjà vu employé dans quelques-uns des bourgs fortifiés du Valtos.

Les maisons mêmes, dont on rencontre partout des vestiges, semblent avoir formé, en dedans de la place, tout un système de fortifications, qui permettait de la défendre pied à pied. Les restes n'en sont nulle part plus nombreux que le long de la muraille intérieure, sur le versant occidental de la colline qu'elle surmonte. C'est une succession d'enceintes quadrangulaires, disposées en terrasses et serrées sur plusieurs lignes. Les murs de chaque terrasse, construits en blocs helléniques, ne sont guère moins solides que des murs de for-

teresse. Près de la porte qui fait communiquer entre elles les deux parties de l'enceinte, ces habitations sont rangées de manière à former une ruelle oblique disposée tout exprès pour augmenter la difficulté du passage. Ici, de même que tout habitant était un soldat exercé, de même toute demeure devenait, au besoin, une petite citadelle. Rien ne donne mieux l'idée d'une ville armée et toute guerrière, comme était Stratos.

Parmi ces ruines de constructions privées, je déterminai l'emplacement de trois édifices publics. Près de la porte principale, on voit une large plate-forme nivelée de main d'homme, entourée de fondations qui dessinent un rectangle. Sur un des grands côtés du rectangle, des lignes de fondations intérieures forment une suite de compartiments carrés. La disposition de ces constructions, l'étendue de l'espace aplani qu'elles environnent, leur emplacement dans le voisinage des portes et sur la rue qui y conduit directement, me font croire qu'elles appartenaient à l'ancienne Agora.

Sur le versant opposé de la même colline, à l'est de la grande muraille intérieure, on reconnaît la forme d'un théâtre de petite dimension. Il est situé dans un lieu élevé, d'où la vue s'étend sur l'Achéloüs et sur une partie de la plaine d'Étolie. Les gradins, détruits aujourd'hui ou cachés sous le sol, s'appuyaient sur une pente naturellement creusée et arrondie. C'est une rareté en Acarnanie qu'un théâtre, et l'on est étonné de rencontrer un monument de ce genre au milieu de tout un appareil de constructions militaires.

Quelles pièces représentait-on sur cette scène, devant un tel peuple? Les Acarnaniens de Stratos y venaient-ils écouter les œuvres savantes et passionnées d'Euripide ou de Ménandre? Ou bien l'esprit des habitants fut-il jamais assez inventif, dans cette province reculée, pour créer au moins quelques drames grossiers, dans le rude dialecte du pays? Il se peut que ce théâtre n'ait pas été construit avant le temps de la domination macédonienne, alors qu'un certain goût commun de culture intellectuelle commença à se répandre indifféremment parmi tous les Grecs. Les arts et les mœurs de la Grèce civilisée avaient donc pénétré, à la longue, dans la capitale de l'Acarnanie, tout au moins parmi la classe la plus riche de la cité, et s'y étaient mêlés aux habitudes d'une vie simple et guerrière.

Le troisième monument de Stratos est un temple d'ordre dorique, dont on voit les restes considérables vers l'ouest de la ville. La muraille fait en cet endroit une brusque saillie, pour enfermer une petite colline qui s'avance vers la vallée de Lépénou. C'est sur la plate-forme de cette colline que le temple, s'élevant comme sur un promontoire, s'avançait, pour ainsi dire, au devant des regards. Aucune partie des murs ou du portique n'est restée debout; mais on trouve, épars sur le sol, tous les éléments d'une restauration. Les tambours des colonnes, les fragments des frises et des architraves se sont écroulés pêle-mêle sur les soubassements. Tous ces débris sont d'un calcaire gris fort dur. Je donne ici les mesures que j'ai pu relever :

hauteur de la frise, 0^{m},93; largeur du triglyphe, 0^{m},60; largeur du caisson, mesuré intérieurement, 0^{m},49; côté de l'abaque, 1^{m},25; saillie de l'échinus, 0^{m},21; petit diamètre de la colonne, 0^{m},97; grand diamètre, 1^{m},21; largeur des cannelures, au pied de la colonne, 0^{m},20; profondeur des mêmes cannelures, 0^{m},04. En comparant ces mesures avec celles des principaux temples doriques, on voit que le temple de Stratos devait être un peu plus grand que ceux d'Égine et de Sunium.

Le travail de toutes les parties est loin, sans doute, d'être exécuté par des mains aussi adroites et aussi exercées que dans les monuments athéniens; mais le style de l'architecture est d'une bonne époque. C'est le vrai dorique, avec ces formes arrêtées qu'il avait prises à Athènes et que toute la Grèce imita. Le chapiteau n'est plus saillant et plat comme à Corinthe; il n'est pas encore étroit et bombé comme à Némée : il a toute la fermeté de lignes et tout le développement de surface qui font la beauté des colonnades de cet ordre. Les cannelures, au nombre de vingt, n'ont été sculptées qu'aux deux extrémités de la colonne, et le milieu du fût est resté lisse. C'est une disposition dont on a retrouvé plusieurs exemples, surtout en Attique. Le grand temple d'Eleusis, celui de Rhamnonte, le portique de Thoricos, un autre portique à Délos, ont aussi leurs colonnes doriques enveloppées dans une espèce de fourreau de marbre. Comme les ouvriers grecs creusaient les cannelures sur la colonne en place, on a pensé que cette enveloppe était toujours destinée à tomber, après le complet achèvement de l'édi-

fice; qu'elle n'a été laissée, dans plusieurs monuments, que par négligence et faute d'argent pour mener le travail à sa fin. Il est vrai que dans le temple de Stratos plusieurs tambours non cannelés conservent encore les saillies de marbre qui ont servi à les placer. Cependant, si le travail des cannelures devait être repris après coup, pourquoi, dans celles de Stratos, de Rhamnonte, de Thoricos, se serait-on donné la peine de sculpter à la base, entre la partie cannelée et la partie lisse, un petit ornement dentelé, une moulure assez compliquée ? Il est plus naturel de croire que nous avons là une variété du dorique. Peut-être ce qui était d'abord le résultat ordininaire d'un travail inachevé avait-il plu aux artistes grecs, et ils en avaient fait une forme d'architecture.

Je ne veux pas dire que le temple de Stratos soit contemporain des plus beaux temples de l'Attique. Une contrée aussi éloignée et aussi barbare que l'Acarnanie devait être en retard de beaucoup d'années sur tous les progrès qui se faisaient en Grèce. Mais il appartient encore à une époque où les vraies traditions de l'art étaient en honneur ; soit qu'il ait été construit par un architecte de ces contrées, inspiré des leçons qu'avait données l'école athénienne ; soit que l'Acarnanie, dans ses rapports continuels avec Athènes, ait emprunté à cette ville quelque artiste, non sans doute un des plus renommés et des plus habiles. Quelques détails semblent trahir un art plus voisin du temps de Démosthènes que du siècle de Périclès. Ainsi, la hauteur de la frise est très-faible, comparée aux autres dimensions.

La cannelure n'est pas dessinée en arc de cercle, mais creusée presque carrément, comme, du reste, on l'observe déjà au temple de Sunium.

Dans la plaine qui s'étend au pied du temple et dans laquelle débouche la large vallée de Lépénou, on retrouve les vestiges des nombreuses constructions et des tombeaux qui remplissaient les abords de la ville. De ce côté, s'étendait, sans doute, un vaste faubourg, un quartier extra-muros, qui faisait de Stratos la plus grande place de l'Acarnanie ; car l'étendue de son enceinte ne suffirait pas pour justifier ce titre, qui lui est donné par Thucydide, et la ville d'OEniades pourrait le lui disputer avec avantage. A la distance d'un kilomètre, sur la route qui vient du lac d'Amvrakia, se voient les soubassements de plusieurs édifices ; c'étaient peut-être des casernes pour un poste avancé, ou quelque station pour les voyageurs qui se dirigeaient vers les gués de l'Achéloüs et ne voulaient pas s'arrêter à Stratos.

En fait d'inscriptions, je ne trouvai qu'une liste de noms propres, dans le mur d'une maison, au hameau de Sourovigli (Sarpédon, Cléandros, Sosiadas, Anthimos), et, dans le village de Lépénou, une stèle funéraire, avec un nom de femme : Dicco, fille de Lampon[1]. Le nom de Dicco, au lieu d'être gravé en creux selon l'usage, est sculpté en relief. Au même endroit, on me parla de deux statuettes en bronze qui avaient été trouvées sur l'emplacement de la ville

[1] Inscr. nos 49 et 50.

antique ; l'une d'elles, d'après la description que m'en donnèrent les paysans, devait représenter un Dioscure ou peut-être un Cabire.

Stratos est déjà, du temps de la guerre du Péloponnèse, une place militaire de première importance, entourée de solides murailles, contre lesquelles vient échouer, en 429, la formidable armée du Spartiate Cnémos, composée de Péloponnésiens, d'Ambraciotes, de Leucadiens et de bandes recrutées parmi toutes les tribus barbares du nord de la Grèce. Les Ambraciotes, selon le témoignage de Thucydide, assuraient au général lacédémonien que la prise de cette seule ville lui permettrait de mettre facilement la main sur toute l'Acarnanie [1] et de l'enlever à l'alliance d'Athènes. Ces troupes, venant de Limnæa, débouchèrent dans la plaine de l'Achéloüs, par la route du lac d'Amvrakia; elles étaient divisées en trois corps, qui marchaient à une grande distance les uns des autres. Les Grecs ne songeaient d'abord qu'à choisir un endroit pour établir leurs campements ; mais les barbares, qui formaient le centre, coururent sur la ville, avec leur fougue naturelle, et se trouvèrent bientôt hors de vue. Les habitants de Stratos avaient préparé des embuscades en avant de leurs murailles : ils firent à temps une sortie vigoureuse, et, poussant les assaillants de deux côtés à la fois, ils les taillèrent en pièces. Le combat eut lieu, vraisemblablement, vers le sud-ouest de l'enceinte, du côté de la porte principale. Les

[1] Thuc., II, 80.

Grecs, qui n'avaient pris aucune part à l'action, déçus dans leurs espérances par cette défaite de leurs alliés, se réunirent en un seul camp. Ce camp devait être placé à l'extrémité de la colline qui forme le versant opposé de la vallée de Lépénou. Inquiétés tout le jour par les frondeurs acarnaniens, qui les circonvenaient de loin et les accablaient de pierres, les envahisseurs se hâtèrent, dès la nuit suivante, de battre en retraite et ne s'arrêtèrent que sur les bords de l'*Anapos*, à quatre-vingts stades de Stratos.

La position de cette rivière, marquée sur quelques cartes, est plus difficile à déterminer sur les lieux. Elle était située au sud de Stratos, puisque la retraite définitive s'opéra par OEniades, ville de l'Acarnanie méridionale; mais l'Aspro-Potamo ne reçoit aujourd'hui aucun affluent dans cette direction. La seule explication possible, c'est de supposer que le petit lac Ozéro n'existait pas dans l'antiquité; les sources souterraines qui l'alimentent formaient alors un cours d'eau, arrêté depuis et refoulé par les atterrissements successifs de l'Achéloüs. Ce lac ne se décharge plus aujourd'hui que par un fossé creusé de main d'homme; mais, en hiver, ses eaux se confondent encore avec les courants débordés du fleuve.

Les projets des Péloponnésiens contre Stratos avaient tourné à leur confusion. En 426, lorsque Eurylochos, a la tête d'une autre armée, traverse dans une direction opposée la plaine de l'Achéloüs, il n'a garde de s'approcher de cette redoutable place de guerre. Il semble même craindre d'être inquiété par une sortie de la

garnison, s'il s'engage dans l'étroite vallée du lac d'Amvrakia. Cette raison seule peut expliquer sa marche détournée par les villes de Phœtiæ et de Médéon, situées sur les plateaux du Xéroméros [1].

Stratos ne reparaît ensuite dans les historiens qu'au temps des successeurs d'Alexandre, en 314. L'Acarnanie est alors affaiblie par la guerre sans fin qu'elle soutient, depuis un siècle, contre ses voisins. Cassandre forme le projet de la relever et de s'en faire un appui contre la Ligue Étolienne ; il veut avant tout rendre au grand centre militaire du pays, à Stratos, son ancienne puissance. La population en était sans doute fort diminuée ; il y réunit les habitants de plusieurs places moins importantes [2].

Cependant Stratos finit par tomber entre les mains des Étoliens, et devint par la suite un de leurs principaux boulevards. Philippe, père de Persée, leur mortel ennemi, vient, une première fois, camper à dix stades de la ville et ravager son territoire [3]. Deux ans après, en 218, revenant du pillage de Thermon, il recule encore devant un assaut et continue sa route, après avoir seulement fait halte hors de la portée des traits. N'imitant pas la prudence du Spartiate Eurylochos, il s'engage dans les gorges du lac d'Amvraika ; il voit un instant son arrière-garde attaquée par une armée étolienne qui fait une brusque sortie, mais qui,

[1] Thuc., III, 106.

[2] Οἱ πλεῖστοι μὲν εἰς Στράτον πόλιν συνῴκησαν ὀχυρωτάτην οὖσαν καὶ μεγίστην. Diod. Sicul., XIX, 65.

[3] Polybe, IV, 63.

repoussée au premier choc, est poursuivie jusqu'aux murs de la ville et jusque dans ses portes [1].

Enfin, c'est dans l'unique but de se rendre maître de cette place, une des clefs de la Grèce occidentale, que Persée fit sa fameuse marche d'hiver à travers toute la chaîne du Pinde, une des plus étonnantes tentatives de ce prince hardi. Son audace ne lui réussit pas cette fois. Un lieutenant romain, Popilius, avait eu le temps de se jeter dans la ville : il s'était fait remettre les clefs des portes ; il avait confié la défense des murs à ses propres soldats. Comme il avait sujet de se défier de la garnison même de Stratos et d'un corps de sept cents Étoliens, qui s'était joint à elle, « il les relégua, dit Tite-Live, dans la citadelle, « sous prétexte de la leur donner à garder [2]. » Il est difficile que la petite acropole située au nord de l'enceinte ait contenu tant de monde; mais une partie de ces troupes avaient pu être placées le long de la muraille intérieure et sur la petite hauteur fortifiée qui s'y rattache. Ce fut « sur les collines qui dominent la « partie haute de la ville, » ajoute l'historien, c'est-à-dire justement près de la petite acropole du nord, que Persée vint s'établir et voulut entrer en pourparlers avec les habitants [3]. Mais, repoussé à coups de traits, il fut obligé de renoncer à l'espérance qu'il avait conçue. Reprenant sa route vers la Macédoine, il s'en alla

[1] Polybe, V, 13, 14 : Ἕως εἰς τὰς πύλας καὶ πρὸς τὰ τείχη.

[2] « In arcem. » (T.-L., XLIII, 23.)

[3] « Perseus ab imminentibus superiori parti urbis tumulis tentatis colloquiis. » (T.-L., *id.*)

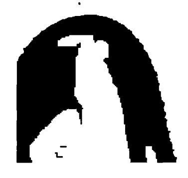
camper à cinq stades de la ville sur le *Petitaros;* c'est la rivière appelée aujourd'hui Zervas, qui se jette dans l'Aspro-Potamo, sur sa rive gauche, un peu au-dessus des ruines de Stratos.

CHAPITRE V.

VILLES ANTIQUES SUR LES PLATEAUX DU XÉROMÉROS

(MÉSOGÉE DE L'ACARNANIE).

Les plateaux du Xéroméros formaient la région centrale, ce que les écrivains grecs appellent la *mésogée* de l'Acarnanie. S'élevant brusquement au-dessus de la plaine de l'Achéloüs, et du lac d'Amvrakia, ils règnent, comme un large degré, entre le bas pays et les pentes escarpées des montagnes qui bordent la mer Ionienne. La partie septentrionale de ces plateaux, où se trouve le gros bourg de Katouna, est la plus haute et la plus montueuse; elle offre un assemblage de collines bombées, tantôt recouvertes d'une terre excellente, tantôt stériles et montrant à nu le roc calcaire. La côte est baignée par les eaux du golfe d'Arta, qui y creusent la profonde baie de Loutraki.



1. Bourg de Katouna, vestiges de *Médéon*.

Non loin de *Katouna*, le plateau est coupé, du nord-ouest au sud-est, par un vallon creux, qui descend d'un côté vers le lac d'Amvrakia, et, de l'autre, se terminant par un étroit défilé, aboutit au mouillage même de Loutraki. On n'y remarque pas de cours d'eau, mais seulement un petit étang marécageux. Sur le bord du plateau, à l'est, à un kilomètre du bourg, on trouve les vestiges d'une ville antique, qui était maîtresse de ce passage et de tout le pays jusqu'à la mer.

Ces restes sont bien moins conservés que la plupart des ruines acarnaniennes; mais l'étendue du terrain qu'ils occupent prouve qu'une cité importante s'élevait sur le même emplacement. Une première enceinte, appelée *Kastraki* par les habitants, entoure un mamelon assez élevé; c'était l'acropole. Plus bas, court la colline de *Vlichidhi*, surmontée d'une muraille, qui paraît avoir séparé l'acropole du reste de la ville. L'enceinte descend ensuite le long d'une pente rapide, et se relève, vers le nord-est, pour enfermer un espace de terrain moins inégal, incliné en sens opposé. On ne retrouve çà et là que les premières assises de la muraille, bordée presque partout par des ravins profonds et boisés. L'appareil de la construction est cyclopéen, sans beaucoup de caractère. Je cherchai en vain les restes d'un aqueduc et la hauteur disposée en forme de théâtre, dont parle le colonel Leake. Au fond du vallon, quelques ouvrages avancés, dont les débris

sont encore visibles, défendaient les approches de la place.

Je pense, avec le colonel Leake, que ces ruines sont celles de *Médéon* ou *Médion*, ville nommée par Thucydide à propos de la marche d'Eurylochos [1]. Le général lacédémonien avait fait gravir à son armée les plateaux de l'Acarnanie centrale, pour éviter les dangers de la route directe conduisant à Limnæa. Il est vrai qu'il ne passe pas par la ville même de Médéon, mais seulement « sur l'extrême limite de son territoire. [2] » Il est probable que, côtoyant de plus près le lac d'Amvrakia, il prit le chemin qui descend aujourd'hui par le village de Stanos.

Cette position de Médéon explique bien l'importance que la ville acquit plus tard, lorsque le sud et l'est de l'Acarnanie tombèrent, avec Stratos, entre les mains des Étoliens. Elle devint alors le rempart des autres cités acarnaniennes, et la première place exposée aux attaques de l'ennemi, étant la plus voisine de la frontière d'Étolie.

Sous le règne de Démétrius, père de Philippe, l'armée entière des Étoliens s'était réunie pour la bloquer, et poussait le siége avec l'acharnement que ce peuple mettait dans toutes ses entreprises. Les habitants se voyaient à la veille de se rendre, et dé à les assiégeants avaient réglé entre eux le partage du butin, quand un secours inespéré changea tout à coup la fortune. Cinq

[1] Μεδεῶν, Μεδίων; le territoire, Μεδιωνία.
[2] Thuc., III, 106 : Μεδεῶνος παρ' ἔσχατα.

mille Illyriens, soudoyés par le roi de Macédoine, arrivent du fond de l'Adriatique sur cent bâtiments légers. « Ils abordent la nuit, dit Polybe, sur le territoire de Médéon, le plus près possible de la ville [1]. » En effet les ruines de Katouna, bien qu'elles commandent un canton maritime, sont éloignées de la mer de sept kilomètres. Loutraki est évidemment le point de débarquement des barbares. Ils se mettent aussitôt en route et marchent droit sur le camp des Étoliens, établi, selon toute vraisemblance, non dans le vallon creux qui passe au pied des murs de Médéon, mais sur les plateaux qui avoisinent les hauteurs de Kastraki et de Vlichidhi. Les Étoliens, à la vue d'un ennemi sur lequel ils étaient loin de compter, aussi impétueux, aussi âpre au pillage qu'ils l'étaient eux-mêmes, se rangèrent en bataille devant leurs retranchements. Ils avaient seulement posté sur des hauteurs, en avant de leurs lignes, de la cavalerie et des troupes légères [2]. Ces hauteurs sont les collines mêmes de Katouna, propres en effet à des manœuvres de cavalerie, à cause de leur étendue et de leurs pentes faciles. Elles furent enlevées du premier coup par les Illyriens. Tout l'avantage de la position leur appartenait alors : soutenus par une sortie des assiégés, ils tombèrent sur l'armée étolienne, qu'ils culbutèrent, s'emparèrent du camp, et retournèrent à leurs vaisseaux, chargés de dépouilles.

Soixante ans plus tard, Antiochus cherche à enlever

[1] Polybe, II, 2.
[2] *Id.*, *ib.*

l'Acarnanie à l'alliance des Romains; de Stratos il se dirige sur Leucade. Médéon, surprise la première, tombe entre ses mains, tandis que les autres villes ont le temps de se mettre en défense et d'arrêter sa marche en lui fermant leurs portes [1].

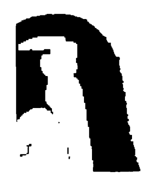
---

2. Enceinte de Komboti : ville inconnue.

A quatre kilomètres environ des ruines précédentes, en marchant droit vers l'ouest, on trouve d'autres ruines qui n'ont jamais été décrites. La carte de l'État-Major se contente de les marquer comme les restes d'une simple forteresse. Cependant l'étendue de l'enceinte et les débris curieux qu'elle renferme montrent que c'était une ville, tout aussi grande et tout aussi importante que Médéon, dont elle était voisine. Son nom ne nous est pas donné par l'histoire; les paysans l'appellent aujourd'hui Paléokastro de *Komboti*, du nom d'un village. Elle était située sur la principale route intérieure de l'Acarnanie, celle qui, la traversant dans toute sa longueur, gagne Vonitza et l'entrée du golfe Ambracique. Elle occupe une colline élevée, qui se dresse en avant des monts Bergandis et Boumistos; c'est l'endroit même où un sentier difficile gravit les pentes de ces montagnes, pour aller passer entre les deux cimes, et rejoindre les défilés qui descendent à la baie de Mytikas, sur la mer Ionienne.

La position est naturellement très-forte. La colline

[1] T.-L., XXXVI, 11, 12.





1. Grande Porte de Kékropoula



2. Portique de Construction Cyclopéenne
À KOMBOTI

del.   J. Penel sc.

RUINES DE KÉKROPOULA (PALÆROS)
ET DE KOMBOTI

n'a pas de versant, en quelque sorte, du côté des montagnes, où elle est tranchée à pic ; c'est une sorte de plan qui s'incline d'un seul côté, vers l'est et vers les plateaux. Elle se termine dans cette partie, qui est la moins élevée, par une croupe arrondie, qui domine encore, d'une grande hauteur, le pays environnant. L'enceinte entoure d'abord ce large mamelon, se rétrécit en un point ; puis les deux murs montent presque en ligne droite le long des pentes continues jusqu'à la crête la plus haute et jusqu'au précipice qui la borde.

Il me sembla reconnaître, dans l'angle formé par cette ligne de roches escarpées et par le mur méridional, une petite acropole séparée du reste de l'enceinte, mais ouverte du côté des précipices qui suffisent à la défendre. On y voit les traces de quelques habitations antiques, et des vestiges qui marquent peut-être l'emplacement d'un petit temple. La muraille reparaît un peu plus loin, bien que les rochers ne soient pas moins à pic. Elle était même percée d'une petite porte, qui s'ouvrait sur les abîmes, et qu'on avait ménagée, sans doute, pour permettre, en cas de siége, à quelques hommes de sortir à la dérobée, en s'accrochant aux pierres et aux buissons. Du reste, le système de fortification est des plus simples, et ne présente aucune des complications que nous avons observées dans les villes moins bien défendues par la nature. La partie de la muraille tournée vers les plateaux est seule flanquée de deux grosses tours ; partout ailleurs l'enceinte n'a pour défense que ses épais revêtements en appareil cyclopéen. Dans les endroits où les ruines sont le

mieux conservées, je remarquai que la construction cessait d'être polygonale à la hauteur d'environ cinq mètres, et qu'à cette hauteur courait une étroite assise horizontale, surmontée d'une seconde assise en grandes pierres, taillées carrément.

Les portes étaient placées au point le plus resserré de l'enceinte. La grande porte, percée dans le mur du nord, est garnie de deux tours de forme et de dimensions différentes. Celle de droite est une grosse tour carrée, et celle de gauche une sorte de massif plus large que profond, ne faisant sur la muraille qu'une faible saillie. Un peu plus loin, du même côté, se trouve une petite porte à linteau droit. Une autre porte, disposée obliquement, s'ouvre dans le mur du midi, en face de celles du nord, et communique avec elles par un chemin, qui devait être la rue principale de la ville. Le terrain forme dans cette partie un vallon creusé légèrement; là se trouvait sans doute l'Agora, environnée de grands édifices, dont on voit encore çà et là les vestiges.

L'un de ces édifices est à demi conservé; il nous donne une idée de la forme et du style des constructions publiques, dans ces villes éloignées et presque barbares. C'est, à ce titre, une ruine très-curieuse. Qu'on se figure, sur une plate-forme, un peu au-dessus de la place publique, une sorte de galerie ou de portique, dont la façade offre un développement de 70 pas. Le mur extérieur est resté debout dans toute sa longueur, et s'élève encore à une hauteur de plus de 3^{m}; il est d'appareil cyclopéen. Les Acarnaniens ac-

commodaient, de leur mieux, aux usages de la vie civile cette rude architecture, qui paraît propre surtout aux constructions militaires et qui se prête de mauvaise grâce à la moindre variété de forme. Au milieu de la façade s'ouvre une petite porte cintrée, dont l'arcade est formée, comme à Stratos et à Limnæa, de deux pierres creusées en quart de cercle. On remarque sur ces pierres deux rainures verticales, qui servaient peut-être à assujettir des montants en bois. Le mur, qui a seulement $0^m,50$ d'épaisseur, est soutenu, extérieurement, par une rangée de dix contre-forts, grossièrement rattachés à l'appareil polygonal. Chacun de ces piliers se compose de plusieurs blocs superposés, qui sont, alternativement, ou bien engagés dans le reste de la construction ou simplement intercalés entre deux autres blocs; aussi les pierres de l'assise intermédiaire sont-elles presque toutes tombées aujourd'hui [1]. Il est probable que ces contre-forts supportaient une petite colonnade à jour, d'un caractère aussi barbare que le reste de l'édifice. On trouve, couchés sur le sol, sept ou huit fûts de colonnes en pierre calcaire, larges de $0^m,45$ à la base, et ornés de chapiteaux tellement informes qu'on ne peut les assigner à aucun ordre.

La partie postérieure du monument est ruinée; on n'en reconnaît la disposition que par les fondations et par quelques lignes d'assises. Un second mur, d'appareil polygonal, s'élevait parallèlement au pre-

[1] Planche IX.

mier, à six pas de distance, et formait, dans toute la longueur de la façade, un couloir, qui semble avoir été divisé en quatre compartiments d'inégale grandeur. Sur une partie de ce couloir, s'ouvraient, en arrière et à la file, six petites pièces carrées, de même construction. Plus loin, le terrain commence à s'élever ; on y remarque d'autres fondations, les traces de deux citernes rondes, de grands blocs de forme cubique avec des marques de scellement; mais tous ces vestiges paraissent appartenir à d'autres édifices. En avant de la façade, on observe aussi des lignes de fondations plus difficiles à suivre, dessinant un long couloir et de grandes divisions de forme rectangulaire.

On voudrait déterminer avec certitude l'usage de cette construction singulière. Les monuments que l'on cherche ordinairement autour de l'Agora, dans les villes antiques de la Grèce, sont le Prytanée, le Sénat, le Tribunal. Mais les ruines qui nous occupent ne se prêtent à aucune de ces destinations. Cette longue et étroite galerie, avec une rangée de chambres ou de cellules, n'est pas faite pour servir aux réunions des magistrats ou des citoyens. J'y verrais plutôt un édifice destiné à la garde de différents objets appartenant à la ville, une sorte de dépôt public, peut-être un arsenal, où l'on tenait enfermées et rangées des armes, des munitions de guerre, ce que les Grecs appelaient ὁπλοθήκη.

Pour leurs propres maisons, les habitants n'avaient pas cherché un appareil plus léger : ils les avaient construites, comme leurs édifices publics et comme

leurs murailles, en entassant des blocs cyclopéens. On rencontre à chaque pas, dans l'enceinte, les ruines de ces demeures grossières, pressées l'une contre l'autre et formant encore des rues étroites. On distingue même quelquefois les divisions intérieures : ici, on compte six petites chambres ; là, trois chambres seulement, donnant sur un vestibule. Toutes ces habitations, avec leurs murs épais et leurs petits compartiments, ne pouvaient être que très-obscures et très-incommodes ; elles abritaient une population nombreuse, de mœurs simples et rudes, adonnée aux travaux champêtres, quand elle n'était pas occupée de guerre, et dont la principale richesse devait être les grands troupeaux qu'elle possédait dans les montagnes environnantes. Faute de textes qui nous renseignent sur ces ruines, nous pouvons leur donner, à tout hasard, le nom de *Marathos*, cité par Etienne de Byzance comme celui d'une ville acarnanienne.

---

3. Forteresse inconnue. Défilé d'Aétos.

Je dirai peu de mots du kastro de *Psari*, situé dans la même région, un peu au sud du village de Kounoupina. C'est une enceinte complétement ruinée, en pierres non dégrossies ; on en suit encore les vestiges autour d'une colline ronde, enveloppée de bois. On trouve aux environs un grand nombre de puits, dont quelques-uns sont helléniques. Les Acarnaniens avaient là une bourgade fortifiée, sans doute une de celles que Cassandre leur conseilla d'abandonner pour

se concentrer dans les grandes villes. Thucydide n'a pas nommé cette place peu importante, qui se trouvait pourtant sur le chemin d'Eurylochos, lorsque ce général marchait vers Médéon. Étienne de Byzance marque, dans son dictionnaire de noms géographiphes, une bourgade acarnanienne appelée *Mêlos* et, dans le dialecte du pays, *Malos*.

Les hauteurs boisées de Kounoupina offrent de nombreux exemples de ces gouffres qui sont particuliers au Xéroméros. Une partie de l'eau qu'ils absorbent, va s'amasser dans l'étang de Bodovinitza, situé au centre d'une petite plaine creuse, tapissée d'herbe et toute couverte de poiriers sauvages. Je fus étonné de trouver en ce lieu des bergers et de grands troupeaux, qu'y attirent le voisinage des eaux et la commodité du pâturage. Je me rappelai un fait rapporté par Xénophon, lorsqu'il raconte la campagne d'Agésilas en Acarnanie. Ce général avait commencé par ravager pied à pied et systématiquement, pendant quinze jours, un coin de la contrée. La lenteur de sa marche rassura les paysans acarnaniens, qui s'étaient d'abord enfermés dans les villes et avaient caché leurs troupeaux dans les montagnes : les laboureurs reprirent leurs travaux interrompus et les bergers quittèrent leur retraite. C'est alors qu'Agésilas, faisant tout d'une traite 160 stades (29 kilom.), arriva sur les bords d'un lac ou d'un étang (λίμνη), où il trouva réunis presque tous les troupeaux des Acarnaniens; il n'eut qu'à faire main basse sur cette riche proie [1].

[1] Xénophon, *Hellen.*, IV, 6.

Cet étang, suivant le même auteur, était situé dans une plaine et environné de pâtis; mais autour de la plaine s'étendait un cercle de montagnes, d'où l'on ne pouvait sortir que par une étroite issue [1]. Des nuées de frondeurs et de gens de trait couvrirent bientôt toutes les hauteurs, et forcèrent Agésilas, qui avait établi son camp sur les pentes, à descendre en rase campagne. Le lendemain, il fut si vivement harcelé dans sa retraite qu'aux approches du défilé il ne voulut pas s'engager plus avant sans livrer bataille. Les pentes qui se trouvaient à sa gauche étaient les plus accessibles; il lança de ce côté, au pas de course, les plus agiles de ses hoplites, soutenus par sa cavalerie, et appuya lui-même le mouvement avec le gros de son armée. Les Acarnaniens furent dispersés; leurs troupes de réserve, placées sur les hauteurs, ne soutinrent pas le premier choc de l'ennemi.

Xénophon, qui décrit avec un soin scrupuleux les lieux témoins de ce coup de main, ne prend pas la peine de les nommer; il oublie même de nous apprendre par quel endroit Agésilas pénètre en Acarnanie. Il est présumable cependant que ce fut par le sud, puisqu'il venait du Péloponnèse secourir, contre les Acarnaniens, les Achéens, maîtres alors de Calydon et d'une partie de la basse Étolie. Le lac dont il est question ne peut être ni le grand Ozéro ni même, selon l'opinion de Leake, le marais qui est au nord-

[1] Ἦν μὲν ἡ ἔξοδος ἐκ τοῦ περὶ τὴν λίμνην λειμῶνός τε καὶ πεδίου στενὴ διὰ τὰ κύκλῳ περιέχοντα ὄρη. IV, 6.

est de Katouna. Ils sont, l'un et l'autre, serrés de trop près par les montagnes, et n'offrent pas un espace commode pour la réunion des troupeaux; les gorges qui y conduisent sont bordées, à droite et à gauche, de pentes trop escarpées pour permettre, en aucun point, une attaque de cavalerie ou une charge d'infanterie au pas de course. Les hauteurs de Komboti, de Katouna, de Kounoupina, de Psari, qui entourent l'étang de Bodovinitza, se prêtent beaucoup mieux aux mouvements rapportés par Xénophon. Elles forment un bassin, d'où l'on ne peut sortir, en effet, vers le sud, que par des passages assez resserrés et faciles à défendre : là se dresse aujourd'hui, sur une colline pointue, les ruines d'un château du moyen âge, célèbre dans tout le pays, le château d'Aétos.

Aétos était, à l'époque byzantine, une ville florissante. Ses maisons en ruine et ses nombreuses églises se voient près du village moderne du même nom, à quelque distance du château. C'était le siége d'un évêque, dépendant du métropolitain de Naupacte et d'Arta. La complète dispersion des habitants ne remonte pas au delà de cent vingt années; leurs champs, qui s'étendaient jusque vers Katouna, étaient encore, à cette époque, retournés par mille paires de bœufs. La population, disséminée aujourd'hui dans les îles, n'a pas perdu le souvenir de son origine, et plusieurs familles ont même conservé, par tradition, leurs droits de propriété.

Le château est une construction des despotes d'Épire ou des princes francs de la maison de Céphalonie;

au temps de Mélétius, l'évêque d'Aétos y avait établi sa résidence. Flanquée de tours élancées, cette forteresse doit son nom à sa position sur une cime ardue, qui l'a fait comparer à un aigle perché sur des rochers inaccessibles ou planant du haut des airs. Elle a sa légende dans le pays. Lors de l'invasion des Turcs, elle était habitée, dit-on, par une enchanteresse appelée Koultchina. Après avoir soutenu un long siége, Koultchina eut recours, pour assurer sa fuite, aux secrets de son art. Elle disposa des instruments de musique, qui devaient jouer pendant quinze jours, sans que personne les touchât, et faire croire à l'ennemi qu'elle était encore dans le château; elle prit même le soin de mettre ses souliers à l'envers, pour empêcher qu'on ne la suivît à la trace de ses pas, expédient qui rappelle la fable de Cacus. Les légendes de la Grèce moderne ne sont pas nées tout entières du génie du moyen âge, comme celles de nos campagnes. Il est rare qu'on n'y reconnaisse pas quelque trait emprunté aux récits de l'ancienne mythologie.

---

4. Ruines de *Phœtiæ*.

Les défilés d'Aétos conduisent à la partie méridionale des plateaux du Xéroméros. Cette région diffère de celle du nord, parce qu'elle est plus basse, et que le terrain s'y creuse davantage en forme de vallée. A l'est, s'étendent les montagnes pierreuses de Lykovitzi, qui bordent la plaine de Stratos et le bassin du petit

Ozéro d'une haute muraille, mais qui, de ce côté, ressemblent à des collines. A l'ouest, la chaîne du Bergandis et du Boumistos se prolonge par une suite de croupes arrondies et verdoyantes. L'espace compris entre ces montagnes présente partout un sol fertile; c'est un large fond de vallée, qui, sans être traversé par aucun ruisseau, va s'inclinant et se rétrécissant vers le sud, et se termine par une longue gorge boisée. Au bord des pentes, sont rangés, sur une double ligne, de grands villages, Makhalas, Babini, Makhairas, Prodhromos et Khrysovitza, avec leurs maisons blanches.

Trois villes se partageaient dans l'antiquité ce fertile territoire. La première et la plus importante était située entre les villages d'Aétos et de Babini; ses ruines occupent l'extrémité septentrionale d'une petite chaîne de collines abruptes, qui divise la vallée dans sa longueur. Sur le même emplacement se trouve un monastère, aujourd'hui abandonné, qu'on appelle dans le pays la Panaghia de *Porta*, sans doute à cause de quelqu'une des portes de la ville ancienne. La muraille de cette ville est une épaisse construction cyclopéenne, dont l'appareil forme un réseau assez régulier, tous les blocs étant à peu près de même grosseur. Du sommet où est bâti le monastère, l'enceinte descend sur une longue pente tournée vers le nord-est; s'abaisse jusqu'au niveau du plateau, et se relève ensuite, pour aller entourer une petite crête isolée, couronnée de roches dentelées, qui termine vers le nord la chaîne de collines. Cette crête, bien qu'elle ne soit pas la partie

la plus haute de la ville, en était le point le plus fort, le plus difficile à aborder, et servait d'acropole. On voit encore un pan de la muraille qui la séparait du reste de la place et les traces d'un escalier taillé dans le roc qui y donnait accès.

Au pied de l'acropole, dans une partie creuse, se trouvait la place publique, entourée de grands édifices, dont il ne reste plus que les soubassements. A défaut de fontaines et d'aqueducs, elle avait, selon l'usage des villes d'Acarnanie, sa grande citerne, qui est de forme carrée et d'une belle construction régulière. Vers l'ouest de l'Agora, était la porte principale, défendue par une saillie en forme de dent, et un peu plus loin par une large tour. Vers l'est, règne une terrasse, appuyée contre l'enceinte et revêtue, du côté de la place, par un mur d'un bel appareil hellénique; elle portait sans doute un temple, à la place de la chapelle ruinée qu'on y voit aujourd'hui. Par une disposition singulière, le soubassement de cette terrasse intérieure est flanqué d'une tour carrée, destinée à défendre, en dedans, une petite porte qui s'ouvre près de là, dans la muraille. D'autres portes sont percées sur différents points. L'enceinte était fortifiée d'une suite de redans et de quelques tours. Plusieurs de ces tours, celles de l'est surtout, sont helléniques et paraissent avoir été ajoutées après coup. Une énorme tour cyclopéenne, située près du monastère, forme à elle seule un petit fort, qui protégeait le haut quartier de la ville. On découvre, de temps en temps, autour des murs, des tombeaux antiques, faits de larges plaques et contenant de grands vases noirs,

sans figures. Les paysans me montrèrent un de ces tombeaux, où ils avaient trouvé quatre squelettes superposés. La seule inscription que je rencontrai parmi les ruines est une inscription funéraire presque effacée.

Thucydide place en Acarnanie, au sud de Médéon, une ville de Phytia, la première qu'Eurylochos trouve sur sa route, lorsqu'il monte de la plaine de Stratos. Dans Polybe, Philippe, venant de l'Épire par Actium et descendant vers l'Achéloüs, s'empare d'une place que l'historien appelle Phœtiæ. Deux ans plus tard, traversant la plaine pour envahir l'Étolie, il laisse à sa gauche Stratos et à sa droite la ville de Phœtéon. Ces trois noms ne sont que des formes différentes d'un même nom et s'appliquent à une même ville, celle dont je viens de décrire les ruines [1]. En effet, les seuls chemins commodes qui mettent en communication la plaine de l'Aspro-Potamo avec les plateaux du Xéroméros, débouchent au nord des montagnes de Lykovitzi, vers le village de Makhalas : les ruines de Porta, situées en face du passage, dont elles ne sont éloignées que de 3 kilomètres, sont les seules bien placées pour en commander l'accès.

Ainsi la ville de Phœtiæ défendait l'entrée des plateaux, du côté de Stratos, et couvrait, en même temps,

[1] Φυτία, Φοιτεῖαι, Φοίτεον, Φοιτίαι (comp. φυτεῖαι, *plants*, *vignobles*); les habitants, Φοιτιᾶνες. Les formes en οι se trouvent seu- dans les inscriptions. L'interversion de οι et de υ est particulière au dialecte éolien, que les Acarnaniens parlaient dans toute sa rudesse : ex. Φοιτάλμιος p. Φυτάλμιος. —Thuc., III, 106; Polyb., IV, 63; V, 7; Steph. Byz.

Stratos et son territoire contre les attaques venues par la haute Acarnanie. Aussi les Étoliens, une fois maîtres de la capitale des Acarnaniens, s'étaient-ils hâtés de mettre la main sur cette autre place et de l'adjoindre à leur confédération. Polybe raconte qu'en la voyant attaquée par Philippe ils firent marcher aussitôt à son secours un corps de cinq cents hommes. Le renfort arriva trop tard; deux jours d'un siége poussé vigoureusement avaient suffi pour faire capituler les habitants. Les soldats étoliens, s'avançant pendant la nuit, rencontrèrent Philippe, qui, déjà prévenu, les attendait dans un lieu favorable. Tombant sur eux, il en extermina une partie et fit les autres prisonniers. Cette action eut lieu probablement vers la montée de Makhalas. La grande quantité de blé que les assiégeants, au rapport du même historien, trouvèrent amassée dans la ville, s'explique par la fertilité de tout ce canton du Xéroméros.

Les ruines de Porta sont placées à la jonction de deux autres routes, qui conduisent à la mer à travers les montagnes de l'ouest. L'une descend à Mytikas par les villages d'Aétos et de Zavitza; l'autre à la baie d'Astakos par le col de Vlizana et la longue vallée qui aboutit à Dragamesti. Sur cette dernière route, près de Vlizana et dans la partie la plus élevée du passage, je trouvai quelques restes d'un petit temple dorique, qui dépendait sans doute de Phœtiæ et marquait, dans cette direction, les limites de son territoire. Une grande citerne antique, creusée près du temple, servait aux voyageurs qui franchissaient ces montagnes sans eau.

Il existe un autre réservoir semblable dans le village même de Vlizana.

Les débris du temple ont servi à construire une église d'H[a] Déftéra. On retrouve une dizaine de tronçons de colonnes à vingt cannelures ; des fragments d'autres colonnes, engagées au tiers ; quelques chapiteaux, un triglyphe et un grand nombre de pierres taillées. Le diamètre des colonnes est de 0^{m},55, le côté du chapiteau de 0^{m},65; le triglyphe a 0^{m},58 sur 0^{m},38. C'était un très-petit monument, d'une exécution assez négligée, mais construit selon les règles du dorique grec. On avait employé deux pierres différentes : un calcaire dur pour les colonnes du portique et pour les architraves ; une sorte de tuf gris pour les colonnes engagées, qui servaient probablement d'antes, pour les triglyphes et pour les assises de la cella.

---

5. Ruines de Skortous et de Lykovitzi : ville et forteresse inconnues.

La deuxième ville était beaucoup moins importante. Ses ruines sont situées au pied des montagnes de Lykovitzi, du côté qui regarde les plateaux, près du hameau de Skortous. La muraille, d'appareil hellénique, est construite avec plus de régularité et de soin que la plupart des enceintes acarnaniennes; mais elle n'enferme qu'une petite colline circulaire, autour de laquelle elle dessine simplement un carré à pans coupés. En dedans de l'enceinte, les maisons et les édifices formaient plusieurs cercles concentriques, dont le centre

était le sommet de la colline. Il ne reste de ces constructions intérieures que des lignes d'assises, les unes helléniques, les autres polygonales, et quelques traces creusées dans le rocher. La ville avait quatre portes, dont la principale, tournée vers le sud-est, rappelle par sa disposition la porte de la forteresse d'Éleuthères ; elle est percée, de même, dans le flanc d'une grosse tour carrée. L'accès en est défendu par une fortification avancée, et l'on observe au même endroit les vestiges d'une route tracée dans le rocher. Je remarquai, auprès de cette porte, un encadrement, taillé dans l'une des pierres de la muraille, destiné sans doute à recevoir une petite plaque de marbre avec une inscription, peut-être un bas-relief en l'honneur de quelque dieu protecteur de la ville. A peu de distance de l'enceinte, vers le nord-ouest, se trouve encore un soubassement formé d'assises horizontales, qui paraît être celui d'un temple.

De cette ville dépendait un petit fort situé sur le plus haut sommet des montagnes de Lykovitzi, au-dessus d'un monastère du même nom. On y arrive par un sentier pénible, qui serpente au milieu des bois et des rochers. Le colonel Leake n'a vu en cet endroit que des ruines du moyen âge. En effet, une partie de l'enceinte du kastro, presque toutes ses tours, les maisons et les églises ruinées qu'il environne, sont des constructions en briques ou en moëllons, liées avec du mortier, restes d'une bourgade fortifiée, contemporaine du château d'Aétos. Mais, parmi ces ruines, on distingue les traces d'une plus petite enceinte, évidem-

ment hellénique, dont l'appareil irrégulier se rapproche du polygonal. Elle est flanquée de deux tours de même construction. Je remarquai, au milieu des ruines franques ou byzantines, un autre ouvrage qui ne peut remonter qu'aux Grecs : c'est une grande citerne carrée, taillée dans le roc vif. Je m'assurai qu'il n'y avait pas, dans les environs, d'autres ruines helléniques. C'est donc à tort que le colonel Leake, sur le rapport d'un paysan de Skortous, croit à l'existence d'une enceinte considérable vers le sud-est du monastère ; il place en cet endroit l'importante ville de Métropolis, qui, d'après le témoignage même de Polybe, était beaucoup plus voisine de l'Achéloüs.

Les Acarnaniens n'avaient sur ces hauteurs qu'une simple forteresse ; c'était moins une défense militaire qu'un poste d'observation. De là, ils découvraient en effet le centre et le cœur de l'Étolie ; ils voyaient se dresser dans le lointain le rocher conique contre lequel s'appuyait Thermon, la capitale de leurs ennemis, et se déployer les montagnes qui servaient de repaire aux plus farouches populations étoliennes.

Bien que les collines de Lykovitzi n'atteignent pas une grande élévation, la plaine qui s'étend à leurs pieds ouvre devant elles un amphithéâtre immense. C'est le paysage le plus vaste et le plus beau qui soit dans toute cette partie de la Grèce. Rien n'y manque de tout ce que la nature a fait pour le charme des yeux, ni la verdure, ni les eaux, ni les cimes entassées au loin. Les regards y découvrent la mer de trois côtés à la fois, et comptent, dans un même horizon, jusqu'à six lacs

de grandeur et de forme différentes. Au nord, derrière les flots du golfe Ambracique, apparaissent les montagnes de Janina et de Souli, et, derrière les ravins du Valtos, le Pinde et les sommets d'Agrapha. Au sud, on voit briller un coin de la mer Ionienne et du golfe de Corinthe, et se dessiner par un faible contour la côte d'Achaïe. Mais le spectacle le plus merveilleux est du côté de l'Orient : au delà des lacs d'Ozéro, derrière la ligne blanche de l'Achéloüs, commence la plaine étolienne, où s'allongent l'un vers l'autre, entre les pentes ombragées de l'Arakynthos et les roches hardies du Panætolicon, les deux beaux lacs bleus de Trichonie; ils semblent se chercher pour se réunir, et ne sont séparés que par une ceinture de forêts. Le même soleil qui enflamme les rochers de l'Attique, répand sur ces eaux et sur ces bois une incroyable splendeur; une ardente lumière inonde les sommets, plane sur les nappes liquides et va s'éteignant dans la verdure. Au fond, la crête grise et nue du mont Corax dessine sur le ciel sa ligne dentelée.

---

6. Défilé de Khrysovitza ; ruines de *Coronta*.

Le défilé de Krysovitza, qui descend entre une double bordure de rochers et de bois, vers les lacs marécageux de l'Acarnanie méridionale et vers l'ancien pays d'OEniades, est fermé à son entrée par une large colline, nivelée en forme de plateau. C'est encore l'emplacement d'une ville acarnanienne, dont les ruines cou-

vrent une étendue presque égale à celles de Porta ou de Komboti.

L'enceinte est double. Une première muraille, restée debout du côté du nord, avec ses portes et ses tours, environne le sommet aplati de la colline et forme un vaste carré. La seconde enceinte rattache à ce plateau les pentes qui descendent à l'est et au nord-est. L'enceinte supérieure n'est pas à proprement parler une acropole ; car elle est au moins aussi étendue que l'autre. Elle marque plutôt les limites anciennes de la ville. Les habitations ayant débordé sur le versant oriental, il devint nécessaire de défendre ce quartier, formé après coup, par un nouveau système de fortifications.

La différence qu'on remarque dans la construction des deux enceintes ne fait que confirmer cette opinion ; celle d'en haut est faite de blocs cyclopéens, tandis que celle d'en bas est construite par larges assises horizontales, d'une belle ordonnance hellénique. Le seul endroit où l'on puisse placer une acropole, est une faible élévation qui surmonte la colline vers le sud-ouest : on y trouve le soubassement d'un petit temple, quelques restes d'un autre édifice, et, comme toujours, une grande citerne publique; mais aucune enceinte n'entourait cette hauteur.

La disposition des tours, dans l'une et dans l'autre muraille, est tout à fait irrégulière : les unes sont étroites et placées obliquement; les autres, plus larges que des tours ordinaires, ressemblent à de vrais bastions. Celles de la muraille cyclopéenne sont d'un appareil

hellénique assez grossier, et, néanmoins, ne paraissent pas avoir été rajoutées, comme on le voit ailleurs. Les tours étant des ouvrages qui demandent une solidité à toute épreuve, on comprend qu'on les ait construites, de préférence, par assises régulières : car les poussées en sens divers, produites par l'appareil polygonal, ont beaucoup plus d'effet dans une face étroite, comprise entre deux angles saillants, que dans la longueur d'une muraille continue. Aussi, dans beaucoup d'enceintes cyclopéennes, l'appareil des tours se rapproche-t-il toujours, plus ou moins, de la construction hellénique.

Cette place ne défendait pas seulement le défilé de Khrysovitza, mais encore un autre passage, plus difficile et plus détourné, longtemps redouté des voyageurs à cause des Klephtes qui l'infestaient : la gorge de Lykodhondi (la Dent-du-Loup), qui conduit directement, par les montagnes, à la vallée de Dragamesti et à la baie d'Astakos. C'est par ce chemin, sans doute, que Phormion, l'hiver qui suivit la grande expédition de Cnémos, pénétra en Acarnanie, pour aller ruiner, dans quelques villes de l'intérieur, la faction contraire à Athènes. Il avait pris terre à Astacos, avec huit cents hommes; dans sa route vers Stratos, il rencontre une ville nommée *Coronta*[1], où il fait rentrer Cynès, citoyen influent et chef de la faction athénienne. Ces détails, donnés par Thucydide, nous apprennent le nom ancien des ruines de Khrysovitza. Coronta se trouvait ainsi dans le voisinage d'OEniades, dont elle commandait l'accès du côté de l'Acarnanie.

[1] Τὰ Κόροντα. Thuc., II, 102; Steph. Byz.

Cette grande ville, alliée des Péloponnésiens, avait dû tenter par tous les moyens d'établir son influence chez ses voisins plus faibles; c'est elle qui, vraisemblablement, y soutenait, comme à Astacos, le parti ennemi d'Athènes.

Quant aux ruines de Skortous, on est réduit, pour les nommer, à choisir entre les villes acarnaniennes citées par Étienne de Byzance sans indications géographiques. Si Marathos se trouvait à Komboti, Malos à Psari, le paléokastro de Skortous était peut-être *Hestiæa* d'Acarnanie [1].

A Khrysovitza, nous sommes arrivés sur la lisière de la forêt de Manina, qui appartient déjà à la basse Acarnanie, région séparée, que nous décrirons plus tard. Il faut remonter maintenant vers le nord, et reprendre la côte montagneuse de la mer Ionienne.

[1] Steph. Byz., in Ἑστιαῖα.

CHAPITRE VI.

VILLES ANTIQUES DANS LE PAYS DE VONITZA

(COLONIES CORINTHIENNES)

On distingue du Xéroméros, sous le nom de Vonitzaniko, une région maritime, qui occupe l'angle nord-ouest du triangle acarnanien et vient s'adosser aux pentes septentrionales du mont Bergandis. Ses côtes, inclinées doucement, s'arrondissent, s'étalent, pour ainsi dire, en forme de presqu'île, et présentent, dans le cercle qu'elles décrivent, sept profondes baies, séparées par autant de pointes avancées. Qui est maître de ces caps et de ces ports, commande à la fois deux passages de mer importants : le canal de Leucade, et surtout les bouches du golfe d'Arta. Il tient en sa puissance l'entrée de cette petite mer intérieure, où ne pénètrent aujourd'hui que de faibles navires, mais qui devien-

drait, avec quelques travaux, une magnifique rade fermée, accessible aux plus gros bâtiments. Le détroit sert en même temps de chemin à ceux qui, voyageant par terre et venant de l'Épire, font route vers la Grèce : plutôt que de se risquer dans les défilés du Valtos, ils viennent presque toujours s'embarquer à Prévéza, d'où ils abordent en moins d'un quart d'heure sur les sables de la Pounta, l'ancienne pointe d'Actium.

Ce district semble destiné, par l'excellence même de sa position, à tomber entre les mains de toute puissance maritime maîtresse de la mer Ionienne. Les Corinthiens, dans l'antiquité, les Vénitiens, dans les temps modernes, l'ont occupé tour à tour, et, par leurs établissements, l'ont rendu comme étranger au reste de l'Acarnanie. Vonitza en est la capitale. C'est un petit port, situé sur les eaux profondes d'une baie nommée de son nom. On y voit un château vénitien, sur lequel flotta un instant, à la fin du siècle dernier, le drapeau de la France. La ville, autrefois florissante, est aujourd'hui d'un aspect misérable, et l'on y compte moins de maisons que de cabanes. Elle doit en partie sa décadence aux miasmes insalubres qu'exhalent les marais environnants. Le pays dont elle est le chef-lieu, divisé par des collines rocheuses, qui se dressent dans tous les sens, au milieu des bois et des campagnes cultivées, offre une grande variété de sites. Vonitza existait déjà sous ce nom à l'époque byzantine, et se trouve citée par Cantacuzène, en l'année 1339 après J.-C.

---

1. H^os^ Vasilios et l'îlot de Rouga : *Thyrrhéon* et son port *Échinos*.

Les routes qui, de l'Acarnanie centrale, pénètrent dans ce pays de Vonitza, traversent d'abord un canton montueux, resserré entre le flanc du mont Bergandis et la côte du golfe Ambracique. Au tournant même de la montagne, sur ses dernières pentes, coupées de ravins et ombragées aujourd'hui d'une vaste forêt de chênes, se trouvait une des plus grandes villes de l'Acarnanie, qui était maîtresse du passage. Son enceinte, au milieu de laquelle est comme perdu le village moderne d'*H^os^ Vasilios*, n'est guère moins étendue que celle même de Stratos. Dans toute la partie que je pus suivre à travers les fourrés, je ne trouvai ni tours ni ressauts, mais simplement une ceinture continue de murailles en appareil cyclopéen, avec les traces de quelques portes. Cette enceinte est défendue de tous côtés par des ravins, excepté au nord, où elle s'abaisse vers une petite plaine qui s'ouvre au milieu des bois. Elle enferme, vers le nord-est, un haut monticule appelé le Soros, qui domine toutes ces pentes, mais sur lequel je cherchai en vain les restes d'une acropole.

Contrairement à l'usage, c'est dans la partie la plus basse, au bord de la plaine et au-dessous des maisons d'H^os^ Vasilios, qu'un mur intérieur forme une petite ville séparée, un quartier fortifié, comprenant un cinquième de la ville entière. Ce mur, d'une construction beaucoup moins ancienne que la muraille de ceinture, est encore aujourd'hui formé de six assises, d'un bel

appareil hellénique, avec huit tours carrées, qui sont tournées vers l'intérieur de la grande enceinte. Trois portes donnent sur la campagne; elles s'ouvrent de côté, entre deux parties de muraille, dont l'une est en retraite sur l'autre. La ville basse, ainsi défendue, formait une place à part; elle avait, sur une butte, sa petite acropole, dont les murs, disposés à peu près en carré, entourent aujourd'hui une église de la Panaghia.

Tout ce côté de la ville était le plus peuplé, et peut-être, à une certaine époque, le seul qui eût des habitants. On y voit encore, en grand nombre, des soubassements de maisons et des lignes de fondations helléniques. Je suivis même plusieurs rues, dont l'une, qui descend assez rapidement vers une porte à l'est, présente de place en place les traces d'un pavage formant de larges degrés. Sur un plateau, bordé d'un côté par des murs de soutenement, se trouvait l'Agora, avec un grand réservoir circulaire, qui recevait probablement les eaux d'une source située dans l'autre enceinte : les gens d'H[os] Vasilios trouvent, dans cette direction, des tuyaux de terre cuite qui appartiennent à d'anciens conduits. Au delà du mur hellénique, ils retirent aussi, en creusant les fondations de leurs maisons, des pierres blanches, taillées avec soin et liées ensemble par des crampons de bronze, restes de quelque édifice important, d'un temple sans doute, aujourd'hui caché sous le sol.

Il paraît évident, par la seule inspection du double rempart, que la population, répandue jadis dans l'enceinte d'H[os] Vasilios, reconnaissant l'impossibilité de dé-



fendre avec succès une ligne aussi étendue de murailles, choisit un quartier pour s'y concentrer, en construisant, comme dans plusieurs villes de l'Acarnanie, un mur intérieur. Elle se réunit, non dans la partie la plus haute et la plus forte, mais dans la plus commode à habiter, la plus voisine des champs et de la mer, dans celle où les maisons se portaient pour ainsi dire d'elles-mêmes. Une petite ville s'éleva dans un coin de ce vaste camp de refuge, peuplé d'abord d'habitations éparses, mais destiné, en temps de guerre, à recueillir, avec leurs troupeaux, les populations de la contrée.

On ne peut séparer de ces ruines celles de *Rouga*, situées à quatre kilomètres de distance, sur un îlot de sable, au milieu d'une baie qui s'ouvre entre les caps Valéri et Palæonisi. La petite ville maritime qui s'élevait en cet endroit servait évidemment de port à la grande cité militaire placée au pied des montagnes. Les habitants suivent encore à travers la campagne les vestiges de deux larges routes pour les chariots, qui commencent aux portes de la basse-ville d'H^os Vasilios et descendent à la baie de Rouga. L'îlot était entouré par une muraille cyclopéenne. Il ne reste de cette enceinte que la partie occidentale, haute encore de près de 4^m, et flanquée d'une grosse tour de même construction, dont la base est baignée par la mer. Les herbes et les broussailles cachent çà et là les vestiges de différentes constructions. L'îlot de Rouga n'est pas à proprement parler une île; car il se rattache par d'étroits bancs de sable aux deux côtés de la baie. Par une de ces chaussées naturelles, on arrive sur les

plateaux boisés qui forment le cap de Palæonisi ; à la distance de quelques centaines de pas, on y rencontre le soubassement d'un grand édifice, qui paraît être un temple ; il n'en reste que trois assises régulières, dont les pierres sont taillées à bossages, et un fragment de colonne lisse. Plus bas, sur le bord de la mer, se voient les ruines d'un bain romain construit en blocage. L'autre bande sablonneuse va gagner le pied des hauteurs où se trouve aujourd'hui le hameau de Tchounggria. Il y avait autrefois, dans cette direction, une chaussée en pierres, dont on voit les débris sous les eaux. La colline même de Tchounggria était habitée dans l'antiquité et porte des traces de fondations helléniques.

D'après les auteurs anciens, les ruines d'H^{os} Vasilios sont probablement celles de *Thyrrhéon* [1]. Je cherchai en vain quelque inscription qui confirmât leur témoignage un peu vague des textes : je ne trouvai que des stèles funéraires, portant des noms d'hommes ou de femmes, sans indiquer celui de leur patrie (Clio, Érosis, Aristonéia, Amphilaïdas) [2]. Aucun géographe ne parle de Thyrrhéon. Cependant cette ville nous apparaît dans l'histoire comme une place très-importante, qui fut même, dans les derniers temps, le lieu de réunion de l'assemblée générale des Acarnaniens. Elle occupait une position très-forte, et ses habitants étaient renommés pour leur caractère belliqueux [3]. Nous voyons

[1] Θύῤῥεον (conf. Monnaies), Θύρειον, Θύριον, Θουριὸν.

[2] Voy. Inscr, acarnaniennes.

[3] Θυριεῦσι δὲ μάλα καὶ ἄνδρασιν ἀλκίμοις καὶ χωρίον καρτερὸν ἔχουσιν ἐπολέμει. Xén., *Hell.*, VI, 2.

encore qu'elle était située dans la partie de l'Acarnanie voisine de Leucade et des colonies corinthiennes. Les belles monnaies d'or, d'argent et de cuivre qui attestent encore aujourd'hui sa richesse, portent même souvent le type corinthien. Par sa situation géographique, en même temps que par des raisons de politique et de commerce, elle s'était trouvée soumise à l'influence de Corinthe et peut-être engagée dans une alliance avec les colonies corinthiennes.

Elle était assez voisine de la mer, puisqu'elle fut attaquée par l'amiral Iphicrate, qu'une flotte athénienne avait débarqué sur la côte, et plus tard menacée par une descente de pirates étoliens [1]. Cependant, d'après Tite-Live, il faut la placer à une certaine distance du rivage d'Actium et du canal de Leucade, qui forment de ce côté l'extrême limite de l'Acarnanie. Lors de l'invasion d'Antiochus, elle est citée, après Médéon, comme une des défenses de l'Acarnanie continentale [2]. Le roi de Syrie, qui vient de surprendre la première et de s'en emparer, marche aussitôt sur Thyrrhéon; mais, trouvant les portes fermées et les murs garnis de soldats, il est obligé de battre en retraite. L'Acarnanie était, vers cette époque, réduite presque au pays de Vonitza : les détails précédents se rapportent bien aux ruines d'H^os^ Vasilios, qui commandent l'entrée de ce canton. Le nom même de Thyrrhéon (θύρα, θυρεός) désigne une position forte dans un passage important.

Cette ville se trouvait ainsi voisine du golfe Ambra-

[1] Polybe, IV, 6.
[2] Tit. Liv., XXXVI, 11, 12.

cique, avec lequel elle communiquait par le petit port de Rouga. Mais elle devait aussi avoir des communications fréquentes avec la mer Ionienne, par la baie de Zaverdha, dont elle n'est éloignée que de trois lieues. Il paraît probable qu'elle avait aussi sur cette côte un point de débarquement, une échelle, pour les bâtiments qui voulaient éviter le grand détour du golfe Ambracique. C'est par là sans doute qu'elle vit arriver Iphicrate et les pirates étoliens ; et, plus tard, un visiteur tout pacifique, Cicéron, qui, revenant de sa province et se rendant par mer en Italie, faisait échelle le long de la côte acarnanienne. Pendant cette lente navigation, il entretient une correspondance active avec son cher Tiron, qu'il a laissé malade à Patras, et date chaque lettre du lieu où il écrit. Le huitième jour avant les ides de novembre, il quitte de grand matin la baie de Mytikas, où se trouvait alors la ville d'Alyzia ; le lendemain, il est arrivé au port de Leucade, d'où il repart avant le soir. C'est dans cet intervalle qu'il va passer deux heures à Thyrrhéon, où il est reçu, raconte-t-il, dans la maison d'un riche citoyen, nommé Xénoménès [1]. Il s'est donc arrêté, le premier jour, dans la baie de Zaverdha, où il a pris terre. Pourquoi ne s'est-il pas alors dirigé vers une petite ville plus rapprochée de la mer, dont les ruines sont connues aujourd'hui sous le nom de Kékhropoula? Des raisons

[1] Cicer., *Epist. famil.*, 16, 5 : « Duas horas Thyrei fuimus, Xenomenes hospes, etc. » — Par une rencontre singulière, le nom de Xénoménès se remarque sur plusieurs des belles monnaies de Thyrrhéon.

qu'il ne fait pas connaître, peut-être le simple désir de voir Xénoménès, son hôte, l'ont engagé à visiter de préférence la grande cité de Thyrrhéon, bien que la distance fût presque triple.

Les ruines qu'on rencontre de place en place, sur une distance de trois lieues, le long du chemin d'H^{os} Vasilios à Zaverdha, prouvent que les anciens habitants s'étaient ménagé, dans cette direction, une route jusque vers la mer Ionienne. Ces ruines sont : 1° Près du village de Monastiraki, le soubassement d'un grand édifice, construit sur le bord des eaux courantes qui jaillissent en cet endroit. 2° Plus loin, vers le hameau de Konidari, parmi quelques tombeaux antiques, les pierres dispersées d'un petit monument, orné de moulures ioniques et de denticules. 3° Plus près de Zaverdha, les restes d'une grande tour carrée, nommée Kakavoula, large de 18 pas sur 11 de profondeur, et construite par assises horizontales. 4° Au même endroit, mais sur une crête presque inaccessible, commandant un sentier dans les montagnes, le petit fort cyclopéen de Xylokastro, sorte de tour de forme étranglée et d'appareil grossier. Ces restes antiques sont autant de jalons qui servent à marquer la route suivie par Cicéron, route fréquentée de tous ceux qui voulaient arriver à Thyrrhéon, sans pénétrer dans le golfe Ambracique.

Quant à la petite ville maritime de Rouga, un nom, cité par Pline parmi ceux des villes acarnaniennes situées sur le golfe Ambracique, paraît lui convenir : c'est le nom d'*Échinos,* qui désigne proprement une

sorte de polype, de mollusque épineux, vivant dans la mer. La position de la forteresse au milieu des eaux, ou, si l'on veut, l'abondance de ces animaux sur les côtes environnantes, expliquerait cette dénomination. Une ville de Phthiotide, située également sur le bord de la mer, portait le même nom. Échinos d'Acarnanie, comme petit port voisin de Nicopolis, avait pu conserver, jusqu'au temps de Pline, une certaine importance; tandis que Thyrrhéon avait perdu, dès le règne d'Auguste, la plus grande partie de ses habitants, appelés à grossir la population de la grande cité fondée par l'empereur[1].

Colline d'H^{os} Hilias; *Héraclée* d'Acarnanie.

Nous entrons maintenant dans la vallée même de Vonitza. Elle est arrosée par un ruisseau, le seul filet d'eau courante qui se trouve dans tout le Xéroméros. Il sort du flanc même du mont Bergandis, près du village de Monastiraki, sur un plateau que la fraîcheur et le mouvement des eaux, la hauteur et la beauté des platanes dont elles sont bordées, ont fait surnommer Paradhisi (le Paradis). De ces hauteurs le ruisseau descend dans la vallée et court se jeter dans le golfe, en traversant la ville.

Vonitza, par le rôle politique et militaire qu'elle a joué longtemps, représente l'ancienne ville d'Anactorion, la principale ville des Corinthiens sur cette côte. Mais on a eu tort de penser qu'elle en occupât la

[1] *Anthol. græc.*, XI, 1.

place : si l'on trouve à Vonitza quelques antiquités, elles ont été apportées des environs. La ville dont cette petite vallée formait autrefois le territoire était située environ à une lieue de la mer, sur une chaîne de collines ou plutôt de roches escarpées, qui s'étendent à l'est de Vonitza et forment par leurs prolongements le cap Géladha. On en retrouve les ruines, sur un plateau peu étendu, voisin d'une cime nommée *H^os Hilias*. De presque tous les côtés, des pentes rapides de plus de 400 mètres rendent la position presque inaccessible. Mélétius parle déjà de ce lieu, qu'il appelle Aïlias ; il y déchiffra une inscription curieuse, qui parle d'une statue d'Hercule, élevée par un certain Laphanès dans l'enceinte sacrée d'Apollon, ouvrage du sculpteur Machatas [1].

Ce n'était qu'une petite ville, dont les murailles, couronnant les bords du plateau, forment une sorte de croix ou d'étoile à quatre branches. Il reste seulement de ces murs quelques parties des assises de soutenement. Le caractère de la construction ne rappelle en rien les rudes acropoles de l'Acarnanie. C'est un appareil élégant et régulier, en longues pierres blanches, qui fait plutôt penser aux citadelles de Rhamnonte ou d'Éleuthères. Quelques débris curieux, que je trouvai en parcourant les ruines, montrent que la population établie autrefois sur ces hauteurs avait plus de souci des arts et de l'élégance que les habitants de la plupart des villes acarnaniennes. Dans une vieille

[1] Boeck., *Corp. Inscr.*, n° 1794.

chapelle située au centre de l'enceinte, je fus étonné d'apercevoir parmi les décombres, à côté d'un pied de vasque cannelé et d'un fragment de colonne, des ornements d'architecture en terre cuite, revêtus de stuc et de couleurs, débris de corniches ou de chéneaux, tombés de la toiture d'un temple antique. Le plus intéressant de ces fragments est un épais morceau de terre cuite blanche, qui porte en relief une palmette d'un jaune pâle, se détachant sur un fond rouge; on voit encore le trou rond qui servait à lier, par un petit cylindre en bronze, cette pièce aux pièces suivantes.

Au midi, la ville s'étendait probablement en dehors des murs, sur un terrain en pente douce, où sont les ruines d'un village abandonné. Là se trouve une autre chapelle construite avec de grandes pierres helléniques, provenant d'un édifice antique. J'y lus aussi, sur une stèle, le nom d'Apellichos. Mais le monument le plus important était un temple isolé, situé dans la vallée, à égale distance de la ville et de la mer. On en voit encore les hauts soubassements, qui entourent en partie la butte de Magoula. Du côté de l'est, le mur est d'une très-belle construction hellénique; au midi et à l'ouest, l'appareil se rapproche du polygonal: au nord, le rocher est à nu, et l'on y remarque les traces d'un chemin montant, qui donnait accès sur la plate-forme.

A tous ces indices, il faut reconnaître une des petites villes corinthiennes établies sur cette côte; non l'importante ville maritime d'Anactorion, mais quelque place forte, fondée sans doute par elle et soumise à

son influence. Les dieux que les habitants honoraient d'un culte particulier, n'étaient-ils pas Hercule, le héros dorien, et Apollon, sans doute l'Apollon Actios, la grande divinité des Anactoriens ? La situation convient à *Héraclæa* d'Acarnanie, que les types représentés sur ses médailles rangent parmi les colonies de Corinthe, et que Pline cite comme une des villes du golfe Ambracique [1]. On peut supposer qu'elle devait son nom au voisinage d'un temple d'Hercule, vénéré de tous les Doriens de cette côte, et bâti sur la colline de Magoula. Le temple d'Apollon, où Laphanès avait consacré une statue d'Hercule, était au contraire situé sur les hauteurs d'H^os^ Hilias. La chapelle où j'ai trouvé des tuiles peintes, s'est probablement élevée à sa place, et c'est sans doute au même endroit que se trouvait l'inscription déchiffrée par Mélétius.

H^os^ Pétros et la Punta : *Anactorion* et *Action*.

D'après le double témoignage de Thucydide et de Strabon, la capitale de ces colonies corinthiennes et le principal entrepôt de commerce de l'Acarnanie, *Anactorion*, s'élevait sur une presqu'île voisine d'Actium et sur le bord même du détroit qui donne accès dans le golfe Ambracique ; d'Actium à Anactorium on comptait 40 stades (7 kilomètres)[2]. Malgré la précision

[1] Conf. Steph. Byz.

[2] Ἀνακτόριον ἐπὶ χερρονήσου ἱδρύμενον, Ἀκτίου πλησίον. — Τοῦ δ' ἱεροῦ τετταράκοντα μὲν σταδίους ἀπέχει τὸ Ἀνακτόριον, ἐν τῷ κόλπῳ ἱδρύμενον. Strab., X, 2, 7.

de ces renseignements, personne n'avait songé, avant le colonel Leake, à placer la ville d'Anactorion au port d'*H^os Pétros*, creusé sur le bord d'une pointe avancée qu'on appelle le cap Panaghia, en regard de la pointe d'Actium. Ces deux pointes, en s'avançant vers la côte d'Épire, forment une petite rade fermée, qui est comme le vestibule du golfe Ambracique et que les marins nomment Prokolpo (l'avant-golfe). C'est là que, vers l'an 630 av. J. C., Échiadès et Pyladès, fils bâtards du tyran Cypsélos, fondèrent une ville qui devait assurer aux colons de Corinthe, établis sur le golfe, la libre entrée, l'entière possession de cette mer intérieure, et en faire comme un lac corinthien. Des gens de Corcyre, originaires de la même métropole, vinrent grossir la population, et Anactorion fut dès lors une colonie commune de Corinthe et de Corcyre [1].

Le colonel Leake ne trouva, autour des collines basses qui enveloppent le petit port d'H^os Pétros, qu'un cercle de fondations helléniques. Vers le sud-est, on voyait encore une série de tours carrées, très-rapprochées l'une de l'autre et rasées au niveau du sol, et, vers le nord-est, sur une colline plate qui fermait l'entrée du port, on reconnaissait l'emplacement d'une acropole. Ces fondations mêmes ont aujourd'hui disparu : Ali-Pacha, cherchant des matériaux pour bâtir les forts de la Pounta, fit exploiter cette carrière de pierres toutes taillées, qu'il trouvait au bord de

[1] Strab., X, 2, 8. Nicol. Damasc., fragm. III, 392. Thuc., I, 55.



la mer; et je ne pus reconnaître la forme de l'enceinte et le nombre des tours qu'aux tranchées creusées par ses ouvriers : un grand nombre de blocs sont encore restés entassés sur le rivage. A Vonitza, on me montra une stèle trouvée sur les collines d'H[os] Pétros portant le nom d'une femme de Zacynthe, Chærippa ; les habitants m'assurèrent qu'on déterrait souvent, dans ces tombeaux, des objets précieux en or et en argent.

Autant qu'on peut en juger sur des vestiges aussi effacés, Anactorion n'était pas une très-grande ville ; elle était loin d'égaler, par l'étendue de son enceinte et par le nombre de ses habitants, les principales cités de l'Acarnanie. Comme place militaire, sa position était faible. Les colons corinthiens n'avaient pas choisi, à l'exemple des populations guerrières au milieu desquelles ils étaient venus s'établir, quelque colline ardue, écartée du rivage; sauf à établir, sur le bord de la mer, des magasins, où ils seraient descendus pour faire le commerce. Gens de négoce avant tout, ils savaient que le temps et la peine sont des valeurs que l'on doit épargner; il leur fallait la mer à portée, au milieu même de leurs murailles, et le moins de distance possible entre leurs maisons et leurs navires. Anactorion était un de ces comptoirs, comme les Grecs en avaient jeté sur toutes les côtes de la Méditerranée, destinés à tomber tôt ou tard entre les mains des indigènes, pour peu que ceux-ci devinssent capables de former une ligue puissante et durable.

L'époque de sa plus grande prospérité est antérieure à la guerre du Péloponnèse. Alors, malgré son éloigne-

ment, cette ville a sa part dans les grands événements qui intéressent la race hellénique : le nom des Anactoriens figure, encore aujourd'hui, à côté de celui des Ambraciotes et des Corinthiens, sur les serpents de bronze qui portaient, dans le temple de Delphes, le trépied d'or de Platées [1]. Plus tard, occupée par les Corinthiens, dans leur guerre contre Corcyre, et devenue purement corinthienne, elle est mêlée aux grandes expéditions des Péloponnésiens contre l'Acarnanie. Mais le désastre des Ambraciotes devant Argos Amphilochicon la priva de son principal appui dans ces contrées : en 425, attaquée par les Acarnaniens et par la flotte athénienne de Naupacte, elle fut livrée par trahison. Les Corinthiens furent chassés; des colons, venus de toute l'Acarnanie, les remplacèrent. Anactorion, à dater de ce moment, n'a plus d'histoire. Nous savons seulement qu'au temps d'Auguste une grande partie de ses habitants furent transportés à Nicopolis. Cependant son excellente position maritime lui conservait une certaine importance : elle devint l'entrepôt, le marché de la nouvelle ville [2].

La pointe célèbre d'*Action,* qui formait l'entrée du golfe Ambracique, faisait partie du territoire d'Anac-

[1] ΛΕVΚΑDΙΟΙ : FΑΝΑΚΤΟRΙΕΣ. Inscr. de la Colonne Serpentine à Constantinople. Conf. Hérodote, IX. — Les Acarnaniens disaient donc Ϝανακτόριον. J'ai retrouvé dans le pays une curieuse trace de l'aspiration éolique : c'est le mot χάος, prononcé χάϜος, et employé dans son sens propre pour dire *précipice, gouffre.*

[2] Ἐμπόριον. Strab., X, 2, 2. — Thuc., IV, 49.

torion. Les Anactoriens furent d'abord les seuls maîtres du fameux temple d'Apollon qui s'élevait sur cette plage sablonneuse [1]. Leurs monnaies, qui portent pour emblème la tête du dieu ou sa lyre, confirment sur ce point les renseignements de l'histoire. Nous ne savons pas si le temple existait avant l'arrivée de la colonie corinthienne; mais les monnaies et les inscriptions nous montrent qu'après la prise d'Anactorion par les Acarnaniens, il devint le centre religieux de toute l'Acarnanie [2]. On y célébrait des jeux gymniques, où les vainqueurs remportaient pour prix une couronne. Auguste, après sa victoire sur Antoine, ne fit qu'agrandir l'antique sanctuaire, et l'orner, en y consacrant au dieu huit vaisseaux de la flotte vaincue : il y en avait un de toutes les grandeurs, depuis la trirème jusqu'à la galère à dix rangs de rames. Il institua la fête solennelle des jeux Actiens, qui se renouvelait tous les cinq ans. Aux exercices de la lutte, aux courses de chevaux, aux concours de musique et de poésie, il avait joint des joutes navales, en souvenir de sa victoire [3]. Pline et Étienne de Byzance sont les seuls qui fassent mention d'une colonie romaine, fondée en ce lieu par l'empereur, sous le nom d'Actia [4].

[1] Ἐν Ἀκτίῳ τῆς Ἀνακτορίας γῆς οὗ τὸ ἱερὸν τοῦ Ἀπόλλωνός ἐστιν, ἐπὶ τῷ στόματι τοῦ Ἀμπρακικοῦ κόλπου. Thuc., I, 47.

[2] Bœck., *Corp. Inscr.*, 1793. Comp. le recueil de M. Lebas, où ces inscriptions d'Actium sont en plus grand nombre.

[3] Νέων ἅμιλλαι. — Ναὸν μείζω ᾠκοδόμησεν. Dion Cassius, I, 12.

[4] Steph. Byz., in Ἄκτια. Plin., IV, 2.

Les voyageurs ont depuis longtemps reconnu, vers le milieu du long banc de sable, taillé en forme de pointe, que les Grecs appelaient Acté, et que les navigateurs vénitiens ont nommé *la Punta*, l'emplacement d'Actium. Une vaste enceinte rectangulaire, ouvrage évidemment romain, fait de pierres et de ciment, et appartenant à ce genre de constructions qu'on appelle réticulées, est tout ce qui reste des agrandissements et des constructions d'Auguste. C'était le péribole, l'enceinte sacrée d'Apollon; ce lieu, lorsque les Vénitiens possédaient Prévéza, était encore planté d'un magnifique bois d'orangers. La demeure du dieu était au centre. Le sol cachait encore quelques pierres des fondations, qu'Ali-Pacha a fait déterrer, comme à H[os] Pétros, pour bâtir ses forteresses : les tranchées qu'il a fait ouvrir dessinent encore sur le terrain le plan du temple. Au même endroit, on trouva plusieurs inscriptions, où il est fait mention des prêtres d'Apollon Actios. Ce sont des décrets de l'assemblée générale des Acarnaniens, accordant le droit de proxénie à divers personnages; ces décrets étaient probablement gravés, selon l'usage, sur les antes de la cella. De là viennent aussi deux sculptures sur pierre grise, représentant, l'une un serpent, et l'autre une tête de Silène, qui ornent maintenant la porte de la forteresse turque. Vers le nord, on remarque d'autres murs, de la même construction que le péribole, mais se dirigeant dans un sens différent, et, derrière le remblai d'une redoute moderne, dans une petite église ruinée, quelques bases de colonnes d'un

très-mauvais style. Ces débris sont les seules traces du célèbre sanctuaire d'Actium. Il ne faut pas croire, sur un mot de Strabon [1], qu'il y ait en cet endroit une colline; mais comme, à l'extrémité de la Pounta, le sol s'abaisse quelque peu et devient marécageux, le temple, vu de la mer, pouvait paraître, en effet, construit sur une hauteur.

Au sud-ouest de ces ruines, près d'une chapelle des Saints-Apôtres, la plage dessine une anse peu profonde, près de laquelle est une petite lagune. Là se trouvait le port d'Actium, qui était situé, suivant les géographes, sur la mer Ionienne [2]. Du reste, toute cette plage, ces baies, ces bras de mer qui environnaient Actium, ces eaux tranquilles, trop basses aujourd'hui pour nos grands bâtiments, formaient pour la marine des anciens un ensemble de mouillages très-sûrs, un lieu à souhait pour les stations navales, avec un refuge toujours ouvert dans le golfe Ambracique contre le gros temps et contre l'ennemi. Dès le temps de la guerre du Péloponnèse, nous voyons les vaisseaux corinthiens, dans leurs opérations contre Corcyre, y venir mouiller et y rester en observation pendant l'hiver [3]. C'était le meilleur poste pour toute flotte qui voulait tenir sous sa loi la mer Ionienne et l'entrée de l'Adriatique. Aussi Antoine, qui s'avançait sur l'Italie avec toutes les forces de l'Orient, après avoir fait hiverner en ce lieu les divisions qui formaient son

[1] Ἐν λόφῳ ἱδρύμενον. (X, 2, 2.)
[2] Strab., X, 2, 2. — Scylax. — Steph. Byz.
[3] Thuc., I, 47.

avant-garde, s'y porta-t-il bientôt lui-même, suivi de toutes ses troupes de terre et de mer[1]. Son camp était placé à côté même du temple d'Apollon, sur les sables de la Pounta ; mais l'armée occupait les deux rives du canal qui forme l'entrée du golfe, et les avait fortifiées de tours, pour assurer à la flotte un mouillage tranquille et la liberté du passage. Octave, marchant à la rencontre d'Antoine, passa en Épire, et vint camper sur les plateaux où s'éleva plus tard Nicopolis ; sa flotte était abritée le long de la côte, dans le port Comaros.

Du printemps au commencement de l'automne, les deux armées restèrent à s'observer, présentant et refusant tour à tour la bataille, et comme hésitant à engager une action qui allait décider des destinées de Rome et du monde. Enfin Antoine, découragé par quelques échecs partiels, troublé par les terreurs superstitieuses de Cléopâtre, résolut de battre en retraite et de ne pas tenter la fortune cette fois encore. Sa flotte, qui portait toute son armée, sortit, le 2 septembre, de la passe d'Actium, et ces grandes galères chargées de tours, que les historiens comparent à des îles fortifiées, vinrent se ranger, sur une ligne épaisse, un peu en avant du détroit[2]. L'intention d'Antoine était de combattre autant qu'il fallait seulement pour forcer le passage. Les mouvements de la bataille ne sont pas difficiles à comprendre. Octave, avec ses légers vaisseaux, attaqua de front, sans pouvoir l'entamer,

[1] Dion. Cass., I, 12.

[2] Ὀλίγον ἔξω τῶν στενῶν. Dio. Cass.

cette ligne formidable ; c'était un assaut sur mer plutôt qu'un combat naval. Rien ne faisait encore présager l'issue de la lutte : tout le monde sait comment le départ précipité de Cléopâtre, suivie de près par Antoine, laissa la victoire et l'empire aux mains de leur rival. Ce sont des événements qui appartiennent à l'histoire générale, et dont cette pointe avancée de l'Acarnanie ne fut qu'accidentellement le théâtre.

Kékhropoula et Plaghia : *Palæros* **et** *Sollion.*

La partie du Vonitzaniko qu'il nous reste à parcourir est tournée vers la mer Ionienne, et fait face à l'île de Sainte-Maure, l'ancienne Leucade. C'est un massif de collines pierreuses, avec quelques bois jetés çà et là sur les pentes, renfermé entre la baie de Dhémata, qui le sépare de la plage d'Actium, et le golfe profond de Zaverdha. Dans la partie la plus reculée se trouve le lac de Vourkaria, celui que Strabon appelle *Myrtountion*, environné d'un cercle de hauteurs ombragées, et communiquant, par un canal d'écoulement, avec les eaux du détroit de Leucade [1]. Au-dessus du lac, à l'ouest, non loin de la vallée qui descend à Zaverdha, se dresse le palæokastro hellénique de *Kékhropoula*. Ces ruines sont célèbres dans tout le pays, non-seulement à cause de leur merveilleux état de conservation, mais aussi parce qu'elles servent souvent de

[1] Μεταξὺ δὲ Λευκάδος καὶ τοῦ Ἀμπρακικοῦ κόλπου λιμνοθάλαττά ἐστι Μυρτούντιον λεγομένη. Strab., X, 2, 21.

repaire aux brigands, qui des îles viennent sur le continent ou du continent se jettent dans les îles. Là je trouvai encore debout toute l'enceinte d'une ville importante, et non d'une simple forteresse, comme on l'avait dit au colonel Leake. Elle n'est pas tournée vers le lac, qu'elle domine pourtant : elle occupe le versant occidental des collines, en un point où elles sont surmontées d'une couronne de rochers à pic.

Cette crête allongée, formée d'un double rang de roches verticales, était l'acropole. La nature l'a si bien défendue qu'on n'y avait construit aucun ouvrage, excepté un bout de mur, sur un point moins escarpé, et, près de là, une citerne. L'enceinte descend sur les pentes au nord-ouest, et forme un carré qui s'appuie à l'acropole seulement par l'un de ses angles. Le mur oriental, qui suit les hauteurs et qui regarde le lac, est le plus curieux à étudier. Il est d'appareil polygonal. On y voit d'abord une porte assez large, ouverte de biais, à partir de laquelle commence un grand coude ou redan, semblable à ceux de la forteresse de Karavassaras. Dans la face rentrante de cet ouvrage, est percée une autre porte, plus large que la première, que couronne encore aujourd'hui une belle arcade en plein cintre, composée de claveaux grossièrement taillés, mais s'ajustant à l'appareil cyclopéen de la muraille [1]. Ce n'est pas une voûte simulée avec art par le moyen de l'encorbellement, comme on en voit une dans les murs d'Assos en Asie, ou naïvement

[1] Voy. planches IX et X.

Bords du Lac de Vourkaria

Acropole

Maisons et Terrasses

G^de Porte

Escalier

Escalier

Escalier

Rue

Porte

Escalier

NORD

Maisons

Escalier

1re Porte

Porte

Tombeaux Helléniques

Chemin conduisant à la Baie de Zaverda

ancien emplacement

PLAN
de l'enceinte de
KEKROPOULA
(PALÆROS)

imitée par la taille des pierres, comme dans plusieurs enceintes acarnaniennes. On se croirait devant la porte de quelque antique cité de l'Étrurie, plutôt qu'en face d'une construction grecque. Nous verrons plus loin, par l'exemple des portes d'OEniades, à quelle époque on doit faire remonter ces voûtes cyclopéennes de l'Acarnanie, dont voilà le premier exemple.

En pénétrant par cette porte dans le haut quartier de la ville, j'y remarquai les fondations d'un grand nombre d'édifices, dessinant encore par leurs alignements une rue très-droite, large de 4^{m},50, qui était sans doute la rue de l'Agora. On distingue surtout les premières assises d'un grand bâtiment composé d'une salle carrée, avec un vestibule sans profondeur, régnant sur toute la façade; ce vestibule semble avoir été décoré d'un portique, car on trouve sur le sol un fragment de colonne sans cannelures. Plus loin, près des remparts, sont deux citernes de forme ovale, revêtues à l'intérieur de petites pierres polygonales liées par un enduit. Vers la montée de l'acropole, des murailles de soutenement forment de longues terrasses; je remarquai même, dans un de ces murs, une ouverture pratiquée pour l'écoulement des eaux. L'appareil hellénique et l'appareil polygonal sont employés indifféremment pour toutes ces constructions.

Le mur du nord est d'une belle construction hellénique, solide, bien assemblée et presque régulière. Il fait, avec celui de l'est, un angle droit. A cet angle, il est défendu par une énorme tour carrée, sur le terre-plein de laquelle on arrive par un double escalier.

L'enceinte descend ensuite le long d'un ravin, en dessinant seulement deux ou trois coudes. Toute cette partie est restée intacte jusqu'à la hauteur du parapet, qui seul est détruit avec ses créneaux ; des escaliers de plus de vingt marches permettent encore de monter sur la plate-forme. A l'occident, dans la partie basse de la ville, une partie de la muraille est d'appareil cyclopéen. Plus loin s'ouvre une porte à linteau droit, construite avec beaucoup de soin, et dont les pierres sont taillées à vives arêtes. Elle est percée, comme celle de l'est, dans la face rentrante d'un redan ; l'angle de ce redan est occupé par une seconde tour, qui compte au moins vingt-deux assises et conserve une de ses meurtrières. Les tours ne sont employées ici que comme ouvrages extraordinaires, sortes de petites forteresses rattachées à l'enceinte, et destinées à défendre quelque point faible ; aussi leur a-t-on donné des dimensions quatre ou cinq fois plus grandes que dans les enceintes qui en sont régulièrement garnies.

La muraille du sud, qui monte vers les rochers de l'acropole, est en appareil polygonal ; elle est percée d'une porte étroite, défendue par un petit massif en forme de tour. En avant de cette muraille et à une certaine distance, on trouve un autre mur qui est également cyclopéen, mais d'un caractère différent et d'un agencement plus compliqué, avec deux tours de même construction. Le kastro de Kékhropoula avait sa double enceinte, comme la plupart des villes fortes de l'Acarnanie.

Au-dessous des ruines, le long d'une route qui con-

duit en une heure à la baie de Zaverdha, on voit un grand nombre de tombeaux antiques. De l'autre côté du chemin, une plate-forme, bordée d'un mur de soutenement, paraît avoir porté quelque temple. Au même endroit, parmi les décombres de l'ancien hameau de Kekhropoula, je déchiffrai sur des stèles funéraires les noms de Callæschros, de Critoboula, de Cleumeiné[1], fille de Stilpon, de Dicæas. Une plaque grise, mal taillée, porte l'inscription suivante, tracée grossièrement, en grands caractères plutôt négligés qu'archaïques : « Ἀθάνας, Διός. » Elle servait sans doute à marquer la limite de deux sanctuaires consacrés à ces divinités. Les paysans trouvent assez souvent, dans les tombeaux de Kekhropoula, des objets précieux en or et en argent ; mais je ne pus acheter ni même voir une seule de ces antiquités. Ils me parlèrent aussi de petites masses de plomb, de la forme et de la grosseur d'une amande, qu'ils rencontrent en grand nombre parmi les cailloux, au milieu des ruines : je supposai que c'étaient des projectiles semblables à ceux que les Latins appelaient *glandes;* les anciens habitants, excellents frondeurs, comme tous les Acarnaniens, s'en servaient pour armer leurs frondes.

La ville qui occupait dans l'antiquité cet emplacement communiquait avec la mer par la baie de Zaverdha, qui n'est éloignée que d'une lieue. C'était, comme plusieurs places de l'Acarnanie, une ville maritime, sans être un port de mer. Elle avait son échelle

[1] Forme éolienne pour Cléoméné. Voy. plus loin, aux Inscr. acarnaniennes.

au fond de la baie, non au bourg même de Zaverdha, où l'on débarquait pour se rendre à Thyrrhéon, mais plus au nord, au-dessous de Pogonia. Tout fait croire que c'est *Palæros*, ville citée deux fois par Strabon comme voisine du lac Myrtountion, et comme étant la première qu'on rencontrât sur la côte d'Acarnanie en quittant le port de Leucade [1]. Thucydide parle aussi de cette ville : en 431, elle vit arriver dans la baie cent vaisseaux athéniens qui venaient de ravager les côtes du Péloponnèse. Les Athéniens, étant débarqués, s'emparèrent de *Sollion*, petite ville corinthienne, qu'ils livrèrent ensuite avec son territoire aux Acarnaniens de Palæros [2].

En effet, à six kilomètres des ruines de Kekhropoula, sur le sommet d'une longue colline étroite, escarpée, qui s'étend jusqu'au bord du canal de Leucade, et au pied de laquelle sont rangées les maisons du grand village de *Plaghia*, je trouvai les ruines d'une forteresse ou d'une petite ville. L'enceinte est allongée, construite en appareil polygonal très-soigné, et divisée en deux par un mur intérieur. Il ne reste aujourd'hui qu'un bout de muraille, avec une petite porte à linteau droit et deux grandes citernes quadrangulaires, taillées en plein roc. De cette place dépendait le petit fort détaché de *Kastri*, situé plus près de la mer, vers la pointe qui forme l'entrée du canal. C'est une

Ἀπὸ δὲ Λευκάδος ἑξῆς Πάλαιρος καὶ Ἀλυζία. Strab., X, 2, 2 21.

Σόλιόν τε Κορινθίων πόλισμα αἵρουσι, καὶ παραδιδόασι Παλαιρεῦσιν, Ακαρνάνων μόνοις, τὴν γῆν καὶ πόλιν νέμεσθαι. Thuc., II, 30.

grosse tour cyclopéenne, qui n'est pas carrée, mais irrégulière, avec des angles grossièrement arrondis; elle a une petite porte, défendue par une saillie en forme de dent. Près du fort de Kastri et le long de la colline de Plaghia, passe la route qui conduit de l'île de Sainte-Maure dans l'intérieur de l'Acarnanie.

Ces ruines sont celles de Sollion[1]. On comprend que les Corinthiens se soient tout d'abord emparés de ces hauteurs et qu'ils y aient établi une petite place forte. A cette condition seulement, ils étaient maîtres des deux rives du détroit, et pouvaient maintenir les communications libres entre Leucade et leurs colonies de la côte acarnanienne. La perte d'une position aussi avantageuse fut pour eux un coup sensible : dix ans plus tard, un de leurs griefs contre Sparte était qu'elle avait négligé, dans les traités conclus avec Athènes, de leur faire rendre Sollion[2]. On comprend aussi que les Acarnaniens de Palæros aient été impatients de se délivrer d'une forteresse qui leur interdisait l'accès d'un passage de mer important et qui les gênait même dans leurs communications avec la baie de Zaverdha. Peut-être avaient-ils, les premiers, appelé l'armée athénienne; mais, sans aucun doute, ils la secondèrent de toutes leurs forces. Le territoire de la ville vaincue, dont ils héritèrent seuls, avait été conquis sur eux autrefois, et leur revenait naturellement. Le district de Palæros comprenait probablement le bassin du lac Vourkaria, avec une partie de la vallée de Zaverdha;

[1] Σόλιον, Σόλλειον, Σόλλιον. Médailles ΣΩ.
[2] Thuc., V, 30.

celui de Sollion, qui y fut ajouté, la vallée de Plaghia et toute la côte de Pératia, qui fait face à Leucade. Un autre détail, rapporté par Thucydide, prouve avec évidence que Sollion n'était séparé de cette île que par le détroit : lorsque Démosthènes quitte le siége de la ville de Leucade. pour entreprendre sa malheureuse expédition d'Étolie, « il va mouiller près de là, à Sollion, παρέπλευσεν, » et y fait part de son projet aux Acarnaniens [1].

Des hauteurs de Plaghia, les yeux dominent tout ce canal de Leucade, célèbre dans l'antiquité sous le nom de Dioryctos; si étroit, en effet, et si peu profond, qu'on le traverse en quelques minutes, dans un bac et à la perche, comme le moindre cours d'eau. C'étaient les colons corinthiens, lors de leur établissement à Leucade, qui l'avaient ouvert, en pratiquant une tranchée de trois stades de long. La partie creusée de main d'homme est en avant de Plaghia, au point appelé Palæokalia (le Vieux-Fort). Au nord, le détroit s'élargit, mais il est obstrué par des bancs de sable, autour desquels on avait placé, dans l'antiquité, des rangs de pieux et de balises, pour les signaler de loin aux navigateurs [2]. Les eaux étaient si basses, dès cette époque, que, lorsqu'une flotte franchit la passe, les historiens ne manquent jamais de le mentionner comme une opération difficile et hasardeuse. C'est ce qu'ils appellent traverser l'*isthme* de Leucade [3]. Au

[1] Thuc., III, 95.
[2] Arrhien, Péripl., 41. Conf. Plin.
[3] Ὑπερενεγκόντες τὸν Λευκαδίων ἰσθμὸν τὰς ναῦς... Th. III., 81.

delà de ces eaux tranquilles, plus semblables aux eaux d'un marais qu'à celles de la mer, s'élève l'île montagneuse de Sainte-Maure, véritable promontoire, à peine détaché de l'Acarnanie. La fertilité qui éclate partout sur cette rive, fait un contraste frappant avec l'aspect sauvage et inculte de la côte opposée. Un immense bois d'oliviers couvre la plage, assiége les pentes des montagnes. A peine les yeux retrouvent-ils, sous les arbres dont elle est enveloppée, la colline de Koumlo; là sont les ruines de l'ancienne ville de Leucade, qui fut, dans les derniers temps de la liberté grecque, le centre de la confédération acarnanienne, son dernier asile contre les Étoliens et contre Rome.

IV, 13. Polyb., V, 5. Thuc., XXXIII, 17. — Il n'y a pas longtemps, le capitaine Grivas exécuta le passage, à cheval, en costume de parade, sous les yeux des officiers anglais de Sainte-Maure.

CHAPITRE VII.

VILLES ANTIQUES SUR LA COTE MONTAGNEUSE DU XÉROMÉROS.

(HAUTE ACARNANIE.)

La longue côte maritime du Xéroméros, région montagneuse, que Thucydide appelle la Haute Acarnanie [1], est la partie la plus ardue et la plus difficile de tout le pays. A l'inverse des autres contrées, l'Acarnanie s'élève, à mesure qu'elle s'approche de la mer; et son rivage occidental est une chaîne de montagnes, dont les principaux sommets atteignent près de 1600 mètres. Cette barrière, qu'on ne peut franchir sinon par quelques passages malaisés, a certainement contribué à l'isolement où ont si longtemps vécu les

[1] Oἱ ἀπὸ θαλάσσης ἄνω Ἀκαρνᾶνες. (Thuc., II, 83.)

Acarnaniens; elle les a privés des biens qui affluent de bonne heure sur les terres ouvertes à la navigation, parmi lesquels il faut compter le progrès des arts et la prompte éducation de l'esprit. La nature, qui avait donné aux Acarnaniens une étendue de côtes considérable, a pour ainsi dire rendu son bienfait inutile en leur refusant la vue de la mer et tout accès commode pour y arriver, en les rejetant sur le continent et en les condamnant à vivre surtout d'agriculture et de guerre. Il est vrai que ces pentes escarpées, qui plongent dans les eaux, forment, par leurs anfractuosités, deux ou trois golfes profonds et très-sûrs: la baie de Mytikas, celle de Dragamesti, occupées dans l'antiquité par des villes florissantes. Mais ces villes, séparées du reste de l'Acarnanie, ont eu un développement à part, qui ne s'est point étendu aux populations de l'intérieur.

La première montagne de cette chaîne est le Bergandis, haut de 1435 m., dont le flanc boisé fait un fond de tableau au pays de Vonitza. En arrière se dressent d'autres sommets, qui se rattachent au même massif montagneux; l'un d'eux, qu'on appelle la Haute-Cime, atteint 1590 mètres. Le mont Boumistos forme une masse séparée; sa hauteur est de 1581 mètres. C'est entre le Boumistos et le mont Matzouki, plus voisin de la mer, que s'ouvre la baie de Mytikas. La chaîne s'abaisse ensuite et se prolonge vers le sud, jusqu'au promontoire de Tourko-Viglia, la pointe *Crithoté* des anciens, derrière laquelle s'abritent les golfes de Dragamesti et de Pandéléimona. Le nom que

les Acarnaniens donnaient à toute cette chaîne n'est mentionné par aucun auteur. Je ne sais sur quel texte s'appuie Pouqueville, lorsqu'il parle, en plusieurs endroits, d'un Olympe d'Acarnanie.

Les montagnes du Xéroméros sont faites, comme tout le pays, d'un calcaire gris, qui s'use et s'émousse à la longue. Aussi, vues de loin et dans leur ensemble, paraissent-elles trop arrondies et couronnées de sommets obtus. Elles n'ont pas conservé, comme les montagnes de marbre qu'on voit dans les autres parties de la Grèce, ces fins contours et ces vives arêtes auxquelles on reconnaît le premier dessin et la main hardie de la nature. En revanche, leurs ravins bordés de forêts, leurs profondes coupures et tels de leurs défilés qu'aucun voyageur n'avait encore franchis, m'offrirent des paysages d'un grand caractère, qui auraient été célébrés à l'égal des sites les plus renommés du Parnasse, du Taygète ou de l'Olympe, s'ils s'étaient trouvés, de même, mêlés aux traditions poétiques des premiers Grecs.

Défilés conduisant à *Alyzia*; ruines d'une ville inconnue.

Sur la baie de Mytikas, la première qui s'ouvre le long de cette côte escarpée, était située la ville d'*Alyzia*. Il n'y a pas de doute à cet égard. Cicéron, dans les lettres citées plus haut, qui sont le journal de sa navigation sur la côte acarnanienne, marque 120 stades (22 kilomètres) entre Alyzia et le port de

Leucade[1] : c'est encore aujourd'hui la distance qui sépare le canal de Sainte-Maure du mouillage de Mytikas. A ce témoignage il faut ajouter un texte de Scylax, qui place, dans le voisinage d'Alyzia, une île nommée Carnos. Le golfe de Mytikas est le seul, parmi tous ceux qui l'avoisinent, qui soit fermé par une île : l'une des petites îles de l'archipel ionien, appelée aujourd'hui Calamo[2]. Strabon, qui fait aussi mention d'Alyzia, la place immédiatement au-dessous de Palæros.

Mais c'est à tort que, d'après un texte évidemment altéré du même auteur, on a marqué, sur quelques cartes anciennes, une route qui, venant d'Actium et passant le long du golfe de Zaverdha, se rend directement à Alyzia par les montagnes : on prétend même faire de cette route la grande voie de communication de l'Acarnanie, conduisant de Nicopolis à Naupacte[3]. Il n'y a de chemin direct, entre Zaverdha et Mytikas, qu'un sentier, gravissant des pentes ardues, impraticable aux bêtes de charge et tout au plus fréquenté par les paysans à pied, qui veulent s'épargner un long détour, même au prix d'une grande fatigue : c'est celui qui est commandé par le fort antique de Xylokastro. Sur la carte de Peutinger, une route qui se rend de Nicopolis à Naupacte, à travers l'Acarnanie, passe en effet à un endroit nommé Halisso, qui est

[1] « Tertio die abs te Alyziam accessimus. Is locus est citra Leu« cadem stadia CXX. » *Epist. XVI*, 2.

[2] Μετὰ ταῦτα πόλις Ἀλυττία καὶ κατὰ ταύτην νῆσος Κάρνος. (Scylax.)

[3] Strab., X, 2, 2.

peut-être Alyzia ; mais, dans sa première partie, cette route est évidemment une route de mer, puisqu'elle passe par le Dioryctos de Leucade.

Le seul passage praticable, pour se rendre du pays de Vonitza à la baie de Mytikas, s'ouvre derrière le village de Monastiraki. Une journée ne suffit pas pour le franchir. Ce chemin, difficile encore, suivant des gorges détournées, traverse, dans sa plus grande épaisseur, le massif du Bergandis. C'est par cette route que je pénétrai dans un canton de l'Acarnanie tout à fait inexploré, connu seulement par quelques renseignements que le colonel Leake a recueillis dans son rapide voyage à travers le Xéroméros [1].

A peine s'est-on engagé depuis une heure dans le défilé, entre des pentes couvertes de buissons, qu'on trouve, couronnant les escarpements à droite du chemin, les ruines d'une petite ville ou plutôt d'une bourgade, qui sont les plus informes et les plus grossières de toute l'Acarnanie. Là vivait quelque tribu de bergers, qui s'était établie à l'entrée des montagnes. Ces ruines, connues sous le nom de *Lykoniko*, couvrent deux sommets voisins et le creux qui les sépare. L'un des sommets est entouré des restes d'une muraille cyclopéenne, en pierres brutes, formant à peu près un cercle, avec une trouée oblique pour une petite porte; l'autre est défendu par une enceinte d'une construction un peu moins rustique. Dans l'intervalle, on voit des soubassements d'appareil cyclo-

[1] Toute cette région montagneuse n'est pas relevée exactement sur la carte de l'État-Major.

péen ou régulier, des édifices ruinés dont il reste ici quelques assises, là un angle marqué d'une arête vive.

Je fus étonné surtout de voir contre les rochers plusieurs maisons, dont les murs, bâtis en pierres sèches, s'élèvent encore à un ou deux mètres; je remarquai même, à l'intérieur, des niches qu'on avait ménagées, comme dans les cabanes modernes, pour serrer différents objets. Je n'ose affirmer que ces demeures, auxquelles il ne manque pour ainsi dire que le toit, soient contemporaines des autres ruines; mais, depuis longtemps, on ne construit plus en Acarnanie de maisons en pierres sèches, et personne dans le pays ne se souvient qu'il y ait eu un village sur les hauteurs de Lykoniko. Un paysan, qui labourait un champ près de là, me montra une médaille de cuivre qu'il avait trouvée dans la terre: c'était une monnaie de Thyrrhéon avec la tête de Pallas et la chouette. H^{os}-Vasilios, où nous avons placé Thyrrhéon, est en effet voisin de Monastiraki et de ces ruines.

La route continue à monter lentement, à travers les bois et les rochers, jusqu'au moment où elle arrive au point le plus élevé du passage. Elle débouche alors dans une petite plaine fertile, le plateau de Livadhi, caché au cœur de ces montagnes, au milieu du cercle majestueux et sombre de leurs plus hautes cimes. C'est une dépendance du monastère de Rhombo, situé dans les sapins près des sommets du Bergandis, le seul couvent qui ait été conservé par l'État dans toute l'Acarnanie. Quelques champs sont cultivés aux environs. Vers le nord-ouest, une échancrure marque l'entrée

des gorges qui, de ces hauteurs, redescendent vers la mer. La pente est rapide; on suit le lit d'un torrent, redoutable en hiver par la violence de ses eaux, et surtout par la masse de terre qu'il entraîne avec elles; je comptai sur la route plusieurs moulins qu'il avait, dans une nuit d'orage, enfouis jusqu'au toit sous la vase. Des deux côtés, les montagnes se dressent de toute leur hauteur. A gauche, le pic d'Hypsili-Korphi et le Boumistos, à droite, l'Agrapidaki et le Gavroulias, montrent leur tête ardue et forment deux rampes immenses qu'assiégent des forêts de chênes-verts. Aucun lieu n'est plus sauvage, plus inaccessible, dans toute l'Acarnanie : les Klephtes du Xéroméros y avaient leur quartier-général, dans quelques villages, dont le principal est Varnaka, patrie du célèbre Varnakiotis.

Au-dessous de Varnaka, le passage se rétrécit tout à coup; les yeux sont surpris par un spectacle étrange, magnifique : les rochers, en se rapprochant, forment une porte gigantesque, qui ferme la vallée. De chaque côté et d'une grande hauteur, s'avancent l'une vers l'autre deux vastes roches tranchantes, minces, dentelées, semblables à deux lames ébréchées : d'où le nom de Glossæs (les Tranches, les Langues) donné au défilé. Elles ne laissent entre elles qu'une longue fente verticale pour le lit du torrent, dans lequel il faut descendre. Pour peu que les courants d'air qui règnent dans la vallée sifflent dans l'étroite déchirure, il semble que cette mince muraille, que cet édifice de rochers qui se soutient comme par miracle, chancelle et va s'écrouler. A partir de cet en-



ACARNANIE

F. Penel sc.

droit le défilé ne cesse pas d'être tortueux, resserré entre des roches grises, taillées à pic, que le temps et l'humidité ont marquées de grandes taches de rouille. Sur la gauche, au-dessus de ces précipices, dans une position très-forte, sont les ruines d'un château du moyen âge, qu'on nomme aussi le château de Glossæs. Enfin, les gorges s'ouvrent sur la plaine et sur le rivage de la mer : on voit s'arrondir un baie tranquille, fermée, à son entrée, par l'îlot montagneux de Calamo, et divisée en deux par une longue pointe de sable, qui porte à son extrémité le bourg de Mytikas.

Vestiges antiques près de Kandila; *Alyzia.*

A la sortie même du défilé, on commence à trouver des constructions qui annoncent le voisinage d'une ville antique. Le lit du torrent est traversé par un barrage de 25^{m} de long, formé de quatorze assises horizontales, en grandes pierres à peine dégrossies, mais solidement assemblées. Les anciens habitants avaient évidemment élevé cette digue, qui n'occupe pas toute la largeur du ravin, pour ménager une prise d'eau et alimenter la ville d'Alyzia, située plus bas, sur les dernières pentes des montagnes. Les Romains ont rempli le monde des restes de leurs grands travaux d'utilité publique ; la Grèce, au contraire, n'offre, parmi ses ruines, que peu d'exemples de pareils ouvrages ; et c'est à peine si l'on peut dire quelque chose de ses routes, de ses ponts, de ses digues, de ses canaux. Le

barrage hellénique du ravin de Glossæs est curieux surtout à cet égard. Les paysans appellent cette construction le Saut-de-la-Vieille, τῆς γραίας τὸ πήδημα, racontant qu'une vieille femme de la race des Hellènes sautait d'une enjambée les quatorze degrés de la digue. C'est une tradition analogue à celle de Khrysovitza que j'ai déjà rapportée. Je ne serais pas étonné non plus qu'il y eût, dans ce conte singulier, un souvenir lointain du saut de Leucate, légende tout à fait nationale pour les Acarnaniens de cette côte.

Les ruines d'*Alyzia* se trouvent sur le bord de la plaine, près du village de *Kandila*. La distance de la mer est de trois kilomètres, qui répondent aux quinze stades marqués par Strabon[1]. Les murs sont rasés à quelques pieds du sol; mais on les suit encore dans tout leur circuit, excepté du côté de l'ouest où ils faisaient face à la plaine; de ce côté, comme il arrive souvent dans la partie la plus basse des enceintes antiques, ils ont complétement disparu.

Comme les Anactoriens, les Alyzéens n'avaient pas cherché, pour établir leur ville, une position forte, mais, avant tout, un emplacement commode. Ils l'ont construite sur un sol uni, appuyant à peine leur acropole contre les pentes douces, qui s'étendent au pied des montagnes. Ils n'ont pas eu recours, non plus, au système compliqué de défenses que nous avons trouvé employé dans toutes les places fortes de l'intérieur. Le mur du nord et celui de l'est sont deux

[1] Πεντεκαίδεκα ἀπὸ θαλάσσης ἀπέχει σταδίους. Strab., X, 2, 21.



murs droits, flanqués, l'un de sept, l'autre de douze tours carrées, également distantes les unes des autres. Les tours sont toutes d'appareil hellénique; les faces qui les séparent sont tantôt de construction hellénique, tantôt de construction polygonale; soit que l'enceinte ait été remaniée à plusieurs époques, soit qu'il faille attribuer cette différence au caprice des tailleurs de pierre et des ouvriers.

Le mur de l'est, qui s'appuie aux montagnes, fait successivement trois longues pointes, afin d'entourer trois contre-forts qui descendent parallèlement vers la plaine. Chacune d'elles se termine par une grosse tour, qu'on pourrait appeler plus justement un fort; ce sont autant de petites acropoles. La saillie du milieu est la plus considérable et rattache à la ville le contrefort le plus élevé; elle est séparée de l'enceinte par un mur intérieur et doit être considérée comme l'acropole principale. Les deux tours d'angle, du côté de la plaine, ont aussi des dimensions plus grandes que les tours ordinaires; leurs soubassements sont faits de pierres qui ont jusqu'à 2^m et 3^m de long, sur 1^m de large. Les Grecs, comme on l'observe déjà à l'acropole de Mycènes, avaient toujours soin de faire un choix des plus gros blocs pour la partie de leurs enceintes qui avoisinait les portes et se trouvait le plus en évidence. Leur but était de frapper, par un appareil plus imposant, les yeux de ceux qui entraient. Toute la beauté de ces rudes enceintes militaires était, en effet, dans leur force et dans leur solidité.

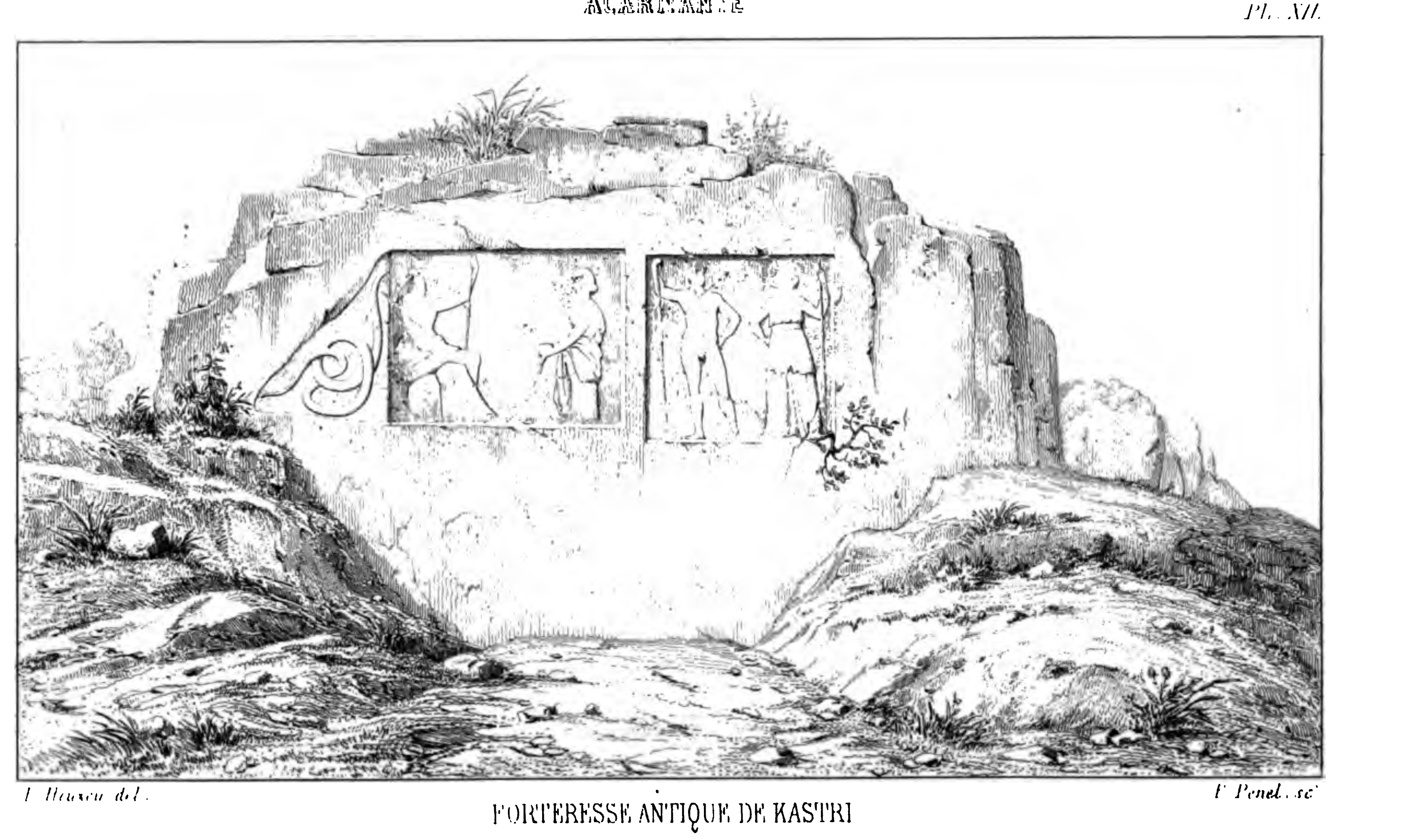
La ville n'offre que peu de vestiges de constructions

excellent pour surveiller, non-seulement la plaine et toutes les hauteurs environnantes, mais aussi la mer, qu'on découvre par dessus les sommets de l'île de Calamo. Alyzia, ville maritime, exposée aux attaques des flottes ennemies, avait besoin de savoir ce qui se passait au large, derrière cette île montagneuse qui lui cachait l'horizon. L'acropole de Kastri forme une enceinte à peu près triangulaire, d'un bel appareil polygonal très-enchevêtré, avec des saillies en forme de dent. On y entre par deux portes à linteau droit, l'une étroite, l'autre plus grande; elles sont placées en regard et dans le même axe. J'y remarquai aussi une grande citerne carrée, creusée dans le roc vif. Mais ce qui excite surtout l'étonnement, c'est une réunion de bas-reliefs, sculptés sur les rochers et sur les murs de la forteresse.

Au sommet de la crête pierreuse, un rocher a été taillé verticalement, et sur sa face unie on a creusé deux petits encadrements [1]. Dans l'un de ces cadres, deux personnages sont assis et se regardent: un dieu, couvert seulement à mi-corps d'un himation qui lui enveloppe les jambes, appuie sa main sur un long sceptre; une déesse, vêtue d'une tunique aux plis élégants, tient un coffret sur ses genoux. L'un est Esculape, qu'on reconnaît à un grand serpent enroulé derrière lui et dressant sa tête au-dessus de la tête du dieu; l'autre est Hygie, l'inséparable compagne d'Esculape [2].

[1] Voy. planche XII.
[2] Comp. l'inscription de Kandila.





J. Heuzey del. F. Penel sc.

FORTERESSE ANTIQUE DE KASTRI



Dans l'autre encadrement, c'est un dieu nu, debout, appuyé fièrement sur une lance; et, près de lui, une déesse habillée d'un vêtement à longs plis, mais fière aussi dans sa pose et la lance à la main; je crus reconnaître Arès et Pallas, les divinités de la guerre, à côté de celles de la santé. Ces sculptures, à demi effacées par le temps, sans être traitées avec la finesse qu'on aurait mise à un bas-relief de marbre, appartiennent aux beaux temps de l'art grec par la correction du dessin, par la simplicité des poses, par l'élégance et par la facilité du travail : c'est une esquisse tracée par une main habile, et non le jeu d'un ignorant.

Le troisième bas-relief est sculpté sur une des pierres d'angle de la porte principale, à l'intérieur de l'enceinte[1]. Le dieu représenté ici est celui même qu'Alyzia a choisi pour son protecteur, c'est Hercule, et, par une rencontre singulière, c'est un des types d'Hercule que nous attribuons au ciseau de Lysippe, le type reproduit dans la célèbre statue du musée Farnèse. Nous avons dans ce bas-relief, ébauché sur les murs d'une forteresse, une copie réduite du même modèle, antérieure à l'imitation de Glaucon. L'attitude est la même : le dieu se repose et s'appuie sur sa massue; un de ses bras, détendu, pend le long de l'arme redoutable aux monstres, tandis que l'autre, passé derrière le dos, découvre la hanche, qui se courbe par une flexion puissante. On n'ose supposer que

[1] Planche XI.

Lysippe lui-même, venant exécuter pour les Alyzéens les douze statues qu'ils lui avaient commandées, ait sculpté, comme en se jouant, ces figures sur les rochers et sur la porte de Kastri. Mais, à coup sûr, le sculpteur qui a tracé ces images des dieux protecteurs de la forteresse, s'est souvenu, en dessinant Hercule, de l'une des statues qui ornaient le port d'Alyzia. On peut en conclure, avec quelque vraisemblance, un fait intéressant pour l'histoire de l'art : c'est que la statue de Lysippe, dont nous avons la copie dans l'Hercule Farnèse, l'Hercule vainqueur du dragon des Hespérides, faisait partie des Douze Travaux, transportés d'Alyzia à Rome dès le temps de Strabon. Remarquez aussi que ce n'est pas sans intention qu'on a sculpté à l'entrée de la ville l'image de ce dieu. Hercule est à cette place le dieu gardien des portes, le dieu de la force, qui rend les ais solides et les verroux inébranlables, qui fait tenir les gonds contre le choc du bélier. Les Byzantins, par une idée analogue, ont peint à l'entrée de leurs églises l'archange Michel en sentinelle.

Alyzia était sans doute une ville florissante, enrichie par le commerce, mise en rapport avec le reste de la Grèce par les nombreux navires qui tous les ans faisaient échelle de mouillage en mouillage pour se rendre en Épire, en Sicile, en Italie. La vie de ces Acarnaniens de la côte devait ressembler à celle que menaient les riches colons doriens de Leucade et d'Anactarion. Les Alyzéens paraissent même avoir subi de bonne heure l'influence de ces villes corinthiennes,

surtout de Leucade, qui était voisine. Le culte d'Hercule, chez eux en honneur, en est déjà une preuve; et leurs médailles, frappées au coin de Corinthe ou portant les types particuliers aux Leucadiens, ne laissent aucun doute à cet égard. Un poëte cyclique, l'auteur de l'*Alcméonide,* faisait de Leucadios et d'Alyzeus deux frères, fils du Laconien Icarios et frères de Pénélope[1]. Cependant il n'y a aucune raison de croire qu'Alyzia fût une colonie de Corinthe; nous la voyons au contraire faire cause commune avec le reste de l'Acarnanie. Le général athénien Démosthènes, dans sa route vers la Sicile, vient embarquer à Alyzia un renfort de frondeurs acarnaniens[2]. Plus tard, lorsque Timothée relève sur ces mers la puissance navale des Athéniens par une victoire sur l'amiral spartiate Nicolochos, il dresse son trophée sur la côte d'Alyzia, et c'est dans les chantiers de cette ville qu'il vient réparer ses vaisseaux[3].

L'époque macédonienne fut pour les Alyzéens une période de grande prospérité. Ils sont assez riches alors pour confier la décoration de leurs sanctuaires au plus grand sculpteur de ce temps. C'est aussi à partir de ce moment que nous les voyons surtout étroitement unis avec Leucade. Le temps commençait à effacer la haine qui avait armé pendant tant d'années les Acarnaniens contre les colonies corinthiennes, et les deux

[1] Ap. Strab., X, 2, 9.
[2] Thuc., VII, 31.
[3] Xénoph., *Hell.*, V, 4.

villes figurent comme alliées des Athéniens dans la guerre Lamiaque[1]. Mais que penser du texte de Strabon qui nous représente le pays d'Alyzia comme déjà désert au temps de la conquête romaine? Cette expression ne s'applique sans doute qu'au téménos d'Hercule, situé au bord de la mer. Le mot du général romain qui trouve le chef-d'œuvre de Lysippe « mal placé dans un lieu abandonné », n'est peut-être qu'un mauvais prétexte pour spolier au profit de Rome une ville impuissante[2]. Cicéron, qui passa un jour à Alyzia, où il fut rejoint par son frère Quintus, après lui Pline, Ptolémée et même l'auteur de la carte de Peutinger, prouvent que cette ville continua d'exister sous les Romains et jusqu'aux derniers temps de l'empire[3].

Au moyen âge, cette petite plaine maritime et ce golfe offrant partout d'excellents mouillages étaient encore habités, comme le montrent les ruines de Glossæs, les inscriptions byzantines de Kandila et les restes d'une grande église d'Hª-Sophia qu'on voit encore auprès de Mytikas. Ce fut seulement vers le temps des Turcs que l'on abandonna le rivage. Les habitants racontent que leurs ancêtres avaient été forcés de fixer leurs demeures dans les gorges des montagnes, par la crainte des pirates barbaresques qui infestaient la côte. Depuis quelques années seulement, les plus riches familles des villages de la mon-

[1] Diod. Sicul., XVIII, 11.
[2] Strab., X, 2, 21.
[3] « Halisso » Tab. Peuting.

tagne ont commencé à redescendre au bord de la mer, où elles ont formé le bourg de Mytikas.

Vallée de Dragamesti ; *Astacos.*

Au sud-est de la plaine de Mytikas, entre les hauteurs escarpées qui portent la forteresse de Kastri et les dernières pentes du Boumistos, s'ouvre un autre défilé, qui donne accès sur les plateaux de la presqu'île de *Crithoté*. La route, après avoir gravi péniblement une gorge très-resserrée, se divise vers le bourg de Zavitza, qui était jadis une petite ville cachée dans les montagnes et ne comptant pas moins de six cents maisons. Un des embranchements de la route se dirige vers le centre de l'Acarnanie, où il débouche près d'Aétos et des ruines de Phœtiæ ; l'autre, traversant des plateaux ombragés çà et là de grands chênes-vallonées, va rejoindre la vallée de Dragamesti.

Tous ces passages avaient été défendus par les anciens avec un grand soin. A peine a-t-on quitté la plaine pour s'engager dans le défilé de Zavitza, qu'on aperçoit, sur un rocher, une tour hellénique isolée, percée encore de fenêtres et de meurtrières sur ses quatre côtés et d'une petite porte vers l'ouest. (Hauteur de la tour $6^{m},30$, épaisseur $5^{m},60$; dimensions de la porte $1^{m},95$, sur $1^{m},05$.) Elle est couronnée par une assise étroite formant corniche à l'intérieur et qui paraît avoir été destinée à porter le plancher d'un

second étage ou peut-être un toit; car c'était plutôt une sorte de corps de garde qu'une véritable tour. Le rocher sur lequel s'appuient les fondations est aplani; une première porte, formée simplement d'une longue pierre dressée au bord du précipice et d'un linteau engagé dans le flanc de la tour, donnait accès sur cette étroite esplanade. Au haut d'une cime qui se dresse de l'autre côté de la route, on trouve aussi quelques restes d'une fortification en pierres sèches, près des ruines d'une tour byzantine. Plus loin, dans les environs de Zavitza et sur un des chemins d'Aétos, une petite enceinte nommée *Kastellaki*, d'une construction hellénique assez grossière, était l'acropole de quelque bourgade située autrefois sur ces plateaux. Enfin la route qui conduit à Dragamesti est encore marquée par les fondations d'une tour antique et par quelques tombeaux creusés dans le roc.

La longue et belle vallée de *Dragamesti* est aujourd'hui le canton le plus riche de toute l'Acarnanie. Trois grands villages, qui sont comme les quartiers séparés d'une petite ville, se suivent sur le même versant des montagnes et le long du chemin qui descend à la mer : c'est d'abord Vasilopoulo et Dragamesti, entourés de jardins et de vignobles; puis leur échelle, qui est devenue depuis peu un centre de population important, sous le nom ancien d'*Astacos*. L'exportation de la vallonée fait surtout la richesse de ce petit port, situé sur une profonde baie qu'abrite le haut promontoire de Tourko-Viglia. Du rivage, on voit surgir au milieu de la mer, comme une muraille

brillante, Ithaque, l'île escarpée, qui était au temps d'Homère la capitale d'un état maritime duquel dépendait toute cette côte. Un autre port, celui de *Pandéléimona*, non moins sûr que le mouillage d'Astacos, se trouve à l'entrée même de la baie de Dragamesti; c'est un petit bassin reculé, où l'on ne pénètre que par une passe tortueuse; les bâtiments y mouillent au milieu des terres, comme dans un lac.

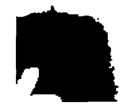
Le port de Dragamesti et celui de Pandéléimona ont l'un et l'autre dans leur voisinage des ruines importantes. Celles de Dragamesti, situées à trois quarts d'heure de la mer, sont les plus considérables, bien que leur état de dégradation permette à peine de reconnaître la forme et la disposition de l'enceinte. Elles couvrent un large plateau, coupé à pic de trois côtés, qui se rattache aux montagnes de l'ouest. Le mur est cyclopéen jusqu'à une certaine hauteur, régulier au-dessus, et ces deux parties d'appareil différent sont séparées par une assise étroite qui formait une bande courante. Les tours étaient carrées. Il n'y avait pas d'acropole, le terrain n'offrant en aucun point une différence sensible de niveau : je remarquai seulement les vestiges d'une enceinte intérieure, dont les fondations ont servi plus tard à une construction du moyen âge. Au milieu se trouve une grande église, dont les murs contiennent quelques débris d'ornements ioniques en marbre, d'une exécution assez médiocre.

Sur le plateau jaillit une source abondante, qui tombe au nord de l'enceinte dans un ravin. Au pied de la cascade on voit le soubassement d'un édifice construit

en grandes pierres; la face même du rocher, taillée de main d'homme, présente une niche, qui était peut-être pratiquée pour recevoir une image des Nymphes. A quelque distance de ces ruines s'élevait un temple, dont les pierres, ornées de différentes moulures, sont éparses dans un lieu appelé H^a Varvara. Je retrouvai le chapiteau de l'un des pilastres, qui est d'ordre corinthien et d'un style qui trahit l'époque romaine. Les habitants m'assurèrent avoir vu parmi ces fragments une inscription *en lettres franques*, sans doute une inscription latine, qui a disparu. Près de là, sur une stèle ornée de denticules et de feuilles de laurier, je déchiffrai le nom grec de Sotion.

Les ruines de Pandéléimona sont beaucoup mieux conservées; mais l'étendue qu'elles embrassent ne convient qu'à une fort petite ville. L'enceinte, qui forme un carré irrégulier à pans coupés, entoure une colline sur le bord même de la mer. C'est une construction hellénique soignée, avec des joints souvent obliques et quelques empiétements des assises les unes sur les autres. Les tours sont toutes de forme demi-circulaire, disposition dont on ne trouve pas d'autre exemple dans toute l'Acarnanie, et qui paraît être le signe d'une époque relativement assez récente.

L'une de ces deux villes est certainement Astacos, que les géographes placent au-dessous d'Alyzia et de la pointe Crithoté, à la hauteur de Céphallénie, dont les colons avaient les premiers fondé des établissements dans ce golfe. Près de là se trouvaient aussi les îles



Échinades[1]. Celle de ces îles qui est la plus proche de la baie de Dragamesti porte encore aujourd'hui le nom d'Atako. Il me semble que les ruines de Dragamesti, par leur étendue, par leur caractère d'antiquité, par leur situation qui commande la vallée et les routes conduisant de la mer dans l'intérieur de l'Acarnanie, répondent seules à l'importance d'une ville maritime et commerçante comme devait l'être Astacos. Le colonel Leake préfère la position de Pandéléimona. Son erreur vient de ce qu'il veut trouver une place pour la petite ville de Crithoté ; Strabon la cite pourtant comme une ville de la Chersonèse de Thrace (il ne la rappelle à propos de l'Acarnanie que pour faire un rapprochement de noms)[2].

Astacos, au commencement de la guerre du Péloponnèse, était soumise à un tyran nommé Évarchos, soutenu par l'influence de Corinthe. Dès leur première expédition navale sur les côtes d'Acarnanie, les Athéniens prennent la ville d'assaut et chassent le tyran, qui est ramené, l'hiver de la même année, par une flotte corinthienne. Plus tard, lorsque Phormion vint avec une petite armée pour organiser dans les villes de l'intérieur le parti athénien, il choisit ce port comme lieu de débarquement. En effet, d'aucun point de la côte les communications ne sont plus directes et plus faciles avec l'intérieur du pays. Astacos fut alors définitivement ralliée à la Ligue Acarna-

[1] Ἄσταχος... Ἀχαρνανίας πόλις· οἱ δὲ Κεφαλληνίας ἄποιχον. (Steph. Byz.)
[2] Strab., X, 21.

nienne[1]. Cette ville est encore citée dans Ptolémée. Au temps du Bas Empire elle continue d'être, sous un autre nom, une place importante, comme le prouvent les ruines de Dragamesti et un château byzantin qui se dresse sur une colline voisine.

[1] Thucyd., II, 30, 102.

CHAPITRE VIII.

VILLES ANTIQUES DANS LA FORÊT DE MANINA ET DANS LA RÉGION DU KATOMÉROS

(PARACHÉLOÏTIDE).

Nous avons vu déjà comment la vallée d'Astacos communiquait avec les plateaux du Xéroméros par la route de Vlizana, et avec l'extrême pointe de l'Acarnanie par les défilés de Khrysovitza. Il reste à décrire cette longue pointe qui descend vers le sud, resserrée entre la mer et l'Aspropotamo : c'est l'ancienne Parachéloïtide [1]. Elle se rattache au Xéroméros par une région de collines rocheuses recouvertes d'une vaste forêt de chênes-vallonées, la forêt de Ma-

[1] Strab. X, 2, 1.

nina, séjour habituel des bergers nomades et des klephtes, qui trop souvent vivent avec eux de compagnie. Plus bas, les bois cessent, le pays se découvre; on aperçoit tout au plus quelques rares collines, s'élevant comme des îles au milieu d'une grande étendue de prairies, de lagunes et de marécages. Ce sont en effet des îles, envahies peu à peu par les alluvions de l'Achéloüs, qui s'est avancé comblant la mer avec les terres apportées chaque année de l'Étolie, de l'Acarnanie et du fond de l'Épire. Il y a là tout un pays créé par le fleuve, le Katoméros ou Bas-Pays, dont une grande partie est encore chaque hiver noyée sous les eaux.

Enceinte de Rigani : *Matropolis* (*Érysiché ?*).

En quittant la plaine de Stratos, l'Aspros, bordé d'un côté par la forêt de Manina et de l'autre par les versants également boisés de l'Étolie, coule pendant plusieurs lieues dans une vallée sauvage. Les anciens habitants du pays avaient cherché, dès les premiers temps, à occuper et à défendre cette vallée de l'Achéloüs, comme le montrent les restes de deux antiques cités cachées au milieu des bois de la rive acarnanienne.

La première, située près du hameau de *Rigani*, a échappé au colonel Leake, qui cherchait cependant sur cette rive les traces de Métropolis, et qui s'est vu forcé, contre toute vraisemblance et contre le témoignage précis de Polybe, de la placer à 7 kilomètres du

fleuve, sur la cime escarpée de Lykovitzi. Ces ruines occupent le bord d'un plateau, dont les pentes dominent à la fois la plaine et l'Aspros, à l'endroit même où celui-ci commence à s'engager dans les gorges boisées. Les murailles s'élèvent encore à plusieurs mètres; elles environnent un espace semé de rochers raboteux, parmi lesquels a poussé tout un bois sombre de chênes, d'yeuses, aux troncs embarrassés de mousse et de plantes grimpantes. Cette architecture primitive s'accorde bien avec cette sauvage nature. Dans toute l'Acarnanie, où les constructions ont pourtant conservé plus qu'ailleurs un air de rudesse, je n'ai rien rencontré qui eût un caractère plus antique. Les blocs cyclopéens ne sont pas dégrossis; leurs joints même et leurs angles n'ont pas été taillés, et il a fallu remplir avec des pierres plus petites les vides que laisse partout ce grossier assemblage. Rien de plus simple que le plan de l'enceinte, et les vieilles acropoles attribuées aux Pélasges présentent des systèmes de défense beaucoup plus compliqués. C'est un vaste carré sans tours, même aux angles, sans parties saillantes, sans aucune trace d'ouvrages avancés. La porte principale, qui s'ouvre au midi, est seule abritée par un double coude de la muraille. Deux autres petites portes n'ont d'autres défenses, l'une que sa direction oblique, l'autre qu'une faible saillie en forme de dent.

En parcourant l'espace compris dans le carré des murailles, on s'étonne qu'une population ait jamais pu s'établir sur un terrain aussi inégal et parmi les rochers. A peine découvre-t-on çà et là quelques traces

de constructions intérieures, quelques vestiges des habitations, sortes de cabanes en forme circulaire, construites en pierres sèches. Je me rappelai la description que fait Pausanias de la ville de Panopée dans le Parnasse, « si l'on peut appeler ville, ajoute-t-il, un « endroit où l'on ne trouve, ni édifice public pour les « magistrats, ni gymnase, ni théâtre, ni agora, ni « fontaine où les eaux se rendent ; dont les habitants « sont logés au-dessus de pentes escarpées, sous de « méchants toits creux qui ressemblent aux huttes « des bergers dans les montagnes. » Les gens de Rigani m'assurèrent cependant qu'on trouvait, au-dessous de l'enceinte, dans les bois qui descendent vers l'Achéloüs, des soubassements d'édifices et des constructions éparses, appartenant, suivant leur expression, à un *khorio* hellénique. C'était la basse ville, construite probablement par les habitants, qui abandonnèrent en grande partie le sommet du plateau fortifié par leurs ancêtres. L'ancienne enceinte ne fut plus qu'une acropole pour ces nouveaux quartiers, situés dans une position plus favorable. Mais ici la basse ville ne s'entoura pas d'une seconde muraille, comme à Khrysovitza; car on n'y voit aucune trace de fortifications.

Il suffit d'ouvrir Polybe pour se convaincre que ces ruines sont celles de l'ancienne *Métropolis* d'Acarnanie. Philippe, en l'année 220, est venu camper à dix stades de Stratos, sur la rive droite de l'Achéloüs [1] ; de là il descend vers le midi, avec l'intention de passer

[1] Ποιούμενος τὴν πορείαν ὡς ἐπὶ Μητροπόλεως καὶ Κωνώπης. (Polyb., IV, 64.)

en Élide. Dans sa route, il ravage sur les deux rives du fleuve, alors soumises aux Étoliens ses ennemis, toutes les villes qu'il rencontre. Il marche d'abord « sur Métropolis et sur Conopé », places évidemment voisines l'une de l'autre, mais séparées par l'Achéloüs; en effet, après avoir brûlé en partie la première, il fait traverser les gués à son armée, et, repoussant l'ennemi qui s'opposait au passage, il vient attaquer la seconde. Des plateaux de Rigani on aperçoit aujourd'hui sur la rive opposée une haute tour, la tour d'Anghélokastro; c'est l'endroit même où les géographes placent les ruines de Conopé. Polybe rapporte qu'à l'approche des Macédoniens, la garnison étolienne de Métropolis se contenta de défendre la citadelle [1], laissant Philippe incendier la ville basse; on comprend en effet que, cette partie n'étant pas entourée d'une enceinte régulière, les Étoliens n'aient pas songé même un instant à s'y maintenir. Enfin, le nom même de Métropolis, cité encore par Étienne de Byzance et mentionné dans une inscription avec sa forme acarnanienne, *Matropolis* [2], désigne clairement une des plus anciennes villes de l'Acarnanie, un des premiers centres d'où la population s'est répandue dans la contrée, ce qui s'accorde parfaitement avec le caractère antique des ruines de Rigani.

Mais ce nom, qui lui fut donné par les populations sorties de ses murailles, n'est pas probablement celui

[1] Οἱ δ' Αἰτωλοὶ τὴν μὲν ἄκραν τῆς Μητροπόλεως κατεῖχον. Pol., IV, 64.

[2] Bœck. Corp. Inscr., 1793. Conf. Lebas, *Voyage archéologique*, Inscr.

qu'elle portait dans l'origine. Peut-être n'a-t-il fait que succéder à un nom plus vénérable encore et consacré par les vieilles traditions du pays. Strabon et Étienne de Byzance placent tous les deux en Acarnanie une très-ancienne ville, nommée *Érysiché*, que le poëte Alcman, sept siècles avant notre ère, citait pour les mœurs rustiques et arriérées de ses habitants : « Tu « n'es pas, disait-il à quelqu'un de ses compatriotes, « un homme sauvage et grossier; tu n'es pas un en- « fant de la Thessalie, ni un Érysichéen, ni un berger « de Calydon; mais un habitant des frontières de « Sardes [1]. » Les anciens étaient fort indécis sur la position de cette Érysiché. Strabon, qui s'appuie sur l'autorité d'Apollodore, affirme qu'elle était située dans l'intérieur du pays [2]. Étienne de Byzance, d'après d'autres témoignages, veut la placer à OEniades, et rapporte une tradition qui fait d'Erysiché une nymphe fille de l'Achéloüs. Le seul moyen d'accorder ces opinions opposées serait de la reculer un peu vers l'intérieur de l'Acarnanie, sans lui faire quitter cependant le pays voisin d'OEniades et les bords de l'Achéloüs. C'est elle, on peut le supposer, qui, restée debout avec ses grossières murailles, était appelée à l'époque macédonienne Matropolis, d'un nom qui rappelait encore sa haute antiquité.

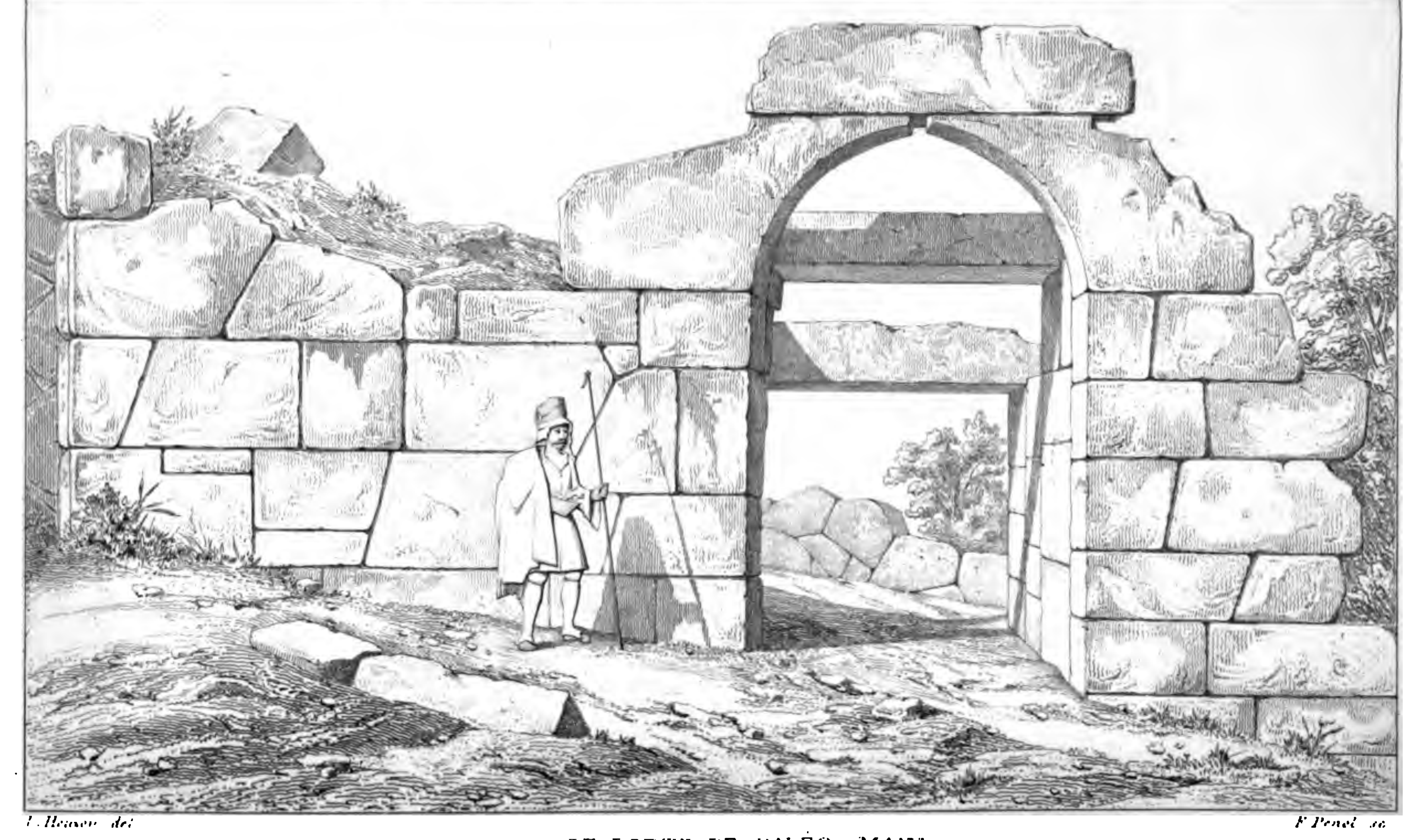
[1] Steph. Byz. in Οἰνειάδαι, Ἐρυσίχη.

[2] Τῆς δὲ μεσογαίας κατὰ μὲν τὴν Ἀκαρνανίαν Ἐρυσιχαίους τινάς φησιν Ἀπολλόδωρος. (Strab., X, 2, 22.)

—

ACARNANIE

PL. XI



L. Heuzey del. F. Penel sc.

LA PORTE DE PALÉO-MANI

défendus seulement par les sinuosités qu'ils décrivent, l'âpreté du sol, qu'on n'a pas aplani et qui n'a jamais pu porter que des huttes misérables. Une population rude et belliqueuse a laissé sa marque dans ces constructions, qui semblent faites uniquement pour tenir contre l'ennemi, sans souci de la commodité des habitants.

A l'extrémité de la pointe qui descend vers le fleuve se trouve la porte monumentale connue des paysans sous le nom d'Avlo-Porta [1], et déjà signalée par le colonel Leake comme une des ruines les plus surprenantes de la Grèce. Elle forme, avec les ouvrages qui s'y rattachent, une sorte de vestibule, qui peut être regardé comme une cinquième enceinte Au lieu de s'ouvrir sur le cours de l'Achéloüs, elle est tournée de côté et percée au midi. Un épais massif de construction hellénique irrégulière, en blocs énormes, fait saillie dans cette direction; c'est comme une vaste tour, dans laquelle on a ouvert un passage de 2^{m},45 de largeur sur 11^{m},25 de profondeur. La porte, haute de 4^{m},35, est cintrée comme les petites portes de Karavassaras et de Sourovigli; c'est-à-dire que la voûte y est seulement figurée par le rapprochement de deux pierres entamées en quart de cercle [2]. Cette disposition est facile à exécuter sur une petite échelle. Mais le voyageur qui, après s'être frayé un passage à travers les fourrés de chênes-verts et de plantes grimpantes, se trouve tout à coup en face de ces ruines, est étran-

[1] Porte de cour, grande porte d'entrée.
[2] Planche XIII.

gement surpris de voir s'arrondir au-dessus de sa tête l'arc d'une grande porte de ville. fait ainsi de deux pierres. Malgré les dimensions colossales des blocs que les ouvriers ont employés, ils n'ont pu les joindre : il a fallu, pour maintenir et terminer l'arcade, faire peser sur elle un linteau de trois mètres de long, qui est encore en place. Il y a, sans doute, dans l'agencement ordinaire des claveaux, dans l'équilibre d'une chaîne de pierre jetée à travers l'espace, beaucoup plus de science et de hardiesse que dans une imitation grossière qui supprime toute difficulté de construction. Pourtant, lorsqu'on voit cette voûte en deux morceaux, on ne peut s'empêcher d'admirer je ne sais quelle habileté ou quelle audace à se passer de l'art, qui est tout l'art des peuples primitifs ou ignorants. La grossièreté même des matériaux et la maladresse de l'exécution, les blocs irréguliers, le cercle mal dessiné, ajoutent à l'effet de l'ensemble et augmentent l'étonnement.

Du reste, la porte de Palæo-Mani, avec les ouvrages d'appareil hellénique qui l'entourent, est probablement moins ancienne que les murs cyclopéens de l'enceinte. Les Acarnaniens, tout en adoptant ces formes rondes pour leur architecture militaire, n'y mirent pas beaucoup plus d'élégance et de soin que par le passé : c'était toujours la solidité imposante, mais rude et massive, des premiers âges. Ici, comme dans les portes plus petites de Karavassaras, la voûte, simulée seulement au dehors, ne se continue pas dans l'intérieur de la construction; le large passage qui fait suite à la porte était couvert d'une série d'énormes

linteaux droits. Deux de ces linteaux sont encore suspendus à leur place. Le second n'est posé qu'à $2^{m},15$ du sol, à peu près moitié moins haut que le premier : il est évident que le passage s'abaissait brusquement vers le milieu.

Quand on a franchi la porte, on se trouve enfermé dans une petite enceinte formant un carré irrégulier plus long que large. Le seul passage qui, de cette espèce de cour d'entrée, pénètre dans la première enceinte de la ville, est une petite porte large seulement de $1^{m},40$. Comme le terrain commence à s'élever assez rapidement, cette porte va elle-même en montant dans l'épaisseur du mur ; les quatre linteaux droits qui la couvrent forment chacun un ressaut et sont disposés comme les degrés d'un escalier renversé. On trouverait probablement, en fouillant le sol, quatre marches correspondantes. Voilà une entrée singulièrement incommode pour une ville : on peut juger, à ce seul signe, de la vie simple et toute primitive que menaient les habitants. Ainsi, la grande porte cintrée qu'ils avaient fait construire n'était que pour frapper les yeux : ils ne pouvaient pénétrer dans leurs murs ni avec des chariots ni avec des bêtes chargées ; un cavalier était obligé de mettre pied à terre. Tout était sacrifié à la sûreté de la place, qui semble construite plutôt pour être défendue que pour être habitée. On se demande même comment ils pouvaient, dans un moment d'alerte, y faire rentrer leurs récoltes, leurs troupeaux et leurs instruments de labourage.

Le mur de séparation, qui divise l'enceinte principale, dans une grande partie de sa longueur, est également percé d'une porte fort étroite. Près de cette porte, s'élève une tour haute encore de 10^{m}, d'une construction plus moderne que la muraille. Elle est formée de quinze assises helléniques de largeur inégale, et l'on y voit une longue meurtrière semblable à celles des tours de Messène. Une autre tour ruinée se trouve au point où celui des murs extérieurs qui est tourné au midi vient rejoindre le plateau. L'acropole même est défendue par quatre tours carrées qui ont plus de sept mètres d'épaisseur, et l'on y entre par deux portes étroites à linteau droit. Ces ouvrages accessoires, construits en grandes pierres helléniques, sont plus modernes que l'enceinte principale, et paraissent avoir été au moins relevés à une époque postérieure.

Strabon est le seul auteur qui indique, dans le voisinage de la grande cité d'OEniades, nommée par lui OEnæa, une autre ville très-ancienne, qu'il appelle *Vieille-Œnæa*. Elle était déserte de son temps; son enceinte abandonnée se voyait sur la rive de l'Achéloüs, à égale distance de Stratos et de la mer [1]. C'est exactement la position des ruines de Palæo-Mani. Cependant il ne faut pas croire, sur ce nom de Vieille-OEnæa, que la ville même d'OEniades ait primitivement occupé cette place, et que, située d'abord au fond de la vallée, elle se soit transportée dans la suite plus près des bouches du fleuve. Tous les auteurs nous la mon-

[1] Οἰναία δὲ καὶ αὐτὴ ἐπὶ τῷ ποταμῷ, ἡ μὲν παλαιὰ οὐ κατοικουμένη ἴσον ἀπέχουσα τῆς τε θαλάσσης καὶ τοῦ Στράτου... Strab. X, 22.

trent bâtie, dès l'origine, sur un sol d'alluvions et de marais; nous voyons Alcméon, son fondateur, cherchant à dessein, et pour obéir à l'oracle, une terre nouvelle, découverte depuis peu par les eaux [1]. Tout ce que Strabon nous apprend, c'est que cette ville célèbre n'était pas la seule qu'eût fondée autrefois le petit peuple des OEniades : ils en avaient une autre, qui défendait la vallée de l'Achéloüs.

Diodore rapporte que Cassandre, roi de Macédoine, lorsqu'il organisait en Acarnanie tout un système de défense contre les Étoliens, « établit dans un lieu ap« pelé Sauria les OEniades et quelques autres popu« lations ». Certains commentateurs, embarrassés par ce passage, ont imaginé qu'il s'agissait d'un déplacement des gens d'OEniades, transférés dans la ville étolienne d'Ithoria. Mais Cassandre, qui se proposait avant tout de rassembler dans les places de guerre les populations trop dispersées de l'Acarnanie, ne pouvait dégarnir de ses défenseurs la grande ville située aux bouches de l'Achéloüs. Je croirais plutôt qu'il réunit sur un autre point du territoire, dans l'antique enceinte de Palæo-Mani, quelques parties du petit peuple des OEniades, disséminées dans la campagne. *Sauria* serait alors le véritable nom de la Vieille-OEnæa. On l'aurait appelée ainsi par une sorte d'ironie, à cause même de ses roches nues, habitées par un peuple de reptiles; c'était la *ville des lézards*. Au temps de Cassandre remonterait la construction

[1] Th. II, 102.

ACARNANIE

Planche XIV.

Nord.

Nécropole

Source

Pte Porte

Citerne naturelle

Pte Porte B

Pte Porte C

Pte Porte A

Fortification du Port

Cabane

Escalier

Escalier

Gde Porte

Muraille

Quai

PORT

LAC MARÉCAGEUX

DE LÉZINI

Pte Porte

Pte Porte H

Citerne

Théâtre

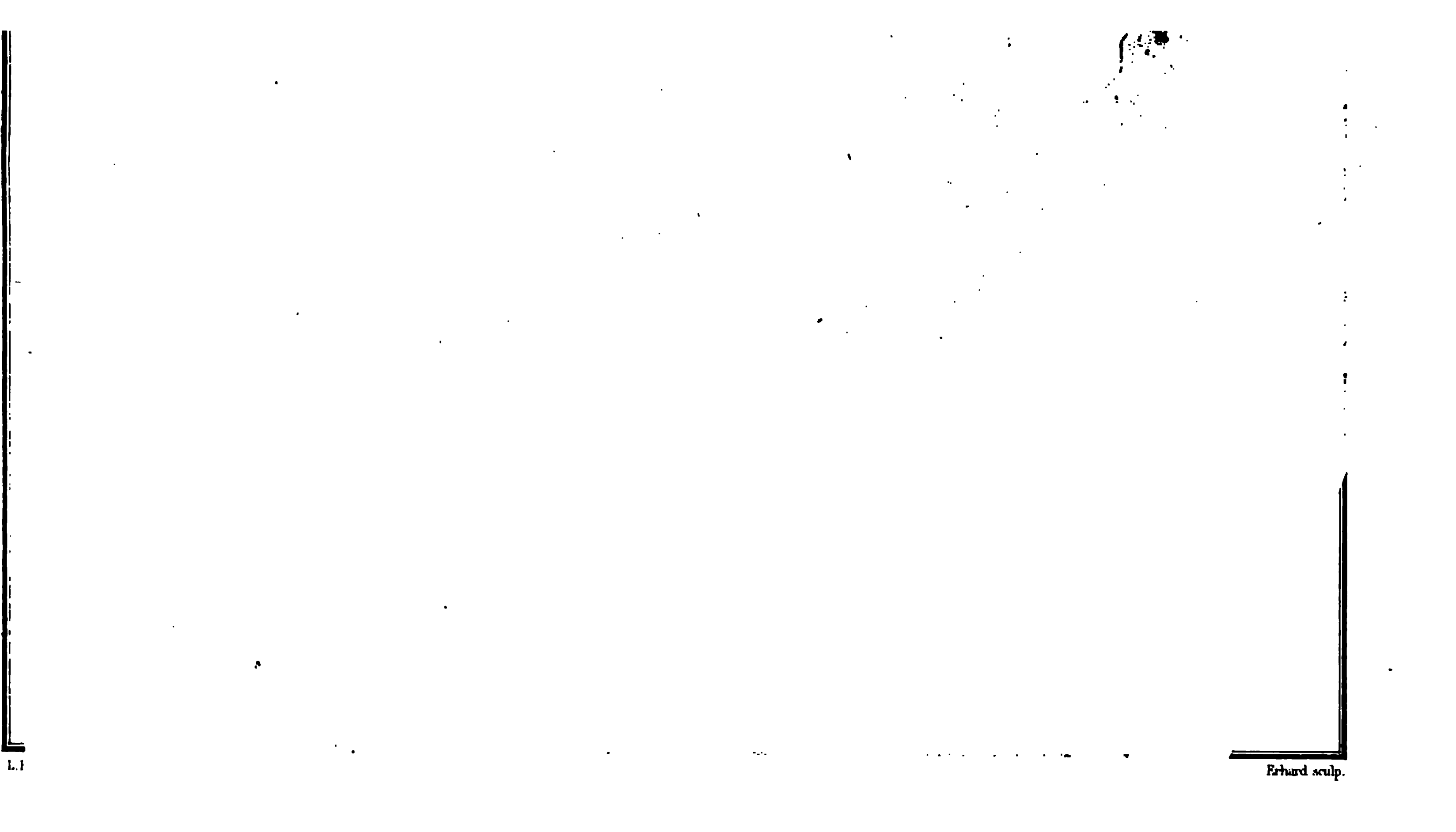
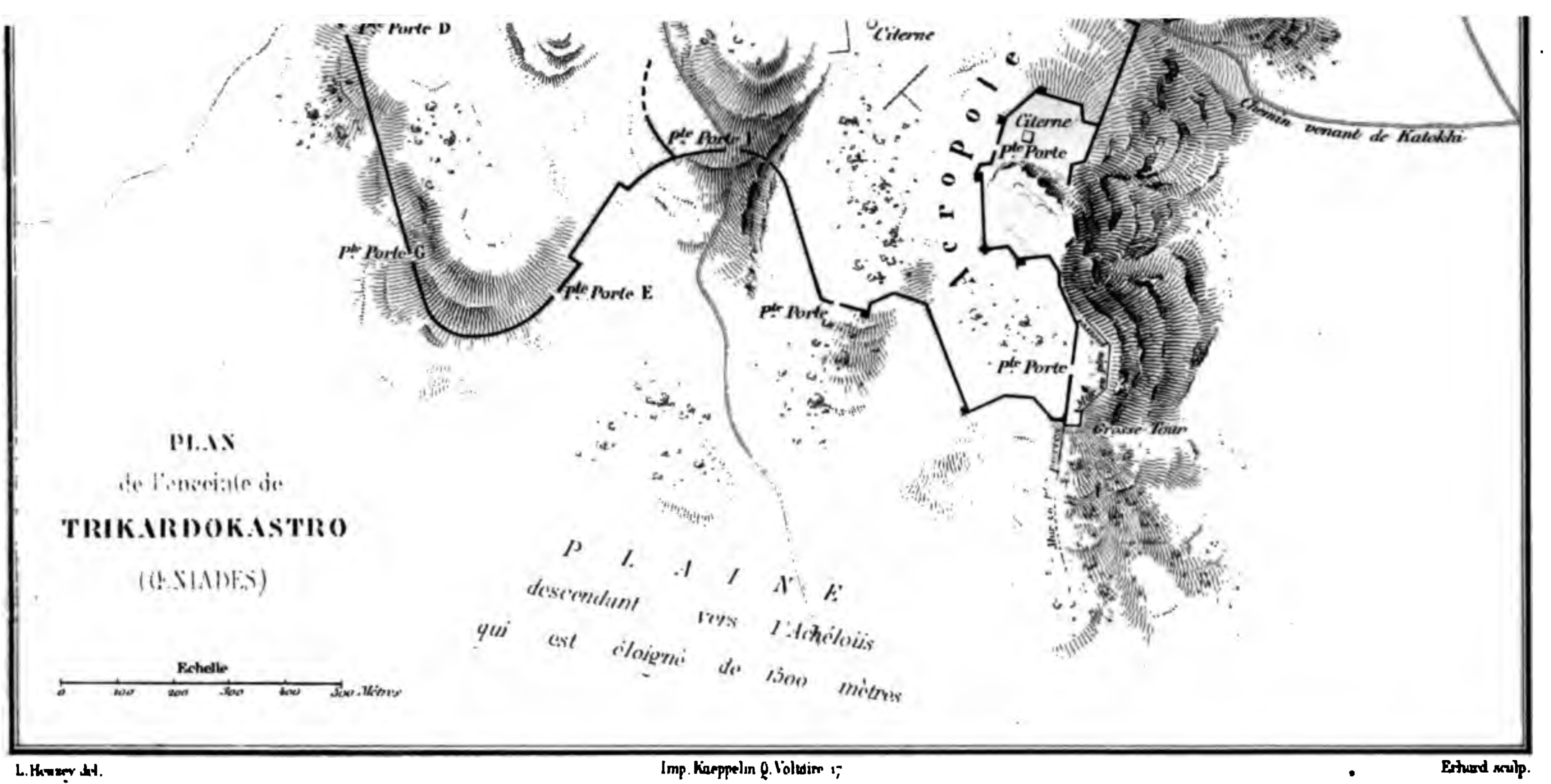

Erhard sculp.

Planche XIV.



L. Heuzey del. Imp. Kaeppelin Q. Voltaire 17 Erhard sculp.

des belles tours régulières ajoutées à l'acropole. Quant à la grande porte cintrée et aux ouvrages qui l'accompagnent, ils paraissent être plus anciens.

Du reste, les habitants ne supportèrent pas longtemps la contrainte qui les avait amenés sur ces pentes inhospitalières : ils se dispersèrent de nouveau. La ville est devenue déserte à l'époque où écrit Strabon ; son nom même est presque oublié : elle n'en a plus d'autre dans le pays que celui de Vieille-OEnæa ou Vieille-OEniade.

Grande enceinte de Trikardokastro : *Œniades.*

Les OEniades, οἱ Οἰνιάδαι, sont proprement une tribu, un petit peuple, distinct des autres Acarnaniens, qui habitait tout le bas pays vers l'extrême pointe de l'Acarnanie. Le nom des OEniades servait en même temps à désigner la principale de leurs villes, que Strabon seul nomme OEnæa. Ainsi, dans l'Attique, tel bourg, celui des Butades, par exemple, s'appelait comme la famille qui l'occupait primitivement, et, dans la Gaule ancienne, le nom de la plupart des villes se confondait avec celui des peuplades gauloises.

Les historiens et les géographes de l'antiquité marquent avec un soin particulier l'emplacement de cette grande cité des OEniades, la seconde place de toute l'Acarnanie. Ils décrivent sa position merveilleuse au

milieu des marais formés par les alluvions de l'Achéloüs et sur un sol qui jadis avait été la mer. Polybe nous dit qu'elle gardait l'extrême frontière acarnanienne du côté de l'Étolie, et commandait à la fois l'entrée du golfe de Corinthe, assurant un passage commode à quiconque voulait aborder à Dymé d'Achaïe ou sur les sables du cap Araxos. Thucydide et Strabon nous la montrent située près du fleuve, à soixante-dix stades de son embouchure, et faisant face aux îles Echinades. La colline qui la portait n'était elle-même qu'une île de cet archipel, rattachée au continent par des atterrissements; chaque année, au temps des crues, elle se retrouvait encore enveloppée, défendue de tous côtés par les eaux. D'antiques légendes rapportaient que l'Argien Alcméon, fils d'Amphiaraüs, poursuivi par les Furies maternelles, s'arrêta le premier dans ce canton fraîchement sorti des flots. Apollon lui avait prédit qu'il trouverait enfin le repos « sur une terre qui n'était pas encore terre, « et qui n'avait pas encore été exposée aux regards « du soleil lors du meurtre de sa mère ». Il reconnut les lieux désignés par l'oracle, et fonda OEniades.

OEniades est donc par excellence la ville de l'Achéloüs; elle lui doit la fertilité de son territoire et ce territoire même. Les débordements annuels de cette rivière, qui avaient ajouté à l'Acarnanie toute une contrée nouvelle, étaient un de ces accidents géologiques qui ne pouvaient lasser l'étonnement des Grecs, et comme un lieu commun de leur ancienne géographie. Vivant dans un pays qui n'est guère ar-

rosé que par des torrents, ils regardaient l'Achéloüs comme un grand fleuve, et tenaient pour surprenants des effets qui sont communs partout où coulent des rivières un peu considérables. Pour eux les eaux de l'Achéloüs avaient quelque chose de saint. On l'adorait près de sa source, dans l'antique sanctuaire de Dodone, où il était considéré comme un dieu et comme une personnification de l'élément humide; c'était, avec l'Apollon Actios, la principale divinité des Acarnaniens. La Fable, pour peindre son impétuosité, son cours tortueux et changeant, lui donnait une triple forme, en faisait une sorte de Protée : c'était tour à tour « un taureau, un dragon aux mobiles replis, « un monstre humain au front orné de cornes; de sa « barbe touffue coulaient des sources d'eau vive ». Les Acarnaniens, comme le prouvent leurs monnaies, le représentaient de préférence sous l'aspect d'un taureau à face humaine.

De l'aveu même des Grecs, ce sont d'antiques travaux d'endiguement et de barrage qui donnèrent lieu à l'histoire d'Hercule luttant contre Achéloüs et lui ravissant une de ses cornes. Le terrain conquis ainsi sur le fleuve fut renommé dès les plus anciens temps pour sa fertilité, et c'est là que pour la première fois, dans toute cette partie de la Grèce, on paraît avoir planté des vignobles. OEnée, roi de Pleuron, qui reçut d'Hercule ce territoire avec la corne d'Abondance, joue en effet dans la légende étolienne le rôle d'un héros introducteur de la vigne. De même, le nom d'OEniades désignait probablement, dans l'origine, une

population de vignerons, qui faisait fleurir au sud de l'Acarnanie cette culture longtemps étrangère au reste du pays.

Le district du Katoméros est encore aujourd'hui très-fertile, partout où les habitants prennent la peine de le défendre contre les envahissements de l'Aspros. On y trouve déjà le climat et les productions du Péloponnèse, dont les côtes sont voisines. *Katokhi*, chef-lieu de la contrée, est une grosse bourgade, peuplée de riches paysans, qui ont chacun près de leur maison un jardin planté d'orangers et d'arbres de toute espèce. La vigne, surtout celle qui donne le raisin de Corinthe, est cultivée avec succès sur toute la côte. A l'est du bourg, le long de ses derniers jardins, coule le fleuve, qui, profond et rapide même en été, commence dès les premières pluies à rouler un épais limon et à charrier de grands arbres, arrachés dans les vallées lointaines du Pinde et de l'Agrapha. Il est contenu en cet endroit par des berges escarpées et par l'élévation du sol; mais, plus il approche de son embouchure, distante encore de trois lieues, plus les terrains s'abaissent et sont exposés sans défense à ses inondations.

C'est au milieu des terres basses situées à l'ouest de Katokhi, que s'élève, pareil à une île et couronné çà et là de grands chênes-vallonées, le massif de collines rocheuses occupé par les restes de l'ancienne OEniades. Ces collines, soudées ensemble, forment par leur réunion un plateau inégal, mais assis sur une large base et tout à fait propre à recevoir une ville.

Il est cerné de trois côtés par les marais impraticables du lac Lézini, l'ancien lac Mélité, qui s'étend à plus de deux lieues vers le nord, caché en partie sous de vastes bancs d'une végétation flottante. Au midi seulement, une plaine hérissée de jones descend jusqu'à l'Achéloüs, éloigné au plus de deux kilomètres. Un tel lieu était en temps de guerre l'asile naturel de toutes les populations répandues dans le bas pays. Plus tard elles s'y établirent à poste fixe : elles n'eurent plus alors qu'à construire des murailles pour faire de leur camp de refuge la plus forte sans contredit des grandes places militaires de la Grèce[1].

L'enceinte d'OEniades, célèbre encore aujourd'hui en Acarnanie sous le nom de Trikardokastro, est debout dans toute son étendue et se dresse presque partout à plusieurs mètres. Ce sont des ruines magnifiques, comparables aux célèbres fortifications de Messène. Les murs enferment à peu près le même espace que ceux de Stratos, mais leur développement est beaucoup plus considérable, à cause des courbes rentrantes qu'ils décrivent en plusieurs endroits. Ils suivent en serpentant les inégalités du plateau, couronnent les parties escarpées, ou descendent jusqu'au bord des marais, selon que les pentes s'abaissent plus ou moins doucement. On les voit se prolonger devant soi à une grande distance, descendre dans les fonds, escalader les hauteurs, doubler les pointes avancées et se dérober enfin par un lointain

[1] Voy. planche XIV.

détour. Il est difficile de ramener leurs lignes sinueuses à une forme générale qui ait un nom en géométrie. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'ils dessinent une figure allongée, très-irrégulière, dont le plus grand diamètre s'étend du nord-ouest au sud-est.

La construction est uniforme et d'une même époque. C'est partout un appareil cyclopéen assez rude, qui rappelle les plus anciennes parties de l'enceinte de Palæo-Mani. Mais, à la hauteur d'environ quatre mètres, les blocs cyclopéens s'alignaient pour supporter une étroite assise horizontale, sorte de bande courante, surmontée d'une rangée parallèle de grandes pierres taillées carrément. Quand la muraille descend le long d'une pente, la bordure d'appareil régulier s'abaisse avec elle et suit le mouvement du terrain. Cette assise, que j'ai retrouvée dans plusieurs murailles de l'Acarnanie, servait comme d'architrave ou de frise à l'enceinte cyclopéenne; elle était destinée à soutenir immédiatement la ligne des parapets, avec son couronnement de créneaux.

Du reste, la vaste enceinte de Trikardokastro n'est renforcée par aucun système continu d'ouvrages saillants, ce qui est une marque d'antiquité. Point de redans ni de tours placées de distance en distance : rien que les faces grises des murailles, se succédant sans interruption. On trouve à peine, dans toute leur circonférence, deux ou trois coudes ménagés dans un but de défense et cinq tours isolées, dont trois ont été évidemment ajoutées après coup. La nature avait donné à OEniades des retranchements avancés qui lui

tenaient lieu de ces travaux d'art : c'était le cours et les marais de l'Achéloüs.

La partie la plus élevée et la plus difficilement abordable du plateau s'étend vers le sud-est. La muraille fait dans cette direction une saillie considérable, pour aller couronner les hauteurs ; c'était le côté le plus fort de la place et le quartier de l'acropole. En effet, on y voit une petite enceinte séparée, qui n'occupe point l'extrême pointe de l'angle formé par la muraille, mais qui s'appuie, à l'est, sur un de ses côtés. L'espace qu'elle enferme est resserré et ne pouvait contenir qu'une faible troupe ; une citerne y est creusée dans le roc. Cette acropole n'est guère qu'un réduit, construit autour d'une crête isolée, et protégé, du côté de la plaine, par des précipices et des roches caverneuses. Du côté qui fait face à la ville, s'étend un mur percé d'une porte étroite et flanqué de cinq grosses tours, pressées l'une contre l'autre, qui n'ont pas moins de 8^m d'épaisseur. Cette muraille de l'acropole est cyclopéenne et du même temps que la grande enceinte ; mais les tours, construites en appareil régulier, avec des arêtes vives aux deux bords de leur face saillante, ont été ajoutées ou du moins refaites à une époque plus moderne.

On remarque un peu plus loin, à la pointe de l'angle, d'autres ouvrages également postérieurs à la construction des murailles. C'est d'abord une tour énorme, large de 13^m et faite de grands blocs helléniques ; elle rattache au mur d'enceinte un mur antérieur en pierres brutes de petite dimension, qui le double en

avant, sur une longueur de plus de cent mètres, et qui porte les traces évidentes d'un travail précipité. Une autre muraille de même construction, s'appuyant aussi à la tour d'angle, descend le long des pentes dans la direction du sud-est : ses vestiges s'effacent bientôt; mais elle allait probablement rejoindre une chaîne de collines basses que le plateau projette en cet endroit vers l'Aspropotamos et qui porte un petit monastère ruiné de la Panaghia. On verra plus loin que ces fortifications plus récentes se rattachent à des travaux de défenses mentionnés par les historiens.

Malgré ces ouvrages, à OEniades comme à Stratos, la forteresse ne répondait pas à l'importance de la ville et à la grandeur de son enceinte ; en cas d'assaut elle offrait à peine un refuge suffisant aux derniers débris de la garnison. Il faut croire que tout le haut quartier qui l'avoisine, séparé des autres quartiers par un mur intérieur, dont on retrouve quelques traces vers le sud, à son point de jonction avec la grande muraille, formait au besoin une puissante acropole. En effet, dans toute cette partie, l'enceinte extérieure est elle-même dessinée avec un soin particulier, et c'est là qu'on trouve deux tours d'appareil polygonal d'une construction fort ancienne.

La principale entrée de la ville était vers le milieu des lignes de l'est, quelques centaines de mètres plus bas que l'acropole. Aujourd'hui les linteaux et les couronnements sont tombés; mais on retrouve encore l'ouverture de la porte, large de près de quatre mètres et précédée d'un couloir oblique, formé par un double

retour de la muraille. Elle est commandée, sur la droite, par une brusque courbure que décrit l'enceinte ; une saillie en forme de dent masquait à demi l'accès, et permettait de prendre à dos tout ennemi qui s'engageait dans le passage. La situation de cette porte, à laquelle on ne monte que par un sentier difficile, dispensait de la défendre par des ouvrages plus compliqués.

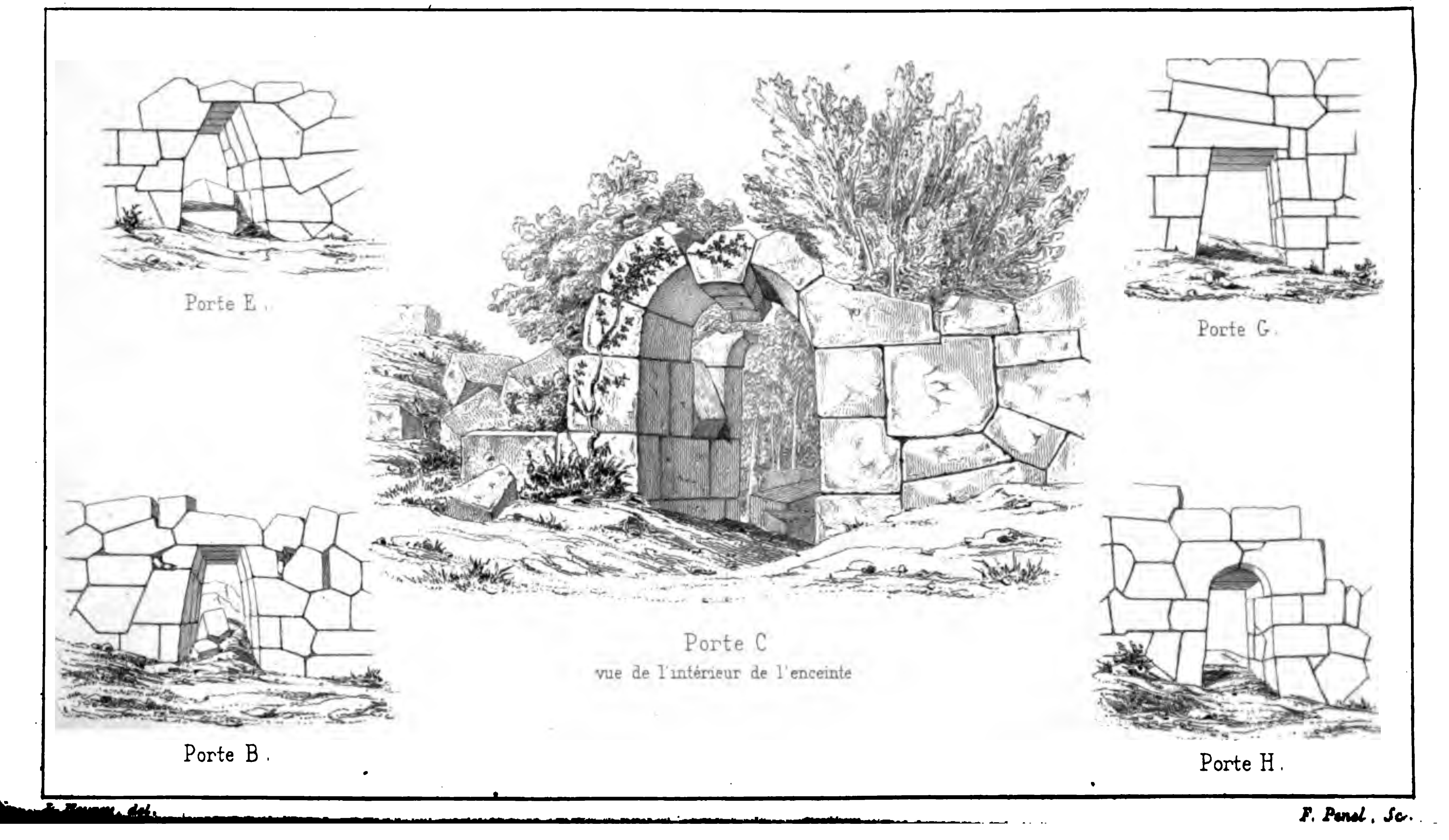
D'autres portes, plus petites, sont pratiquées en grand nombre sur divers points de la muraille, et s'ouvrent dans toutes les directions. J'en ai compté jusqu'à douze dans le cercle complet de l'enceinte. Les plus nombreuses sont percées dans le mur méridional ; elles donnaient passage aux chemins qui descendaient vers l'Achéloüs. Ces portes offrent un curieux sujet d'étude par la multiplicité de leurs formes. Il y en a de tous les styles, depuis le linteau droit jusqu'à la voûte à claveaux. On dirait une collection à laquelle ne manque aucun modèle[1]. Ici, c'est une porte droite; là, une porte à jambages inclinés, imitant les portes doriques. Ailleurs, les jambages, parallèles jusqu'à une certaine hauteur, se terminent par un angle aigu, tronqué au sommet. Je remarquai avec étonnement, dans deux endroits différents, des portes étroites (ouverture, 0m,50) dont les côtés s'inclinent l'un vers l'autre par une courbe légère ; c'est comme une ogive imparfaite dont les lignes, interrompues par un linteau droit, ne se rejoignent pas. Ces profils arqués, qu'on retrouve au Trésor de Mycènes, dans les tombeaux du Sipyle et

[1] Voy. planche XV.

dans les portes d'Assos, appartiennent aux plus antiques traditions de l'architecture grecque, fidèlement conservées en Acarnanie.

Les portes rondes, qui semblent appartenir aux traditions d'un autre art, plutôt occidental qu'asiatique, ne manquent pas plus à OEniades que dans les autres villes acarnaniennes. Deux de ces portes ne font qu'imiter la forme du cintre, comme celles de Karavassaras, de Sourovigli et de Palæo-Mani. La troisième, qui s'ouvre dans le mur de l'ouest, est couronnée d'une véritable voûte, percée en berceau dans l'épaisseur de la muraille (ouverture de la porte, 1^{m},60). L'arcade est formée de cinq claveaux, assemblés sans ciment, qui par leurs autres faces se relient immédiatement à l'appareil polygonal. Celui du milieu, par l'effet du temps, s'est abaissé de quelques centimètres, et ressemble aujourd'hui à une clef de voûte pendante. Malgré la précision avec laquelle les joints sont ajustés, l'ensemble de la construction conserve une apparence d'irrégularité et de rudesse. La porte est déjetée d'un côté, et sa courbe est loin d'offrir la symétrie désirable. A la vue de toutes ces portes de formes diverses, on serait tenté de croire qu'elles appartiennent à des époques différentes. Mais l'enceinte présente partout un appareil uniforme, et l'examen, même le plus attentif, ne permet pas de dire qu'il y ait eu, sur aucun point, un remaniement dans sa construction. Il ne faut voir, sans doute, dans le choix varié des styles, qu'une fantaisie des architectes, qui se sont amusés à cette diversité.

Les édifices publics et les constructions privées qui


Porte E.
Porte G.
Porte C
vue de l'intérieur de l'enceinte
Porte B.
Porte H.
del.
F. Penel, Sc.

couvraient le plateau d'OEniades sont loin d'être aussi bien conservés que la belle enceinte élevée pour les défendre. Dans la partie haute de la ville, sur une crête isolée, je remarquai un mur de soutènement, formé encore de quatre ou cinq assises helléniques, qui marque peut-être la place de quelque temple. La petite église de la Panaghia, dont j'ai indiqué plus haut la position en dehors des murs, à l'extrémité d'une chaîne de collines basses qui descendent vers le fleuve, a remplacé sans doute un antique sanctuaire. Peut-être était-ce une chapelle du dieu Achéloüs, la plus grande divinité des OEniades, celle qu'ils représentent de préférence, à côté de Jupiter, sur leurs innombrables monnaies de cuivre.

Le seul monument reconnaissable aujourd'hui est un petit théâtre. On y compte une trentaine de gradins sur un rayon d'environ douze mètres. Il est creusé dans les rochers de la partie septentrionale de la ville, en un point qui n'est guère moins élevé que l'acropole. Tourné au midi, il regarde la mer, les bouches de l'Aspro et la ligne dentelée des îles Échinades. Je signalerai aussi la nécropole, située vers le nord-est, en avant de l'enceinte, dans un lieu appelé εἰς τὰ Μνήματα; puis, çà et là, d'innombrables traces d'habitations, des citernes, dont deux sont des gouffres naturels, placés en dehors de la muraille, mais sous la main des habitants. Si l'on peut juger des édifices par leurs fondations, les maisons d'OEniades étaient plus spacieuses et mieux construites que celles des autres villes de l'Acarnanie et même que celles de

Stratos. Leurs soubassements dessinent encore sur le sol de grands carrés d'appareil régulier et des rues qui se coupent à angle droit.

A défaut de ruines mieux conservées, ces restes d'un théâtre, ces vestiges d'habitations belles et commodes, suffisent pour confirmer ce que l'histoire nous apprend d'OEniades. D'anciennes relations de commerce et d'amitié avec Corinthe et le Péloponnèse en avaient fait une ville plus riche, plus civilisée que la plupart des autres cités acarnaniennes. Aussi refusait-elle de faire partie de leur ligue, d'entrer avec elles dans l'alliance athénienne, et se montrait-elle envieuse avant tout de la suprématie de Stratos. Dans l'histoire des petits États de la Grèce, composés de plusieurs villes, il y a presque toujours, comme dans les drames du théâtre, un jaloux, un traître : OEniades joue en Acarnanie ce rôle de seconde ville, un rôle d'hostilité et de défection ouverte. Ses alliances et sa politique lui avaient attiré de bonne heure le ressentiment d'Athènes. Vingt ans avant la guerre du Péloponnèse, elle se voit d'abord occupée, pendant huit mois, par les Messéniens de Naupacte, puis attaquée de nouveau par l'armée navale de Périclès. Son excellente position la défend deux fois contre Phormion et contre Asopios ; mais, en 424, assaillie par les Acarnaniens, que conduit Démosthènes, elle est forcée enfin d'accéder à leur confédération et de se faire l'alliée d'Athènes.

Les historiens nous donnent le secret de la richesse et de l'orgueil d'OEniades, comme celui de sa poli-

tique : c'était une ville maritime. Bien que située à trois heures de la mer, elle communiquait avec elle par l'Achéloüs; elle avait un port, des arsenaux, des navires de guerre et de commerce, qui la mettaient en rapport avec toutes les côtes voisines. A peine entrée dans l'alliance des Athéniens, elle devient une des stations de leur flotte, pour surveiller et gêner les opérations navales des Péloponnésiens sur le golfe de Corinthe.

Un port, avec ses défenses militaires et tous ses ouvrages, est encore aujourd'hui la partie la plus étonnante des ruines d'OEniades. La Grèce ne présente ailleurs aucun exemple de pareilles constructions. C'est du côté opposé à la mer, vers le nord de l'enceinte, que les collines de Trikardokastro s'écartent en un point, et laissent naturellement au milieu d'elles la place d'un petit bassin creux. Le lac Lézini s'y répand et l'encombre d'un pêle-mêle de roseaux et d'herbes hautes. Les anciens habitants avaient enfermé cette anse naturelle dans leurs murs, et ils en avaient fait un port. Les fortifications compliquées qui gardent l'entrée, les vestiges des quais, des hangars pour abriter les galères, ne permettent pas d'en douter. Seulement le bassin, aujourd'hui peu profond, devait alors communiquer par un canal avec l'Achéloüs ; et les eaux du fleuve, ainsi détournées en partie, faisaient un lac navigable de ces vastes marécages. Sur les sables de l'Achéloüs et non loin de la mer, était probablement la station ordinaire des vaisseaux, qu'on tirait à sec le long des rives. C'était seu-

lement en temps de guerre ou d'inondation qu'on les amenait, par un plus long chemin, jusque dans le port intérieur.

A l'est du port, le long de la passe naturelle qui y donne accès, d'épaisses murailles, flanquées de deux tours et percées d'une porte monumentale, forment un carré séparé de fortifications, qui s'avance d'un côté jusqu'au bord des marais, et de l'autre s'appuie aux remparts de la place. Par une complication singulière, le mur de la ville est double en cet endroit; il forme, en se dédoublant, un petit ouvrage étranglé, adhérent à l'une des tours, ouvrage qui servait de forteresse à cet ensemble de défenses extérieures. L'autre tour protégeait la porte, qui ne s'ouvre pas sur la ville, mais sur les terrains voisins du lac. Cinq cents mètres plus loin, en marchant toujours à l'est, on rencontre un autre mur qui se détache de la grande enceinte et descend en zig zag le long des rochers. C'était un ouvrage avancé appartenant au même système de fortifications; il servait à arrêter tout ennemi qui aurait voulu, se glissant le long des pentes du plateau, entre les rochers et les marais, surprendre la porte et la citadelle du port.

Derrière ces défenses, s'abritaient les chantiers de radoub et de construction, les magasins pour serrer les agrès: c'était l'arsenal maritime d'OEniades. On y admire, encore aujourd'hui, une de ces gares que les anciens appelaient *maisons-à-vaisseaux*, νεώσοικοι, taillée en plein roc. Une chambre découverte, ou plutôt un petit bassin, qui n'a pas moins de trente mètres

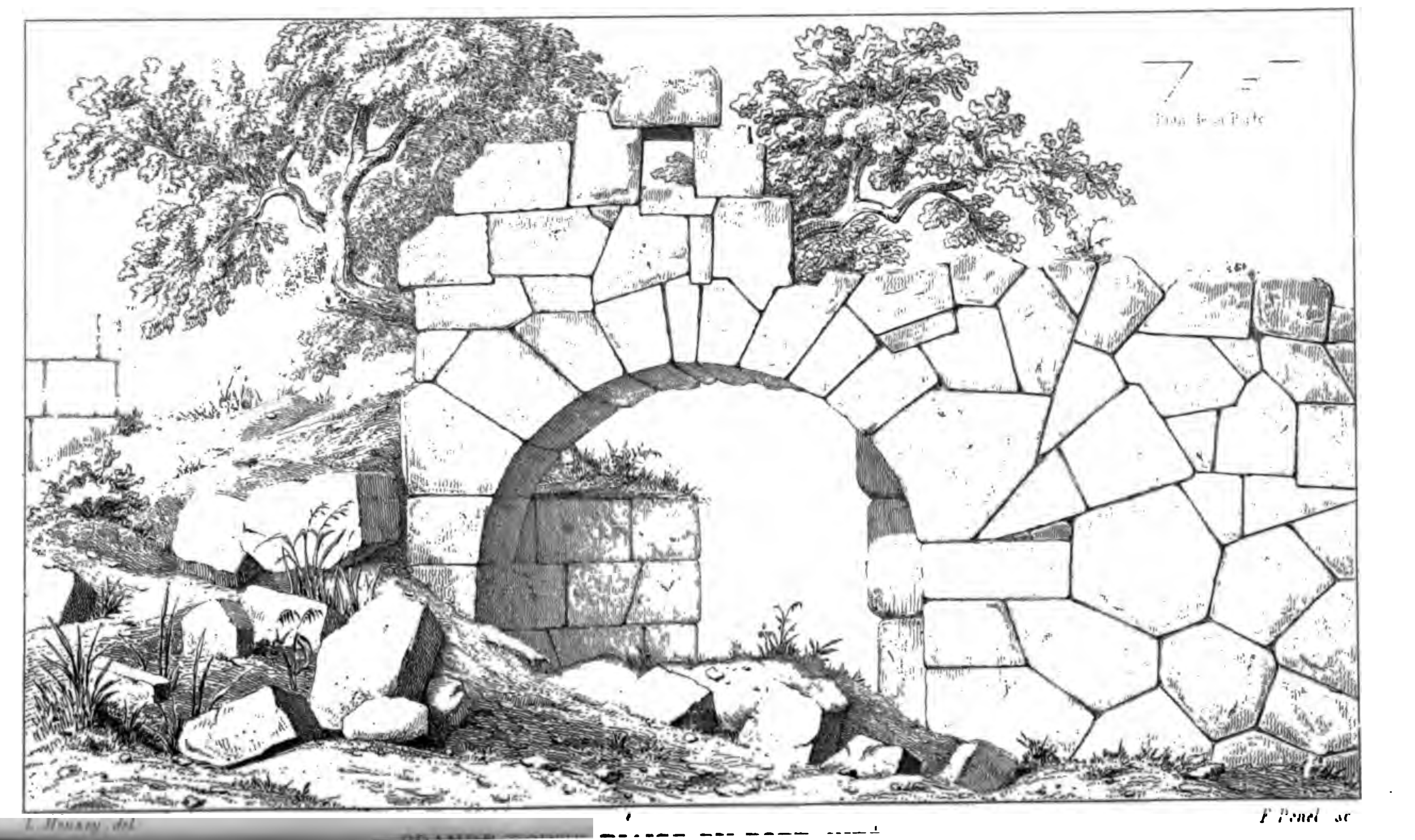
de large sur une longueur à peu près égale, est creusé à vif dans les rochers qui bordent l'entrée. De trois côtés, les parois perpendiculaires se dressent à près de vingt pieds. Du côté de l'est seulement, le bassin s'ouvre sur les eaux de la passe; c'était par là qu'on y tirait les bâtiments. Au fond, six contre-forts parallèles, saillants de 2 mètres, et découpés également dans le roc, servaient de point d'appui pour les amarrer, ou marquaient la séparation des loges destinées à les recevoir. Les paysans m'ont parlé même de grands anneaux de bronze, κρικέλλαις, qu'on y trouvait autrefois attachés au roc : l'endroit s'appelle encore εἰς τὰς Κρικέλλας. En mesurant les distances inégales qui séparent les contre-forts, on trouve, sur une même ligne, la place de sept navires de différentes grandeurs : cinq barques, larges de 2 à 3 mètres, et deux galères, larges de 5 à 6 mètres. Les autres vaisseaux trouvaient dans le port même des constructions analogues : ce sont des quais, soutenus aussi par des contre-forts, mais construits en pierre et formés d'assises régulières; on en voit des restes bien conservés.

La citadelle du port et toutes les défenses qui l'accompagnent ne diffèrent en rien, pour la construction, de la grande enceinte continue. L'appareil cyclopéen est de même style; il accuse également ou des temps reculés, ou, tout au moins, un art resté fidèle à la rudesse des premiers âges. Seules, les deux tours sont des ouvrages plus récents, et paraissent rajoutées après coup. La disposition régulière des assises et

surtout le bel agencement des pierres, aujourd'hui dorées par le temps comme les marbres de l'Attique, la précision des joints et la finesse des arêtes vives qui marquent les angles saillants, démontrent aux yeux la différence des époques. Enfin, pour peu qu'on examine la mieux conservée des deux tours, large de 8 mètres et haute encore de 16 assises, on y remarque, sur le côté, un reste d'appareil cyclopéen, débris d'une tour plus ancienne, sur laquelle on a enté, pour ainsi dire, une construction nouvelle et plus régulière. Le travail de raccordement est manifeste.

La porte, au contraire, bien qu'elle soit d'une forme peu commune, ne fait qu'un avec le mur cyclopéen au milieu duquel elle est ouverte, et date évidemment de la même époque[1]. La surprise que le voyageur éprouve en visitant les cintres et les arcades des villes acarnaniennes est ici portée à son comble. Il a devant les yeux une grande voûte à claveaux, jetée sur une ouverture de 3^{m},45, et percée en plein appareil polygonal, au milieu de l'enchevêtrement le plus bizarre et le plus compliqué de blocs irréguliers. Toutes les idées ordinaires sur l'emploi de l'arc dans les constructions grecques, sont renversées à cette vue. Mais voici qui est plus merveilleux encore : cette voûte est une voûte biaise, elle s'ouvre de travers dans l'épaisseur du mur, et la tour qui en défend l'accès suit la même direction. L'obliquité des constructions voûtées, que nous admirons

[1] Voy. planche XVI.



L. Heuzey del.

F. Penel sc.



comme un miracle de l'architecture contemporaine, dans les viaducs et dans les souterrains de nos routes ferrées, était donc connue des Grecs de l'Acarnanie, plusieurs siècles avant notre ère !

Il est vrai qu'à OEniades, le cintre oblique n'est dessiné que dans le revêtement extérieur de la muraille; la percée de la porte paraît avoir été recouverte à l'intérieur par des linteaux droits. Dans ce passage se dresse un pilier massif, formé de trois blocs superposés, qui servait à masquer, en l'étayant, l'axe en bois autour duquel tournait le battant de la porte. On remarque aussi, au-dessus de l'arcade, une petite fenêtre : il y avait, à cette hauteur, dans l'épaisseur de la muraille, une galerie ou un corps de garde; on y parvenait, en dedans de l'enceinte, par un escalier dont les traces sont encore visibles.

L'appareil cyclopéen se prête gauchement et de mauvaise grâce à toutes ces combinaisons, surtout à la courbure de la voûte. Le cintre, tracé sans instruments et sans calculs, d'après l'inspiration de l'architecte, est déformé encore par les hasards de la construction. Des blocs façonnés grossièrement tiennent lieu de clef de voûte et de claveaux. Cependant le revêtement dans lequel la voûte est percée, resté seul debout sur les ruines de la muraille, témoigne de l'extrême solidité de l'assemblage. Cet arc déprimé, ces claveaux mal taillés, loin d'être un élément de ruine, ont maintenu en équilibre, depuis plusieurs siècles, sans aucune liaison ni attache, la lourde masse qu'ils supportent. Il y a, dans un art à

la fois si habile et si grossier, je ne sais quelle puissance de contraste qui étonne les yeux. Les ouvrages d'un style primitif ont ce privilége, de nous faire mieux sentir le prix de l'invention et la difficulté du travail; leur beauté est surtout dans la surprise qu'ils nous causent. On peut donc affirmer que cette porte d'OEniades serait moins admirable, si elle était plus régulière. Elle reste ainsi en parfaite harmonie avec les antiques remparts qui l'avoisinent. Telle qu'elle est, c'est un chef-d'œuvre d'aplomb, d'adresse, mais aussi de bizarrerie et de rusticité.

Malgré ces apparences et le témoignage des yeux, Polybe, dans son quatrième livre, semble fournir des arguments contre l'antiquité de la porte voûtée d'OEniades et de toutes les fortifications du port. Il faut analyser ce passage, qui offre plus d'une difficulté quand on cherche à se l'expliquer en face de ruines [1]. De la portée que nous donnerons aux paroles de l'historien, dépend la solution d'un problème important pour l'histoire de l'art: celui de l'antiquité des voûtes acarnaniennes.

Au temps des successeurs d'Alexandre, OEniades avait fini par tomber, comme Stratos, entre les mains des Etoliens. En 219 avant J.-C., Philippe, qui faisait à la Ligue Étolienne une guerre acharnée, s'avançait par la vallée de l'Achéloüs, portant ses ravages sur les deux rives du fleuve. A son approche, la garnison d'OEniades, reconnaissant l'impossibilité de défendre la vaste en-

[1] Polyb., IV, 65.

ceinte de la place, s'était réfugiée dans la citadelle, « et pour s'y maintenir, dit Polybe, l'avait rendue « plus forte, en construisant des murs et d'autres ou« vrages. » L'acropole avait eu jusque-là pour seule défense le mur cyclopéen que nous y avons remarqué. Les lignes de défense en petites pierres qui prolongent la fortification vers le sud-est et qui portent encore aujourd'hui les marques d'un travail précipité, répondent, selon toute vraisemblance, aux ouvrages exécutés par les Étoliens. Du reste, ces précautions ne devaient sauver ni la ville ni sa forteresse.

Une fois maître d'OEniades, Philippe fut frappé de son excellente position, comme lieu d'embarquement, pour envahir le Péloponnèse. Il entreprit aussitôt de développer ses défenses, voulant s'en faire un centre d'opérations, aussi bien contre la Grèce méridionale que contre l'Étolie. Ses soldats venaient de renverser les belles murailles de Pæanion, ville étolienne située sur l'autre rive de l'Achéloüs ; il tira de ces ruines toutes fraîches de nombreux matériaux, et mit probablement à l'œuvre une partie de son armée. Reprenons ici les propres paroles de l'historien : « Phi« lippe commença, dit-il, par renforcer les défenses « de l'acropole ; puis il réunit, en les entourant d'un « même mur, le port et l'arsenal ; et déjà il s'occupait « de les relier à l'acropole. » Il en était là de son entreprise, lorsqu'un hardi coup de main des Étoliens sur les frontières de la Macédoine le força de retourner dans son royaume, laissant inachevés ces importants travaux.

Les ouvrages de défense ajoutés par Philippe à l'acropole d'Œniades paraissent être les cinq tours d'appareil hellénique dont on a flanqué, après coup, la petite enceinte cyclopéenne. Si, de la forteresse, nous descendons au port, les seules constructions appartenant au même travail de remaniement sont aussi les deux belles tours helléniques qui commandent cette partie des remparts. Cependant comment ne pas appliquer à toutes les fortifications du port et de l'arsenal, les détails mentionnés par Polybe? N'y reconnaît-on pas les chantiers νεώρια auxquels il fait allusion? Le carré de murailles qui les entoure encore aujourd'hui ne peut-il pas représenter l'enceinte séparée construite par Philippe? Le mur de défense, qui se déploie en avant, n'est-il pas destiné à rattacher cette enceinte par un lien redoublé aux remparts mêmes de la ville? Ces épaisses constructions, avec leur porte cintrée, ne remonteraient ainsi qu'aux derniers successeurs d'Alexandre; elles seraient à peine antérieures de quelques années à l'intervention des Romains dans les affaires de la Grèce. La voûte n'aurait été introduite que très-tard en Acarnanie, et par les Macédoniens.

Pour réfuter cette opinion, qui se présente assez naturellement à l'esprit et qui s'entoure de quelque vraisemblance, il faut s'en rapporter avant tout aux preuves fournies par les ruines. Ces débris rendent souvent un témoignage qui n'est pas moins authentique que celui des livres et de l'histoire. Nous avons vu que les tours de l'arsenal avaient été, comme celles de l'acropole, rajoutées à une muraille qui existait avant elles.

Si ces tours sont un ouvrage du roi Philippe (et elles ne peuvent être postérieures à lui), la muraille même de l'arsenal et la porte qui l'accompagne remontent évidemment à une époque plus ancienne. D'ailleurs, il serait difficile de croire que les architectes macédoniens, en élevant des constructions nouvelles, des portes d'un style récemment inventé, se fussent donné pour tâche de copier servilement l'appareil des plus vieilles murailles de la ville et de reproduire jusqu'à la maladresse des antiques ouvriers acarnaniens. La beauté des tours, qui sont leur ouvrage, prouve assez qu'ils ne s'étaient pas astreints à cette imitation d'un art grossier.

Le texte même de l'histoire n'offre pas de moins sérieuses objections, quand on l'étudie en détail et sur les lieux. Ou Polybe, malgré l'apparente netteté de sa description, a exagéré l'importance des travaux exécutés par les Macédoniens, ou il parle d'un autre port que celui dont nous avons reconnu les vestiges au nord des collines de Trikardokastro. Le port fortifié par Philippe était situé à quelque distance de la ville, puisqu'il fallait pour l'y rattacher des travaux considérables, qui restèrent interrompus ; il était compris avec les chantiers dans une même enceinte, et c'était à l'acropole qu'on avait tenté de le relier, πρὸς ἄκραν. Le port dont il reste aujourd'hui de si curieuses traces, est, au contraire, un port intérieur, enfermé dans le cercle des plus anciennes murailles, et ses chantiers seuls sont protégés par un système de défenses à part ; enfin ces défenses, loin de pouvoir être rattachées à l'acro-

pole, adhèrent immédiatement aux remparts de l'enceinte continue, dans la partie la plus basse de la ville.

J'ai dû supposer plus haut qu'OEniades avait pour ses navires un mouillage important, situé vers le sud-est, à une certaine distance de ses murailles et dans les eaux mêmes du fleuve. Les habitants n'avaient pu manquer d'y établir aussi des quais de déchargement, des chantiers, de nombreux magasins, des loges pour tirer les bâtiments à sec, tout un arsenal maritime, dont il serait inutile de rechercher aujourd'hui les vestiges, balayés de bonne heure par les inondations ou recouverts par les atterrissements. Pour quiconque débarquait ou voulait prendre la mer, le lieu était mieux choisi et plus voisin de la côte. Là se faisait tout le commerce des OEniades et le principal mouvement de leur marine. C'était un véritable port, mais un port en rivière, qui avait pour bassin le lit de l'Achéloüs. N'hésitons pas à placer en cet endroit le port de Polybe, celui même que Philippe entoura de murailles et qu'il essaya de réunir à la citadelle par un long mur. En effet, nous avons vu que les hauteurs de l'acropole, tournées vers l'Achéloüs, projetaient sur sa rive droite une chaîne de collines; le long de ces collines nous avons trouvé les fondations d'une muraille inachevée, qui se rattache aux ouvrages de la citadelle par une grosse tour d'angle d'appareil régulier : c'est le mur commencé par Philippe, celui dont parle Polybe.

L'autre port, avec ses défenses cyclopéennes, sa porte cintrée et ses loges taillées dans le roc, était un

port de sûreté et de refuge, fortifié à une époque antérieure et probablement dès le temps de la guerre du Péloponnèse. Il servait en cas de siége, ou lors des crues extraordinaires. Le reste du temps on l'utilisait pour la navigation du lac, qui avait son importance pour OEniades et la mettait en communication avec tous les points de son territoire.

Les OEniades avaient en effet dans leur dépendance une petite place forte qu'on appelait Nasos (l'Ile). Elle devait occuper l'îlot de la Panaghia qu'on aperçoit au nord de Trikardokastro, au milieu des eaux du lac Lézini. Je ne pus m'y rendre, faute de moyens de communications ; mais les habitants m'assurèrent qu'il y restait des vestiges de murs ruinés; ce lieu servit encore de refuge aux populations environnantes, pendant l'insurrection grecque. En face de cette île, vers le village de Palæokatouna, une caverne naturelle, creusée dans le roc sur le bord du marais, servait de remise pour quelques petits bâtiments ; on y voit encore des anneaux de bronze, comme à Trikardo. Enfin les paysans signalent au nord du lac, sur la route qui le contourne et mène à Krysovitza, quelques ruines d'une enceinte fortifiée de médiocre étendue ; l'endroit s'appelle H^{os} Dhimitris : c'était encore une bourgade des OEniades.

Le plateau de Trikardokastro, malgré sa position avantageuse et ses redoutables défenses, cessa probablement assez tôt de porter une ville habitée. L'absence de toute ruine byzantine prouve qu'il était complétement abandonné dès le commencement du moyen

âge. Je suppose que la destruction des ouvrages qui retenaient et gouvernaient les eaux en rendit le séjour incommode et malsain. La petite ville de Katokhi fut alors fondée, et prit, dans la géographie du Bas-Empire, la place de la grande cité acarnanienne. Elle dut probablement à cette cause l'honneur de devenir le siége d'un évêché, qui dépendait de la métropole de Naupacte. C'est probablement cet évêque qu'on appelait aussi évêque de l'Achéloüs, ὁ Ἀχελώου. Le nom du fleuve était porté alors par une ville byzantine de quelque importance : on veut y reconnaître Anghélokastro, en Étolie ; je croirais plutôt que c'était Katokhi.

Cependant le souvenir de la ville antique, sans cesse entretenu par la vue de ses ruines, se perpétuait, en s'altérant, dans l'imagination des peuples de la contrée. La vaste enceinte d'Œniades, avec ses multiples ouvrages, devenait Trikardokastro, le Château à Triple Cœur (ou peut-être le Château à Triple Garde, Trigardokastro, comme on l'écrit quelquefois). Les paysans me racontèrent qu'un prince d'une grande beauté y avait autrefois sa demeure. L'étrange destinée à laquelle il était condamné l'avait fait appeler Aniliôos (le Prince Sans-Soleil). Il ne pouvait s'exposer sans mourir à la lumière et au grand jour, et vivait dans l'ombre d'un palais souterrain. Mais, dès que la nuit était venue, il se rendait de l'autre côté du fleuve, au château de Kyra Rini : c'est ainsi qu'on désigne les ruines de l'antique cité étolienne de Pleuron. Kyra Rini ou, comme nous dirions en

français, Dame Irène, enchanteresse de grande renommée, le voyait avec peine s'en retourner chaque matin, longtemps avant le lever du soleil. Elle imagina pour le retenir un singulier stratagème, ce fut de couper le cou à tous les coqs du voisinage. Aniliôos trompé partit trop tard : il arrivait à peine au passage de l'Achéloüs, que déjà, pour son malheur, le soleil paraissait derrière les montagnes d'Étolie.

On retrouve dans ce conte de fées comme un souvenir obscur de l'ancienne mythologie du pays. Il semble que plusieurs légendes y soient confondues et transformées au gré des conteurs du moyen âge : celle de Déjanire, fille d'OEnée roi de Pleuron, recherchée par le dieu Achéloüs, qui venait d'Œniades lui faire sa cour, et peut-être la fable d'Alcméon cherchant, pour fixer sa demeure, une terre qui n'ait pas été exposée aux regards du soleil?

A côté de ces traditions, un sentiment a survécu aux révolutions du sol et aux déplacements de la population : je veux parler de cette jalousie, née peut-être d'une diversité d'origine, qui séparait le petit peuple des OEniades du reste de l'Acarnanie et l'attachait aux Péloponnésiens. Aujourd'hui encore les gens du district de Katokhi ne font pas cause commune avec les bergers et les klephtes de la haute Acarnanie : ceux-ci de leur côté n'ont pas en grande estime la population riche et laborieuse du Katoméros. Ils leur refusent cet instinct d'honneur et de fierté, cette φιλοτιμία dont ils se réservent le privilége. Ce sont, à leurs yeux, moins des Acarnaniens que

des Grecs du Péloponnèse, des Moraïtes; et l'on sait que ce nom est, dans la bouche des Grecs du nord, un terme de souverain mépris.

La grande ville d'OEniades termine dignement la longue série des cités acarnaniennes. Elle offre le type le plus imposant et le plus complet de cette rude architecture militaire qui couvre le sol de l'Acarnanie; elle nous fournit surtout les plus curieux exemples de ces portes rondes que savaient construire les anciens habitants du pays. Il fallait avoir étudié ses ruines avant de chercher à résoudre une question plusieurs fois soulevée dans le cours de cet ouvrage, et jusqu'ici réservée : celle même de l'antiquité des voûtes helléniques et cyclopéennes en Acarnanie.

Rapprochez en effet des exemples nouveaux, observés à OEniades, les petites portes cintrées de Limnæa et de Stratos, celle de Komboti, le cintre monumental de Palæo-Mani et la grande voûte de Palæros[1], et vous arrivez à une première conclusion : c'est que la voûte, vraie ou simulée, était d'un emploi général en Acarnanie, avant comme après le temps de la guerre du Péloponnèse, et qu'elle y faisait, en quelque sorte, partie de l'architecture nationale. On voit même, par le rapport des voyageurs, que l'usage s'en était répandu dans toute l'Épire, où l'on trouve

[1] Voir sur cette question les pages 450, 444, 430, 392, 353, 334, 333 et 322.

plus d'un exemple de pareilles constructions [1]. Nous n'avons point ici un fait isolé, mais une forme d'architecture populaire sur la côte grecque de la mer Ionienne, comme elle l'était sur la côte opposée dans les antiques cités de l'Italie.

Il est donc permis de croire, sans faire remonter la construction des premières voûtes acarnaniennes aux Courètes et aux Lélèges, anciens habitants du pays, que cet art était venu de l'Italie, où nous le voyons fleurir de tous temps. Des rapports n'avaient pu manquer de s'établir entre deux contrées aussi voisines; la tradition même n'en a pas perdu tout souvenir. Pausanias nous montre, à une époque reculée, des troupes de Pélasges maçons passant de Sicile en Acarnanie : ce sont eux, suivant le même auteur, qui plus tard, émigrés dans l'Attique, construisirent la première muraille de l'acropole d'Athènes [2]. D'autres ouvriers, élèves des Étrusques, de ces hardis assembleurs de pierres, seront venus de même de la haute Italie, et auront fait connaître, de bonne heure, aux Acarnaniens l'emploi des constructions voûtées.

Il existe sur l'apparition de la voûte en Grèce une opinion contraire : le secret en aurait été révélé aux architectes grecs par les calculs du philosophe Démo-

[1] Le colonel Leake avait déjà signalé ces voûtes de l'Épire. J'en ai moi-même observé une à Gastritza, où l'on place ordinairement l'ancienne Dodone. M. Gaultier de Claubry, ancien membre de l'école d'Athènes, dans un travail sur l'Épire, encore inédit, en décrit de nombreux exemples.

[2] Pausan., III, 18.

crite ; et ce seraient les Macédoniens qui auraient commencé à populariser la forme de l'arcade au temps de leur puissance. Des faits certains permettent désormais de rejeter une hypothèse peu vraisemblable, qui reposait sur une phrase de Pline, interprétée dans un sens trop absolu. Nous pouvons maintenant suivre à la trace et de proche en proche la transmission d'un art longtemps ignoré des Grecs ou du moins négligé par eux. Loin d'avoir été introduit en Acarnanie par les Macédoniens, il paraît s'être répandu, en passant par l'Épire, de l'Acarnanie jusqu'en Macédoine. Là, sous des rois amis du faste et des grandes constructions, les artistes grecs trouvèrent l'occasion de perfectionner ces voûtes grossières, en y appliquant un appareil plus régulier [1]. Enfin, lorsque les successeurs d'Alexandre, maîtres de tout pouvoir et de toute richesse, ordonnateurs de travaux immenses, eurent à couvrir l'Orient de villes nouvelles, la voûte commença à remplacer les anciennes formes droites, devenues incommodes et insuffisantes. Tout ce qui appartient, dans cette prétendue découverte, au philosophe d'Abdère, c'est probablement d'avoir établi, le premier, la théorie mathématique de la voûte et démontré la loi qui en régit l'équilibre.

Ainsi les Acarnaniens, par le hasard de leur position géographique, plutôt que par le fait de leur industrie, avaient, en cela du moins, devancé les Grecs

[1] Voir des exemples de voûtes macédoniennes dans la première partie de ce travail, p. 119, 173 et 194.

policés. Les antiques relations de ce peuple avec les populations italiotes sont le point le plus curieux de son histoire. On pourrait montrer qu'il ne se rapprochait pas seulement des Italiens par ses arts grossiers, mais encore par sa langue et par son caractère. Un génie plus rustique qu'on ne le trouvait d'ordinaire chez les Hellènes, une volonté persévérante, l'esprit de concorde et d'union dans les entreprises, la fidélité aux vieux rits religieux qui faisait rechercher partout les Acarnaniens comme devins et sacrificateurs [1], sont autant de traits de ressemblance avec les tribus de l'Italie. Si l'on songe, de plus, qu'ils parlaient le dialecte éolien, dans sa forme la plus rude, c'est-à-dire la plus voisine du latin, on demeurera convaincu que ces habitants de l'extrême Grèce offraient un type de transition remarquable entre deux familles de peuples, issues évidemment d'une même race : les Italiens et les Grecs.

[1] Hérodot., I, 63; VII, 221. Pausan., III, 13; IX, 21.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

INSCRIPTIONS.

I. INSCRIPTIONS DU MONT OLYMPE.

1.

A Kaleh-Tépé, sur une stèle grecque.

ΝΙΚΑΡΧΟΣ
ΔΗΜΑΡΧΟΥ

Νίκαρχος Δημάρχου.

2.

A Alassona, dans l'église de la Panaghia. Voir p. 26.

1 ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΤΗΣΠΟΛΕΩΣΕΥ . . . . .
ΤΟΥΜΕΘΥΣΤΟΥΤΗΝΒΕΞΑΜΗΝΟΝ . . .
ΤΗΓΩΤΙΜΑΣΙΘΕΩΛΥΚΟΦΡΩΝΟ . . . .
. ΕΥΘΕΡΩΘΙΣΥΠΟΕΥΗΘΙΔΟΥΚΑ . . .
. . ΑΤΡΑΣΚΑΙΔΙΚΑΙΟΓΕΝΟΥΕΔΩΚ.
. . ΗΠΟΛΙΔΚΒ< . .
2 ΜΙЄΥΟΝΤΟϹΤΗϹΠΟΛЄωϹΤΗϹΠΡω
ЄΞΑΜΗΝΟΥΑΝΤΙΓΟΝΟΥΤΟΥΠΑ .
. ωΝΟϹЄΝϹΤΑΤΗΓωΚΑΙΑΝ . . . . .
ΡΙΑΚΑΔΙωΝ . . . ЄΛЄΥΘЄΡω . . .

ЄΙϹΚΑΤΑΔѠΡЄΑΝ . . . . . ΚΑΙ . .
. ЄΝΟΥϹΤΟΥΑΝ . . . . ΟΥ . ΔѠΚ
ЄΝΤΗΠΟΛЄΙΤΑΓЄΙΝΟΜЄΝΑ
. . . . ΥΡΙΟΥ
ΔΚΒ <

1. Ταμιεύοντος τῆς πόλεως Εὐ....... τοῦ [Ἀ]μεθύστου τὴν 6' ἑξάμηνον, [ἐν στρα]τηγῷ Τιμασιθέῳ, Λυκόφρων ὁ [ἀπελ]ευθερωθεὶς ὑπὸ Εὐηθίδου κα[ὶ Κλεοπ]άτρας καὶ Δικαιογένους ἔδωκ[εν τ]ῇ πόλι Δ. κβ < [1]

2. Ταμιεύοντος τῆς πόλεως τῆς πρώ[τη]ς ἑξαμήνου Ἀντιγόνου τοῦ Πα....ωνος, ἐν στ(ρ)ατηγῷ Και .αν....ρι, Ἀκαδίων [ὁ ἀπ]ελευθερωθεὶς κατὰ δωρεὰν [2] ὑπὸ Δικαιογένους τοῦ Ἀντιγόνου ἔδωκεν τῇ πόλει τὰ γεινόμενα ἀργυρίου Δ. κβ <

3.

A Alassona, dans l'église du monastère. Voir p. 27.

. . . . ΛΕΥΚΙΩ . . . .
ΤΑΙΙΙΟΛΑLΙΙΝΑΠΑΣΙΦΑΝΕΡΑΤΕ . . . . . .
. . . ΟΙ . Κ . . ΗΤΟΥΔΗΜΟΥΕΥΧΑΡΙΣ . . . .
. . ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ . . . .
ΙΕΝΙΑΥΤΟΝΕΠΙϹΤΡΑ.....ΕΙϹΥΠΟ.......
ΟΣΛΕΣΧΑΝΟΡΙΟΥΝΟΥΜΗ...ΠΟΥ..........
.........ΕΙΤΑΓΕΙΝΟΜ.
ΤΑΑΙΑΠЄΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙ.....ΚΑϹΤΟΣΑΥΤΩΝ
ΜΕΝΩΝΟ . . . ϹΤΑΤΟΑΠΟΛΥ . . . . . .
ΕΔΩΚΑΝΤΗΠΟΛΕΙΤΑΓΙΝΟ . . . . . .

1. ....Λευκίῳ.............. τα ..... ν ἅπασι φανερά τε..... ..... οι.. κ[αι] ἡ τοῦ δήμου εὐχαρισ[τί]α................

2. ......Ἀντιγόνου....[τὸν] ἐνιαυτὸν ἐπιστρα[τήγου, μην]ὸς Λεσχανορίου νουμη[νίᾳ, ...] τα, αἱ ἀπελευθερωθεῖ[σαι ὑπὸ] Μένωνος Ἐπιστατόα, Πολυ[νείκη] ἔδωκαν τῇ πόλει τὰ γινό[μενα]

[1] P. Δηνάρια εἴκοσι δύο ἥμισυ; 22 deniers 1/2 : c'était pour les frais de l'inscription.

[2] « Gratuitement » par opposition aux esclaves qui se rachetaient sur leur pécule.

3. ..... [ὁ ἀπελευθερωθ]εὶς ὑπὸ...... που ....
[ἔδωκαν τῇ πόλ]ει τὰ γεινόμ[ενα, ἕ]καστος αὐτῶν........ [1]

4.

A Sélos, dans un escalier, près de l'église de la Panaghia. **Voir p. 32.**

. ΔΗΜΩΣΕ.......................
. ΑΡΕΔΟΘΤΩΤΑΜΙΑ...............
. . . ΟΥ . Η........................
. . . ΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΚΑ. . . ΡΧ...............
. . . ΜΗΝΟΣΑΠΟΛΛΩΝΙΟΥΠΕΝΤΕΚΑΙΔ.....
. . . ΑΤΡΑΠΑΥΣΑΝΙΟΥΚΑΙΕΡΙΓΕΝΗΣΑΣΑ.....
ΦΗΚΑΝΕΛΕΥΘΕΡΑΝΤΗΝΕ.............
ΑΦΕΣΑΝΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΛΑ...............
. ΑΜΕΘΥΣΤΟΥΤΟΥΣΩΣΙΒΙΟΥ..............
. ΕΚΑΤΟΝΠΕΝΤΗΚΟΤΑΤΑΓ...............
. . ΜΑΧΟΥΞΕΝΟΔΟΚΟΙΑ...............
ΙΚΑΔΑΣΠΑΥΣΑΝΙΟΥΣ...............
. ΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΣΑΓΟΡΟΥ...........
. ΛΟΙΠΩΝΤΡΙΩΝΤΙΜΩΠΟ...............
. . ΕΝΕΙΑΑΝΔΡΟΜΑΧΟΥΜΕ............
. ΝΩΜΗΣΑΡΙΣΤΟΝΟΥΤΟΥΛΕ.............
. ΥΤΩΝΔΟΥΛΗΝΑΦΗΚΑΝΕΛΕΥΘΕΡΑΝ.........
. ΟΝΞΕΝΟΔΟΚΟΙΤΑΓΟΣΑΣΑ...............
. ΞΕΝΟΔΟΚΟΙΦΙΛΟΞΕΝΟΣΠΑΥΣΑΝΙ..........
ΔΟΥΦΙΛΙΠΠΟΣΝΙΚΑΡΧΟΥ..................
ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΟΥ.........
ΝΟΡΙΟΥΠΕΝΠΤΗΑΡΙΣΤΟΓΕΝΗ..........
ΑΡΙΣΤΟΞΕΝΟΥΙΣΙΔΩΡΑΝΤΗΝΕΑΥΤΩ........
ΕΛΕΥΘΕΡΑΝΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΠΑΡΑ..........

[1] Remarquez la trace de trois inscriptions différentes.

ΣΗΑΡΙΣΤΟΓΕΝΗΣΚΤΗΣΙΟΥΚΑΙ. . ΠΑ. . . . .
ΞΕΝΟΔΟΚΟΙΤΑΓΟΣΔΗΜΑΡΧΟ. . . . .
ΝΟΔΟΚΟΙΜΕΛΑΝΘΙΟΣΝΑΥΣΙΦΙΛΟΥΚΛΕΟΓ. . . . .
ΟΝΝΑΣΕΥΔΗΜΟΥ. . . . .
ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΚΑΛΛΙΣΤΡΑ. . . . . Ο. . . . .
. ΑΙΟΥΕΝΝΑΤΗΣΕΥΗΘΙΔΗΣΜΕΛΑΝΘΙΟΥΑΦΗΚΕΝΕ
ΛΕΥΘΕΡΑΝΚΑΤΑΤΟΝΝΟΜΟΝΤΗΝΕΑΥΤ. . . . . ΥΛΑ.
ΝΕΥΠΑΤΡΑΝΑΝΤΙΓΟΝΟΥΞΕΝΟΔΟΚΟΙΤΑΓΟΣΦΙΛΟ
ΞΕΝΟΣΠΑΥΣΑΝΙΟΥΙΔΙΟΙΞΕΝΟΔΟΚΟΙΥ. . . . ΟΥΤ
. . . ΕΝΟΥΣΤΡΑΤΩΝΑΓΑΘΩΝΟΣΦΙΛΙΠΠΟΣ. . . ΑΡΧΟΥ
ΣΤΡΑΤΗΓΟΥΝΤΟΣΚΑΛΛΙΣΤΡΑΤΑΡΧΟΥ. . . . . ΩΣΜ
. . ΙΠΠΟΔΡΟΜΙΟΥΕΝΝΕΑΚΑΙΔΕΚΑΤ. . . . . ΓΙΑΠ.
ΛΥΣΤΡΑΤΟΥΚΑΙΟΙΥΙΟΙΑΥΤΗΣΚΛΕΟΓΕΝΗΣΚΑΙΠΟΛΥ
. ΤΡΑΤΟΣΟΙΕΠΙΚΡΑΤΟΥΣΣΥΝΕ. . . . . . . ΟΥΣΩΝΕ.
. . . ΝΟΥΣΚΑΙΔΗΜΟΦΙΛΑΣΤΩΝΕΠ . . . . ΑΤΟ . . Α.
. . . ΑΝΔΡΟΣΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΥΤΟΥΕΥ . . . . ΝΤΟΣ . . .
. . . . ΝΔ. ΟΥΤΟΥΔΗΜΟΦΙΛΑΣΑΡΙΣΤ . . . .
. . . . ΟΥ. . . . . . ΤΛΕΥΟ. . . . ΡΑΙ . . . .

. . . . δῆμος ε. . . . . παρεδόθη
τῷ ταμίᾳ. . . . . ου. η. . . . .
. . .

1. Στρ]ατηγοῦντος Κα[λλιά]ρχ[ου. . . . . , μηνὸς Ἀπολλωνίου πεντεκαιδ[εκάτη, Κλεοπ]άτρα Παυσανίου καὶ Ἐριγένης Ἀσά[νδρου ἀ]φῆκαν ἐλευθέραν τὴν ἑ[αυτῶν δούλην] . . . αφεσαν κατὰ τὸν νόμον λα . . . . Ἀμεθύστου τοῦ Σωσιβίου. . . . . ἑκατὸν πεντήκο(ν)τα.

Ταγ[ὸς]. . . . . μαχου.

ξενοδόχοι, Ἀ. . . . . Ἰχάδας Παυσανίου, Σ. . . . .

2. [Σ]τρατηγοῦντος Σαγόρου. . . . . λοιπῶν τρίων τιμωπο. . . . . [Ἐριγ]ένεια Ἀνδρομάχου, με . . . . νώμης Ἀριστονοῦ τοῦ Λέ[οντος. . . . . . τὴν ἑα]υτῶν δούλην ἀφῆκαν ἐλευθέραν[κατὰ τὸν νόμ]ον.

Ξενοδόχοι.

ταγὸς, Ἄσα[νδρος. . . . .

ἴδιοι] ξενοδόκοι, Φιλόξενος Παυσανί[ου....... ...]δου, Φίλιππος Νικάρχου.

3. Στρατηγοῦντος Καλλιστράτου, [μηνὸς Λεσχα]νορίου πέντπτη, Ἀριστογένη[ς... ...ι..........Ἀριστοξένου Ἰσιδώραν τὴν ἑαυτῶ[ν δούλην ἀφῆκαν] ἐλευθέραν κατὰ τὸν νόμον παρα.................ση Ἀριστογένης Κτησίου καὶ... πα...............

Ξενοδόκοι.

ταγὸς, Δήμαρχο[ς........

ἴδιοι ξε]νοδόκοι, Μελάνθιος Ναυσιφίλου, Κλεογ[ένης..... ..]ονας Ευδήμου.

4. Στρατηγοῦντος Καλλιστρα........[μηνὸς........]αίου ἐννάτῃ Σευηθίδης Μελανθίου ἀφῆκεν ἐλευθέραν κατὰ τὸν νόμον τὴν ἑαυτ[οῦ δο]ύλαν Ἐυπάτραν Ἀντιγόνου.

Ξενοδόκοι.

ταγὸς, Φιλόξενος Παυσανίου

ἴδιοι ξενοδόκοι, Ὑ[πέρπλ]ουτος [Φιλο]ξένου, Στράτων Ἀγάθωνος Φίλιππος [Δημ]άρχου.

5. Στρατηγοῦντος Καλλιστρατάρχου [τῆς πόλε]ως, μ[ηνὸς] Ἱπποδρομίου ἐννεακαιδεκάτ[ῃ, Ἑρμιπ]πία Πολυστράτου καὶ οἱ υἱοὶ αὐτῆς Κλεογένης καὶ Πολύστρατος οἱ Ἐπικράτους, συν[ελευθερ]ουσῶν Ἐ....νους καὶ Δημοφίλας τῶν Ἐπικράτους....ἀνδρὸς Ἀριστομάχου τοῦ Εὐμέδοντος...... ανδρου τοῦ Δημοφίλας Ἀριστ.................ου..... τλευο....ραι.... ....

5.

A Sélos, dans l'église d'H[os] Nikolaos, sur une stèle portant un cavalier grossièrement sculpté. Voir p. 37.

ΑΓΑΘΩΝ-ΡΩΙΕΥΧΗΝ

Ἀγάθωνι ἥρωι εὐχήν.

6.

A Sélos, dans l'église d'H[os] Prodhromos, sur une stèle grecque.

. . ΛΙΠΠΟΣ ΔΗΜΑΡΧΟΥ

[Φί]λιππος Δημάρχου.

7.

A Sélos, dans le pavage de l'église d'H[i] Anarghyri.

ΑΣΚΛΗΠΙΩΝ
ΒΑΣΝΙΚΟΜΑΧ
. . . . Ρ . . . .
ΜΕΝΑΝΔΡΟΣCΥΕΤ
ΑΡΙΣΤΟΝΟΥΣΑΡΥ. . . ΟΥ
ΑΦΘΟΝΗΤΟΣΗΡΑΚΛΕΟΝΙ
ΛΕΟΝΝΑΤΟΣΔΗΜΟΚΡΑΤΟΥ
ΓΩΝΠΑΥΣΑΝΙΟΥ
ΜΙ.ΙΙΟΥ

Ἀσκληπίῳ . . . βας Νικομάχ[ου], ... ρ . . . .
. . . Μένανδρος . . . ., Ἀριστόνου; Ἀρ. . . . .
ου, Ἀφθόνητος Ἡρακλ. . . . , Λεόνvατος Δημοκράτου,
. . . γων Παυσανίου, ... μίππου.

8.

A Sélos, dans une maison près de l'église de la Panaghia, sur une très-petite stèle en forme de fronton.

ΕΝΝΟΔΙΑΠΑΤΡΩΙΑ
ΝΙΚΑΝΔΡΙΔΗΣΑΡΜΟ
ΔΙΟΥ

Ἐννοδία, Πατρωία,
Νικανδρίδης Ἁρμοδίου.

9.

A Sélos, église d'H[a] Paraskévi, sur une plaque.

.ΗΜΙ ..ΡΙΑΑΝΤΙΠΑ
ΤΡΟΥΑΦΡΟΔΙΤΗ

[Δ]ημ[αγο]ρία Ἀντιπάτρου Ἀφροδίτῃ.

10.

A Sélos, dans une maison.

ΘΕΟ
ΒΑΣ
ΣΑΡC
ΟΣ

Θεο[ῦ Σε]
βασ[τοῦ Καί]
σαρο[ς Σωτῆρ]
ος.

11.

A Douklista, dans l'église de la Panaghia, sur les deux faces adjacentes d'un pilier quadrangulaire, large de 0,45. Voir p. 38.

ΟΜΕΝΑ*
ΥΟΝΤΟΣΤΗΣΠΟΛΕΟΣΤΗ......
ΞΑΜΗΝΟΝΚΛΑΟΥΙΟΥΑΡΙΠΠΟΥΣ...
ΙΝΤΟΣΑΝΔΡΟΜΕΝΟΥΣΜΗΝΟΣΛΕΣΧ..
ΟΡΙΟΥΔΙΖΩΣΩΝΑ ΥΤΟΒΟΥΛΟΣΞΕΝΟΛ/
ΣΥΑΦΗΚΕΝΕΛΕΥΘΕΡΑΝΔΟΥΣΑΝΛΥΤΡΑΚΕ
ΤΗΠΟΛΙΤΑΓΙΝΟΜΕΝΑΔΗΝΑΡΙΑΚΒ<
ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΤΗΣΠ·ΤΗΝΑΕΞΑΜΗΝΟΝΝΙΚΑΝΔΡΟΥ
ΤΟΥΦΙΛΙΣΚΟΥΠΕΙΑΝΟΥΦΙΛΙΣΚΟΥΜΑΠΟΛΩΝΙΟΥΕΥΤΥΧΗ
ΟΑΠΕΛΕΥ..ΡΩΘΕΙΣΥΠΟΚΑ....ΔΡΟΥΤΟΥΕΥΜΙΔΟΥΕΔΩΚΕΝ
ΤΗΠΤΑΓΕΙΝΟΜΕΝΑ.*
ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΤΗΠΤΗΝΔΕΥΤΕΡΑΝΕΞΑΜΗΝΟΝ
ΕΥΔΗΜΟΥΤΟΥΛΕΟΝΤΟΣ Ο ΕΥΔΗΜΟΥΜΛΕΣΧ
ΝΟΡΙΟΥΓΛΕΟΝΤΙΣΗΑΠΛΕΥΘΕΡΟΜΕΝΗ Υ
ΠΟΦΙΛΑΣΤΗΣΕΥΒΙΟΤΟΥΕΔΩΚΕΝΤΗΠΤΑΓΕΙΝ
ΜΕΝΑ*ΚΒ< ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟΣΤΗΣΠΤΗΝ
Β.ΕΣΑΜΗΝΟΝΕΥΔΗΜΟΥΤΟΥΑΔΑΙΟΥΜΛΕΣΧΑ
ΠΑΡΓΕΙΟΥΚΕΡΔΩΝΟΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣ
ΥΠΟΑΡΓΕΙΟΥΤΟΥΦΙΛΩΝΟΣΕΠΙΛΥΤΡΩΕΔΩΚΕΝ
ΤΑΓΕΙΝΟΜΕΝΑΤΗΔΕ*ΚΒ<
ΚΟΥΤ

...........ΙΠΑΗ..ΕΑ.
...ΕΙ..........ΤΟΝΟΥΤΟΥ
....ΠΟΥΕΔΩΚΕΝΠΤΗ*ΚΒ<
....ΕΥΟΝΤΟΣΤΗΣ Π ΤΗΝΒΕΞΑ..

. . . ΟΝΔΗΜΟΧΑΓΟ . . ΤΟΥΑΡΙCΤΟ

. . ΙΟΥCϚΤΛΕΟ . . . . ΡΑΤΟΣ Μ Ο

ΜΟΛΩȢΚΠΑΡΜΟΝΟCΚΑΙΣΑΛΒΑ

ΤΙΩΝΟΙΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘΕΝΤΕCΥΠΟΦΙ

ΛΑCΤΗCΕΥΒΙΟΤΟΥΞΕΝΙΚΗΕΔΩΚΑΝΤΗ

Π ΕΚΑCΤΟC ✳ ΚΒ <

ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟCΤΗΠΤΗΝΒΕΞΑΜΗΝΟΝΕΥ . Μ

. . . . . . ΟΥ . . . .

. . . .

ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟC . . . . ΝΓΛΑΙΚΙΟΥ

ΑΛΕΞΑΝΔΡ . . . Μ . . . . ΝΕΙΚΟΠΟΛΙCΗΑΠΕΛΕΥ

ΘΕΡΩΘΕΙCΑΥΠΟΑΛΕΞΑΝΔΡΑCΤΗCΔΙΟΝΥCΙ . ΕΔΩ

ΚΕΝΤΗΠΟΛΕΙ✳ΚΒ < ϚΤ ΠΡΑΙΚΗΜȢ

ΤΑΜΙΕΥΟΝΤΟCΤΗCΠΤΗΝΒΕΞΑΜΤΜ . ΚΚ

ΑΛΕΞΑΝΔΡȢΣΤΠΑΡΩΗΙȢΜΛΕCΧΝΟΡΙȢ

ΜΑΚΔΩΝΟΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΠΙCΥΞΔΗΜΑ

. . ΤȢΑΡΙΣΤΟ ΛΞΕΔΩΚΝΗ . . . . . .

1. [Ταμιε]ύοντος τῆς πόλεος τὴ[ν δευτέραν ἑ]ξάμηνον Καλουΐου [1] Ἀγρίππου, σ[τρατηγοῦ]ντος Ἀνδρομένους, μηνὸς Λεσχ[α]νορίου δί, ζῶς [2] ὢν Αὐτόβουλος Ξενολάου ἀφῆκεν ἐλευθέραν δοῦσαν λύτρα [3] Κε. . . . . . τῇ πόλι τὰ γινόμενα δηνάρια $\overline{\chi}$ $\overline{\beta}$ < .

2. Ταμιεύοντος τῆς πόλεως τὴν πρώτην ἑξάμηνον Νικάνδρου τοῦ Φιλίσκου, στ(ρατηγοῦντος) Εἰάνου Φιλίσκου, μηνὸς Ἀπολωνίου, Εὐτύχης ὁ ἀπελευ[θε]ρωθεὶς ὑπὸ Κα[σσάν]δρου τοῦ Εὐμίδου ἔδωκεν τῇ πόλει τὰ γινόμενα δηνάρια.

3. Ταμιεύοντος τῆς πόλεως τὴν δευτέραν ἑξάμηνον Εὐδήμου τοῦ Λέοντος, στ(ρατηγοῦντος) [4] Εὐδήμου, μηνὸς Λεσχανορίου, Λέοντις ἡ ἀπελευθερομένη ὑπὸ Φίλας τῆς Εὐβιότου ἔδωκεν τῇ πόλει τὰ γεινόμενα δηνάρια $\overline{\chi}$ $\overline{\beta}$ < .

4. Ταμιεύοντος τῆς πόλεως τὴν δευτέραν ἑξάμηνον Εὐδήμου τοῦ Ἀδαίου, μηνὸς Λεσχανορίου, στ(ρατηγοῦντος) Ἀργείου, Κέρδων ὁ ἀπελευθερωθεὶς ὑπὸ Ἀργείου, τοῦ Φίλωνος ἐπὶ λύτρῳ ἔδωκεν τὰ γεινόμενα τῇδε, δηνάρια $\overline{\chi}$ $\overline{\beta}$ < .

5. [Ταμι]εύοντος τῆς πόλεως τὴν δευτέραν ἑξά[μην]ον Δημοχάρους τοῦ Αριστο-

[1] Calvius ou Clavius? — [2] P. ζῶος. — [3] Ici l'esclave n'a pas été rachetée κατὰ δωρεάν [sic]. (Voy. Inscr. 2.) — [4] Au lieu de ο je lis l'abréviation Ϛ.

τέλους, στ(ρατηγοῦντος) Λεοντο[κράτ]ους, μηνὸς Ὁμολώου κ', Παράμονος καὶ Σαλβατίων, οἱ ἀπελευθερωθέντες ὑπὸ Φίλας τῆς Εὐβιότου, ξενικῆ [1], ἔδωκαν τῇ πόλει, ἕκαστος δηνάρια κ̄ β̄ <.

6. Ταμιεύοντος τῇ πόλει τὴν β' ἑξάμηνον, Ευ........................
....

7. Ταμιεύοντος [τῆς πόλεως τὴν.......ἑξάμηνο]ν Γλαικίου [2] Ἀλεξάνδρ[ου], μηνὸς...... Νεικόπολις ἡ ἀπελευθερωθεῖσα ὑπὸ Ἀλεξάνδρας τῆς Διονυσί[ου] ἔδωκεν τῇ πόλει, δηνάρια κ̄ β̄ <. — στ(ρατηγοῦντος) Πραικήμου.

8. Ταμιεύοντος τῆς πόλεως τὴν δευτέραν ἑξάμηνον... Ἀλεξάνδρου, στ(ρατηγοῦντος) Παρωηίου, μηνὸς Λεσχανορίου, Μακεδὼν ὁ ἀπελευθερωθεὶς ὑπὸ Δημα.... τοῦ Ἀριστοτέλους ἔδωκεν τῇ [πόλει τὰ γινόμενα δηνάρια κ̄ β̄ <.

12.

A Douklista, dans l'église d'H^os Sotiras.

Θ K

ΙΑΤΡΟΝΜΕϹΟΡΑϹ
ΦΙΛΕΒΙΘΥΝΟΝ
ΠΟΛΕΩϹΝΙΚΑΙΑΣ
ΠΟΛΗΝΘΑΛΑϹϹΑ
ΚΑΙΓΑΙΑΝΠΕΡΙ..
ϹΤΗϹΑϹΤΟΠ...
ΜΕΝΟΝΩΔ....
ΤΕΙϹΑΕΞ.....
ΚΑΙΠΡΩ.. ...
ΛΥΚΑ......

Θ(εοῖς) κ(αταχθονίοις).
Ἰατρὸν μ' ἐσορᾷς, φίλε, Βίθυνον, πόλεως Νικαίας· πολλὴν θάλασσα[ν] καὶ γαῖαν περι[νο]στήσας τὸ π[επρω]μένον ὧδ[ε]....τεισα εξ..
.... καὶ πρω..... λυκα.........

[1] Ξενικῇ. C'est une expression qui se retrouve dans plusieurs inscriptions thessaliennes (comp. *Voyage archéologique*) : il devient assez facile de l'expliquer en la comparant au mot ξενοδόκοι (voy. plus haut, Inscr. 4, et Mém. p. 22) ; je pense que ξενικῇ est mis ici adverbialement, et veut dire que l'affranchi sera mis sur le pied des étrangers domiciliés.

[2] Γλαικίου éol. p. Γλαυκίου.

13.

A Douklista, sur l'emplacement de l'église d'H[a] Paraskévi.

Ϣ . ΗΝΕ . . .
ΙΟΥΦΙΛ. . . .
Δ . ΜΑΠΟ. . .
ΠΑΣΙΦΙΛΟΣ.ΑΠΕ.
ΥΜΗΛΟΥΤΟΥ.ΕΑ.
ϑ
ΗΣΠΟΛΕΟΣ Α
ΑΔΑ Α ΔΙ
ΑΙΟΥΜΝΟΣΕΡΝΟΥ
ΑΠΕΛΕΥΘΕ
Ι Ι Ι
LΙ

1\. . . .[τὴν πρ]ώ[τ]ην ἑ[ξάμηνον]. . .
. . . . τοῦ Φιλ[ίσκου]. . . .
. . . . δ. μηνὸς Ἀπο[λλωνίου]. . .
. . .Πασίφιλος [ὁ] ἀπε[λευθερωθεὶς]. . .
ὑπὸ Ε]ὐμήλου τοῦ . .εα. . . .
2\. . . . .τῆς πόλεως [τὴν] α' [ἑξάμηνον]. .
. . . . . .αδα. . α . . . . δι. . . .
. . . .αίου Μνοσέρνου. . . .
. . . . ἀπελευθε[ρωθε]. . . .

14.

A Douklista, dans l'église d'H[os] Sotiras, sur la pierre qui porte l'autel.

. . . .
ΟΝΤΗϹΠΟΛΕΟϹΤΗΝΒΕΞ.ΕΠΙΗΡΩΟΥ
ϹΤΔΗΜΗΤΡΙΟΥΤΟΒ.ΜΕΦΥΛΛΙΚΟΥ
ΙΙΔΗϹΟΑΠΕΛΕΥΘΕΙϹΥΠΟΝΕΙΚΑΔΟ
ΜΟΥΕΔΩΚΕΝΤΗΠΟΛΕΙΤΑΚΡΙΝΟΜΕΝΑΤΗ
ΘΕΡΩϹΕΟϹΔΚΒ <.

. . . .

. . .ον τῆς πόλεως τὴν δευτέραν ἑξάμηνον Ἐπιηρώου. . . . . . ., στ(ρατηγοῦντος) Δημητρίου τὸ β', μηνὸς Φυλλικοῦ, ...δης ὁ ἀπελευθερωθεὶς ὑπὸ Νεικάδο[υ]. . . . . μου ἔδωκεν τῇ πολει τὰ κρινόμενα [1] τῆς ἐλευθερώσεως· δηνάρια κ ϐ' <.

[1] Κρινόμενα. Peut-être simplement γινόμενα.

15.

A H[i] Apostoli, près de Sélos; sur une base quadrangulaire. V. p. 36.

. . . . ΣΩΣΙΠΑΤΡΑΟΙ
. . . . . . ΕΝΟΙΥΠΟΦΙΛΙΠΠΟΥ
. . . . . ΣΤΡΑΤΗΓΩΤΙΜΑCΙ.
. . . . ΕΤΟCΛΕΟΝ

. . . . Σωσιπάτρα οἱ [ἀπελευθερούμ]ενοι ὑπὸ Φιλίππου . . . . [ἐν] στρατηγῷ Τιμασι[θέῳ] . . . . . . ετος λεον. . . .

16.

Dans l'église ruinée de la Panaghia, entre Sélos et Démiradhès; sur une large base quadrangulaire. Voy. p. 37.

. . . . ΑΝΙΑΣΑΛΕΞΑΝ ΚΑΙΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ
. . . ΙΝΕΙΚΟΝΟΑΘΕΟΔΩ ΚΑΙΘΕΟΔΩΡΟΣ
.ΟΥΑΡΙΣΤΟΒΟΥΛΗΝΤΗΝ ΟΙΑΔΕΛΦΟΙ
. . . ΤΩΝΘΥΓΑΤΕΡΑ

[Παυσ]ανίας Ἀλεξάν[δρου], Νεικονόα Θεοδώ[ρ]ου Ἀριστοβούλην τὴν [ἑαυ]τῶν θυγατέρα, καὶ Ἀλέξανδρος καὶ Θεόδωρος οἱ ἀδελφοί.

17.

A Vlakho-Livadhi, trouvé à Kastri.

ΑΝΔΡΑΦΙΛΑΔΙ·ΜΟΦΙΛΟΝ·ΙΡΩΑΣΥΝΑΥΤΟΒΟΥΛΟ
ΤΕΚΝΩΗΡΩΕΣΧΡΗΣΤΟΙΧΑΙΡΕΤΕΠΑΝΤΟΤΕΜΟΙΩ
ΩΝΙΣΚΩΜΗΤΕΡΕΤΩΝΕΞΚΑΙΔΕΚΑ Ι·ΜΕΡΩΝ

Ἄνδρα φίλα Δημόφιλον ἥρωα σὺν Αὐτοβούλῳ τέκνῳ, ἥρωες χρηστοὶ χαίρετε πάντοτέ μοι. — Ὠνίσκῳ μήτηρ ἔτων ἓξ καὶ δέκα πέντε ἡμερῶν.

18.

A-Nézéro ; dans l'église d'H[i] Apostoli ; sur une petite stèle. V. p. 69.

ΤΑΓΕΥΟΝ
.ΤΩΝΤΗΣΠΟΛΕΩΣΣΤΡΑ..
.ΟΥΑΝΤΙΓΟΝΟΥΑΡΙΣΤΙΩΝΟΣ
.ΓΛΑΥΚΟΥΜΑΚΕΔΟΝΟΣΤΟΥ.
.../ΟΣΛΕΑΙΝΑΗΑΠΕΛΕΥΘΕΡΩΘL
..ΥΠΟΝΙΚΟΒΟΥΛΟ ΥΤΗΣΠΑΡΑΜΟ
.ΗΣΕΔΩΚΕΝ ΤΗΠΟΛΙ..ΓΙΝ
ΜΕ
. Ο Λ Υ Κ Ρ Α Τ Η
ΑϘΚ
Η Ρ Α Κ Λ Ε . . .

1° *Inscription sépulcrale.*

[Π]ολυκράτη[ς] Ἡρακλε[ίου]

2° *Inscription surajoutée.*

Ταγευόντων τῆς πόλεως Στρά[τωνος τ]οῦ Ἀντιγόνου, Ἀριστίωνος τοῦ Γλαύκου, Μακεδόνος τοῦ........ος, Λέαινα ἡ ἀπελευθερωθεῖσα ὑπὸ Νικοβούλου τῆς Παραμόνης ἔδωκεν τῇ πόλι[τὰ] γινόμενα κ β' ◂.

19.

Près de Vouvala, au-dessus d'un bas-relief sépulcral. V. p. 44.

ΛΥΚΑΡΙΩΝΕΥΤΥΧΙΔΟΥ..ΟΣ
ΗΡΩΣΧΡΗΣΤΕΧΑΙΡΕ
ΠΑΡΑΜΟΝΑΚΑΙΕΥΤΥΧΙΔΗΣ
ΛΥΚΑΡΙΩΝΑΤΟΝΥΟΝΜΝΗ
ΜΗΣΧΑΡΙΝ

Λυκαρίων Εὐτυχίδου υ[ἱ]ὸς· ἥρως χρηστὲ χαῖρε. — Παραμόνα καὶ Ἐυτυχίδης Λυκαρίωνα τὸν ὑὸν μνήμης χάριν.

20.

Au milieu de la prairie de Konospoli, dans l'Olympe, sur un terte appelé Simo. (Hauteur de la pierre, $1^{m},64$; largeur, $0^{m},45$; haut. des lettres, $0^{m},08$) V. p. 57.

MPAVC
IESDERE
ER DIEN
SSONI
ONVENTION
IPSORVM
PNERVARA
OCA ARS
VGGERMAN
IIII COS

. . . mp. Aug.
[fi]nes dere[xit]
[in]ter Dien[ses]
[et Olo]ssoni[os]
[ex c]onvention[e]
ipsorum.
Imp(eratore) Nerva Tra[ia]
[n]o Ca[es]ar[e]
Aug(usto) German[ico]
(Quartum) co(n)s(ule).

21.

Dans l'église d'H^os Nikolaös, près Pyrghéto, à l'endroit appelé Bourouvari. V. p. 85.

BIAEAQVILIN
POMPONIAE
BAEBIAESPEN
VIVIS

[Bæ]biæ Aquilinæ, Pomponiæ,
Bæbiæ Spen[dusæ[1]], vivis.

[1] Σπενδούση. L. Varius Spendo. Claudia Spendusa. (V. *Lexicon tot. lat.*)

22.

Au même endroit; des deux côtés d'un bas-relief funéraire.

VVIEI/ENIMOΣ   MNAΣTA

23.

Au même endroit, dans l'église d'H[a] Paraskévi. (Au-dessus de l'inscription, est représenté un cavalier sculpté; au-dessous, une meute de chiens. La figure qui sépare les lettres est un Hermès: Leake (Northern Greece, III) en publie une semblable, avec l'inscription : Ἑρμᾶς χθονίου.

CYPACY.Φ   OPONTON
ЄAYTHCANΔ   PAMNЄIACXA
INHP·ΩCXP   CTEXAIPE

Σύρα Σύ[μ]φορον τὸν ἑαυτῆς ἄνδρα μνείας χάριν.
ἥρως χρηστὲ χαῖρε.

24.

A Platamona, sur un piédestal. V. p. 92.

M E N A N Δ . . .

25.

A la fontaine de Palæo-Malathra.

. . . .
. . . . I V S . I N S P E C . . . . . .
. . . .

26.

A Pyrghéto; dans l'église d'H[os] Ghiorghios, sur l'autel. (Largeur de la pierre, 1m,99. Hauteur, 0m,64. Hauteur des lettres, 5 centim.) V. p. 84.

ЄKΘVMΩCΦIΛEΩNΔIΔVMONKOPVΦHNAPЄTAΩN
ЄVΘVTATHNΠICTINHΔЄΦIΛOΞЄNIHN
TΩNMЄTAKAICVNAΠHPЄNAΠOXΘONOCЄCBIONAΛΛΞ
ΞЄINOICIΠPOΛIΠΩNKAIΓЄΠЄNHCIΠOΘON

Ἐκθύμως φιλέων δίδυμον κορυφὴν ἀρετάων,
εὐθυτάτην πίστιν ἠδὲ φιλοξενίην,
τῶν μέτα καὶ συνάπηρεν ἀπὸ χθονὸς ἐς βίον ἄλλον
ξείνοισι προλιπὼν καίγε πένησι πόθον.

27.

A Sphighi, dans l'église d'H° Prodhromos; sur une stèle représentant un fronton ionique. V. p. 141.

IVLIA . C . F . AVGE
ANNOR . XXVIII . HIC
SITA . EST . HAVE . ET . TV
QVISQVIS . ES . VALE

Julia, Caii filia, Auge[1],
annorum viginti octo, hic
sita est. — Have! — Et tu,
quisquis es, vale!

28.

Au même endroit.

. . . .
. . . ΜΑ . . ΤΙΙΙΔ . . . .
ΖΑΙΠΥΡΟΥΜΕΞΤΕΩΞ
. . . .

29.

Inscriptions de Kondouriotissa; sur des stèles en forme d'autel. V. p. 143.

ΓΑΙΟϹΕΙΜΑΡΤΗΑΛΟΚΩ
ΤΟΔΕϹΗΜΑΘΑΝΟΥϹΗ
ΘΗΚΕΛΥΚΕΙΑΝΗΜΝΗ
ΜΟϹΥΝΗϹΕΝΕΚΕΝ
ΗϹΥΜ . . . ϹΕΝΕΤΗ
ΔΕΚΑΠΕΝΤΕΔΕΜΗΝΑϹ
ϹΩΦΡΟϹΥΝΗϹ . . ΕΤΗΝ
ΗΘΕϹΙΝ . . . . . . ΗΟ

Γάϊος εἰμαρτῇ ἀλόχῳ τόδε σῆμα θανούσῃ
θῆκε Λυκειάνῃ μνημοσύνης ἕνεκεν,
ᾗ συμ[βίω]σεν ἔτη δέκα, πέντε δὲ μῆνας,
σωφροσύνης [ἀρέ]την ἤθεσιν [ἀραμέν]η.

[1] On trouve ce nom grec d'Augé (Αὐγή) dans d'autres inscriptions.

Ἐξ εὐσεβοῦς. Ἐρέννιος
Διονύσας Διονυσοδώρῳ
τῷ τέκνῳ, μνείας χάριν.

Ἔρως Λογγείνᾳ
τῇ γλυκυτάτῃ συμβίῳ
καὶ πολυχάρμῳ, μνείας
χάριν.

38.

A Katérini, près de la mosquée. V. p. 152.

ΚΑΛΛΙΦΥΤΙ
ΩΝΛΕΟΝ
ΤΙΔΙΤΗΓΥΝΑΙ
ΚΙΜΝΕΙΑΣ
ΧΑΡΙΝ

Καλλιφυτίων Λεοντίδι
τῇ γυναικὶ, μνείας
χάριν.

39.

A Mikro Aiani (hauteur, 1m,81, largeur, 0,88; hauteur des lettres 75 millim.) V. p. 176.

CHELVIVM
MAXIMIA
NVM
FILIVM
CHELVIVS
MAXIMVS

C. Helvium Maximianum filium
C. Helvius Maximus.

40.

A Kitros, dans l'Eglise d'Hos Konstandinos. V. p. 154.

.ΕΝΝΑΝΕΘΙΠΟΛΕΜΟΙΟΜΑ............
ΚΕΙΣΑΙΕΠΕΥΤΠΙ..................
ΑΝΗΡΕΝΜΑΚΕΤΑ..................
ΗΡΩΩΝΓ......... ....ΑΜΕΝΟ
ΕΥΔΑΙΜΟΝΙ.......................ΛΕΓΟΙΟ
ΘΝΗΣΚΕΙΝ.........................ΙΓΛΑ
Α....................
Μ·ΛΥΟΥΤ

[Γ]έννα νέ[η] πολέμοιο μα...........
κεῖσαι ἐπ...................
ἀνὴρ ἐν Μακέται[ς]............
ἡρώων γ..............αμενο..
εὐδαίμονι.................λεγοιο
θνήσκειν............ιγλα
α..................
μ.λυουτ...................

41.

A Kitros, sur une stèle ; église d'H^os Athanasios. V. p. 164.

ΔΙΟΓΕΝΕΙΑ
.ΟΡΝΗΛΙΩ
.ΥΤΥΧΙΔΗ

Διογένεια Κορνηλίῳ
Εὐτυχίδῃ.

42.

A Koulindro, dans l'église d'H^a Paraskévi. V. p. 183.

....ΟΤΟϹΚΑΙL...
...ΝΕΙΚΗ❦ΕΥΡΥΔΙ
:.❦ΤΗΘΥΓΑΤΡΙ
ΜΝΕΙΑϹ❦ΧΑΡΙΝ
ϹΜΑΡΑΓΔΩ

....οτὸς καὶ .....
νειχη - Εὐρυδί[κῃ] - τῇ
θυγατρὶ, μνείας χάριν.
Σμαράγδῳ.

43.

Au monastère ruiné d'H^os Athanasios, près Koulindros ; sur un bas-relief sépulcral. V. p. 183.

..ΠΟΣΤΡΑ	ΙΠΠΟΣΤΡΑΤΩΙ.ΤΩΥΙΩΙ
.ΟΣ.ΚΑΙΑΝ	ΗΡΩΙ·ΚΑΙΕΑΥΤΟΙΣΖΩΝ
ΤΙΓΟΝΑ	ΤΕΣ

[Ἱπ]πόστρα[τ]ος καὶ Ἀντιγόνα Ἱπποστράτῳ τῷ υἱῷ ἥρωι καὶ ἑαυτοῖς ζῶντες.

44.

Au paléokastro de Gratziano. V. p. 217.

ΠΕΡΒΕΡΤΑΙ
ΥΒΑΣΣΟΣΑΝ
ΙΠΑΤΡΟΥΔΕ
ΕΥΘΕΡΩΘΕΙΣ
ΥΠΟΑΝΤΙΠΑΤΡC
ΟΥΑΛΕΞΑΝΔΡΟ
ΙΡΑΚΛΕΙΚΥΝΑ
ΔΑ

[Μηνὸς Ὑ]περβερταί[ο]υ Βάσσος
Ἀν[τ]ιπάτρου ἐ[λ]ευθερωθεὶς ὑπὸ
Ἀντιπάτρο[υ τ]οῦ Ἀλεξάνδρο[υ
[Ἡ]ρακλεῖ Κυνάδᾳ.

45.

Au même endroit. V. p. 218.

Ↄ ΗΚΑΜΕΝΙL
ΙΜΕΝΤΗΚΤΗΣΙΝΔΙΑΤΗ
ΛΣΒΟΗΘΕΙΑΣΕΤΕΙΑΧΡΙΝΥ
ΗΜΕΙΣΚΑΤΑΦΡΟΝΟΥΜΕΘΑΚΑ
ΥΜΕΤΡΟΥΠΑΤΡΟΣΜΝΗΜΗΤΟΥ
ΤΟΣΠΑΡΗΜΩΝΧΑΡΙΝΚΑΙΦΥ
ΤΟΣΒΑΝΥΜΕΙΣΘΕΛΗΒΡΒΡ

.....ηχαμεν................
μὲν τὴν κτῆσιν διὰ τῆ[ς] ......ας
βοηθείας, ἔτει ἄχρι νῦ[ν]...
...ἡμεῖς καταφρονούμεθα κα[ὶ ἡ
τοῦ] ὑμετέρου πατρὸς μνήμη, τοῦ
.....τος παρ' ἡμῶν χάριν καὶ
φυ....τος, ἐὰν ὑμεῖς θέλητε·
ἐρ[ρωσθε].

J'ajoute ici quelques inscriptions trouvées dans les environs de l'Olympe.

46.

A Larissa, dans la petite mosquée de Moharem-Pacha-Tabak.

ΛΥΤΟΚΡΛΤΟ ΑΚΑΙΣΑΡΑΟΥΕΣΠΑΣΙ ΝΟΝ
ΣΕΒΑΣΤΟΝΘΕΟΝ
ΤΟΚΟΙΝΟΝ ΘΕΣΣΑΛΩΝ

Αὐτοκράτο[ρ]α Καίσαρα Οὐεσπασι[α]νὸν Σεβαστὸν Θεὸν, τὸ κοινὸν Θεσσαλῶν [1].

47.

A Tournavo (ville voisine de l'ancienne Phalanna de Perrhébie), dans une maison turque; sur le côté d'une stèle sculptée, représentant un soldat armé d'un large bouclier rond.

Α Δ . Ε Ο Α
ΓΑΣΙΔΑΜΟΣΠΑ ΣΠΕΘΟΝΕΟΣΕΠΑΓ
ΟΙΑΠΕΟΔΝΕΑΡΙΣ ΤΙ ΟΝΤΟΝΣΕΙΙΑΔΟΦ
ΓΙΡΑ

αδ.εοα.......... Πασίδαμος πα[ῖς] Σπεθονεος επαποι ἀπέθανε ἀριστ[εῖ]ον το[δὲ] ἐπ' Ἀδο[υ] (?) αείρας.

[1] Comp. *Voyage archéologique*, Inscr. de Larissa.

48.

Cette inscription sert de marche au siége épiscopal, dans l'église d'H^os Prodhromos, à Tournavo.

ΙΩΝΚΑΙΤΗΝΕ...
..ΑΝΔ...ΟΡΑΝΚΑΙΤΑΡΑΧΗΝΕΝΤΟΙ...
.ΙΟΛΙΤΑΙΣ..ΛΛΥΣΑΙΤΑΣΜΕΝΑΣΧ...
.ΤΩΝΠΡΑΓΜΑ.ΩΝΑΥΤΟΣΑΠΕΦΗΝ...
..LΤΑΠΛΣΗΣC.Λ.ΝↃΡΩΠΙΑΣΕΠΙΔΕ..
..ΚΑΘΙ< \Σ..ΤΩΙ.ΜΒΟΛΑΙΩΝΚΑ.
ΙΕΛ.Γ...... ⌒ ‾ Ν ΕΡΑΣΑΓΑΓΕΙΝ.
ΑΤΑΙ........ \ΙΙΝΕΚΑΣΤΟΥΤΗΝ
ΦΕΙΛΟ....... \ΤΑΛΕΙΦΘΕΙΣΑΞΙ.
.ΣΤΟΥΤΙΙ..ΛΥΚΑΓ^ΕΡΔΙ<ΟΥΠΑΣΑΝΠΡΟ
ΘΥΜΙΑΝ........ΔΕΛΥΣΕΝΠΑΝΤΑΣ
ΑΝΕΓΚΥΙΤΩΙ\Ι.. ΤΑΣΙΝΑΝΕΛΩΝΕΙΣ.
ΟΜΟΝↃΑ...ΤΑ...ΕΝΥΗCΙΣΑΜΕΝΗΣ.
ΠΙΣ...........ΥΟΥΝΤΗΣΗΜΕΡΑ.
.ΣΠ...........ΙΣΟΥΣΗΒΟΥΛΗΘΗΓΡ
.Ε.Λ....Μ......ΥΠΕΜΕΙΝΕΔΩΡΙ
.Ν......Σ... ΟΙΚΡΟΝΟΝΑΓΑΘΗ
.Υ Ι...C.... ΕΠΑΙΝΕΣΑΓΛΑΥΚΟ
ΑΠΟΛΛC..Π..... ΩΝΙΟΝΚΑΙΠΡΟΤΕ
ΟΜΜΕ...Τ....... ΙΔΙΑΤΙΝΑΣΑΛΕ
.ΑΣΕ..........ΔΕΤΩΝΜΕΓΙΣΤΩ
.ΓΛΟ.........ΕΙΗΜΕΝΟΝΕΙΝΑΙ..
.ΕΚ...........ΕΚΓΟΝΟΥΣΕΦΙ...
...\ΑΙΟ........Ι.ΕΠΙΤΗΝΒΟΥΛΗΝ..
.Α.ΤΟΝ....... ΙΜΕΘΙΕΡΑΔΕΔΟ...
..ΑΙΔ........ΙΑΝΕΝΤΟΙΣΑΓΩ
..ΙΚΑΙΕΙΣ.... ΟΛΙΝΚΑΙΤΗΝΧΩ..
.ↃΝΚΑΙΒ.... ΕΙΚΑΙΑΣΠΟΝΔΑΕΙ.
.ΑΙΕΜΙΟΛΙΜΩΙ.ΛΙΕΝΕΙΡΗΝΗΙΚΑΙΑΤΕ
.ΕΙΑ.ΩΝΑΠΙΕΙΣ..Γ...ΕΞΑΓΗΙΕΙΣΟΙΚΟΝ

ΟΝΑ . . . . ΣΤΕΦΑΝΟΣΑΙΔΑΥ
ΟΝΚ . . . . . Ω . . . . ΣΑΙΚΑΙΑΗΑΓΓΕΙΛΑ
ΝΤΩΙΟ.ΑΤΡ . . Χ . . ΙΡΩΤ . ΝΗΙΤΙΣΘΕΩ
ΡΑΙ . . . . Α . ΤΙΓΡΑΨΑΙΤΟΔΕΤ . . .
ΗΦΙΣΜΑΕΙΣΣΤΗΛΗΝΛΙΘΙΝΗΝΩΣΚΑΛΛΙ.
ΙΗΝΙ . . . . . Α . . . . . ΟΤΟΥΝΑΟΥΤΗΣΠΟ.
ΙΛΔΟΣ . . ΝΑΣΟΙΙΩ \ . ΙΛΩΙΣΙΠΑΝΤΕΣ.
ΞΙΟΔΗΜΟΣΦΑΛΑΝΝΑΙΩΝΕΓ.ΥΣΤΑΤΑΙΧ.
ΝΠΟΔΙΔΟΝΑΙΤΟΙΣΑΥΤΟΝΕΥΕΡΓΕΤΟΥΣΙΝ

. . . . ιων καὶ τὴν ἐ[πίουσ]αν δ[ια-
φορ]ὰν καὶ ταραχὴν ἐν τοῖ[ς π]ολίταις. [δι]αλῦσαι τὰς μὲν ἀσχ[ολίας] τῶν πραγμά-
[τ]ων αὐτὸς ἀπέφην[ε με]τὰ πάσης φ[ι]λ[α]νθρωπίας, ἐπὶ δὲ [τῷ] καθ' ἕκασ[τα] τῶ[ν
συ]μβολαίων κα.ιελγ . . . . δ.ερας ἀγαγεῖν .αται . . . . α.ην ἑκάστου
τὴν ὀφειλο[μένην] . . . καταλειφθεὶς ἄξιος τοῦ τ . . . λ.κα . . ερδι.ου πᾶσαν προθυμίαν
. . . . δ' ἔλυσεν πάντας ἀνεγ[γ]υ[ή]τως . . . . στάσιν ἀνελὼν εἰς ὁμόνο[ι]α[ν] . . .
τα . . ἐνψηφισαμένης. πισ . . . . ν ουν τῆς ἡμέρας . . σπ . . . .
ισους ἡ βουλὴ οηγρ.ε.λ . . . . . μ . . . . . . ὑπέμεινε δωρ[εά]ν . . . . . σ . . . . ο.ι χρόνον.
Ἀγαθῇ [τ]ύ[χη· δέδοχθαι] ἐπαινέσαι Γλαῦκο[ν] Ἀπολλω[νίδου] . . . . . ώνιον, καὶ πρό-
τερομ μὲν . . . τ . . . . ιδια τινας ἀδ[εί]ας ἐ . . . . [ἀξιῶσαι] δὲ τῶμ μεγίστων
γλο . . . . ειημενον εἶναι εκ . . . [καὶ αὐτὸν καὶ τοὺς] ἐκγόνους, ἐφι[κνεῖ-
σθ]αι, ὅ[τι ἂν δέηται,] ἐπὶ τὴν βουλὴν [κ]α[ὶ] τὸν [δῆμον πρώτῳ] μεθ' ἱερά, δέδο-
[σθ]αι δ[ὲ αὐτῷ προεδρ]ίαν ἐν τοῖς ἀγῶ[σ]ι καὶ εἴσ[οδον εἰς τὴν π]όλιν καὶ τὴν χώ-
ρ[α]ν καὶ β . . . . . [ἀσυλ]εὶ καὶ ἀσπονδεὶ καὶ ἐμ πολέμῳ καὶ ἐν εἰρήνῃ καὶ ἀτέ[λ]εια[ν]
ὧν ἀπιεὶς [ἂν παρ]εξάγῃ εἰς οἶκον.ον.α . . . . στεφανῶσαι δ' αὐτὸν [κ]αὶ . . .
. . . ω . . . . σαι καὶ ἀναγγεῖλα[ι ἐ]ν τῷ θ[ε]άτρ[ῳ] . . χ . . . ιρωτ.νῃι τις θεωραι . . . . .
καὶ ἀ[ν]τιγράψαι τόδε τ[ὸ ψ[ήφισμα εἰς στήλην λιθινὴν, ὡς καλλίστην, [ἐν τῷ φ]α-
[νερωτάτ]ῳ τοῦ ναοῦ τῆς Πο[λ]ιάδος Ἀθηνᾶς, ὅπω[ς ἂν] ἴδωσι πάντες [ὅτ]ι ὁ δῆμος
Φαλανναίων ἐ[πί]σταται χ[άρι]ν [ἀ]ποδιδόναι τοῖς αὐτὸν εὐεργετοῦσιν [1].

[1] Il s'agissait évidemment, dans le préambule de ce décret, de difficultés qui avaient surgi dans la ville de Phalanna au sujet de l'acquittement des dettes, et qui avaient failli y amener une révolution. Un étranger influent, établi dans la ville, Glaucos, fils d'Apollonidès, s'était interposé entre les deux partis. Il avait obtenu quelques modifications dans les contrats ou billets, συμβόλαια; avait fait reculer l'époque des échéances, ἐμψηφισαμένης . . . τῆς ἡμέρας, et déterminé l'élargissement des prisonniers pour dettes, en se portant caution, ἔλυσεν πάντας ἀνεγγυήτως (??). Les honneurs et les droits accordés à ce Glaucos sont énumérés en termes plus explicites qu'on ne le trouve d'ordinaire dans les actes du même genre; le plus précieux de ces priviléges devait être la *proxénie*, qui était sans doute mentionnée à la ligne 22. — Quelques lignes, ou plutôt quelques lettres éparses de ce décret, avaient déjà été communiquées à M. Lebas, qui les donne, dans son *Voyage archéologique*, parmi les inscriptions de la Thessalie. — La ville de Phalanna se trouvait vraisemblablement à l'endroit appelé Kastri, situé en face de Tournavo, sur l'autre rive du Titarèse.

49.

A Tournavo, dans l'église d'H^os Nikolaos-Doumas.

ΙΑΝΙΙΝΑ
ΚΟΚΚΗΙC ΟΥΣΤΟΥΑΝΘΥ ΑΤΟΥΟΙΚΙΟΥ
ΣΩΦΡΟΣΥΝΗΣΕΝΕΚΑ

.... ιανιινα.. [γυναῖκα]... Κοκκηΐ[ου Ἰ]ούστου ἀνθυπάτου, οἰκ[ε]ίου σωφροσύνης ἕνεκα.

50.

A Tournavo, dans l'église de Phanéroméni.

ΧΑΙΡΕΚΟΔΡΑΤΕ

Χαῖρε Κόδρατε.

51.

A Tournavo, dans une maison grecque.

ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥΚΑΙΝΕΙΚΗCΚΑΛΗ
ΘΥΓΑΤΗΡ.ΦΙΛΗΤΗ.ΕΥΔΗΜΟΥΔΕ
ΤΟΥΦΙΛΙCΚΟΥΟΙΚΕΤΙΗΡΩΣΧΡΗΣΤΕΧΑΙΡΕ

Ἀλεξάνδρου καὶ Νείκης [1] καλὴ θυγάτηρ Φιλητή, Εὐδήμου δὲ τοῦ Φιλίσκου οἰκέτι[ς]· ἥρως χρηστὲ χαῖρε.

52.

A Dhamasi, village de la vallée du Titarèse, dans l'église.

ΡΘΕΝΙΑΝ..ΠΟΥΣΕΡΑΤΗΝΘΥΓΑΤΗΡΚΛΕΑΡΙC.ΗΣΗΔΕΠΟΛΥΓΝΩ
ΚΕΙΤΑΙΑΡΙΣΤΑΓΟΡΑ

Παρθενίαν [λί]πουσ' ἐρατὴν θυγάτηρ Κλεαρί[στ]ης
ἠδὲ Πολυγνώ[του] κεῖται Ἀρισταγόρα.

[1] P. Νίκης.

53.

Au même endroit, dans une maison.

< NNANATΩΙΑ
ΝΔΡΙΕΠΕΘΗΚΕ

Κύννα Νάτῳ ἀνδρὶ ἐπέθηκε.

54.

A Konitzi, village de la vallée du Titarèse, voisin de la plaine d'Alassona; dans l'église d'H[me] Athanasios, sur une colonne cylindrique.

OIOII..IIANI
MAXIMIANVΞ
CONSTANTIN
MAXIMIANI
....INVG.....
MIL........
XXIII

....
Maximiano.. Constantiu.....
Maximian................
...........mil[liarium] XIII.

55.

A Koutzokhiro, village de la vallée du Pénée, entre Trikkala et Larissa, dans l'église.

Κ Υ Ν Α Γ Ι Α
Ο Ν Ε Θ Ε Ι Κ Ε

Κυναγία ἀνέθεικε.

56.

Au même endroit.

Ι Π Π Ο Κ Λ Ε Α Δ Α.
Γ Ε Ν Α Ε Ι Ο Σ

Ἱπποκλεάδα Γεναεῖος?

57.

Au même endroit, dans une maison.

ΡΙΣΤΟΝΙΚΟΣΘΕΟ
ΥΣΙΑΣΚΡΑΤΕΟΥ
ΙΛΙΩΝΜΝΑΣΩΝΟΣ

[Ἀ]ριστόνικος Θεο...
[Λ]υσίας Κρατέου
..ιλιων Μνάσωνος.

58.

A Palama, village voisin de Trikkala; dans une église.

ΝΕΛΙ ΟΣΠΑΤΗΡ
ΠΙΘΑΙΟΥΜΑΤΗΡΝ.ΑΜΑ
ΑΝΕΘΗΚΕΑΓΕΣΙΑΙΠΟΛΛΕΠ
ΟΔΥΡΟΜΕΝΗ

Νελι.ος πατήρ — Πιθαίου μάτηρ Μνάμα ἀνέθηκε
Ἁγεσίᾳ πολλ' ἐποδυρομένη.

59.

Cette inscription, dont on m'a seulement communiqué la copie, a été déchiffrée en Thrace, à Hodja-Kieui, près de Philippopolis, sur un socle en forme d'autel.

.ICPTHCTωNЄЄKA..
.ωNƆIAMωNHCK...
..YCYNΠANTOCAYT.
NOPKOYAIIЄPACCY.
.X.TOYKAIΔHMOYP
ωMAIωNЄΛΛHNЄC
HIΘYNOIXPHCTOCΔ.
ЄPHOYNAIMIKKAΔO
CΠAΠIOYKAIANTAΛ
IΛO..PYCIΠΠOY
ЄΠIMЄΛH.ЄYCA
NTЄCTHCKATAΣK
ЄYHCTωNNAωN
TONBωMONKAITO
AΓAΛMAMHTPIΘЄ
ωNЄKTωNIΔIωNAΦI
ЄPωCAN

[Ὑπὲρ] τῆς τῶν Ε. Ε.[1] Κα[ισάρ]ων διαμονῆς κ[αὶ θείο]υ σύνπαντος αὐτῶν οἴκου καὶ ἱερὰς Συ[γκ]λ[ή]του καὶ δήμου Ῥωμαίων, Ἕλληνες Βιθυνοὶ Χρηστὸς Δ ερηου? Ναιμίκκαδος Παπίου, Ἀντα. .ιλο[ς Χ]ρυσίππου, ἐπιμελη[τ]εύσαντες τῆς κατασκευῆς τῶν ναῶν, τὸν βωμὸν καὶ τὸ ἄγαλμα Μητρὶ Θεῶν ἐκ τῶν ἰδίων ἀφιέρωσαν.

[1] Abréviation, pour Εὐσεβεστάτων : le redoublement indique qu'il y avait alors deux empereurs, probablement Marc-Aurèle et Vérus, si l'on s'en rapporte à une autre inscription qui se rapproche de celle-ci pour la forme des lettres et pour les formules, et qui a été trouvée également sur les ruines de Philippopolis. (Voy. Bœck., CI, vol. II, *Inscript. Thraciæ*.)

II. INSCRIPTIONS DE L'ACARNANIE.

60.

A Thérikisi.

ΞΕΝΟΛΑΕ
Χ . Ι Ρ Ε

Ξενόλαε χ[αίρε].

61.

A Mélissadha; sur une plaque trouvée à la tête d'un sépulcre. V. p. 312.

ΤΕΛΕΔ
ΑΣ

Τελέδας.

62.

Dans la vallée du Bjakos.

ΑΛΕ
ΞΑΝ
ΔΡΕ
ΧΑΙ
ΡΕ

Ἀλέξανδρε χαῖρε.

63.

A Sourovigli (Stratos).

ΣΑΡΠ
ΚΛΕΑΝ
ΣΩΣΙΑΛ
ΑΝΘΙΛ

Σαρπ[ήδων], Κλέανδρος, Σωσιάδ[ας], Ἄνθι[μος].

64.

A Lépénou.

ΔΙΚΚΩ
ΛΑΜΠΩΝΟΣ

Δικκὼ Λάμπωνος.

65.

Parmi les ruines de Porta (Phœtiæ).

Α Ι Ο Λ Ι Α Σ
ΤΑ_ΧΡΗΣΤΑΣ

Αἰθρίας τᾶς χρηστᾶς.

66.

A Hos Vasilios (Thyrrhénon).

ΑΡΙΣΤΩΝΕΙΑΧΑΙΡΕ

Ἀριστώνεια χαῖρε.

67.

Au même lieu.

ΑΜΦΙΛΑΙΔΑΧΑΙΡΕ

Ἀμφιλαΐδα χαῖρε.

68.

Au même lieu.

ΕΡΩΣΙΣΧΑΙΡΕ

Ἔρωσις χαῖρε.

69.

Au même lieu.

. Λ Ε Ι Ο Ι
Χ Α Ι Ρ Ε

Κλειοῖ χαῖρε.

70.

A Vonitza
(apportée d'Anactorion).

. ΑΙΡΙΠΠΑ
. ΙΝΙΧΟΥ
. ΑΚΥΝΘΙΑ

[Χ]αίριππα . ινίχου [Ζ]ακυνθία.

71.

A H^os Hilias (Héraclée).

ΚΑΛΛΑΙΣΧΡΟΥ

Καλλαίσχρου.

72.

A Kekropoula (Palæros); sur une plaque grossière. V. p. 395.

ΑΘΑΝΑΣ
ΔΙΟΣ

Ἀθάνας, Διός.

73.

Au même endroit.

ΔΙΚΑΙΑΣ

Δικαίας.

74.

Au même endroit.

ΚΛΕΥΜΕΙΙ . Η
. ΤΙΛΠΩΝΟ .

Κλευμείνη Στίλπωνος.

75.

Au même endroit.

. ΘΑΝΑΛ . . .

76.

Au même endroit.

ΚΡΙΤΟΒΟΥΛΑ

Κριτοβούλα.

77.

A Kandila (Alyzia); sur une base de marbre noir. V. p. 410.

ΥΓΙΕΙΑΙ
ΙΠΠΟΝΙΚΑ
ΜΕΝΝΕΙΑΣ

Ὑγιείᾳ Ἱππονίκα, Μεννείας.

78.

Dans la vallée de Dragamesti (Astacos); sur une stèle ornée de feuilles de laurier.

ΣΩΤΙΩΝΟΣ

Σωτίωνος.

79.

Au même endroit; dans l'église; sur deux stèles encastrées des deux côtés de la porte.

ΑΝΑΣΣΑ	ΑΡΙΣΤΟΜΕΝΗΣ
ΟΝΤΕΟΣ	ΜΕΝΝΕΑ
+ ΥΠΕΡΕΥΧΙϹ..Ε.ΘΕΡΙ	+ ΚΑΙΥΠΕΡΜΝΗΜΗϹΤΗϹΓΥΝ.....
Ϲ··ΥΑΝΑΓ.....	ΑΥΤΟΥΑΓΑΠΗϹ
1.	1.
Ἄνασσα Ὄντεος?	Ἀριστομένης Μεννέα.
2.	2.
Ὑπὲρ εὐχῆς [Ἐλευ]θερίου Ἀναγ[νώστη].	Καὶ ὑπὲρ μνήμης τῆς γυν[αῖκος] αὐτοῦ Ἀγάπης.

80.

Au même endroit.

ΦΡΥΝΙΧ..

ΑΛΕΞ...

Φρύνιχος Ἀλεξίου.

TABLE ANALYTIQUE
DES MATIÈRES.

GÉOGRAPHIE.

ETHNOGRAPHIE.

HISTOIRE.

ARCHÉOLOGIE.

FIN DE LA TABLE.

TABLE DES PLANCHES.

OLYMPE.

ACARNANIE.

ERRATA.

Page 68, note 2 : Pact. Venetii, éd. Tapel, *lisez :* Pact. Venetic., ed. Tafel.

Page 78, note 3 : venationis, *lisez :* vexationis.

Page 88, ligne 10 : Arvanitza, *lisez :* Avarnitza.

Page 343, ligne 24 : Amvraika, *lisez :* Amvrakia.

Page 376, ligne 17 : leur, *lisez :* le.

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, fils et Cie, rue Jacob, 56.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 02513 9307

